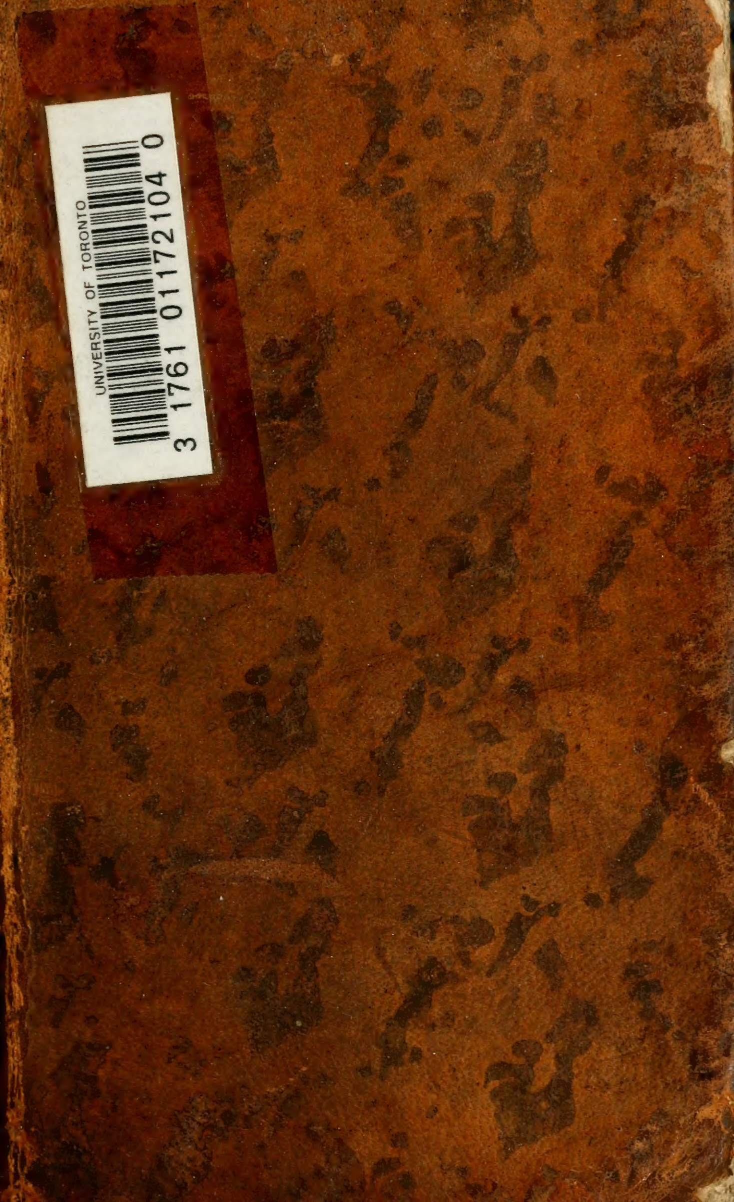
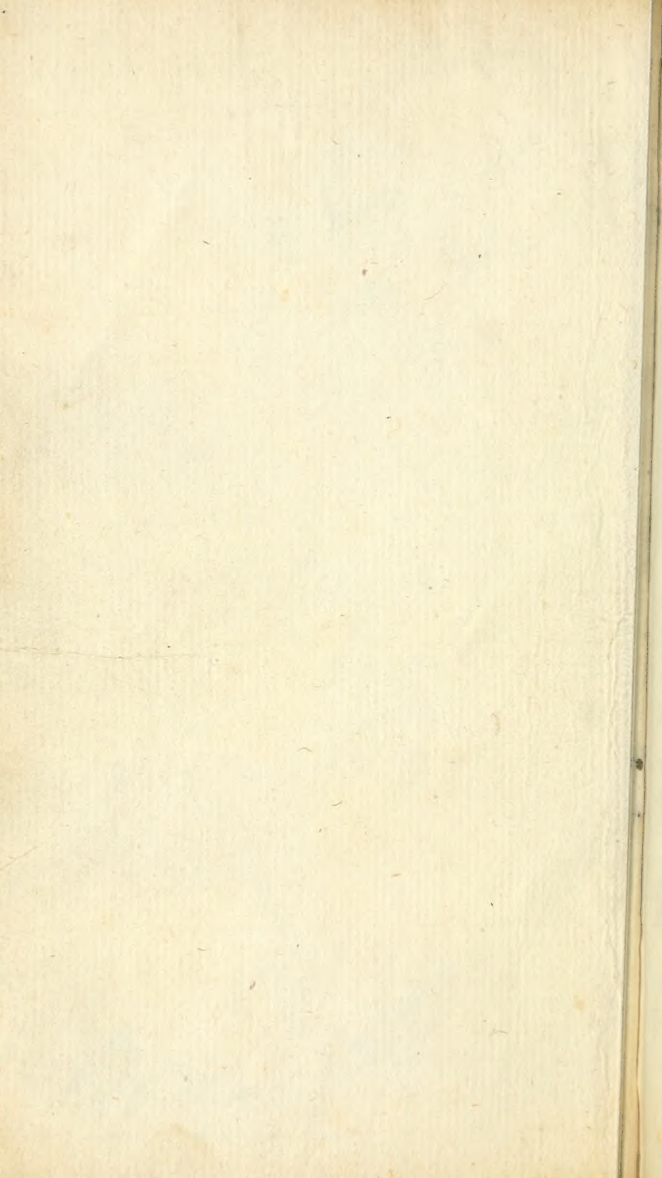






2 toms en 1 vol

2



HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE,

OU

HISTOIRES

DES

FILLES CÉLEBRES

DU XVIIIe SIECLE.

Fabulæ narrari creduntur, Hiſtoriæ ſunt.

Ire ET IIe PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.



HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE.

HISTOIRES

DES FILLES CELEBRES DU DIX-HUITIEME SIECLE.

PREMIERE PARTIE.

SUR la pente douce d'une colline agréable eſt ſitué un Château dont l'extérieur n'annonce rien de magnifique, mais dont la diſtribution bien entendue procure tout ce que peut deſirer la commodité la plus recherchée. Des jardins enchantés produiſent, dans toutes les ſaiſons, des fleurs & des fruits qui renaiſſent ſous la main qui les cueille.

On découvre de loin une prairie coupée par la Seine & par mille ruiſſeaux qui s'y perdent: les Bergers & les Ber-

geres des environs viennent y danſer les jours de Fêtes , parés des fleurs de la prairie & de l'innocence de leur cœur.

Sur le revers & aux deux extrêmités du côteau ſont des boſquets dont les routes ſont mille détours. Les amants viennent y rêver ou jouir de leurs amours : le roſſignol & la fauvette ſemblent y oublier les leurs, pour n'y chanter que ceux de l'aimable maîtreſſe de ces beaux lieux ; la Dame du Village eſt la ſouveraine des cœurs.

Telle eſt la campagne charmante que je choiſis pour me remettre d'une maladie dont la longue convaleſcence me devenait inſupportable.

Perſuadé du plaiſir qu'on aurait à m'y recevoir, je n'y écrivis point mon arrivée ; je voulus que la ſurpriſe fût entiere ; & ſans me faire annoncer, je me fis conduire à un cabinet, dont j'ouvris moi-même doucement la porte.

Aſſis vis-à-vis l'un de l'autre , l'amant ſerroit amoureuſement dans les ſiennes les mains d'une maîtreſſe qu'il adorait & dont il était éperduement aimé ; c'était leur unique occupation depuis ſix ans qu'ils s'étaient retirés dans ce ſéjour délicieux. Ils me reçurent tous deux avec tranſport ; & ſi quelque choſe put diminuer le plaiſir qu'ils avaient de

me voir, c'était le sujet qui le leur procurait. Ils n'oublierent rien pour que notre joie fût sans mêlange, & ils y réussirent. Mille attentions, mille soins joints à la bonté du climat, me rétablirent parfaitement en moins d'un mois. La crainte d'être importun, & quelques petites affaires qui m'appellaient à Paris, me déterminerent à partir; mais il ne me fut pas possible. On me cacha mes habits, & on ne me laissa qu'une robe de chambre : il fallut promettre que je resterais encore une semaine; après cette semaine on m'en demanda une autre; enfin, de jour en jour, j'y passai six mois sans m'en être apperçu.

Parmi tous les plaisirs qu'on inventait pour m'y retenir, celui qui me flatta le plus, était celui que nous prenions tous les soirs après le souper. Nous allions prendre le frais sous un berceau épais : là, moitié assis, moitié couchés sur des lits de gazon, tantôt le Chevalier de S.., tantôt son adorable maîtresse, nous contaient mille petites Histoires tout-à-fait amusantes.

L'aimable Donamour n'avait pas toujours possédé l'agréable retraite qui faisait ses délices, & où nous goûtions tant de plaisirs; enlevée de bonne heure

à ſa famille, elle avait quelque temps vécu à Paris au nombre de ces femmes charmantes que leur penchant a dévouées au ſervice de leur patrie ſous les étendards de la volupté. Elle n'en faiſait point myſtere, trop ſenſée pour imaginer qu'un ſexe pût rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Elle ſe faiſait donc un plaiſir de nous raconter, ou ſon hiſtoire, ou celle des femmes à qui elle avait été liée pendant ſon ſéjour à Paris.

Ce ſont ces Hiſtoriettes que je donne au Public, avec tous les ménagements que peuvent exiger les perſonnes qui s'y trouvent intéreſſées.

Je commence par celle de Mademoiſelle de la C*** de Donamour, de qui je tiens toutes les autres qui ſuivront, ainſi qu'elles me tomberont ſous la main.



HISTOIRE

*De Mademoiſelle de la C * * *, plus connue ſous le nom de la Marquiſe de D * * *.*

JE ſuis née dans la Ville de N..., d'un de ces Gentilshommes*, dont l'Etat fait ſi grand cas, qu'il ne les emploie jamais que dans ſes plus preſſants beſoins ; vous m'entendez..... ceux qui ne marchent qu'avec l'arriere-ban : ma mere, fort honnête Dame, un peu criarde, d'ailleurs très-bien aſſortie de tout point, chériſſait uniquement ſon tendre époux ; tous deux, ſauf reſpect, auraient très-bien fait le pendant de Monſieur & Madame de Sottenville.

Un grand frere, marié par convenance à une petite couſine, faiſait valoir une ferme ; un autre était Lieutenant de Milice ; le troiſieme était au Séminaire; avec cela deux grandes ſœurs droites comme un jonc, en attendant mari ; voilà ce qui compoſait la famille de M. de la Colombiere ; c'eſt le nom de mon pere. Sa fortune, qui ne répondait pas à la fécondité de ſa tendre épouſe, fit qu'on me deſtina au Cloître : j'y fus enfermée dès l'âge de douze ans ;

& c'eſt au fond de cet aſyle ſacré que le goût du plaiſir germa dans mon cœur : la premiere occaſion le fit éclore.

Il y avait environ un an que j'étais dans cette retraite ; un petit air coquet m'y annonçait déja, il me fit remarquer d'une Penſionnaire nouvellement arrivée dans la maiſon. Adélaïde était une fille de dix-huit ans, qui venait de ſouffrir un enlevement pour lequel on l'avait grillée, avec défenſe expreſſe de la laiſſer aller au Parloir ſans ſurveillante. Comme j'avais toute liberté, elle crut qu'elle pourrait ſe ſervir de moi pour renouer avec ſon amant : de-là l'étroite liaiſon qui fut dès-lors entre nous ; l'intérêt perſonnel fut toujours le premier lien de l'amitié.

Adélaïde, dont je fus bientôt inſéparable, ſe conſolait de ſon mieux avec quelques compagnes du chagrin d'avoir perdu ſon amant. Sa compagnie était choiſie & peu nombreuſe : deux jeunes Religieuſes & deux autres Penſionnaires la compoſaient, j'achevai le ſixain.

Adélaïde m'avait confié l'état de ſon ame, & m'ayant mis entre les mains l'intérêt de ſon cœur, elle m'engagea de faire tenir une lettre au Chevalier de Frêle ſon amant ; nous convînmes que je me ſervirais du miniſtere de la

ſervante du logis, qui venait réguliérement chaque ſemaine apprendre de mes nouvelles. Cela fut bientôt exécuté moyenant un petit préſent : le zele d'une gouvernante trouve des ailes quand l'intérêt lui donne l'eſſor. La lettre invitait le Chevalier à venir me demander au parloir ; je devais l'y recevoir & l'engager à tenter un nouvel enlevement pour la tirer d'un eſclavage où elle était condamnée pour le reſte de ſes jours. Je me prêtai à tout, & me préparai à la viſite du Chevalier, qui ne manqua pas au jour nommé.

Je ne ſais dans quelle vue il me prit fantaiſie de me parer ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, à moins que je n'en cherche la raiſon dans le fond d'un tempérament coquet qui ſe déclarait tous les jours : quoi qu'il en ſoit, j'étais avec Adélaïde, qui m'en faiſait la guerre, lorſqu'on vint m'avertir qu'un jeune Cavalier me demandait au parloir. Nous treſſaillîmes l'une & l'autre à cette annonce ; je ſerrai la main de ma compagne, pour lui faire entendre que j'allais travailler à ſes intérêts, & je volai au parloir.

Le Chevalier parut ſurpris à mon apparition ; j'étais grande & fort avancée pour mon âge ; faut-il s'en étonner ?

L'amour émancipe de bonne heure les ſujets qu'il deſtine au ſoutien de ſon empire. Tous deux debout vis-à-vis l'un de l'autre, le Chevalier demeurait muet, j'avais perdu la parole ; nous nous toiſions tous deux, nos yeux ſeuls étaient les interpretes du trouble que nous éprouvions ; cependant, comme le ſilence n'eſt pas en ſa place dans un parloir de Religieuſes, & que c'eſt un état trop violent pour une femme, je le rompis la premiere ; mais, lui toujours plein du même trouble, il m'adreſſait toujours perſonnellement ſes réponſes, lorſque je lui parlais de mon amie. Je n'eus bientôt rien à lui reprocher, & nous nous trouvâmes inſenſiblement en converſation réglée de lui à moi, ſans que je puiſſe dire encore aujourd'hui comment cela ſe fit ; il en réſulta qu'en nous quittant, Adélaïde n'avait plus d'amant : nous réſolûmes cependant de lui cacher notre intimité pendant quelque temps, & pour cet effet je me chargeai d'une lettre qu'il lui avait préparée, mais dont il me pria d'adopter toutes les expreſſions.

On peut juger avec quel empreſſement je fus reçue, & avec quelle avidité la lettre fut dévorée : les termes m'en parurent ſi tendres, & ſi bien répondre au

feu qui commençait à brûler mon cœur, que je n'eus pas de peine à me les attribuer, comme le Chevalier me l'avait recommandé ; & feignant de la laisser savourer son bonheur, je me retirai dans ma chambre pour ne m'occuper que de mon amour.

Il y avait déja près de trois ans que j'étais dans mon Couvent, on commençait à me presser de prendre le voile ; jugez de ma vocation par ce que je viens de vous apprendre.

Je pris occasion de ces sollicitations pour presser le Chevalier d'effectuer avec moi le projet d'enlevement qu'il avait formé pour ma compagne ; mais lui-même à son tour me pressa de lui donner un gage irrévocable de mon amour. La proposition n'était sans doute pas recevable, mais le penchant combattant pour lui.... que vous dirai-je ? le grillage ne nous opposa qu'un obstacle impuissant.

Je revis le Chevalier deux jours après, & me flattant d'une prochaine évasion, il me pria de remettre à Adélaïde un billet, qu'il me lut à son ordinaire avant de le cacheter ; mais heureusement j'apperçus une substitution de papier qui m'inquiéta, & pour m'en éclaircir, aussi-tôt qu'il fut parti, au

lieu de courir chez Adélaïde, je rentrai dans le parloir, je décachetai le fatal billet, & je vis avec horreur que j'étais la dupe du Chevalier. Il promettait à sa maîtresse de venir le soir même la prendre par-dessus les murailles du jardin, où il la conjurait de se rendre, avec défense expresse de ne m'en rien communiquer; je fus outrée d'une pareille noirceur, & n'écoutant que mon dépit, je portai la lettre à Madame l'Abbesse, après l'avoir recachetée. Je lui dis qu'on m'en avait chargée, & que je venais savoir si je ferais bien de la remettre. L'Abbesse me loua sur ma discrétion; mais je fus surprise, après la lecture qu'elle en fit en ma présence, de n'appercevoir en elle aucune marque de colere, pas même la plus légere émotion; je ne savais qu'en penser, & j'allai y rêver dans le jardin : mais mon cœur trop plein de la perfidie du Chevalier, mon esprit ne put prendre aucune résolution, & je me rendis au Réfectoire, au sortir duquel l'Abbesse emmena Adélaïde coucher dans sa chambre; ce qui me fit naître sur le champ le dessein de me faire enlever en sa place.

Tout me réussit à merveille, & sans être reconnue, je me vis bientôt hors du Couvent, emmaillotée dans un manteau

teau, & enfermée dans une chaiſe de poſte courant à toute bride. Cependant, je ne ſavais pas trop ſi je devais m'applaudir de ma ruſe : mille réflexions qui naiſſent de la circonſtance, & qu'on ne peut rappeller, m'occuperent pendant le chemin. Plus je m'éloignais, plus j'etais troublée. Enfin, entre la crainte & l'eſpérance, j'arrivai à P..... petite Ville ſur la route de Paris. Quelle fut ma ſurpriſe en deſcendant de ma chaiſe de ne voir que des viſages inconnus ! En vain demandais-je le Chevalier de Frêle, on me regardait avec de grands yeux hébêtés qui ne m'inſtruiſaient pas davantage. J'étais dans cette perplexité, lorſque j'entendis arriver deux Cavaliers au grand galop ; ils ne tarderent pas à paraître dans ma chambre. Qu'avez-vous fait ?..... Malheureux !.... dit l'un d'eux à mon aſpect, eſt-ce là Mademoiſelle de G*** ? Retirez-vous, marauds .... puis s'adreſſant à moi, comment pourrai-je, Mademoiſelle, réparer la faute de mes gens, & par quel haſard vous trouvé-je entre leurs mains ? Je compris facilement que la même nuit avait été deſtinée à deux enlevements, dont aucun ne réuſſit comme il avait été projetté ; mais je me gardai bien de rien faire paraître ; &

m'étant remiſe, je lui répondis que je me promenais dans nos jardins, occupée de quelques idées triſtes, lorſque je m'étais ſentie ſaiſir par pluſieurs hommes : que la peur, l'obſcurité de la nuit m'avaient fait évanouir, que revenue à moi, je m'étais trouvée dans une chaiſe, & que le reſte s'était fait ſans doute par ſes ordres.

Que je ſuis malheureux, s'écria l'inconnu ! une mépriſe fatale fait votre infortune & la mienne !...Ciel !..deſtins !... Il allait enfiler une kirielle d'imprécations : oh parbleu, dit ſon ami ! vas-tu nous étourdir de tes jérémiades ? Raiſonnons bien plutôt, & voyons ce qu'il y a de mieux à faire. Ha çà, Mademoiſelle, continua-t-il, vous voilà ici, quels ſont vos deſſeins ? Voulez-vous retourner à votre Couvent ? je n'en crois rien ; tout involontaire que ſoit votre enlevement, on ne le croira pas tel. Je vais à Paris, oſez m'y ſuivre & vous confier à ma conduite ; là vous choiſirez telle Communauté qu'il vous plaira, & je ferai votre paix avec votre famille ; ces ſortes d'affaires ſe traitent mieux de loin que de près ; je ferai à vos parents un aveu ſincere de la vérité, que mon ami ne refuſera pas d'atteſter.

Le projet me parut raiſonnable, je

l'acceptai, & nous partîmes les uns pour Nantes, les autres pour Paris.

Pour prévenir mille inconvénients, Saint-Leger, le Cavalier que je ſuivais, jugea à propos de déguiſer mon ſexe, ce qui me conduiſit à un petit accident que je n'avais pas prévu.

L'hôtellerie où nous deſcendîmes le ſoir ſe trouva ſi remplie, qu'il ne reſtait qu'un lit que l'hôteſſe nous pria de partager : cette propoſition m'embarraſſa ; mais Saint-Leger répondit que oui, en me faiſant un clin d'œil qui me raſſura & qui me fit ſentir la néceſſité de ne rien faire paraître. L'heure du coucher venue, je ne fus pas peu ſurpriſe de voir Saint-Leger ſe préparer à ſuivre l'idée de l'hôteſſe. Je voulus me lever, mais il me dit de ſi bonnes raiſons, me fit de ſi belles promeſſes, que je me rendis : je vous laiſſe à penſer s'il en tint aucune ; quoi qu'il en ſoit, nous arrivâmes à Paris.

Je ne jugeai pas à propos de changer ſi-tôt d'habillement, pour être plus en ſûreté contre les premieres recherches de mes parents, vers qui je ne me ſouciai plus de retourner : la volupté m'enlevait pour jamais à leurs deſſeins.

Il y avait environ ſix mois que je vivais avec Saint-Leger ; il m'avait tou-

jours laiſſé toute ſorte de liberté ; il changea tout-à-coup ; il me tourmenta ſans ceſſe ; les tracaſſeries ſont les armes offenſives de l'ingratitude : il parut triſte, ſoupçonneux, je crus qu'il était jaloux. Ce ſentiment, qui révolte tant de femmes, me flatta, parce qu'il m'aſſurait du cœur de mon amant, & il augmenta mon amour. Je redoublai mes attentions ; plus elles étaient vives, plus elles l'importunaient, il feignait de douter de leur ſincérité.

Affligée autant que ſurpriſe d'un pareil procédé, je lui cachai quelque temps par délicateſſe l'effet qu'il produiſait ſur mon cœur. Ma diſcrétion augmenta ſon humeur : il s'attendait à des reproches qu'il deſirait ; il n'eut que des careſſes qu'il rebuta. Une telle conduite, qui aurait ramené tout autre dans mes bras, l'en éloigna pour jamais.

Saint-Leger avait ſenti la ſatiété qui ſuit toujours une jouiſſance tranquille.

Je ne connaiſſais pas encore les hommes ; mais je ſavais aſſez bien compter avec moi-même pour imaginer que les careſſes ſont le produit de l'amour. J'appercevais dans celles de Saint-Leger une diminution ſenſible, & elles menaçaient d'être réduites à zéro. Je fis donc mon petit calcul, & je conclus que

Saint-Leger plaçait ſon revenu ſur d'autres fonds que le mien : j'avais compté juſte.

Je le faiſais ſuivre, & mon eſpion, fidele & intelligent, me rapportait tous les jours que Saint-Leger entrait dans une porte cochere de la rue de V.... ; mais qu'il ne pouvait ſavoir chez qui, parce qu'une eſpece de Portier s'était toujours préſenté pour ſavoir qui il demandait : cependant, après pluſieurs informations dans le quartier, il conjecturait que ce ne pouvait être que chez une nommée Mademoiſelle du C***, qui logeait au troiſieme ſur le devant. Il y avait déja quelques jours que j'avais reçu ces cruelles inſtructions, dont je tirais des conjectures plus cruelles encore, lorſqu'un matin mon émiſſaire arriva d'un air triomphant, & m'apporta une nouvelle qui m'accabla ; l'eſpérance d'avoir un écu de plus lui avait inſpiré une joie qui lui permit à peine de me faire un récit qui me déchira le cœur. Il avait, à ſon ordinaire, ſuivi Saint-Leger juſqu'à la porte en queſtion ; à peine était-il entré, qu'une ſervante en était ſortie, & était revenue dans un fiacre : au bruit de cette voiture Saint-Leger avait mis la tête à la fenêtre & était deſcendu avec une De-

moiſelle ; tous deux étaient montés dans le fiacre : lui à dix pas de la maiſon était grimpé derriere , & n'en était deſcendu que lorſqu'il l'avait vu s'arrêter au Bureau des Caroſſes de Verſailles: là mon traître avait pris une chaiſe, dans laquelle il était parti avec ſon Infante.

Etait-ce une fuite ? était-ce une partie de plaiſir ? je n'en pus ſavoir davantage ; je réſolus de m'inſtruire par moi-même. Mon déguiſement me ſervait ; je me fis conduire dans la rue de V... ; il me montra la maiſon. Tout vis-à-vis était un petit café , j'y entrai dans l'eſpérance d'y trouver quelques éclairciſſements ; je demandai du chocolat : le garçon qui me le ſervit avait un air leſte & entendu dont j'augurai bien. Mon chocolat pris il vint me deſſervir : je lui donnai un écu , & je le priai de garder le reſte pour lui : ne connaiſſez vous pas une Mademoiſelle du C***? Elle demeure tout vis-à vis , me répondit-il, & je lui porte du café tous les jours.

N'y voyez-vous pas ſouvent , continuai-je , un grand jeune homme vêtu de telle façon ? c'eſt à quoi je ne prends pas garde , me répondit-il froidement , & en laiſſant ma monnoie ſur la table ; je fus ſurpriſe de cette action d'un gar-

çon de café, & j'imaginais qu'il mettait ſon indiſcrétion à plus haut prix. Je le rappellai, & lui faiſant ſigne de s'approcher de plus près, je lui mis deux écus dans la main, & le preſſai de me dire ce qu'il ſavait : rien, me dit-il preſqu'en colere, & rejettant mes deux écus. Quand on eſt infortuné tout s'en mêle pour vous contrarier ; il n'y avait peut-être que moi qui eût trouvé un garçon de café diſcret & à l'épreuve de deux écus ; mais la nature ſe change pour les malheureux.

Je me promenais à grands pas dans le café, fort incertaine de ce que j'avais à faire, lorſqu'il entra une grande fille, avec un grand tablier & un plus grand fichu encore ; je viens, dit-elle, s'adreſſant à la maîtreſſe, vous payer les deux taſſes de café d'hier & la bouteille de liqueur de l'autre jour. Cela ne preſſait pas, reprit obligeamment la Limonadiere ; tout eſt fort au ſervice de Mademoiſelle du C*** : elle eſt ſortie de bon matin, continua-t-elle ; oui, reprit l'eſpece de femme de chambre ; ils ſont allés à Verſailles, & ne reviendront que demain au ſoir ; je ne me ſuis pas ſouciée d'aller avec eux : d'ailleurs je ne peux pas ſouffrir ſon Monſieur, & elle ne l'aime guere davantage ; mais que vou-

lez-vous, le temps eſt ſi mauvais ! Vous avez bien raiſon, reprit la Limonadiere, nous ne faiſons rien : adieu, Mademoiſelle Roſette ; adieu, Madame Dubois.

Je ſortis du café hors de moi-même, & je me retirai chez moi pour y méditer mille projets tragiques.

Je paſſai le jour dans l'irréſolution & la nuit ſans être tranquille ; le deſir de la vengeance eſt ſouvent plus nuiſible à celui qui l'éprouve, qu'à celui qui en eſt l'objet.

Le perfide Saint-Leger, Mademoiſelle du C***, le garçon de café, & Mademoiſelle Roſette couraient l'un après l'autre dans mon imagination ; je m'habillai & je m'acheminai vers la fatale rue de V....: je montai ſans trop ſavoir à quoi tout cela aboutirait : je frappai à la premiere porte, elle s'ouvrit d'elle-même ; je traverſai une premiere chambre ſans trouver perſonne ; j'y vis une table encore couverte de la veille, des verres, des bouteilles, un ſaladier, un plat où il reſtait de la viande : j'entrai dans une ſeconde, un homme s'y habillait ; je crus m'être trompée, je me retirais, mais il voulut ſavoir à qui j'en voulais : je me retournai pour lui dire que je demandais Mademoiſelle

Rosette : quelle fut ma surprise ! c'était mon espion. Il avait trouvé moyen de faire connaissance avec la soubrette ; il était de jolie figure, elle en était tombée amoureuse, & ils profitaient de l'absence de la maîtresse pour se voir sans contrainte. Je lui demandai pourquoi je n'avais pas été plutôt instruite de cette entrevue ; il me protesta qu'il n'avait l'entrée de la maison que depuis trois jours : je me doutais bien qu'il avait fait valoir son métier ; mais j'en avais encore besoin, & je ne lui en parlai plus. Pendant ce temps-là Mademoiselle Rosette arriva chargée de vin, de saucissons, de jambon pour déjeûner ; son amant se dépêcha de lui apprendre qui j'étais ; elle m'avait reconnue au café de la veille, & elle se dévoua entiérement à mes intérêts, pourvu qu'il n'arrivât rien de fâcheux à sa maîtresse ; je le lui promis & l'assurai que je voulais seulement confondre mon ingrat. Nous convînmes que je reviendrais le lendemain, & qu'elle me ferait entrer dans la chambre de sa maîtresse, comme un étranger qui la demandait, sans qu'elle parût en savoir davantage ; je lui jurai de mon côté de ne la point compromettre, & je m'en retournai plus légere de moitié. Il semble qu'on goûte

une ſatisfaction à s'aſſurer de ce qu'on redoutait le plus : un malheur conſommé eſt-il plus aiſé à ſupporter que l'idée qu'on s'en était faite ?

Je rentrai chez moi plus tranquille que la veille, je pris même quelques petites précautions auxquelles je n'avais pas encore penſé. Je fis une malle de tout ce qui m'appartenait ; je mis ſur moi tous mes petits bijoux que j'avais eu ſoin de ne pas laiſſer au Couvent : je n'oubliai pas non plus ceux que Saint-Leger m'avait donnés.

Tous ces petits arrangements faits, je me couchai ; mais il ne me fut pas poſſible de fermer l'œil : le ſommeil peut quelquefois s'allier avec la douleur ou la joie exceſſive, il leur ſuccede même ordinairement ; mais il fut toujours incompatible avec l'inquiétude ; c'eſt un état inſupportable que rien ne peut guérir.

Le jour parut, je courus au rendez-vous. Mademoiſelle Roſette trouva qu'il était trop matin, & qu'elle ne pouvait pas convenablement me faire entrer ; elle me pria d'attendre un peu dans ſa chambre : elle tracaſſa pendant ce temps-là, & ſortit un inſtant, en me promettant de revenir ſur le champ.

A peine était-elle à quatre pas, que

ſa maîtreſſe la ſonna ; je m'aviſai d'entrer. Faites un peu jour, me dit-elle, croyant que c'était ſa femme de chambre : c'était bien mon deſſein ; je commençai par les rideaux des fenêtres : la cataſtophe approchait, je viens au lit & j'en tire les rideaux. Eſt-ce un rêve ? Suis-je bien éveillé, dit Saint-Leger, en ſe frottant les yeux ? Non, ſcélérat, c'eſt moi qui viens être le témoin de ton ingratitude & de tes perfidies. Point de bruit ; entendons-nous, dit-il, en ſe mettant en ſon ſéant le plus tranquillement du monde. De quoi vous plaignez-vous, me dit-il ? qu'entendez-vous par ces paroles, perfidie, ingratitude ? que vous ai-je promis ? en quoi vous ai-je trompée ? le haſard nous a joints, l'habitude nous a liés, le dégoût & l'ennui nous ſéparent ; quelle perfidie trouvez-vous dans tout cela ? Je ſuis raiſonnable, moi ; Mademoiſelle eſt de bonne foi, qu'elle nous juge.

J'avais cru le conſondre & je fus anéantie ; ſon ſang froid me pétrifia, je demeurai immobile : Mademoiſelle du C*** était interdite : nous faiſions une ſcene muette aſſez ſinguliere. Saint-Leger ſe leva, fut habillé dans un clin d'œil, & ſortit avant que je fuſſe revenue de mon étonnement : ma rivale m'en tira,

en me prenant la main qu'elle me ſerra, en diſant du ton le plus pénétré : comment oſerai-je vous aſſurer de la part que je prends à votre malheur, moi qui le cauſe? combien vous m'intéreſſez ! & combien Saint-Leger m'eſt odieux ! Vous ne me croyez pas, ajouta-t-elle, je n'en ſuis pas ſurpriſe, & vous ne m'accordez que votre haine, que je ne mérite que trop : elle avait les larmes aux yeux..... C'en eſt aſſez, repris-je à mon tour, toute attendrie, uniſſons nos douleurs, & oublions pour jamais le monſtre qui les cauſe.

Nous nous embraſſâmes à pluſieurs repriſes, & nous mêlâmes nos larmes ; les ſiennes étaient de tendreſſe, les miennes n'étaient plus que de reconnaiſſance; la ſource en était tarie pour l'indigne Saint-Leger. Comme on ne peut pas toujours pleurer, nous les eſſuyâmes ; & pour nous diſſiper, Mademoiſelle du C*** me propoſa d'aller prendre une de ſes amies pour aller dîner à la campagne. Nous prîmes une voiture, & dans un inſtant nous y arrivâmes. Mon amie, que je n'appellerai plus autrement, me préſenta à Madame de Villemont comme un jeune homme de province qu'elle avait connu autrefois. Madame de Villemont me dit des choſes très-obligeantes,

tes, j'y répondis de mon mieux ; elle accepta la partie de campagne, mais à condition que nous y recevrions deux Gendarmes de la Garde qu'elle attendait ; l'un était ſon amant, & l'autre un ami de la maiſon : nous ne demandâmes pas mieux, & l'inſtant d'après ils arriverent. On leur fit part de notre arrangement ; ils en parurent enchantés : nous nous emballâmes de notre mieux dans la voiture, & nous partîmes pour le Bois de Boulogne. Nous y fîmes le meilleur & le plus agréable dîner du monde ; on y but, on y chanta les chanſons les plus folles ; le camarade de l'amant de Madame de Villemont ne contribua pas peu à m'égayer ; il m'avait plu au premier coup d'œil ; j'avais fait le même effet ſur lui, & ſur le champ nous nous prîmes d'amitié. Nous nous en revînmes très-contents les uns des autres : nous deſcendîmes chez Madame de Villemont ; mais Meſſieurs les Gendarmes nous quitterent ſur le champ, parce qu'ils étaient de quartier, & que le Roi était à Fontaine-Bleau.

Madame de Villemont qui ſe connaiſſait en ſexe, n'avait pas été un moment la dupe du mien ; elle me fit quelques plaiſanteries, qui nous firent connaître ſes conjectures. Comme nous n'avions

aucun intérêt de les combattre, nous les confirmâmes ; ce qui lui fit naître l'envie de savoir quelles étaient les raisons qui m'engageaient à ce déguisement. Je lui contai mon histoire, & je satisfis mon amie, qui, par retenue, n'avait osé m'en prier ; elles la trouverent unique, & m'embrasserent toutes deux à la fois. J'avais acquis le même droit de curiosité sur elles, & je le fis valoir ; elles ne s'y refuserent point : après un petit combat de politesse, Madame de Villemont commença la sienne, qui fut contée avec toutes les graces imaginables : mon amie débita aussi la sienne, que nous trouvâmes très-intéressante : l'une & l'autre tiendront bien leur place dans ces Mémoires. Nous quittâmes Madame de Villemont, avec promesse solemnelle de la voir le plus souvent qu'il nous serait possible.

Mon amie me reconduisit chez moi ; nous y apprimes que Saint-Leger y avait passé avant midi, qu'il avait payé l'hôtesse, emporté ses hardes & laissé un billet pour moi ; on me le remit. Quoique je fusse guérie sur son compte, je ne laissai pas d'éprouver un certain tressaillement en l'ouvrant ; mon amie s'en apperçut & me l'ôta des mains, dans le dessein de le déchirer, s'il eût été dan-

gereux pour la tranquillité que nous nous étions promiſe ; mais comme il ne pouvait que me faire plaiſir, elle me le rendit ; voici ce qu'il contenait.

» On ne rend point compte de ſon » penchant ; s'il était le fruit de la ré- » flexion & le prix du mérite, qui mieux » que vous aurait pu fixer celui de mon » cœur ? le vôtre, dont je ſuis ſi peu di- » gne, eſt une preuve frappante de cette » fatalité à laquelle rien ne peut réſiſ- » ter, & dont nous ſommes tous deux » la victime.

» Vous ne perdez rien en moi, & j'ai » tout à regretter en vous : adieu, je » pars mille fois plus à plaindre. P. S. » Ceſſez de vouloir du mal à Mademoi- » ſelle du C * * * ; elle n'a pas été un » moment complice de mon infidélité.

Nous fûmes touchées l'une & l'autre de ce bon procédé, & plus encore en ouvrant mon ſecrétaire ; j'y trouvai tous ſes bijoux & une bourſe de cinquante louis : c'était tout ce qu'il pouvait poſſé-der. Je voulais les lui renvoyer ; mais l'incertitude du lieu où il s'était retiré, & d'ailleurs ma poſition, que mon amie me fit enviſager d'un coup d'œil, me déterminerent à tout garder. Je fis tranſporter mes effets chez mon amie, qui m'offrit la moitié de ſon appartement ;

je l'acceptai avec transport, & nous nous rendîmes chez elle.

Mademoiselle du C*** était douce, prévenante; son commerce était plein d'aisance & d'aménité. Nous vécûmes près d'un an ensemble dans la plus étroite union; je fis la connaissance de mille femmes charmantes; on jouait chez les unes, on donnait bal chez les autres; on trouvait chez toutes ce que Paris rassemblait de plus aimable dans les deux sexes. Cette année s'écoula comme l'ombre; mais mon argent s'en alla comme la fumée: les inquiétudes succéderent aux plaisirs, & le souci à l'enjouement: l'aisance est le thermometre de la gaicté. Mon amie, qui l'avait éprouvé souvent, s'apperçut facilement de mon état: elle m'en parla: je lui avouai le sujet de mes inquiétudes; elle me dit les choses les plus touchantes & les plus sinceres, mais qui n'apportaient aucun changement à notre situation. Nous tînmes conseil, & nous convînmes que je ferais un peu plus d'attention aux prévenances d'un vieux Militaire, qui se trouvait souvent chez Madame de Villemont. Il montrait toute la politesse, & paraissait avoir toute la probité de son état, sans en avoir la pétulance. Il était dans cet âge où la solidité de l'es-

prit & les qualités du cœur peuvent dédommager des agréments de la jeunesse & du brillant de la frivolité. C'était un très-galant homme ; il avait déja acquis toute mon estime : elle parlait en sa faveur ; mais mon cœur ne disait pas le mot, & j'ignorais encore qu'il pût y avoir d'autres engagements que ceux que lui seul a droit de former : mais la nécessité rend tout compréhensible, & rapproche les choses qui paraissent les plus éloignées ; je fus obligée de plier sous la loi cruelle. Nous fîmes le même jour une visite à Madame de Villemont ; le Baron de K***, celui que nous y cherchions, arriva peu de temps après. Mon amie, qui vit l'embarras où j'étais sur la façon dont je devais débuter, lui fit une querelle obligeante sur ce qu'il arrivait un peu tard ; il se défendit & s'excusa de bonne grace, en m'adressant ses réponses de façon à me faire comprendre qu'il serait plus sensible à ces reproches s'ils venaient de ma part. Comme il avait beaucoup d'esprit, il me fit entrer, sans que je m'en apperçusse, dans une espece de dispute de sentiments, qui finit par nous dire réciproquement des choses presque tendres. Il loua les charmes de notre société, & vanta le plaisir qu'il y aurait à

en jouir ſouvent ; je ne parus pas m'y refuſer abſolument , & il conjura Madame de Villemont de lui obtenir la permiſſion de nous faire ſa cour quelquefois. Nous lui accordâmes ce que nous avions déja réſolu , & que je commençais à deſirer véritablement. Il vint nous voir pendant un mois fort réguliérement , ſans s'expliquer , quoiqu'il eût tous les ſymptômes d'une paſſion bien formée , puis il ceſſa tout-à-coup ſes viſites. Il y avait plus de huit jours que nous n'en avions entendu parler , lorſque je reçus une lettre de ſa part : voici ce qu'elle contenait.

» Mon talent n'eſt pas de ſoupirer, » je vous aime de bonne foi ; j'ignore » comme on le dit , mais je ſais comme » on le prouve. L'homme galant ſait » orner l'amour des agréments de la vo» lupté : le galant homme ſait l'embellir » des traits de l'amitié : l'une eſt la paſ» ſion des ames faibles , l'autre l'eſt des » ames ſenſibles ; tendre ſans fadeur , » complaiſant ſans faibleſſe , amoureux » ſans jalouſie. Je paraîtrai peu votre » amant , mais je ſerai toujours votre » ami. J'oſe exiger quelque retour, mais » je ne ſerai point tyran ; je ne deman» derai qu'à meſure que je mériterai. Si » vous m'aimez aſſez pour partager mon

» fort présent, je serai assez reconnais-
» sant pour ne jouir qu'avec vous de
» celui qui m'attend. Adieu, faites-moi
» réponse, & soyez sincere.

Je pris la plume sur le champ ; le sentiment & la reconnaissance dicterent, & j'écrivis. Je croyais le voir arriver sur le champ, mais je l'attendis en vain toute la journée ; il ne vint que le lendemain matin : il me parla comme un homme vraiment pénétré, sans pourtant s'excuser sur le temps qu'il avait passé sans nous voir, ni sur celui qu'il avait perdu depuis ma réponse. Il nous proposa de venir dîner dans une petite maison qu'il avait achetée depuis peu, & dont il nous avait déja parlé plusieurs fois, sans avoir jamais voulu nous y mener. Son carosse qui nous attendait nous y conduisit. Je la trouvai charmante, tout y était très-commode & bien entendu ; il parut enchanté du goût que j'y prenais. On servit à dîner : nous nous promenâmes après dans un petit jardin tout-à-fait joli. Comme il se faisait tard, je lui demandai s'il n'avait pas donné ses ordres pour retourner à Paris : non, dit-il, nous souperons ici, à moins que vous ne nous en chassiez. Qu'entendez-vous par vous en chasser, lui répondis-je ? Oui, me dit-il en sou-

riant, vous êtes chez vous, vous nous avez donné à dîner d'assez bonne grace, pour que nous espérions que vous ne nous refuserez pas à souper : puis s'adressant à mon amie ; & vous, Mademoiselle, ne vous joignez-vous pas à moi pour obtenir cette grace ? & sans attendre notre réponse, il nous prit l'une & l'autre par la main, & nous conduisit dans une chambre meublée avec toute la propreté imaginable. Il me pria d'ouvrir un petit secrétaire qui était devant moi ; j'y trouvai un paquet de clefs & un papier ; je le regardai pour savoir à quoi tout cela aboutissait : ces clefs, me dit-il, sont celles de la maison & des armoires, & ce papier est un contrat de vente de cette maison. Elle est à vous, & tout ce qu'elle contient ; trop heureux si l'offre de mon cœur, que j'y joins, ne diminue rien au plaisir qu'elle a paru vous faire avant que j'y misse cette condition. Ma reconnaissance, lui dis-je, en lui serrant la main qu'il m'avait tendue ; j'y compte, interrompit-il vivement, & j'en attends une grace. Quelle est elle ? de ne m'en jamais parler ; je voulus repliquer, mais il me ferma la bouche, & ne me laissa libre que pour me dire, je vous obéis.

On nous avertit qu'on avait servi ;

nous defcendîmes ; on fe mit à table, mais il ne me fut pas poffible de rien prendre ; j'étais vraiment pénétrée : il s'en apperçut, fit defservir, & nous conduifit à mon appartement, dans l'efpérance que la nuit calmerait la violence des différents fentiments qui m'agitaient.

Après avoir montré à mon amie fon appartement, il nous embraffa toutes deux & nous laiffa enfemble. S'il écouta notre converfation, comme j'ai lieu de le croire, il dut être bien fatisfait ; l'amour aurait eu peine à la rendre plus vive & plus touchante ; elle fut fort longue ; enfin mon amie fe retira & je me couchai. Je fus quelque temps fans pouvoir dormir; mais enfin un doux fommeil vint fuccéder aux plus agréables réflexions ; il ne fut interrompu que par un léger baifer de mon cher Baron : je lui tendis la main qu'il baifa & qu'il ferra contre fon cœur ; il battait avec une violence extrême ; fes yeux étaient l'interprete de fes defirs ; pouvais-je m'y refufer ? L'ingratitude ne fut jamais mon vice.

Nous menâmes quelque temps la vie la plus douce ; le Baron devenait tous les jours plus amoureux, & moi plus attachée & plus reconnaiffante.

Il me demanda un jour la permiſſion de me quitter deux heures ſeulement pour aller à Paris, où il avait des affaires indiſpenſables & qui exigeaient ſa préſence; je les lui accordai à regret. Pendant ſon abſence, mon amie & moi nous nous amuſâmes à revoir tous les appartements, à viſiter toutes les armoires; chacune nous donnait un nouveau ſujet d'étonnement. Je n'aurais guere imaginé qu'un Militaire fût capable de tant de détails, rien n'y manquait: l'amour eſt ſi ingénieux!

Mais je fus étonnée de voir qu'il était trois heures à la pendule; je rougis d'en avoir paſſé quatre à contempler tous ces préſents, ſans avoir penſé à celui de qui je les avais reçus. Il m'avait promis d'être de retour à midi; qui pouvait l'avoir retenu? que lui était-il arrivé? Ma crainte augmenta de minute en minute juſqu'à huit heures. Nous étions vingt fois deſcendues au jardin, vingt fois nous étions ſorties pour le devancer ſur ſon chemin: l'amitié a ſes inquiétudes comme l'amour: elles ſont peut-être moins vives, mais elles ſont plus ſenſibles. Je rentrai déſolée, lorſque nous entendîmes arriver un caroſſe; je volai au-devant: c'était mon cher Baron. Il me reçut avec une joie inexprimable,

que je n'attribuai d'abord qu'à la ſenſibilité que lui cauſait l'état où il me trouvait ; mais il me dit qu'il avait la meilleure nouvelle du monde à m'apprendre. Nous rentrâmes promptement pour l'écouter. Il nous apprit qu'il était parti dans le deſſein d'aller ſolliciter un procès conſidérable ; qu'en entrant chez ſon Rapporteur, il avait appris qu'il était jugé de la veille, & qu'il l'avait gagné avec tous les dépens : il ajouta qu'il n'avait pas cru pouvoir revenir ſans aller remercier ſes Juges ; que d'ailleurs, pendant ce temps-là, il avait fait expédier ſon Arrêt. Il nous en lut le précis, qui le mettait en poſſeſſion d'une très-belle Terre qui rapportait 15000. liv. de rente. Il me le donna, en me diſant, ſerrez cela ; il eſt juſte que je vous dédommage de l'inquiétude que je vous ai cauſée : nous retournerons demain à Paris, nous paſſerons chez mon Notaire, & je vous en aſſurerai la poſſeſſion après ma mort ; je le puis ſans faire tort à ma famille ; le dernier de mes jours ſera le plus heureux. Je voulus l'aſſurer que ma... N'achevez pas, me dit-il, ſouvenez-vous que vous m'avez fait une promeſſe, je l'exige toujours ; c'eſt le ſeul droit que je veux avoir ſur vous. Il fallut céder à ſa généroſité ; il ne mangea point à

souper, il nous dit qu'il avait besoin de repos ; nous le conduisîmes dans sa chambre, & nous nous retirâmes chacune dans la nôtre.

Je fus inquiete de ne le voir point paraître ; le lendemain je me levai au plus vîte, & je passai chez lui. Je le trouvai extrêmement changé ; je lui demandai comment il avait passé la nuit, il me dit qu'il croyait avoir un peu de fievre ; je le priai de me donner son bras, il le tira hors du lit : grand Dieu ! sa chemise était toute sanglante, je fis un cri qui attira tout le monde dans sa chambre : on courut chercher un Chirurgien. De plusieurs blessures qu'il avait reçues à l'armée, la campagne précédente, une s'était rouverte : son grand cœur n'avait pu contenir sa joie, sa bouche n'avait pu suffire à m'exprimer tout le plaisir qu'il sentait à faire mon bonheur.

Le tendre Baron chercha à me calmer, il me dit que ce n'était pas la premiere fois que cet accident lui arrivait ; le Chirurgien voulut aussi me tranquilliser, mais je ne m'en rapportai point à lui. J'envoyai chercher son Médecin, c'était M. P*** ; il arriva, s'informa de l'état de la plaie, des circonstances ; & après lui avoir tâté le poulx, il l'assura, avec une dureté qui me fendit

dit le cœur, qu'il n'avait pas deux jours à vivre ; il reçut cet arrêt avec une fermeté digne d'un heros. Je ſuis content, dit-il en me tendant la main ; ce temps me ſuffit pour aſſurer votre bonheur. Je ne pus lui répondre, je tombai ſans connaiſſance au pied de ſon lit ; on me porta ſur le mien, & on ne put me faire revenir à moi que quelques heures après. Je voulus courir auprès de lui, mais on me dit que ſon confeſſeur y était : au même inſtant entra un Notaire qui m'apportait à ſigner la vente de la Terre dont il me faiſait préſent ; quoique je m'y attendiſſe, je ne pus tenir à ce dernier trait de générofité. A peine eus-je ſigné, que je reperdis toute connaiſſance : ce dernier évanouiſſement dura beaucoup plus que le premier, & je n'en revins que pour apprendre par les pleurs & par les ſanglots de toute la maiſon, la perte du plus digne de tous les hommes. Je lui fis rendre les derniers honneurs avec une magnificence digne de ſon rang & de ma reconnaiſſance.

Ma bonne amie ne m'abandonna pas les premiers jours ; mais comme il fallait qu'elle allât chez elle, elle me demanda la permiſſion de me quitter un jour ſeulement ; elle ne revint que le lendemain. La pauvre fille était déſo-

lée : ſa ſervante & mon coquin d'eſpion étaient diſparus, & avaient emporté tout ce qu'elle avait : je l'eus bientôt conſolée.

Elle m'avait amené compagnie pour me diſſiper, Madame de Villemont notre amie, & les deux Gendarmes avec qui nous avions dîné. Le Chevalier de S***, le plus jeune des deux, qui m'avait intéreſſée dès la premiere fois, s'attacha à moi ; je pris du goût de plus en plus pour lui ; il n'eſt point d'éternelles douleurs, le Chevalier me conſola. Mille ſoins, mille attentions, mille petites fêtes qu'il imagina pour me divertir, précéderent la déclaration qu'il me fit de ſon amour ; je la reçus comme on reçoit ce qu'on attend & ce qu'on deſire depuis long-temps. Le Chevalier de S***, maître de ſon bien depuis long-temps, en avait mangé une bonne partie, l'autre était déja bien hypothéquée. Je priai ſon camarade de me mettre au fait de ſes affaires ; il les connaiſſait toutes, il me fit un petit état de ſes dettes, & je lui en remis le montant. Il partit pour Paris ; il paya tout dans la journée, & me rapporta le ſoir les engagements du Chevalier qu'il avait retirés ; j'en fis un paquet que je cachetai & que je mis ſur ſa table.

Après souper, chacun se retira. S*** apperçut le paquet en entrant dans sa chambre ; il l'ouvrit. Quelle fut sa surprise, d'y trouver ses billets acquittés ! il les lut & relut, sans en croire ses yeux ; enfin l'étonnement fit place à la reconnaissance ; il accourut dans ma chambre, il ne m'y trouva pas, j'étais dans le jardin occupée du plaisir si doux d'obliger ; il vint m'y chercher, il tomba à mes genoux. On exprime fort mal ce qu'on sent trop bien ; S*** me faisait des remerciements qui n'avaient pas le sens commun, mais il me baisait de tout son cœur. Aux caresses du sentiment succéderent celles de l'amour. Un amant à qui l'on craint de déplaire, est plus fort par notre faiblesse, que nous ne sommes faibles que par sa force. S.... sentit tout son avantage ; il me prit entre ses bras : laisse-moi, lui dis-je toute tressaillante de plaisir, laisse-moi, cruel ; oses-tu employer la violence contre une femme qui t'adore ? L'amour ne suffisait-il pas pour me vaincre ? Ton emportement te ravit ton triomphe, toi-même tu voles ton bien.... Cher amant.... tous nos sens suffisent à peine à nos desirs, nos ames se confondent, l'excès de notre amour est la mesure de nos plaisirs..... M'aimeras-tu toujours ? la jouissance ne sera-t-

D 2

elle...., ? Quel doute affreux ! Quel langage faites-vous succéder à celui de la volupté ! Chere amie.... reçois mes serments & ma foi , en attendant qu'un heureux hymen nous unisse pour jamais. Non , cher S...., repris-je avec vivacité , tous les liens qui ne sont pas ceux du cœur , sont indignes de nous ; laissons aux amants vulgaires porter des chaînes qui n'annoncent que l'esclavage ; celles de l'amour sont seules capables de nous unir. Ciel , quel cœur ! quelle ame , s'écria mon cher Chevalier , en se jettant dans mes bras ! il me serre , je le serre ; il soupire , je soupire ; nous nous unissons , un gazon nous sert de lit nuptial , & l'aurore de flambeau d'hymenée.

Cependant le jour paraissait : grand Dieu, qu'il était beau ! Jamais il ne s'en leva de plus serein ; le bosquet était embelli , les fleurs me paraissaient plus colorées ; j'admirais la nature pour la premiere fois : le jour de notre bonheur est le premier de notre existence.

Mon amant , qui craignait pour ma santé , m'engagea à venir me coucher : je pris son bras pour gagner ma chambre , il voulait y rester , mais je le renvoyai dans la sienne ; il m'obéit en soupirant.

Nous nous levâmes tous deux en même temps, & nous nous rencontrâmes chacun, conduits par le même mouvement; toute la compagnie était éveillée depuis long-temps, nous la joignîmes; l'air de félicité qui régnait sur nos moindres actions nous décela. On s'apperçut de notre intelligence : nous nous défendîmes mal, tout fut découvert, & nous eûmes la satisfaction de voir nos amis partager notre bonheur.

Nous restâmes encore quelques jours à ma petite maison, que je laissai à ma bonne amie, ainsi qu'elle se trouva; je lui en fis présent aux mêmes conditions que je l'avais reçue du pauvre Baron, qu'elle ne m'en remercierait pas; j'y joignis celle qu'elle viendrait demeurer trois mois de l'année avec nous, & je lui promis que j'en passerais trois autres chez elle; le Chevalier de S.... voulut que je lui assurasse une petite rente pour y vivre commodément; je lui sus bon gré de cette attention qui prévenait mon cœur, & qui me faisait voir la bonté du sien. Tout étant arrangé, nous partîmes pour Donamour, la Terre que m'avait laissé le pauvre Baron.

En passant par Paris, il me prit envie de voir mon ancienne hôtesse; elle avait eu quelques soins de moi, dont je voulus

la récompenſer. Nous y allâmes; elle avait reçu pour moi une lettre de Saint-Leger, qu'elle conſervait dans l'eſpérance de me revoir. Elle me la remit : je la donnai au Chevalier pour la lire ; il s'en défendit un inſtant, mais je l'en priai férieuſement, & il l'ouvrit. Elle contenait de nouvelles excuſes de ſon inconſtance & des inquiétudes ſur mon ſort. S..... ſe chargea de lui répondre ſur cet article, & pour le dédommager de ce qu'il m'avait laiſſé, nous lui envoyâmes une montre, une boîte & une épée ſuperbe ; après cela nous continuâmes notre route pour Donamour. Celui qui l'occupait s'était retiré ſans attendre la ſignification de l'Arrêt, qui le condamnait à évacuer les lieux dans huit jours de la date dudit Arrêt ; nous en prîmes poſſeſſion ſans oppoſition de perſonne ; quelques petites généroſités faites à propos nous gagnerent les cœurs de tous les Habitants.

Nous y vivons heureux & contents ; mon amant m'adore, je l'aime éperduement ; je ne lui cache point les progrès qu'il fait ſur mon cœur, & je l'inſtruis des moyens de me plaire davantage ; je lui ſuis fidelle juſqu'au ſcrupule, il me l'eſt de même ; il fait mon bonheur,

je comble le ſien ; il paſſe la moitié des jours à mes genoux, je paſſe l'autre dans ſes bras, & nous goûtons des plaiſirs inconnus à tous autres moins amoureux que nous.



HISTOIRE

D'une Comédienne qui a quitté le Spectacle.

JE ſuis née dans une ville de Bourgogne ; mon pere fut le premier de ſa famille qui dédaigna un métier à qui elle devait ſa fortune : tous mes aïeux, depuis Noé, avaient été Commiſſionnaires de vins ; mon pere vendit ſes futailles, & acheta une charge de Secrétaire du Roi : il eſt l'auteur d'une maiſon qui ſera fort ancienne dans mille ans.

Mon pere avait la manie de la poſtérité, & ma mere celle du bel eſprit ; elle ne liſait jamais que des *in-folio*, de crainte qu'on ne la ſoupçonnât de perdre ſon temps à des bagatelles. Toute différente de celles qui cachent leurs infirmités, elle avait toujours le nez orné de grandes lunettes pour ſe donner l'air plus ſavant.

Notre maiſon était le rendez-vous de ces gens qui courent ſans ceſſe après l'eſprit, & qui n'atteignent jamais qu'au ridicule. On y liſait réguliérement

deux fois par semaine des pieces de poésie, des réflexions morales, des traités de physique & la gazette ; on y faisait une étude particuliere du mercure, & un point d'honneur des énigmes.

Mon pere accueillait aussi les talents, & sur-tout ceux du théatre ; il en avait fait élever un dans une grande vinée ; il y représentait lui-même les rôles de tyran : il en avait sept habits tous complets, & personne ne sortait de chez lui sans les avoir vus.

J'avais à peine quinze ans, que je rendais tous les grands rôles avec les applaudissements de notre illustre assemblée. Un jeune homme du voisinage jouait les Princes avec moi. A force de me répéter qu'il m'aimait, il le sentit, & moi je le crus : l'imagination échauffée par les aventures, nous faisions l'amour en vrais héros de Roman ; & pour ressembler davantage à nos modeles, nous aurions volontiers desiré des malheurs : il ne tarda pas à nous en arriver.

Monsieur Tripottier mon pere, au milieu des plaisirs, n'oubliait pas le projet de grandeur où il espérait que la maison de la Tripottiere parviendrait un jour ; il jouissait dans les siecles à venir

des charges & des honneurs qu'elle devait posséder immanquablement.

Il ne manqua pas de me choisir un parti selon ses vues d'élévation.

A trois quarts de lieue de la ville résidait un vieux gentillâtre, qui, tout contraire à mon pere, s'était fait un point d'honneur de ne jamais déroger à la vie casanniere qu'avaient constamment observé ses ancêtres, depuis la création de la Monarchie ; on l'appellait M. de Tirauvol, & M. Vincent de Tirauvol, son fils, fut l'illustre époux que mon pere me destina. Sa taille de près de six pieds était très-bien prise, ses jambes & ses cuisses grosses comme le bras en composaient environ les trois quarts, & sa tête pointue faisait une bonne partie du reste ; sa figure allait à sa taille, mais son esprit n'allait à rien ; personne ne savait mieux que lui tirer des hirondelles au vol, pêcher des grenouilles à la ligne, jouer à la bête, à la mouche, au mariage, boire, jurer & se battre avec les paysans : il honorait souvent de sa présence nos représentations ; on avait essayé plusieurs fois de lui faire jouer quelques rôles de Capitaine des Gardes ; mais il n'avait jamais pu apprendre que celui de la statue du Commandeur dans le Festin de Pierre. Un

jour, après que j'eus joué dans le préjugé à la mode, le rôle de Conſtance avec un applaudiſſement général, il vint me trouver derriere le théatre, & ſoulevant ſon chapeau par la corne qui eſt du côté de l'oreille, il me fit auſſi ſon compliment, & m'aſſura qu'il commençait à ſe rendre aux propoſitions de mariage que mon pere avait fait au ſien, quoique je fuſſe la premiere roturiere, ajouta-t-il obligeamment, qui entrât dans ſa famille; & pour me donner un gage non-équivoque de ſa bienveillance, il me paſſa une main derriere le cou, pendant qu'il cherchait à placer l'autre plus inſolemment : je me défendis comme un lion; il entendit quelqu'un, & je fus débarraſſée de ſon impertinente perſonne.

M. Vincent de Tirauvol voulait ardemment ce qu'il voulait; & comme il l'avait dit, il fit dès le lendemain faire la demande par ſon pere, ſelon l'uſage.

Le mien ſe trouva au comble de ſes eſpérances, & reçut, avec des démonſtrations d'une joie baſſe, l'alliance élevée dont M. de Tirauvol voulait bien l'honorer, & la cérémonie fut remiſe après Pâques.

Ma mere, telle que je vous l'ai peinte, était au-deſſus des miſeres du ménage;

& le détail d'un mariage lui aurait fait perdre un temps précieux, pendant lequel elle aurait pu résoudre quatre logogrifs : elle consentit à tout, pourvu qu'on ne lui parlât de rien ; je n'eus pas même la ressource, si ordinaire, de voir un mari & une femme se contrarier pour l'établissement de leur fille.

Cependant, le temps avançait ; mon amant était au désespoir, j'etais désolée : depuis long-temps familiarisée avec des idées d'enlevement, nous n'avions pas balancé un moment à décider le nôtre ; mais l'exécution nous embarrassait : nous n'avions pas d'argent ; depuis quinze jours nous discutions les moyens de nous en procurer, & nous n'étions pas plus avancés que le premier : nous avions choisi pour le lieu de nos conférences le théatre, qui avait été le berceau de nos amours.

Les amants, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues ; ils les négligent par degrés ; ils oublient les nécessaires & sont pris : c'est ce qui nous arriva.

Une nuit que mon pere ne pouvait dormir, il était venu répéter sur ce théatre le rôle qu'il avait dans la piece qu'on devait jouer le jour de mes nôces ; mon amant m'avait dit le matin de me trouver

trouver au rendez-vous à l'heure accoutumée : nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre ; mais mon pere, par la raiſon que je viens de dire, nous y avait dévancés. Il nous entendit arriver, & imaginant que c'était quelque valet qui venait lui voler ſon vin, il éteignit ſa lumiere & ſe cacha dans la trappe du ſouffleur : quelle dut être ſa ſurpriſe, quand il reconnut ma voix & celle de D. ..! Il m'apprenait qu'un particulier avait dépoſé chez ſon pere, qui était Notaire Royal & Apoſtolique, une ſomme de mille écus ; que rien n'était ſi aiſé que de s'en ſaiſir : que le dimanche prochain il devait aller trouver ſon pere, qui était parti le même jour pour aller faire faire des réparations à une métairie ; que pour cet effet il ferait préparer la chaiſe dès le matin ; que je me trouverais à notre jardin du fauxbourg de Paris ; qu'il viendrait m'y prendre, & que nous partirions ſans faire d'adieux ; que comme on ne manquerait pas, ſitôt qu'on ſe ſerait apperçu de notre fuite, de faire courir après nous par le chemin de Paris, nous prendrions celui de Dijon, d'où nous reviendrions enſuite par la Champagne ; que d'ailleurs nous aurions bien du chemin derriere nous avant qu'on ſe fût douté de rien :

il faudra, ajouta-t-il, prendre des chevaux de poste si-tôt que nous serons à quelques lieues, & pour lors ah.... ho... hé..... fouette, postillon. D..... dans la chaleur du récit, en disant fouette postillon, se mit à galopper sur le théatre; mais sa route ne fut pas longue, il tomba droit dans la trappe que mon pere n'avait pas eu le temps de fermer; ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que mon pere, qui alongeait le cou pour mieux nous écouter, le reçut à califourchon sur les épaules : D..... piquait des deux sans savoir où il était; mais mon pere, qui ne se souciait pas autrement d'être cheval de poste, fit le saut de mouton & démonta son cavalier. D... fit un cri effroyable, en me disant qu'il était tombé sur un homme : je crus que son ardeur l'avait èmporté jusques dans l'orcheſtre, & craignant le même précipice, j'allai à la cuisine chercher de la lumiere. Je ne fus jamais plus étonnée que de le voir dans la trappe du souffleur; je lui demandai en riant ce qu'était devenu son cheval, s'il avait pris le mords aux dents. Il m'assura si sérieusement qu'il avait senti un homme, que je commençai à avoir peur d'être découverte; mais j'imaginais aussi que c'était quelque valet caché pour voler

du vin. Dans cette croyance, il importait que nous connussions celui qui nous avait entendus, pour assurer notre secret par la découverte du sien : nous nous mîmes à chercher, mais nos recherches ne furent pas longues ; D...... trouva sous ses pieds un bonnet de nuit, que je reconnus pour être celui de mon pere ; je le dis à D....., qui s'écria que nous étions perdus : je le laissai se lamenter, pendant que je cherchai dans mon imagination, qui m'a toujours bien servie dans ces sortes de situations pressantes ; j'y cherchai, dis-je, des moyens de parer le malheur qui nous menaçait, & d'exécuter, sans péril, le projet sur lequel nous avions fondé de si belles espérances ; je connaissais le prix du moment, & voici ce que je résolus, & dont je fis part à D.....

Mon pere, lui dis-je, a sans doute entendu toutes nos petites dispositions ; puisqu'il s'est retiré sans dire mot, il veut sauver l'éclat qui serait tort au mariage qu'il projette ; instruit du temps, du lieu, du rendez-vous que nous avons choisi, & de la route que nous devons prendre, il attendra le moment de l'exécution pour la faire tourner ainsi qu'il jugera à propos, peut-être pour nous pardonner, & par cette action généreuse

me déterminer par reconnaiſſance au mariage pour lequel il n'a que trop apperçu ma répugnance.

Profitons de la confidence involontaire que nous lui avons faite ; ſans attendre à dimanche, partons ſur le champ, & au lieu de choiſir la route de Dijon, par où il ne manquera pas d'envoyer après nous, prenons tout uniment celle de Paris, où nous arriverons tranquillement, pendant qu'on nous pourſuivra par celle de Dijon.

J'admire ton eſprit, me dit D..... en m'embraſſant ; vas, je m'abandonne à toi.

Mais comment faire ſortir le cheval & la chaiſe de chez mon pere, ſans que le bruit n'éveille les gens ? Rien de ſi aiſé, répondis-je ; il n'y a qu'à garnir la cour de fumier, depuis la porte de l'écurie juſqu'à celle de la rue. Tu as encore raiſon, reprit D...., je vais y travailler pendant que tu iras dans ta chambre prendre ce qui te ſera le plus néceſſaire ; c'eſt bien dit, pars vîte, & ne perdons pas du temps.

Je montai à ma chambre, qui était au-deſſus de celle de mon pere : il n'était pas encore couché ; je n'y rentrai pas avec toute la précaution dont j'uſais ordinairement ; j'y trottai moitié fort,

moitié doucement, & je tirai mes rideaux, comme quelqu'un qui laisserait entendre ce qu'il voudrait cacher mal adroitement.

Une demi-heure après je me relevai, je descendis pleine d'agitation, & j'allai trouver mon amant : il avait laissé la porte entr'ouverte ; j'entrai, il s'était saisi de l'argent, il avait enharnaché le cheval ; je pris une pelle, lui une fourche, & la cour fut bientôt couverte. Nous mîmes le cheval au brancard : je l'aidais à tout cela de la meilleure grace du monde ; enfin, nous partîmes sans tambour ni trompette.

Si-tôt que nous eûmes gagné le grand chemin, la peur nous donna des aîles, & le fouet fit trouver des jambes au cheval.

Nous fîmes si grande diligence, qu'à la pointe du jour nous étions à V... L.... R.... ; nous y prîmes des chevaux de poste, & nous arrivâmes le même jour à Paris, sans aucune rencontre fâcheuse.

Il y avait plusieurs mois que nous y étions, & je vous jure que nous n'avions pas regretté les oignons d'Egypte. Nous nous étions fait habiller décemment ; nous menions une vie charmante, que nous croyions devoir durer toujours ; l'amour, dans un âge tendre, ne

nous offre que des plaiſirs, nos yeux ſont encore trop faibles pour voir qu'il puiſſe nous cauſer des peines.

Chaque jour était marqué par de nouveaux amuſements : nous les partagions ordinairement avec un jeune homme qui logeait dans le même hôtel : on l'appellait T..... Il avait ce ton d'aiſance qui en impoſe à de jeunes gens nouvellement arrivés de province ; il y joignait l'art de dire agréablement de jolis riens ; chantant avec goût, danſant avec grace, il appuyait tous ces talents de la figure la plus ſéduiſante : il nous plut au point, qu'il ne nous était plus poſſible de nous en paſſer. D..... ne faiſait rien ſans le conſulter. Un matin qu'il l'avait emmené pour faire quelques emplettes, j'en reçus le billet ſuivant par un ſavoyard.

» Fuyez ſi vous en avez le temps,
» & venez me trouver au jardin du
» Roi ; un moment de retard peut vous
» perdre.

Agitée de la plus vive inquiétude, je courus joindre T..... : où eſt D....., lui demandai-je en arrivant ? Il n'oſait me répondre ; je le preſſai, & il m'apprit qu'en traverſant le Pont-Neuf, D..... avait été arrêté par un grand homme brun qui portait un habit gris, une veſte

noire, & une perruque ronde. A ce portrait je reconnus le pere de D...., & du coup d'œil, je vis tout mon malheur. Était-il seul, lui demandai-je ? Non, reprit T....., il y avait un gros homme vêtu d'un surtout gris de fer & d'une veste écarlate, & un troisieme qui avait l'air d'un exempt. Le gros homme était mon pere ; je le dis à T....., qui me répondit qu'il l'avait pensé de même ; car ce gros homme en prenant D..... par le bras, lui avait demandé, où est ma fille ? D.... avait pâli & n'avait pu répondre ; lui s'étant douté de ce dont il était question, s'était échappé pour me faire avertir.

J'étais dans l'embarras le plus cruel : à Paris, sans asyle, sans connaissance, avec peu d'argent, à la veille d'être réduite à la plus affreuse misere, ou à la plus honteuse débauche ; je fis part de ma situation à T...., je lui contai toute mon histoire : son zele méritait ma confiance, il y fut sensible, & mon état parut le toucher vivement.

Mais nous ne pûmes rien résoudre ; il fallait préalablement me chercher un gîte : une chambre garnie me répugnait ; il me proposa de me mener chez la maîtresse d'un de ses amis, qu'il me donna pour sa femme ; j'y consentis, & il m'y

conduisit. J'y fus présentée comme sa parente, & j'y fus reçue avec empressement; on était à table : nous nous y mîmes, & après le dîner, T.... me pria de lui donner mes ordres. Je le suppliai de tâcher de me procurer des nouvelles de mon cher D.... ; il m'assura qu'il ne négligerait rien pour me satisfaire ; il partit, en me promettant de revenir le soir; je l'attendis inutilement, il n'arriva point, & je ne le revis que le lendemain.

Il m'apprit que les mêmes hommes qui avaient arrêté D.... étaient arrivés à notre hôtel un instant après que j'en étais sortie ; qu'ils m'y avaient attendue toute la nuit, & que se doutant bien que j'étais instruite, & que je n'y reparaîtrais plus, ils avaient pris leur parti, & s'en étaient allés, après avoir découvert à l'hôte qui ils étaient : ils avaient payé notre dépense & avaient emmené la chaise & tout ce que nous avions laissé ; que pour ce qui regardait D.... il n'en avait pu rien apprendre, si ce n'est qu'après avoir parcouru toutes les prisons de Paris, on lui avait dit au Fort-l'Evêque, qu'un jeune homme qui avait été amené la veille & à l'heure où il avait vu arrêter D...., en était parti le matin garrotté dans une chaise, qui de-

vait le mener au Mont Saint-Michel : qu'il s'était exactement informé comment ce jeune homme était bâti ; qu'au portrait qu'on lui en avait fait, il n'avait pu douter que ce ne fût D..... : il ajouta qu'il était au désespoir de m'apporter une nouvelle aussi désolante ; qu'il avait long-temps balancé s'il me ferait part d'une vérité aussi cruelle, mais qu'en nourrissant mes espérances, c'était éterniser mes peines.

Je fus plusieurs jours au désespoir ; tant que je parus dans ce premier accès de douleur, T.... ne fit que me plaindre ; quand elle parut un peu calmée, il travailla à ma consolation : il me fit voir le peu d'espérance qu'il y avait de retrouver jamais mon amant, avec toute l'adresse dont il était capable ; il me montra d'un côté M. de Tirauvol mon futur époux, ou un couvent avec toutes ses grilles ; de l'autre il me fit envisager, sous l'aspect le plus riant, les plaisirs d'une vie libre, il me rappella ceux que j'avais goûtés les premiers jours de mon arrivée à Paris, ceux que je devais espérer à seize ans avec de la figure, de l'esprit, des talents ; tout ce que la Cour & la Ville avaient de plus aimable allait s'empresser à prévenir ou satisfaire mes desirs : il arma mon amour-propre

contre la tendresse, & l'amour-propre triompha.

Enfin le temps qui détruit tout, détruisit aussi ma douleur; la dissipation acheva de me guérir, & me fit oublier un amour que nos serments devaient rendre éternel.

» Vaine promesse, hélas ! qu'est-elle devenue?
» Je l'ai faite vingt fois, & vingt fois l'ai rompue.

T.... ne me quittait presque point : un matin qu'il était sorti pour affaire, il ne revint point dîner ; j'en fus inquiete, & mon inquiétude dura jusqu'à cinq heures du soir, qu'il arriva avec une joie dont je ne pouvais deviner la cause.

Ecoutez, ma bonne amie, me dit-il : je passais ce matin par la place Maubert, j'ai apperçu de loin une grande diable de chaise, toute semblable à celle dans laquelle vous êtes arrivée à Paris ; je me suis approché, & j'ai reconnu le grand homme maigre & brun, & le petit homme gros à l'habit gris de fer : c'était Monsieur votre pere & celui du pauvre D...., comme vous l'avez conjecturé, & voici comme je l'ai appris. J'ai monté sur le champ dans un fiacre, à qui j'ai ordonné de suivre la chaise : elle a pris la route de Bourgogne : nous

ne l'avons point quittée : elle s'eſt arrêtée au premier cabaret de V..... J'y ai deſcendu ; ils ont demandé à dîner, je m'en ſuis fait apporter ; ils ont paſſé dans une chambre, & moi j'ai reſté dans la cuiſine : j'ai commencé par boire à la ſanté du domeſtique qui conduiſait la chaiſe, lui a ripoſté à la mienne ; je lui ai demandé s'il allait bien loin, il m'a répondu à A.... Il y a ſans doute long-temps que vous êtes à Paris, ai-je continué ? » Pas trop mal, a-t-il repris,
» mais je n'm'y ſommes pas ennuyé ;
» quoique le vin fait pus cher que cheux
» nous, j'n'ons pas laiſſé qu'den boire
» à deux mains ; fallait ben faire queu-
» que choſe pendant que nos maîtres
» s'amuſion à chercher leux enfants. »
Comment à chercher leurs enfants, ai-je interrompu ! » Oui, dame leux enfants,
» a-t-il continué ; ce grand Monſieu
» qu'a un manteau brun & un habit gris,
» a trouvé ſon garçon qui l'iavait en-
» genté mille écus avec la fille de ce
» gros Monſieu qu'a une veſte d'écarlate
» rouge galonnée d'or ; ſtila c'eſt mon
» maître, mais i na pu ragripper ſa fille,
» quoiqu'il ait été tout drait à ſon au-
» berge ; mais le marle était déniché,
» & je n'y ons trouvé que ſte chaiſe
» dans quoi qu'ils étions venus & dans

» quoi que je nous en retournons. « Et le fils de ce Monſieur, lui ai-je demandé, ne s'en retourne donc pas avec vous ? » Qui li ? Oh qu'il n'eſt pas encore » temps ! On l'a mis en cage & il n'en » ſortira pas qui ne chante autrement. « Et la fille, ai-je ajouté, on n'en a donc pu avoir aucune nouvelle ? » Bon, j'ons » battu pendant ſix ſemaines le pavé » d'Paris, c'eſt tout comme ſi j'avions » battu l'ieau de la riviere.

Comme je n'en voulais pas ſavoir davantage, j'ai dépêché mon dîner & je ſuis revenu au plus vîte, pour vous apprendre que vous êtes libre ; & ſi vous m'en croyez, vous ne penſerez plus qu'à jouir des plaiſirs qui ſont faits pour vous.

La certitude du malheur de D....., dont j'étais la cauſe, m'affligea ; mais l'idée d'indépendance dont j'allais jouir, & les plaiſirs qui ſe préſenterent en foule à mon imagination en chaſſerent tout ſentiment de triſteſſe ; tout honteux que ſoit cet aveu, je le dois à la vérité.

T..... qui était fait pour plaire, s'apperçut aiſément du progrès que ſes ſoins faiſaient ſur mon cœur ; tous les ſentiments que j'avais éprouvés, étaient ſon ouvrage, pouvait-il n'en pas connaître les effets ?

Il

Il ne me déclara ſon amour qu'après avoir découvert le mien ; & les preuves que je lui en donnai furent le prix de ſa tendreſſe.

Il cherchait chaque jour quelque nouvel amuſement pour me diſſiper. Une après-dînée que nous n'avions rien décidé, il me propoſa la comédie Italienne ; je l'acceptai volontiers, & la Dame chez qui je demeurais m'y accompagna. Il nous y conduiſit, & après nous avoir placées dans l'amphithéatre, il nous quitta, ſous prétexte d'aller parler à quelqu'un, & me promit de revenir ſur le champ.

L'amphithéatre ſe remplit inſenſiblement : mais quoi que pût me dire ma compagne, je ne fus pas ſans inquiétude ; T..... ne revenait point : enfin le ſpectacle commença, je le trouvai inſipide juſqu'au moment où l'arlequin parut : ſon ton de voix me frappa, mon cœur même s'émut, & je ris très-volontiers à ſes saillies. Le ſpectacle finit, & le domeſtique vint nous avertir de ne point attendre T....., qui était déja au logis. Je l'y trouvai en effet, mais ſous le caſaquin de l'arlequin qui m'avait tant fait de plaiſir. Il m'aborda comiquement ; je me prêtai à ſes lazzis, & nous fîmes à l'in-promptu une ſcene mille fois plus

divertiſſante que celle de Dominique avec Santeuil : il ſe démaſqua enfin, & m'apprit l'invincible penchant qui le portait au théatre ; & comme je lui avais quelquefois montré des échantillons de mon talent, il m'exhorta à le ſuivre. Je vais, dit-il, quitter Paris & courir la province pour me former, venez, & ſoyez ſûre d'un attachement inviolable de ma part : vous ne connaiſſez pas, ajouta-t-il, tous les avantages qu'on trouve ſous les drapeaux de Thalie ; la vie comique eſt un chemin émaillé de fleurs, c'eſt un enchaînement continuel de plaiſirs ; la différence des pays qu'on peut voir, la variété des aventures qui peuvent nous arriver, cette douce liberté dont on jouit....... Joignons-y, ajoutai-je en moi-même, d'être courtiſée, admirée, applaudie, de faire tous les jours de nouvelles conquêtes : oui, vous avez raiſon, lui dis-je, en hauſſant la voix, tout cela m'offre la plus agréable perſpective ; être tantôt Reine, tantôt Princeſſe, rien n'eſt ſi charmant, c'eſt dommage que les revenus de ces Royaumes, de ces Empires ne ſoient pas bien conſidérables ; mais l'intérêt peut-il l'emporter ſur une vocation auſſi décidée ?

Ma réſolution fut en peu de temps

ſuivie des diſpoſitions & des préparatifs de notre départ.

Orléans était notre ville de deſtination.

Libre & maîtreſſe de moi-même, je ne m'attendais guere au ſermon que j'eus à eſſuyer. Mon hôteſſe m'avait priſe, dit-elle, en affection, & me voyant dans le deſſein de me faire comédienne, elle ſe croyait obligée en conſcience de m'en détourner. Un eſpece de philoſophe qui logeait dans la même maiſon m'entreprit à ſa ſollicitation.

Songez, me dit-il, ma chere Demoiſelle, ſongez à ce que vous allez faire; connaiſſez-vous le parti que vous voulez ſuivre ? la perſpective en eſt toute charmante, il eſt vrai, & bien capable de ſéduire un jeune cœur qui aime un peu ſes plaiſirs; mais croyez-moi, le bois ne répond point à l'écorce; j'ai été moi-même quelque temps du ſpectacle.

Une comédie n'eſt le plus ſouvent que le ſerrail de la jeuneſſe voluptueuſe d'une ville; doit-on s'étonner, après cela, ſi les comédiens ſont univerſellement mépriſés ? Leur nom même eſt un opprobre, dont le plus vil Plebeien l'accable. Mais ils ſont chéris, fêtés des grands, j'en conviens : utiles à leurs plaiſirs, ils ſont quelquefois admis à

leur société ; mais à quel titre ? Il me semble voir Sigismond qui leur dit, *fais-moi rire :* tel est leur passeport. Voilà ces fiers enfants de Thalie. Sans conduite pour la plupart, sans charité mutuelle, ils se déchirent entr'eux impitoyablement. Ce n'est pas sans raison qu'on leur applique, aussi-bien qu'aux Moines, ce dicton proverbial :

Ils s'assemblent sans se connaître,
Vivent ensemble sans s'aimer,
Et se quittent sans se regretter.

C'est sur quoi, me di-il, en-concluant, je vous laisse réfléchir. Voici quelle fut ma réponse :

Le dessein en est pris, votre éloquence est vaine,
Et j'embrasse à jamais le parti de la scene.

Mon hôtesse vit avec regret que le beau discours de M. le Sage ne faisait pas impression sur moi : mon départ lui tenait au cœur ; elle avait formé des projets qu'il dérangeait ; c'est ce dont il lui restait à m'entretenir, & ce qui l'engagea à me suivre dans ma chambre. Si tôt que nous y fûmes entrées : j'ai quelque chose à vous apprendre, qui sera plus convaincant que toute la rhétorique de notre Philosophe : écoutez-moi, me dit-elle.

Un de nos Fermiers-Généraux vous a vue, il a conçu pour vous un violent amour ; c'eſt un homme très-riche & encore plus libéral : ne manquez pas cette occaſion, vous ne la trouveriez peut-être jamais, on n'eſt pas toujours jeune & jolie. Ne feriez-vous pas bien-aiſe, continua-t-elle, plutôt que d'aller vous ſoumettre aux caprices d'un public, ſouvent imbécille, de paſſer ici vos jours dans une douce oiſiveté & dans l'abondance de toutes choſes ? M. D...... D..... vous fournira un bon équipage : vous aurez un domeſtique convenable ; bonne table ſur-tout, & point d'autre maître que votre amant : que dis-je, maître ! un très-humble eſclave ; vos moindres deſirs feront des loix pour lui, trop heureux quand il aura ſu les prévenir. Comptez d'abord ſur 500 liv. par mois, & une maiſon garnie depuis le grenier juſqu'à la cave, comme c'eſt l'uſage ; je ne vous parle point des préſents, il eſt un moyen de s'en faire donner : fiez-vous ſeulement à moi, je vous conduirai bien. L'honnête femme, dis-je en moi-même ! ſes diſcours étaient cependant plus perſuaſifs que ceux de M. le Sage ; elle avait trouvé l'endroit faible, j'avais de la vanité, & le caroſſe m'avait frappée ; mais, lui dis-je,

avez-vous des ordres pour me parler ainſi ? C'eſt ce qu'il m'eſt facile de vous faire confirmer : je vais enchanter M. D....., en lui portant les eſpérances les plus flatteuſes ; & auſſi-tôt elle ſortit.

J'étais fort indeciſe ſur le parti que je prendrais : je me faiſais, il eſt vrai, une image charmante de l'état brillant où je devais être avec le Financier : mon imagination roulait agréablement dans mon futur équipage : j'avais l'eſprit rempli de tant de belles choſes ! mais le cœur était ailleurs. T...... parut, & l'amour décida. Je lui fis part des propoſitions qu'on venait de me faire : il tourna en ridicule les diſcours de M. le Sage ; mais l'hôteſſe avait dit des choſes plus ſérieuſes, & pour en prévenir les effets, il fit dès le moment enlever mes hardes de chez elle, & me prit un autre logement, en attendant notre départ, qui ne fut différé que de quelques jours.

Le voyage de Paris à Orléans fut court & heureux ; une ſeule ſingularité mérite que j'en faſſe part.

La néceſſité nous obligea dès la premiere nuit de partager une chambre à deux lits, avec un jeune homme qui ſe rendait à Poitiers ; ce qu'il n'accepta que parce qu'il n'en put trouver d'autre : voici le ſujet de ſa répugnance.

On vint, à l'ordinaire, nous éveiller de très-grand matin : le bruit d'une hôtellerie en remuement ne fut pas capable de tirer notre homme des profondeurs d'un fommeil léthargique; fon valet, qui entra dans ce moment, ne fe donna lui-même aucune peine pour cela: il s'affit tranquillement auprès du lit de fon maître, en attendant que nous fuffions fortis. Cette conduite me parut fi finguliere, que je ne pus réfifter à ma curiofité; & pour leur laiffer liberté entiere, nous feignîmes de defcendre, mais nous nous mîmes en embufcade, & nous vîmes, non fans étonnement, que le domeftique tira de deffous fa cafaque une immenfe poignée de verges, dont il épouffa vigoureufement le poftérieur de fon maître, qui fe réveilla à la fin au milieu des voluptueux picotements de cette férénade.

Nous arrivâmes plus fatigués que ne femblait l'exiger une route auffi courte.

Je débutai par le rôle d'Agnès dans l'Ecole des Femmes, avec toute la timidité d'une commençante; & j'éprouvai du public toute l'indulgence qu'il a coutume d'accorder à une femme paffablement jolie.

Ma cour fut groffe après la piece; je reçus tant de compliments, tant d'en-

cens, que j'en fus enivrée : j'avais beaucoup d'embarras & fort peu d'habileté pour réussir à contenter tant d'adorateurs : cependant un coup d'œil, une réponse flatteuse, une minauderie, un coup d'éventail, une demi polissonnerie dite d'un air distrait, un éclat de rire, tous durent être contents.

Que de soupers me furent proposés dès ce jour ! je n'en acceptai aucun, parce que je voulais consulter T..... sur la conduite que je devais tenir : mais il rejetta bien loin tout ce qui pouvait avoir l'air d'un certain commerce.

Je sentis d'abord que je m'étais donnée un maître, & que je ne jouirais pas de toute la liberté dont je m'étais flattée, ce qui commença à m'indisposer contre lui ; je n'en fis rien paraître, & montrant toute sorte de condescendance, je me réservai *in pecto* le droit de m'affranchir de sa tyrannie à la premiere occasion ; elle ne tarda pas, nous la cherchions tous deux. T...... ne s'accommodait pas d'une coquette, ni moi d'un jaloux : plusieurs présents que je reçus occasionnerent une scene très-vive, d'où s'ensuivit notre séparation.

Je ne fus pas plutôt libre, que je me vis l'objet des adorations d'un jeune acteur qui commençait, ainsi que moi,

ſes caravannes comiques : il débuta avec moi par une déclaration en vers ; bouquets, petits ſoins, rien ne fut oublié, & je me rendis.

Cependant notre carriere était finie à Orléans ; il fut queſtion d'aller chercher ailleurs une fortune que nous n'avions pu trouver en cette Ville. Beaune fut celle où nous crûmes pouvoir nous réconcilier avec elle ; mais il fallait s'y tranſporter, & c'était la difficulté. Il ne reſtait pour toute reſſource au Directeur qu'une groſſe montre de peinchbeck à l'anglaiſe ; elle opéra pourtant un miracle, & donna dans les yeux d'un voiturier, qui jugeant de ſa valeur par ſa couleur & ſa circonférence, conſentit de conduire & défrayer toute la troupe juſqu'au rendez-vous, moyenant le nantiſſement du ſpécieux bijou. On n'eut garde de trop diſputer, & le traité ſe fit au contentement des hauts-puiſſants contractants, avec cette clauſe expreſſe de la part du voiturier, que faute de payement au bout de huit jours, la montre lui ſerait dévolue. Tout étant ainſi convenu, nous fûmes emballés, hommes & femmes, dans une grande charrette, eſcortée d'un gros de galfretiers, l'épée en bandouliere. Ceux dont l'engagement ne portait pas d'être

voiturés, il leur fut compté, ſuivant l'uſage, trente ſols par huit lieues, que leur donna notre conducteur, à compte ſur la montre de peinchbeck, qu'il ne manqua pas de conſulter devant chaque paſſant qu'il rencontra ſur ſa route; pour plus d'oſtentation, je crois qu'il l'eût volontiers attachée au collier de ſon cheval, s'il n'eût craint les ſecouſſes.

Le meilleur fut en arrivant à la dînée: chacun accourt devant l'hôtellerie où nous deſcendons; maître, maîtreſſe, ſervantes, valets, tous nous regardent avec un rire impertinemment ſtupide, & ſe font demander vingt fois la même choſe: quelle cohue! les uns veulent du café, les autres du thé, la plupart du vin; les hommes jouent, les femmes jurent, & le voiturier regarde quelle heure il eſt.

Je fus ſi dégoûtée de la turpitude d'une pareille maniere de voyager, que ſur le champ je me fis chercher une chaiſe, & me ſéparant du reſte de la troupe, j'y montai avec mon jeune Poëte, & nous arrivâmes à Beaune, où nous nous repoſâmes en attendant le reſte de la compagnie.

Je ne vous dirai rien des faits & geſtes de Meſſieurs les Beaunois, & des prodi-

ges d'esprit dont je fus témoin ; il faudrait des volumes : ils surpasserent même leur haute renommée.

Enfin la troupe arrivée, après bien des mouvements, on obtint une vaste écurie, dont les rateliers, à l'aide d'un médiocre changement, servirent de loges pour les Dames, & l'on pratiqua à l'extrêmité un amphithéatre avec les lits des muletiers, pour placer la Noblesse; à l'autre bout le théatre fut dressé, & garni de tapisseries, faute de décorations. Tout étant ainsi arrangé, on débuta par Zaïre, dans laquelle notre Orosmane fit briller la magnificence Asiatique avec un vieille robe de chambre que lui prêta M. le Bailli ; il se fit un turban avec un bonnet de laine rouge qui lui servait la nuit, en mettant autour un mouchoir de mousseline qu'il emprunta d'une femme qui occupait le poste du théatre, & sur lequel il appliqua, pour surcroît d'ornement, ses boucles de souliers, se servant pour ce jour-là de ses pantoufles de chambre.

Le reste des acteurs égalait, ou peu s'en faut, l'éclat du superbe Soudan.

La piece allait son train, quand au milieu de l'endroit le plus touchant, & lorsqu'Orosmane dit à Zaïre :

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le deſirez,
Que ſous une autre loi..... Zaïre vous pleurez!

une flammeche ſe détachant d'une des chandelles qui éclairait le ſpectacle, tomba ſur le turban d'Oroſmane; Zaïre ſouffla deſſus pour l'éteindre, mais la mouſſeline s'enflamma davantage; ce que voyant la femme qui avait prêté ſon fichu, elle accourut ſur le théatre, & arrachant le turban, elle transforma le ſoudan en enfant de chœur, & l'envoya chercher ailleurs de quoi garnir ſon bonnet craſſeux.

Cette cataſtrophe finit la piece, & n'en déplaiſe aux beaux vers de M. de Voltaire, elle fit plus de plaiſir que l'événement funeſte qui termine ſa tragédie: elle mit les Beaunois de ſi belle humeur, qu'ils emmenerent tous nos acteurs ſouper avec eux, après la Chercheuſe d'Eſprit, dans laquelle je jouai le rôle de Nicette. Que je reçus de jolis compliments! que de hoquets en guiſe de ſoupirs! Que voulez-vous? chaque pays a ſes uſages. Celui-ci était le paradis terreſtre pour nos hommes; ils ne déſenivraient point: nos femmes partageaient aſſez leurs plaiſirs, & le vin coulait à grands flots dans leurs goſiers altérés,

altérés, de-là l'entier oubli des minces recettes : de-là le Directeur perdit jusqu'au souvenir de la superbe montre de peinchbeck que le voiturier s'adjugea, faute de payement, pour la somme de quatre ou cinq cents livres qu'il avait avancée ; de-là enfin la plus éclatante banqueroute, & la dispersion du malheureux troupaillon comique.

Je restai encore quelques jours à Beaune, & il ne tint qu'à moi d'y former le plus fameux magasin des plus excellents vins de la Bourgogne ; mais mon hôtesse de Paris me revint à l'esprit, & je me rappellai les offres avantageuses qu'elles m'avait faites de m'introduire dans la Finance, & je partis avec mon nouvel époux. Je lui en donnai le nom, aux conditions qu'il ne dérogerait point au contrat que nous passâmes ensemble, & dont voici les articles.

1°. Une femme au spectacle a besoin d'un mari, ou de l'équivalent, qui puisse prendre ses intérêts, & la mettre à l'abri de toute insulte.

2°. Ledit mari ou représentant sera jaloux ou commode, suivant que le requerra l'intérêt commun & l'exigence des cas ; *accordé*.

3°. Il ne prendra qu'un tiers sur le

produit du négoce , comme ne risquant aucun fonds ; *accordé.*

4°. Dans les momens où la contractante sera intérieurement occupée des intérêts communs , il veillera dans l'extérieur à la sûreté du commerce ; *accordé.*

5°. Les droits du contractant n'auront d'autres bornes que celles que lui prescriront les circonstances ; *accordé.*

Le tout bien & duement arrêté & convenu entre nous , fut scellé du grand sceau de l'amour , & notre départ fixé au lendemain. Mon imagination s'étendait agréablement pendant la route sur ma nouvelle fortune ; je faisais déja mille dispositions charmantes , dans lesquelles mon amant n'était pas oublié ; projetter la fortune de ce qu'on aime , c'est une jouissance anticipée ; on est déja riche des biens qu'on lui destine. Ces idées flatteuses & les caresses de S... me firent trouver le chemin plus court ; nous n'arrivâmes cependant que le cinquieme jour , & nous allâmes descendre chez mon hôtesse , mais elle était delogée , & je ne pus en apprendre aucunes nouvelles ; je m'informai de M.... D.... Fermier-Général , on me dit qu'il était mort , & je vis mon pot au lait renversé.

Cependant nous demeurâmes à Paris. Je jouai dans quelques maisons bourgeoi-

ſes ; on me conſeilla de débuter à la Comédie françaiſe ; mais pendant ſix mois de démarches auprès des premiers valets de Meſſieurs les Gentilshommes de la Chambre, je ne pus obtenir mon debut, que je ne crus pas devoir acheter au prix qu'on y attachait.

Enfin mon argent s'en alla ; S.... était ſans reſſources, & la miſere nous ſépara.

J'étais dans cette ſituation, lorſque j'appris qu'on levait une troupe qui devait paſſer en Angleterre ; j'allai me préſenter au Directeur, il me reçut, & nous nous embarquâmes peu de jours après. Mais les ſuccès ne répondirent pas à notre attente ; les Comédiens Anglais formerent une cabale de la populace, de ſorte qu'il ne fut pas poſſible d'achever notre début.

Les troupes où je m'engageais n'étaient pas heureuſes : celle-ci fut encore diſperſée ; la plus grande partie paſſa en Hollande, & je la ſuivis : nous y fûmes bien reçus & protégés par S. A. S. le Stadhouder, & par la Princeſſe ſon épouſe, à préſent Gouvernante des Etats-Généraux pendant la minorité du jeune Prince ſon fils. Elle joint à un eſprit vif un goût ſûr, & beaucoup de connaiſſances : ſes talents, que ſurpaſſent encore ſes vertus, la font regarder comme une Princeſſe d'un rare mérite.

On n'eſt point du tout Hollandais à la Haye, l'eſprit & la politeſſe y regnent également, & ce qui compoſe la bonne compagnie n'y parle que français. Nous y débutâmes par le Comte d'Eſſex, & le Français à Londres; nous fûmes applaudis à tout rompre, & j'oſe dire que j'y eus quelque part.

Je rentrai chez moi enchantée de notre début, & je commençais à croire, comme l'a dit une femme d'eſprit, que le malheur eſt doublé de bonheur; mais je ne m'attendais guere à ce qui m'allait arriver: je rentrais, dis-je, chez moi, lorſqu'on m'annonça un jeune homme qui demandait à me voir, & qui s'annonçait pour m'avoir connue en France; il était queſtion de ſavoir ſi c'était à Beaune ou à Orleans, dans ce cas je ne me ſouciais pas autrement de ſa viſite: je fis demander ſon nom: je l'attendais avec impatience, lorſqu'il entra. Dieux! c'était D.....; il ſe jetta dans mes bras, je tombai dans les ſiens. C'eſt toi ... nous écriâmes-nous tous deux à la fois ....! oui, c'eſt moi qui t'adore toujours, reprîmes-nous enſemble.

Nous nous faiſions mille queſtions, & nous n'y répondions que par des baiſers: cependant un peu remis de notre trouble, D... me demanda par quel heureux ha-

zard il m'avait trouvée ſur ce théatre, & comment j'avais fait pour ſortir de mon couvent. De mon couvent, lui dis-je avec étonnement! eſt-ce que tu as perdu l'eſprit dans ta priſon? toi-même, comment as-tu pu t'en ſauver? Qu'entends-tu par ma priſon, reprit-il avec une ſurpriſe égale à la mienne? l'Univers ſans doute était une priſon & un exil affreux pour moi, privé du bonheur de te poſſéder; mais je te jure que je n'en ai point eu d'autre. Comment, ajoutai-je, ton pere & le mien ne t'ont pas arrêté en deſcendant le Pont-neuf à côté de T....? Qui T...., reprit D..? c'eſt lui qui m'a appris qu'ils t'avaient enlevée dans notre hôtel, & conduite dans un couvent pour le reſte de tes jours. Ah, l'infâme, m'écriai-je! nous avons tous deux été la dupe de ſon artifice; & je racontai à D.... les moyens dont il s'était ſervi pour me rendre la victime de ſon indigne amour, que je ne pus lui déguiſer, ſans pourtant lui avouer qu'il en eût été récompenſé. D... me fit plus de grace que je n'en méritais; il ne parut pas avoir le moindre doute ſur ma conduite, & il me raconta la fourberie dont il avait auſſi été la dupe. Je l'aimais, ajouta-t-il, & il avait gagné

ma confiance, au point que je lui contai toute notre aventure ; je lui avais fait plusieurs fois en plaisantant le portrait de ton pere & du mien ; je me rappelle à présent qu'il me faisait mille questions qui me paraissaient indifférentes pour lors, & qui me confirment aujourd'hui sa trahison.

Le matin du jour malheureux où je ne te revis plus, je l'avais emmené avec moi pour choisir quelques bijoux dont je voulais te faire présent sans que tu t'en apperçusses. Je trouvai une bague qui me plut infiniment, c'était une alliance de deux cœurs, elle était montée dans le dernier goût ; comme l'anneau s'en trouvait trop grand pour toi, je le priai d'aller à la maison, & sans que tu t'en apperçusses, de prendre une de tes bagues & de l'apporter, afin que nous pussions faire couper celle que j'achetais sur la même forme, & la placer dans ton baguier sans que tu susses d'où elle venait ; il me promit de revenir dans l'instant ; l'impatience où j'étais de te faire ce petit cadeau me faisait trouver le temps long, & j'étais prêt à aller au-devant de lui, lorsque j'en reçus un billet par un valet de l'hôtel qu'il avait gagné. Il m'engageait à fuir, si je ne voulais être privé du plaisir de te voir ; il me

priait d'aller l'attendre chez un des Suiſſes des Thuileries, & m'ordonnait très-expreſſément de n'en pas ſortir, juſqu'à ce qu'il m'y fût venu joindre. Il n'y arriva que le ſoir, & m'apprit que ton pere était à Paris, qu'il avait découvert notre demeure, & qu'il y était arrivé à l'inſtant même où il t'emmenait; qu'il l'avait ſuivi juſques hors de Paris, & qu'il avait ſu du domeſtique que tu allais être enfermée pour le reſte de tes jours; il avait encore appris, ajouta-t-il avec un air de douleur dont je fus la dupe, que j'étais décrété comme raviſſeur, & qu'on pourſuivait rigoureuſement mon procès; que je n'avais d'autre parti à prendre que de me ſauver dans le pays étranger. L'eſpérance de te revoir dans des jours plus heureux m'y détermina, & je choiſis celui-ci, parce qu'on me dit que j'y trouverais beaucoup de compatriotes raſſemblés par des malheurs pareils aux miens.

La fortune qui m'avait été contraire en amours, me fut favorable au jeu: je riſquai une partie de l'argent qui me reſtait; je gagnai gros les premiers jours: elle me quitta enſuite pour quelque temps, mais je rentrai depuis ſi fort en grace avec elle, que je me vois maître de plus 20000 ducats; j'en ai placé les

trois quarts ſur différents vaiſſeaux qui doivent revenir inceſſamment, & j'en attendais le retour heureux, pour en faire part à mon pere, & ſavoir de lui ſi, à force d'argent, on ne pourrait pas arrêter les pourſuites que j'imaginais que le tien avait faites contre moi. Je lui dis que j'étais ſenſible à ce projet, & que l'exécution en devenait plus facile, étant tous deux réunis, & hors de leur puiſſance.

Nous prîmes ſur le champ le parti d'écrire à mon frere, qui était intime de D......, & qui m'avait toujours tendrement chérie. Nous reçûmes ſa réponſe au bout de huit jours; elle nous combla de joie.

L'amitié qui avait toujours uni mon pere avec celui de D...., ne lui avait pas permis la moindre démarche contre ſon fils: nous avions été long-temps le ſujet des regrets & des pleurs de l'une & de l'autre famille; mais elles ne deſiraient toutes deux que de nous revoir & de réunir leur joie & leurs enfants. Dans le même temps les vaiſſeaux ſur leſquels D... avait placé ſon argent, revinrent à Roterdam: ils rapporterent plus de trois cents pour cent de profit: il réaliſa ſes fonds dans peu de jours, & nous emportâmes pour plus de

460000 liv. de bonnes lettres de change ſur Paris. Nous nous en revînmes par Bruxelles, où il nous arriva un accident que nous n'avions guere prévu, ce qui penſa nous rejetter dans de nouveaux malheurs. Nous voulûmes ſacrifier un jour pour voir cette Capitale des Pays-Bas; nous parcourûmes dans la matinée ce qui méritoit le plus notre attention, & nous allâmes l'après-midi à la Comédie. Jugez de ma ſurpriſe quand je vis T..... paraître; D.... le reconnut, quoique ſous le maſque, d'autant plus facilement, qu'il était prévenu qu'il jouait l'Arlequin; mais il ſe contint ſi bien, que je n'apperçus pas en lui la moindre émotion; je cachai la mienne de mon mieux, & nous revînmes à notre auberge. D... me propoſa, pour jouir de la fraîcheur de la nuit, de partir ſur le champ. Cette propoſition était trop de mon goût pour que je n'y applaudiſſe pas: il deſcendit donc, à ce qu'il me dit, pour compter avec l'hôte, & pour faire amener les chevaux de poſte; mais il s'eſquiva, & courut à la Comédie. Il y trouva T....; il commença par lui faire des reproches en termes aſſez meſurés, parce qu'ils étaient dans un lieu qui ne lui paraiſſait pas propre pour ſa vengeance. L'audace de T.... fut excitée par

la douceur de D... ; il prit pour faiblesse ce qui n'était que l'effet de la prudence. D... conserva son sang froid ; mais voyant qu'il servait d'aiguillon à l'insolence de T...., il lui reprocha durement sa noirceur & sa trahison. T... était plus emporté que courageux, & D.... était aussi plus brave que prudent : le combat ne fut pas long, T.... tomba de deux coups d'épée, & D.... le croyant mort, s'en revint promptement au logis : les chevaux étaient à la chaise, nous y montâmes, & nous partîmes sur le champ. Je m'étais bien gardée de faire la moindre question à D..... devant les gens ; mais sitôt que nous fûmes seuls, je le priai de me dire où il avait été ; il ne me fit qu'une réponse vague, & le froid qu'il y mit me fit craindre qu'il n'y eût eu une explication avec T.. ; elle n'auroit pas été à mon avantage ; mais sitôt que nous fûmes sur les terres de France, il m'apprit qu'il avait reconnu T.... ; qu'il ne m'en avait rien fait paraître, crainte que je ne m'opposasse à la juste vengeance qu'il méditait ; qu'en dix minutes il avait joint T.... ; lui avait reproché sa perfidie, & l'en avait puni sur le champ. Pour ne me pas causer d'inquiétude, il avait différé de me donner cet éclaircissement tant que nous avions couru quelques risques d'être arrêtés.

Nous arrivâmes à Paris ſans autres aventures ; nous y touchâmes nos lettres de change, & nous partîmes auſſi-tôt après pour A.... Nous y trouvâmes nos parents dans l'impatience de nous revoir ; ils en furent autant flattés, que ſurpris de notre fortune immenſe. Elle nous attira, comme c'eſt l'uſage, les égards de toute la Province ; mais ce qui nous flatta le plus, c'eſt qu'elle rétablit celle de mon pere, que ſa générosité & ſon goût pour les plaiſirs, joint à la négligence & le peu de ſoin de ma mere, avaient prodigieuſement dérangée. Nous eûmes la ſatisfaction de leur procurer ce petit dédommagement des chagrins & des inquiétudes que nous leur avions cauſés. Nos nôces ne furent retardées qu'autant que l'exigerent les cérémonies accoutumées. Il y régnait une confuſion qui la rendait plus agréable & plus touchante, & le déſordre en faiſait le plus bel ornement. Tous les honnêtes gens de la ville & des environs nous firent l'honneur d'y aſſiſter, excepté Meſſieurs de Tirauvol, attendu que le pere était mort à force de boire, & le fils d'une courbature que lui avaient donnée ſes payſans.

*



LA MARMOTTE

PARVENUE

OU

L'HISTOIRE

DE LA DE V....

JE ſuis née à Saint Jean de M......, dans la vallée de Barcelonnette ; chaſſée par la miſere du pays & par la rigueur du climat, mon pere m'amenait tous les hivers à Paris. Il jouait de la vielle, ma mere montrait la curioſité, & je portais la marmotte. Mais je les perdis bientôt tous deux ; je n'avais que dix ans lorſque mon pere mourut, & ma mere ne lui ſurvécut pas plus d'un an. Rien ne me rappellait dans ma patrie, je réſolus de reſter à Paris : j'avais tant oui parler des fortunes rapides de pluſieurs de mes compatriotes, que j'en conçus des eſpérances ; elles n'ont pas été trompées.

Je trottai cependant aſſez long-temps dans les rues de Paris, ſans que la fortune fît rien pour moi.

J'avais

J'avais treize ans, j'étais grande & bien faite, & l'on eût dit que l'amour m'avait donné une dispense d'âge pour jouir de ses plaisirs ; c'était le seul patrimoine que je possédais, aussi avais-je résolu de le bien faire valoir ; l'occasion s'en présenta bientôt.

Je servais de modele au célebre B..., il avait fait d'après moi une Léda que les connaisseurs préféraient à celle du Correge. Il la fit voir un jour à M.... le Comte de N.... Envoyé de Naples, qui en fut frappé d'admiration, & convint qu'on ne pouvait regarder sans jalousie le divin Cigne qui la possédait. Votre imagination, dit-il à M. B...., est souvent plus heureuse que la nature ; je vous proteste, reprit ce Peintre, que les louanges que vous donnez au pinceau ne sont dus qu'au modele : ce tableau est d'après une jeune fille qui vient ici tous les jours pour un écu. Est-il possible, s'écria le Comte ! Quoi ! cette beauté n'est pas aussi célebre que la..., & aussi riche que la Des..... ? J'entrai sur le champ : mon apparition frappa le Comte agréablement ; il me dit des choses obligeantes, auxquelles je répondis avec un modeste embarras qui acheva de lui faire tourner la tête. Je n'eus pas besoin d'expérience pour m'appercevoir de la

vive impression que j'avais faite sur lui, & je conçus dès ce moment des espérances très-flatteuses pour ma fortune; elles ne tarderent pas à être remplies. En sortant de chez M. B..., je trouvai un laquais de M. l'Envoyé qui m'engagea à le suivre chez son maître; cette proposition était trop de mon goût pour m'y refuser; je me laissai conduire à l'hôtel du Comte , & je n'en sortis plus que pour occuper un appartement magnifique. Soit par tendresse ou par vanité, le Comte m'accabla bientôt d'habillements superbes & de bijoux de toute espece; enfin d'un sixieme étage du Fauxbourg Saint Marceau, je tombai dans un carrosse de vernis de Martin, & je fus transformée en une Dame de conséquence.

J'eus bientôt saisi ce ton d'aisance que l'on prend souvent pour le fruit de l'éducation; je me montrai aux spectacles, aux promenades; & je n'y eus pas plutôt paru, que je devins la beauté à la mode.

Un jour que je sortais du Palais Royal & que je faisais envain appeller mon carosse, le Chevalier de Lunac, que j'avais vu chez une Dame de ma connaissance, m'offrit le sien, je l'acceptai; il me conduisit chez moi, je l'y retins à souper: M. l'Envoyé était à Versailles. Je

vis du premier coup d'œil que le Chevalier était amoureux ; je n'oubliai rien pour l'enflammer davantage. Lunac revenait de faire ſes caravanes à Malthe : il était jeune, & avait un penchant décidé pour les Dames de mon rang. Il venait d'hériter d'une centaine de mille francs ; je ne crus pas devoir le négliger : d'ailleurs le Comte devenait importun, & l'importunité de l'amour eſt de toutes les perſécutions la plus inſupportable. Je réſolus de m'en défaire ; je ne voulus cependant pas rompre avec lui, que je ne fuſſe aſſurée des ſentiments du Chevalier. Je ne tardai pas à en être ſatiſfaite : dès le lendemain il m'envoya une pompeuſe déclaration, accompagnée d'un diamant que j'avais trouvé beau. J'acceptai l'un & l'autre, & je lui fis dire que je l'attendais à ſouper : il y vola ; il m'exprima ſa reconnaiſſance & ſon amour par un bredouillage qui manqua vingt fois de me faire étouffer de rire. Nous ſoupâmes avec beaucoup de gaieté ; je lui tins les propos les plus agaçants : il voulut en tirer avantage ; mais avec un homme qui debutait comme lui, il y avait des ménagements à garder. Toutes les menues faveurs propres à faire naître l'amour, à rendre le goût plus vif, je les lui accordai gratuitement ; toutes

celles qui pouvaient l'émousser, le satisfaire, je les refusai net; je lui dis qu'il fallait se connaître & les mériter. Le grand usage que le Chevalier avait des femmes lui rendait leurs expressions familieres; mériter en notre style, & payer cher & comptant: le Chevalier sentit toute l'énergie de ce mot, & contraignit l'ardeur de ses feux jusqu'au lendemain matin, qu'il m'apporta un contrat en bonne forme de six cents livres de rente sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Je crus que je pouvais me rendre à cette preuve de son amour, & j'écrivis à M. l'Envoyé de prendre son parti; peut-être était-il déja pris, car il y avait huit jours que je ne l'avais vu.

Le Chevalier aimait le plaisir, je ne le haïssais pas; c'étaient tous les jours nouveaux divertissements, nouvelles fêtes, nouvelles parties de campagne; nous y louâmes une petite maison, qui devint tous les soirs le rendez-vous de la plus brillante jeunesse de Paris. Parmi ceux que le Chevalier m'y amena, le Marquis de F... me plut infiniment: c'était un jeune homme de dix-neuf ans, qui joignait à la taille la plus élégante la physionomie la plus intéressante. Il avoit été à toutes les jolies femmes de Paris; pas une ne l'avait gardé: il crut que je

manquais à son triomphe, & moi j'imaginai que sa défaite assurerait ma gloire.

Tous deux poussés par le même motif, nous ne tardâmes pas à nous attaquer ; mais bientôt nous nous apperçûmes qu'en croyant servir notre ambition, nous n'avions suivi que le penchant de nos cœurs : le Marquis me pressa de faire son bonheur, je ne résistai pas, & je comblai le mien.

Le Marquis était amoureux comme un écolier, & j'étais si folle de lui, que je résolus de lui sacrifier le Chevalier ; cependant il lui restait encore quelque chose de la succession qui me tenait au cœur ; car le Marquis n'avait que du plaisir à donner. Pour me dédommager de cette petite perte, je jettai les yeux sur un jeune Anglais ; j'allai dans cette intention à l'Opéra, où je savais que le Mylord ne manquait pas ; il vint effectivement : il m'apperçut, & passa dans ma loge. Je lui demandai s'il n'avait pas son carosse, & s'il pouvait me ramener ; il me dit qu'il en serait enchanté ; il me donna la main & me conduisit chez moi : je l'invitai à monter ; le Chevalier était indisposé, & ne devait pas venir.

Le Mylord ignorait toute cette déclamation ordinaire de la tendresse, tous ces petits soins, ces petites prévenan-

ces qui ſont autant de fadeurs : il était net dans ſes propoſitions, & ma réponſe ne fut pas plus obſcure. Tout était convenu ; le Mylord était à compter ſon amour en ſoupirs ſterling, lorſque le Marquis entra ſans faire attention que nous n'étions pas ſeuls, il ſe mit à me careſſer de la façon la plus familiere ; je lui oppoſai la plus forte réſiſtance : comme il n'y était point accoutumé, il cherchait ce qui pouvait la cauſer, lorſqu'il apperçut le Mylord ; mais il ne s'en gêna pas davantage. L'Anglais qui nous avait regardé avec de grands yeux, voyant que notre petit manege ne finiſſait point, ne ſe crut pas fait pour garder les manteaux, & ramaſſant ſon argent qui était reſté ſur la table, il le jetta dans ſon chapeau, & ſortit. Je courus après lui : mais, Mylord, écoutez donc.... *Adieu, adieu*, dit-il, *ſouhaite vous beaucoup davantage de plécir.*

L'étourderie du Marquis me faiſait un tort qu'il n'était pas en état de réparer : je lui fis des reproches ; mais il m'y répondit par ſes careſſes ; & mes plaintes, en expirant ſur ſes levres, ſe changerent en plaiſirs. Je fus obligée de garder encore le Chevalier ; mais je n'en conſervai pas moins le Marquis, qui ne manquait pas de venir me trouver ſitôt

que ſon rival était ſorti. Peu s'en fallut un jour que nous ne fuſſions pris. J'avais renvoyé à mon ordinaire le Chevalier ſur les onze heures, & je le croyois chez lui, il y était effectivement retourné; mais il y avait trouvé pluſieurs de ſes amis qui l'avaient emmené au bal. Le Chevalier s'y ennuyait; il en ſortit dès quatre heures, & s'aviſa de revenir paſſer le reſte de la nuit chez moi. Mon laquais, que le Marquis de F. . . . avait battu quelques jours auparavant, profita de cette occaſion de ſe venger, & ouvrit ſans nous avertir : mais Julienne, ma femme de chambre qui avait entendu frapper, s'était levée, & vint nous éveiller. Le Marquis n'eut que le temps de paſſer dans la garderobe qui était à côté de mon lit. Le Chevalier entra : on s'était bien gardé d'apporter de la lumiere; on cherchait à en allumer, & on faiſait ſon poſſible pour ne pas réuſſir. Le Chevalier qui avait froid ſe dépêchait de ſe mettre en état de ſe coucher; il s'y trouva avant qu'on fût parvenu à avoir de la lumiere, & nous tira d'embarras, car il n'aurait pas manqué de découvrir les hardes du Marquis qu'il avait été contraint de laiſſer ſur une chaiſe. Je ſentais qu'il ne devait pas avoir trop chaud, & je réſolus de les lui porter. Je me plai-

gnis, à plusieurs reprises, d'un grand mal de ventre, & sous ce prétexte, je passai dans ma garderobe.

Le Marquis, sur qui le froid ne faisait point l'effet que j'avais craint, me prit la main, & je sentis qu'il me proposait de faire au pauvre Chevalier ce qu'il devait appréhender le moins. J'en trouvai l'idée si plaisante, que je m'y prêtai sur le champ: & la rapidité de ses caresses me les eût fait prendre pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité. Cependant quelques soupirs mal étouffés manquerent nous déceler: le Chevalier qui les avait entendus crut que je me trouvais mal, & sauta en bas du lit. J'entendis qu'il cherchait la porte; je voulus me sauver: mais le Marquis ne voulait pas me laisser aller, je le repoussais, il me retenait; enfin les mouvements que je fis pour me débarrasser abrégerent la petite dispute muette qui se passait entre nous, en détruisant le sujet tout-à-coup; elle finit comme le Chevalier entrait: il me donna bonnement la main pour m'aider à regagner le lit, & me demanda, avec une inquiétude qui pensa me faire éclater de rire, comment je me sentais; je lui répondis que je venais de souffrir ce qu'il n'avait jamais éprouvé. Enfin nous nous mîmes au lit; il s'endormit, & le Marquis sortit sans être apperçu.

Un certain la F....., qui était ami du Chevalier, avait auſſi voulu être ſon Lieutenant ; je lui avais ôté toute eſpérance à la premiere propoſition qu'il m'en fit, en l'aſſurant très-ſérieuſement que s'il oſait continuer, je m'en plaindrais au Chevalier. La F...... avait trop d'uſage pour imaginer que ſon ami n'eût pas le ſort de tous ceux qui paient : il nous examina de ſi près, qu'il s'apperçut que c'était le Marquis de F..... qui lui était préféré ; mais ſes conjectures, toutes apparentes qu'elles étaient, ne lui ſuffirent pas, il voulait des preuves ; il ne tarda pas à en avoir : il nous guetta ſi bien, qu'il nous ſurprit un jour dans l'attitude la moins équivoque.

Il courut régaler le Chevalier de cette aventure, en quoi il prit le parti d'un ſot, & il en fit la démarche. Sur cet article on ne détrompe point ſes amis, on les perd, on les aliene quand on veut leur ôter une erreur qu'ils chériſſent, & dont leur amour-propre prend la défenſe.

Le Chevalier accourut ſur le champ me faire le ſacrifice de l'indiſcrétion de ſon ami, qu'il appellait une calomnie affreuſe. Je ne dis pas un mot pour ma juſtification, ſa paſſion parlait aſſez en ma faveur ; avoir une maîtreſſe infidelle, c'eſt ce que l'on craint toujours, & ce

qu'on ne croit jamais. Je ne conçois pas trop cette contrariété ; mais je sais très-bien que ce qui blesse notre vanité, ne peut s'accorder avec aucune de nos idées. D'ailleurs la confiance, qui est une faiblesse assez commune à tous les hommes, devient une nécessité dans les amants ; & le Chevalier content parce qu'il était trompé, éprouvait que l'erreur est le vrai bonheur des humains.

Cependant l'attachement du Chevalier me déplaisait de plus en plus ; je le trouvais toujours, la derniere fois que je le voyais, plus laid, plus barbouilleur, plus sot que de coutume : je pris la résolution de m'en défaire une bonne fois.

Qu'ai-je appris, Chevalier, lui dis-je un jour ? on m'a assuré que votre famille prétend que je vous suis coûteuse, que je vous ruine ; vous savez mes procédés, il y a un mois que je n'ai pas reçu un louis de vous ; je me suis endettée de tous côtés ; j'ose me flatter que tout autre en aurait agi autrement : vous me connaissez, c'est à vous à me faire justice. Personne ne vous en rend plus que moi, reprit vivement le Chevalier ; ma reconnaissance sera éternelle, & je ne tarderai pas à tirer ma famille de son erreur. C'est bien dit, Chevalier, il faut la tirer

de cette erreur grossiere, & pour me faire voir que vous prenez quelqu'intérêt à ma réputation, il faut partir demain : c'est la seule reconnaissance que j'exige de vous. Mais, ma bonne amie, comment voulez-vous?.... Partez, Chevalier, ou ne me voyez jamais. Si vous n'avez pas d'argent, je vais vous en donner ; vous pourrez prendre le coche d'eau, qui vous coûtera trois livres. Tenez, voilà quatre fois plus qu'il ne vous faut.

Le Chevalier les prit humblement, il soupa encore avec moi, & partit le lendemain ; il revint quelques mois après : mais ma porte lui fut fermée.

J'aimais le Marquis de toute mon ame, & quand on aime de bonne foi, la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable : cette belle passion me faisant perdre mes vues d'ambition, m'eût enfin réduite à mon premier état, si la famille du Marquis ne nous eût séparés, en lui achetant une compagnie de dragons dans le Régiment de la Reine. Je n'en fus pas inconsolable : ce train de vie dérangeait les projets de fortune que j'avais concertés : revenue de mon amour romanesque, j'y travallai si sérieusement, qu'en très-peu d'années je me fis dix mille livres de rente bien assu-

rées, ſans compter un mobilier fort honnête, pour plus de dix mille écus de diamants, qui, à la vérité, m'ont attiré bien des envieuſes.

Enfin le Clergé, l'Epée, la Robe & la Finance, chacun y contribua; le dernier fut le Préſident de V.... Il m'arriva une hiſtoire avec lui qui mérite bien une petite diſtinction : c'était le jour d'une de mes fêtes ; car j'en ai toujours eu bon nombre.

Le Préſident m'avait envoyé la veille un très-beau ſurtout d'argent, avec des vers, qu'il faiſait auſſi facilement qu'il rendait des Jugements. Empreſſé de jouir du plaiſir que me devait cauſer ſon préſent, il vint chez moi dès neuf heures du matin.

Le Chevalier de M..... qui ſiégeait pour lors en l'abſence du Préſident, fut obligé de lui céder la place ; il n'y avait pas de temps à perdre. Ma femme de chambre me vint avertir que le Préſident était ſur l'eſcalier : nous ne ſavions où cacher le Chevalier ; nous le fourrâmes ſous un grand panier d'oſier à chauffer le linge ; nous l'entourâmes de notre mieux avec une chemiſe, un peignoir....; enfin le Préſident entra. Je le remerciai de ſon bouquet ; mais il tomba dans le détail du poids, du contrôle, de la façon,

çon, & il ne finissait point. Le pauvre Chevalier plié en trois sous le panier n'était pas fort à son aise: il tâcha petit à petit de se traîner avec le panier hors de la chambre; il crut que le Président ne s'en apperçevait pas: effectivement il y aurait réussi, si par hazard le Président n'eût refermé la porte en entrant: le Chevalier fut donc obligé, après une pénible & longue marche, de rester à la porte, ne pouvant l'ouvrir sans se découvrir. Ma femme de chambre, qui voulut entrer, poussa la porte; voyant qu'elle résistait, elle la poussa avec plus de force: le panier tenait ferme tant qu'il pouvait pour n'être pas culbuté. Tout cela fit du bruit, le Président se tourna; ha, ha, dit-il! ce panier, qui était près de nous, il y a un instant, se trouve maintenant contre la porte! cela me paraît singulier: il se leva pour voir de plus près le panier ambulant; le Chevalier l'entendit & se sauva avec le panier sur la tête, crainte d'être reconnu. Le Président courut après & l'eut bientôt attrapé; le Chevalier se voyant pris se débarrassa adroitement du panier, & le campa sur la tête du Président, qui, plus mal-adroit, ne put s'en dépêtrer. Il perdit la carte, & au lieu de rentrer dans l'appartement, il enfila la porte

& culbuta du haut en bas de l'escalier en faisant des cris affreux. Toute la maison accourut & trouva M. le Président, en guise de réchaud, sous un panier à chauffer du linge. Le dépit & la honte le rendirent si furieux, qu'il fit remporter le surtout qu'il m'avait donné. Je le fis assigner pour me le rendre ; il répondit qu'il l'avait seulement prêté, mais je le menaçai de faire contrôler ses vers & de les lui faire signifier comme mon titre. Il craignit que l'histoire du panier, dont il était le héros, ne fût sue de tout Paris ; il prévint l'éclat & me renvoya le surtout.

Cette aventure est la derniere qui me soit arrivée. Je jouis paisiblement du fruit de mes veilles & de mes travaux ; je vis dans l'aisance, je vais aux promenades & aux spectacles, étaler, pour preuve de ma beauté, les richesses qu'elle m'a fait acquérir.

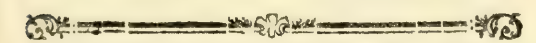
Fin de la premiere Partie.



HISTOIRE

DE MADAME

DE VILLEMONT.



SECONDE PARTIE.

C'EST ainsi que Madame de Villemont, pressée par ses deux amies, commença son histoire, que j'ai promise au commencement de ces Mémoires.

Se peut-il qu'aux dépens de mon amour-propre vout vouliez satisfaire votre curiosité? Si mon amitié m'en fait la loi, la vôtre ne peut-elle m'en dispenser?

Pourquoi ne pas montrer autant de générosité que je fais voir d'obéissance? Cette tyrannie n'annonce pas l'indulgence que vous m'aviez promise, & dont j'ai tant de besoin: ne croyez pas cependant que cette plainte me porte à rien déguiser; je suis encore plus vraie que je ne suis vaine.

Ma mere avait pour moi une amitié tendre & raiſonnée : une éducation ſolide & un établiſſement avantageux en devaient être le fruit ; mais une mort ſubite me l'enleva, que je n'avais encore que douze ans. Je reſtai entre les mains d'un pere dont le fol amour pour moi fut la ſource de mes malheurs ; les hauteurs, les caprices, les inégalités ſont moins ſouvent un vice de cœur, qu'un défaut de l'éducation.

J'étais l'idole de mon pere ; mes volontés ſa loi, & mes plaiſirs ſon unique occupation.

Je paſſai deux années dans la maiſon de mon pere, en maîtreſſe ſouveraine : je l'obligeai d'acheter celle du voiſin, qu'il paya fort cher, & que je fis abattre pour y faire conſtruire une voliere ; je fis arracher tout le potager pour y mettre des fleurs ; je fis tuer quatre chiens de chaſſe excellents, parce qu'un d'eux en avait arraché quelques-unes. Un vieux domeſtique, qui conduiſait la maiſon avec beaucoup d'économie depuis trente ans, & qui avait deux fois ſauvé la vie à mon pere, fut chaſſé pour avoir paſſé deux fois devant moi, à cent pas, ſans ôter ſon chapeau.

Une conduite auſſi impertinente fit tout l'effet contraire de celui qu'elle de-

vait produire. Mon pere, plus enchanté de moi à mesure que je devenais plus odieuse à tout le monde, ne faisait rien sans mon conseil ou sans mon approbation : mon opiniâtreté lui paraissait une fermeté d'ame, dont il concevait de grandes espérances ; mes emportements étaient une vivacité d'esprit qui le ravissait ; encore un an, & j'eusse été un monstre à étouffer. Devenue insupportable à tout le monde, chacun désertait la maison de mon pere, & nous fûmes contraints de revenir à Paris, que nous avions quitté depuis la mort de ma mere.

J'étais déja grande ; un peu de figure & la réputation de riche héritiere m'attirerent bientôt une foule d'amants : la plupart étaient de fort bons partis ; mais les uns ne surent pas assez flatter mes goûts, & ma vanité rejetta les autres : le seul Marquis de B*** me parut seul capable de satisfaire l'un & l'autre ; j'avais fait à peu près la même impression sur lui : il se fit présenter à mon pere par le Comte de G*** son oncle & ancien ami de la maison.

Le Marquis de B*** était fait pour plaire au premier coup d'œil ; jeune, grand, bien fait, l'air noble qui l'annonçait était plus attaché à sa personne qu'à sa parure, quoiqu'elle fût extrême :

il était rempli de talents acquis & naturels ; après moi, c'était bien le personnage le plus impudent du siecle. A la seconde visite qu'il me fit je sus sa généalogie & le plan de tous ses châteaux ; le sujet de la troisieme fut le récit de ses actions guerrieres ; & il n'y avait pas huit jours qne nous nous connaissions, qu'il me donna la liste de toutes les femmes qu'il avait honorées ou déshonorées de sa bienveillance. Quelle gloire pour moi de fixer pour jamais un tel homme! J'imaginais que les femmes allaient renouveller les barricades dans Paris. Quelle satisfaction pour ma vanité ! Comment résister à une sympathie aussi marquée ? Le Ciel nous avait, sans doute, créés l'un pour l'autre ; mon pere le crut ainsi que nous, & n'eut pas moins d'impatience de nous voir unis. Le Marquis était son maître, & notre mariage ne fut différé que par les préparatifs indispensables.

Mon pere, qui n'avait consulté personne sur ce beau mariage, ne fut pas peu surpris de voir arriver le lendemain une foule de créanciers, qui tomberent chez lui de tous côtés ; aucun d'eux n'avait paru jusques-là, crainte de faire perdre au Marquis un établissement qui faisait toute leur espérance.

Je voulais les faire chaſſer ; mais mon pere, plus tranquille, écouta leurs demandes : l'un répétait du galon, l'autre des habits ; un troiſieme des bijoux ; celui-ci était Sellier ; celui-là Marchand de chevaux, juſqu'à un Chirurgien qui voulait être payé pour avoir traité une certaine Danſeuſe de l'Opéra : Monſieur ſait bien ce que je veux dire, ajouta-t-il.....

Tous ces gens paraiſſaient fort mutins, & ne menaçaient pas moins que de faire mettre M. le Marquis en priſon. En priſon, un homme comme lui ! Oui, Madame, un homme comme lui, reprit un d'eux : j'y ai déja fait mettre deux fois le Marquis de*** qui vaut bien Monſieur. J'y retiens encore le Comte de***, le Baron de***, le Chevalier de***, & bien d'autres. Qu'êtes-vous donc, lui demandai-je toute ſurpriſe ? Je ſuis, Madame, faiſeur d'affaires, & je m'appelle Friponneau, pour vous rendre ſervice. Je crus que c'était un Procureur, & je ne répliquai pas.

Mon pere prit le ſeul parti qu'il y avait à prendre ; il paya en partie, & s'engagea pour le reſte, non ſans montrer quelque mécontentement à mon mari. Vous m'avez donc trompé, lui-dit-il, après avoir congédié ſes créanciers?

vous n'avez donc point de bien ? Ce ſoupçon n'eſt pas flatteur, ni le reproche qui le ſuit obligeant, répondit le Marquis, mais le ſervice que vous venez de me rendre mérite bien que je n'y regarde pas de ſi près. Je ne vous ai point trompé, Monſieur ; j'ai pour quatre cents mille francs de terres ; mais elles ſont en direction depuis quatre ans, & ces animaux de gens de Juſtice ne peuvent ou ne veulent pas faire finir tout cela. C'eſt l'un ou l'autre, reprit mon pere. Mais combien devez-vous ? Que ſais-je moi, reprit le Marquis, cinquante mille écus, deux cents mille francs, environ. Comment environ, dit mon pere ! vous ne ſavez pas ce que vous devez ? Voilà des affaires en bon ordre. Oh ! pour cela, répondit le Marquis, je n'ai de ma vie entendu parler de ces miſeres-là ; je ne me ſuis jamais connu qu'en bijoux & en dentelles : comment trouvez-vous les miennes ? mes habits ont toujours ſervi de modele aux autres, & j'ai fait la fortune de mon brodeur : & perdu la vôtre, ajouta mon pere irrité. Mais comment, continua-t-il, depuis quatre ans, avez vous pu vivre d'emprunts ? Comment ! reprit le Marquis : comme font tous les honnêtes gens. Un homme de qualité, qui remplit ſon état,

doit dépenſer jusqu'à ce qu'il ait mangé ſon bien, après quoi il lui eſt permis de dépenſer jusqu'à ce qu'il ait mangé celui des autres. J'applaudis très fort à cette maxime ; & mon pere, mais trop tard, prévit tous les malheurs qui nous menaçaient ; il en conçut un chagrin ſi vif, qu'il n'y ſurvécut que peu de jours.

Je donnai quelques larmes à la perte d'un ſi bon pere ; mais la diſſipation les eut bientôt eſſuyées. Devenus libres, nous ne ſongeâmes l'un & l'autre qu'à mener une vie agréable. De B*** continua à faire des dettes, & moi à les payer.

Cependant les biens de mon mari ne ſe liquidaient point, & le mien diminuait tous les jours. Nous n'eûmes bientôt plus rien à nous reprocher de ce côté-là, & en moins de deux ans mes affaires ne furent pas en meilleur état que les ſiennes. Les créanciers perdirent patience. Après avoir tonné long-temps, l'orage creva. Mon mari fut mis en priſon, & mon caroſſe fut arrêté. Nous n'avions d'autre reſſource que de vendre, lui ſa compagnie de Dragons, & moi mes diamants. Nous en fîmes quarante mille livres, & mon mari fut tiré de priſon.

La guerre ſuit de près la famine, dit un vieux proverbe, & rien n'eſt plus vrai. Sitôt qu'il ne nous fut plus permis de

penſer aux plaiſirs , il ſe trouva que nous penſions toujours différemment ; de-là mille contradictions , mille humeurs , que ſuivaient toujours l'aigreur & le reproche. Un même penchant , un même attrait pour la volupté , était le ſeul lien qui nous avait unis ; nous l'avions pris pour de l'amour : dès qu'il ne ſubſiſta plus , nous nous trouvâmes laids à faire peur ; nous faiſions réciproquement notre ſupplice ; enfin , n'y pouvant plus tenir , nous réſolûmes de nous ſéparer , non pas de biens , nous y avions mis bon ordre.

Telle eſt la fin preſque ordinaire de tous les mariages où la raiſon n'a point été conſultée.

J'avais été fiere , impérieuſe dans l'opulence ; je devins humble , ſoumiſe dans l'indigence : mais ces qualités n'étaient pas le fruit d'un retour heureux ſur moi-même ; je ne les devais qu'à la honte d'être pauvre , & je l'étais par ma faute. Quelle différence de cette pauvreté qui naît du mépris des richeſſes , ou de celle qui ne vient que de l'abus qu'on en a fait. On ne ſent pas ſoi-même cette diſtinction humiliante : on cherche à ſe faire illuſion ſur ſes fautes : on les appelle des malheurs. Toutes ces réflexions , qui choquent notre amour-propre , nous révoltent plus qu'elles ne nous corrigent.

Voilà, ſi je ne me trompe, de la morale; & ce n'eſt pas ce que vous voulez de moi: c'eſt mon hiſtoire; la voici.

J'étais trop répandue dans le monde, & encore trop attachée aux plaiſirs, pour me réſoudre à le quitter & me retirer dans un Couvent pour y vivre d'une petite penſion que j'avais obtenue, en abandonnant mon bien à mes créanciers. C'était le ſeul parti honnête qui reſtait: j'aurais dû le prendre; mais fait-on toujours ce qu'on doit?

Je continuai donc le même train de vie. J'aimais le jeu: j'allais chez Madame de M***. Mon bonheur me tint long-temps lieu de revenus; mais la fortune m'abandonna tout-à-coup. Je preſſentis toutes les horreurs de ma ſituation, & j'allais les éprouver, ſans les prompts ſecours que m'offrit le Chevalier de V***. Comment ne les pas accepter, accoutumée aux plaiſirs, à l'abondance, & prête à reſſentir les horreurs de la miſere? D'ailleurs le Chevalier offrait d'une façon qui ne laiſſait pas la faculté de refuſer.

Je ne fus redevable des ſervices qu'il me rendit, qu'à la bonté de ſon cœur; mais il dut bientôt ma reconnaiſſance à la ſenſibilité du mien. Le Chevalier de V*** était un des cavaliers des mieux

faits du ſiecle. Il avait l'eſprit juſte & l'imagination brillante : le terme propre ſe préſentait toujours comme de lui-même pour rendre la force de ſa penſée. Il ſavait infiniment, & ſon érudition n'était à charge à perſonne. Il avait le cœur droit, ſenſible & généreux; le caractere doux, égal & plein d'humanité. Tout le monde était convenu de ſes qualités ; il n'y avait que lui qui ſemblât les ignorer. Il n'avait, pour tout défaut, qu'un fond d'indifférence, que perſonne n'avait pu vaincre. Il n'y avait cependant pas une femme qui n'eût trouvé que c'était bien dommage, & qui, pour l'amour de lui, n'eût tâché de l'en corriger. J'eſſayai d'y travailler comme les autres, & je fus plus heureuſe, ſans doute, parce que je méritais de l'être moins. Je n'ai jamais pu concevoir la bizarrerie de ces aſſortiments, dont on voit tant d'exemples, ſans être tentée de croire à la prédeſtination.

Mon mari, qui ne pouvait plus reſter à Paris, ſans riſquer d'y finir ſes jours en priſon, avait pris le parti de paſſer aux Indes : ſes parents lui avaient fait obtenir un emploi conſidérable ; mais il y avait porté le même goût pour le plaiſir, & la facilité qu'il y trouva de le ſatisfaire, le mit en peu de temps au tombeau.

tombeau. J'en reçus la nouvelle un an après ſon départ. J'en aurais peut-être été plus touchée, ſi elle ne m'eût mis plus à l'aiſe ſur ma nouvelle paſſion ; car j'avais des principes, & je ſentais que l'objet, tout aimable qu'il était, ne juſtifiait pas ce qu'elle avait de répréhenſible : mais devenue libre, je m'y livrai toute entiere. Le Chevalier, de ſon côté, m'aimait avec toute la bonne foi dont il était capable. Complaiſant, attentif, il n'était occupé qu'à prévenir ou ſatiſfaire mes deſirs. Je le grondais quelquefois de ſon trop d'indulgence pour mes défauts. Vous m'aimez, lui diſais-je, votre amour fait le bonheur de ma vie ; mais je voudrais avoir auſſi votre eſtime, & je ſens que je ne la mérite pas. Vos belles qualités ſervent à me faire ſentir mes défauts ; mais ce n'eſt pas aſſez, il faudrait que vous euſſiez la complaiſance de m'aider à m'en corriger. Vous n'en aurez bientôt plus, me répondait-il avec une douceur charmante : puiſque vous les connaiſſez, je vous promets que dans peu vous ſerez contente de vous, il ne faut que cela pour être heureux.

Nous vivions fort retirés. Nous paſſions même ſouvent des étés entiers à la campagne. Un ſeul ami du Chevalier nous y

ſuivait, & ce fut encore trop pour notre repos. On l'appellait Sanville. Il était bien fait, mais moins bien que le Chevalier. Il avait peu de régularité dans les traits ; mais la fineſſe de ſa phyſionomie l'en dédommageait. Je n'ai connu à perſonne tant d'eſprit : la juſteſſe & la préciſion de ſes expreſſions ne deſſéchait point le brillant de ſes idées. Il était né railleur : mais l'uſage du monde l'en avait corrigé. Amuſant, gai, racontant avec grace, faiſant des vers avec facilité ; c'était un garçon charmant, & fait pour faire les beaux jours d'une compagnie à la campagne ; auſſi ne pouvais-je plus me paſſer de lui, & ſur-tout lorſque le Chevalier était de ſervice à Verſailles. Il avait une compagnie dans les Gardes Françaiſes.

Sanville s'apperçut aiſément du plaiſir qu'il me faiſait. Il crut que j'avais ſérieuſement pris du goût pour lui. Il avait plus d'uſage du monde que de principes ; & il imagina que, ſans bleſſer l'amitié, il pouvait très-bien profiter de l'occaſion qui ſemblait ſi avantageuſement ſe préſenter. Il partit de-là pour me faire une déclaration. Je la pris pour un acte de folie, dont il nous donnait aſſez ſouvent des échantillons, & je me prêtai volontiers à l'illuſion ; plaiſanterie dangereuſe,

qu'une femme ne doit jamais se permettre, si elle n'en veut faire une réalité. Ma conduite confirma Sanville dans ses conjectures, & il ne chercha plus qu'à mettre à profit de si heureuses dispositions. Comme j'étais sans défiance, il en trouva l'occasion : je la lui fournis bientôt moi-même.

Une nuit, que je ne pouvais dormir, je l'envoyai prier de passer dans ma chambre, pour repéter un duo qu'il avait reçu la veille de Paris, & dont j'étais folle. Comme il était sans conséquence, je restai dans mon lit. Il s'assit sur le bord, & nous nous mîmes à chanter. Ma femme de chambre, qui n'aimait pas la musique, était allée se coucher : Sanville crut que c'était par mon ordre ; prévenu comme il l'était, il ne fallait pas être trop adroit pour l'imaginer. Sitôt qu'il crut qu'elle pouvait être dans sa chambre, il jetta le duo & se précipita dans mes bras. Eh ! mais Sanville. Eh ! mais.... vous n'y pensez pas. Sanville était persuadé que la vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le temps de l'être ; aussi continua-t-il sans me répondre ; il était fort & adroit, & j'eus toutes les peines imaginables de me débarrasser de ses mains : enfin je parvins à sauter dans la ruelle de mon lit.

Je ne pouvais revenir de la hardieſſe de Sanville ; & lui ne pouvait concevoir une réſiſtance qu'il regardait comme un caprice inſoutenable. Revenue à moi, je le traitai comme il le méritait. Vous êtes un monſtre, un malheureux. Dites un mal adroit, me répondit-il en riant. Quoi ! repris-je indignée, vous joignez l'inſolence à l'outrage : ôtez-vous pour jamais de devant mes yeux ; vous êtes un impertinent...... Vous donnerez à mon procédé, ajouta-t-il toujours ſur le même ton, tous les noms que vous voudrez ; mais dans ma poſition, tête-à-tête avec une jolie femme, contraint de choiſir entre une impertinence & un ridicule, vous ne devez pas trouver mauvais que je me ſois un peu écarté. Je ne pus tenir à cet excès d'inſolence : je ſortis. Si le Chevalier fût arrivé ſur le champ, il ne m'aurait pas été poſſible de lui rien cacher ; mais le temps m'ayant calmée, la prudence me fit voir combien il était dangereux de les compromettre. Toute femme qui ſe reſpecte doit en agir ainſi. Je fis plus, je réſolus de vivre avec Sanville ſur le même ton, juſqu'à notre retour à Paris.

Sanville était auſſi étonné de ma conduite, qu'il était piqué d'avoir été la dupe de mes caprices ; mais il n'en fit rien pa-

raître. Je ſens bien, me dit-il un jour que nous étions ſeuls, que j'ai perdu votre amitié, pour avoir trahi celle du Chevalier : mais ſi c'eſt un crime de n'avoir pu réſiſter à vos charmes ; ſi on peut ſe repentir de leur avoir rendu l'hommage qui leur eſt dû, ſoyez bien perſuadée que jamais perſonne... Taiſez-vous, lui dis-je : ſi on peut avoir eu quelques raiſons pour oublier une pareille faute, c'eſt ſe rendre coupable une ſeconde fois, que d'en rappeller le ſouvenir, par une excuſe, qui devient une nouvelle offenſe : ce n'eſt que par une conduite oppoſée qu'on peut marquer ſon repentir. Sanville me ſerra la main, en baiſſant la tête, pour m'aſſurer que je ſerais obéie. Effectivement, j'eus lieu d'être ſi contente de lui, que je ne pus refuſer au Chevalier de le ramener avec nous à la campagne l'année ſuivante. Il s'y comporta fort bien. Le Chevalier fut à Paris pour quelques affaires. Sanville les entendait fort bien. Il l'emmena, & me promit de me le renvoyer le plutôt qu'il pourrait. En effet, je le revis quelques jours après. La premiere choſe que je lui demandai, fut quand le Chevalier reviendrait. Il me dit qu'il était bien mortifié d'être le porteur d'une mauvaiſe nouvelle ; mais que je ne devais pas compter

de le revoir avant un mois au plutôt. Comme il ne me paraiſſait pas autrement affligé, je ne le crus pas, & je le preſſai de m'apprendre la vérité. Après s'être bien fait prier, il me dit qu'il conſentait à trahir le ſecret de ſon ami, mais à condition que je n'en parlerais pas. Je lui en donnai ma parole. Après ſe l'être fait répéter à pluſieurs fois, il m'apprit que le Chevalier devait partir de Paris après ſouper; qu'il s'était formé un projet agréable de me ſurprendre & de venir même ſe coucher auprès de moi, s'il était poſſible, ſans que je m'en apperçuſſe. Il recommença de nouveau à me prier de me comporter comme ſi je ne me doutais de rien. Il ajouta qu'il ſerait même fort plaiſant que je contrefiſſe l'endormie, juſqu'à recevoir ſes careſſes ſans paraître m'éveiller. Je trouvai cette idée tout-à-fait divertiſſante. Nous nous mîmes à table, & nous en rîmes pendant tout le ſouper. J'allai me coucher auſſitôt après, tant je craignais de faire perdre au Chevalier le plaiſir qu'il s'était promis de ſon ſtratagême, & celui que je devais tirer de ma ruſe. Il y avait à peine une heure que j'étais au lit, lorſque j'entendis ouvrir ma porte. On s'approcha tout doucement, pour écouter ſi je dormais. J'imitai le plus profond ſom-

meil. On ne perdit pas de temps à se déshabiller. On leva la couverture. On glissa une jambe; puis une autre. On s'arrangea petit à petit, & bientôt il n'y eut plus rien à arranger. J'avais toutes les peines du monde à retenir des mouvements qui devaient me déceler. J'éprouvais une contrainte cruelle; mais le plaisir m'en dédommageait. Cependant ce silence rigoureux me piqua, & je résolus bien fermement, pour l'honneur de mon sexe, de ne pas le rompre la premiere. Je tins parole, & je subis plusieurs épreuves sans dire mot. Enfin je m'endormis. En m'éveillant, je me tournai du côté du Chevalier, & je ne le trouvai point. J'ouvris mon rideau, & je ne vis que Sanville, qui était au chevet de mon lit, dans un déshabillé fort indécent. Je lui demandai où était le Chevalier; il ne me répondit que par un rire moqueur, dont je ne concevais pas le sujet. Enfin je voulus savoir ce qu'était devenu le Chevalier, & ce qu'il y avait de risible dans ma demande. De nouveaux éclats, & quelques réponses encore plus insolentes, me firent entrevoir toute l'horreur, toute la perfidie dont j'avais été la victime. L'obscurité, notre silence, une malheureuse conformité, mille petites circonstances que des amis ne se cachent

pas ; tout avait ſervi la déteſtable entrepriſe du perfide Sanville. J'avais moi-même, par mon ſilence, aidé à me tromper. Dieu ! quelle fut ma fureur ! Je l'aurais déchiré, s'il ne ſe fût ſauvé. Je m'étais ſaiſie d'un flambeau. Je le pourſuivais par toute la maiſon, & je l'aurais ſuivi juſqu'aux enfers, ſi ma femme de chambre ne m'eût fait appercevoir l'état où j'étais.

Revenue à moi, je fus au déſeſpoir d'avoir, par un emportement, rendu publique une aventure que j'avais tant d'intérêt de cacher. Je la contai exactement à ma femme de chambre, qui m'obſerva qu'il était fort aiſé de faire croire que Sanville n'avait fait qu'entreprendre ce qu'il avait conſommé. Cette réflexion, qui était juſte, me rendit un peu de tranquillité ; mais elle ne put effacer entiérement les marques de douleur dont j'étais pénétrée. On me remit au lit.

Pour ſurcroît de malheur, le Chevalier arriva peu d'heures après. Ah ! bon Dieu, s'écria-t-il, en me voyant toute éplorée : quel malheur eſt-il arrivé ? Raſſurez-vous, lui dis-je, notre ſexe inconſéquent paſſe aiſément de la joie à la triſteſſe. Un rien produit quelquefois ce changement ; il ſe fait ſouvent, ſans que nous nous en appercevions preſque

nous-mêmes. Soyez tranquille. Depuis que vous êtes parti, je n'ai éprouvé d'autre chagrin que celui que votre absence m'a causé. Je veux le croire, ajouta-t-il : je ne vous en parlerai plus ; mais d'où vient que je vous trouve seule & affligée? Où donc est Sanville ? A ce nom odieux, je fis un cri & un geste d'indignation, qui jetterent le Chevalier dans un étonnement inexprimable. Je crus à l'instant que tout allait apprendre à V*** son malheur & ma honte. Je ne pus soutenir cette idée ; elle me jetta dans un accablement qui me fit perdre connaissance. Quand les soins du Chevalier & de ma femme de chambre m'en eurent fait revenir, il voulut absolument savoir d'elle ce qui causait l'état affreux où il me trouvait. Elle lui conta l'insolente entreprise de Sanville, sans lui en apprendre le malheureux succès. A ce récit il demeura pétrifié. Il était né sensible. Il conçut un si vif chagrin de la perfidie de son ami, qu'il lui prit sur le champ une fievre violente, qui ne le quitta que le lendemain au soir. La bonté de son tempérament, ou plutôt le desir de la vengeance, le soutint, & cette révolution n'eut point de suites.

Je savais qu'il était d'un caractere doux; d'ailleurs il aimait si tendrement son

ami, que je ne craignais pas qu'il prît aucun parti violent, & la tranquillité apparente que je trouvai en lui me confirma dans cette pensée. Nous restâmes quelques jours à la campagne, & nous revînmes à Paris. Sitôt que nous y fûmes, le Chevalier alla trouver le perfide Sanville; mais il n'était pas chez lui. Il y retourna envain plusieurs fois. Impatienté de ne pouvoir le joindre, il eut l'imprudence de lui écrire le billet suivant. » Vous êtes indigne du jour & de mon » amitié, dont vous avez abusé, pour » me porter dans le cœur le coup le plus » cruel : on ne peut l'en ôter qu'en m'ar- » rachant la vie : soyez-y disposé de- » main, à neuf heures du matin, der- » riere les Chartreux, où je vous atten- » drai.

Le Chevalier, après avoir cacheté ce billet avec un cachet qui s'etait trouvé dans l'écritoire de Sanville, le remit à son laquais, & lui recommanda très-expressément de le remettre le jour même à son maître.

Le Chevalier ne fut pas plutôt sorti, que le valet curieux, selon l'usage, fut tenté de lire ce billet. La facilité qu'il y avait à le recacheter avec le même cachet, sans qu'il y parût, le détermina. Il était fort attaché à son maître, & il

résolut, sur le champ, de lui sauver une affaire qui ne pouvait qu'être funeste. Il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de porter ce billet à un Exempt des Maréchaux de France, qu'il connaissait. L'Exempt plus exact que prudent, mit sur le champ un garde au Chevalier, & le lendemain fit son rapport au Tribunal, qui se trouvait assemblé, & y remit la lettre. On ne pouvait pas un cartel plus en forme. Le Chevalier était connu & universellement estimé; mais il n'était pas possible de le sauver. Tout ce qu'on put faire pour lui, fut de ne pas rapporter son affaire sur le champ, & de lui faire conseiller secrettement de tacher de s'échapper de son garde, & de passer dans le pays étranger : il fut assez heureux pour y parvenir, & il se sauva.

Le Chevalier obtint facilement la permission de traiter de sa compagnie. J'en reçus le prix, avec celui d'une terre qu'il avait en P...., & je partis peu de jours après pour l'aller joindre. Il était venu au-devant de moi, sur la frontiere, le plus avant qu'il lui avait été possible. Je ne fus jamais plus surprise que de le voir paraître à la portiere de ma chaise en arrivant à Menin. Quoi! lui dis-je, vous avez tant d'impatience de revoir une femme qui vous fait perdre votre fortune;

qui vous exile de votre patrie ; qui cause tous vos malheurs ? Comment pouvez-vous m'aimer encore ? Comment pourrais-je ne pas vous adorer, reprit-il tendrement ? jeune, & charmante, vous quittez Paris & ses plaisirs, pour suivre un proscrit, que l'amitié a trahi, que la sévérité des loix poursuit, que tout abandonne ? Vous lui sacrifiez vos beaux jours. Ah ! chere Marquise, est-il des malheurs assez grands pour payer tant d'amour ? Il me tient lieu de la fortune la plus brillante, & ma patrie est celle que vont éclairer vos beaux yeux. Je ne lui répondis que par mes caresses, & nous arrivâmes à Bruxelles.

Au-bout de quelques jours, le Chevalier, tendre & reconnaissant, m'offrir de partager son sort, en m'unissant à lui pour jamais. Je reçus cette offre comme une chose qui comblait mes vœux & qui surpassait mon espérance ; & nous fûmes unis peu de jours après.

J'avais apporté au Chevalier des lettres de recommandation pour plusieurs personnes de la Cour du Prince Charles, à qui il eut l'honneur d'être présenté. Il en fut reçu avec bonté, & il l'assura qu'il ferait tout ce qui pourrait dépendre de lui pour lui être utile. Nous ne tardâmes pas à être répandus dans tout ce

qu'il

qu'il y avait de meilleures maiſons à Bruxelles. Le Chevalier en faiſait l'amuſement, & l'on avait la bonté de m'y deſirer quelquefois. La douceur, la bonté du caractere du Chevalier avait prodigieuſement changé le mien. J'étais devenue ſociable. Les vertus n'ont beſoin que de ſe montrer pour être aimées : on commence par les admirer ; on finit bientôt par les ſuivre.

La paix dont jouiſſait l'Europe ne laiſſait à mon cher Chevalier d'autre occupation que celle de me donner chaque jour mille preuves de ſon amour. Je n'avais d'autre ambition que de le voir convaincu du mien. Nous paſſions des jours heureux, que rien ne devait troubler ; mais eſt-il quelque félicité durable ? Mon cher Chevalier revint un jour du ſpectacle, avec un mal de tête affreux. Je le fis mettre au lit ſur le champ ; il eut, toute la nuit, une fievre violente, & la petite-vérole ſe déclara le lendemain. Enfin, malgré tous mes ſoins, je le perdis le cinquieme jour.

Il fut ſincérement regretté de tous ceux qui le connaiſſaient ; mais cette eſtime générale, ſi ſatisfaiſante, à la vérité, ne fait, en pareil cas, qu'augmenter une douleur que les regrets publics juſtifient.

Quelques inſtances qu'on eût la bonté de me faire, on ne put me déterminer à reſter à Bruxelles ; j'en partis huit jours après la mort de mon mari, & je revins à Paris. J'y vécus la premiere année fort retirée ; mais n'ayant pas apparemment un aſſez grand fonds de philoſophie pour me ſurvivre à moi-même, à meſure que ma douleur ſe calma, mon amour pour la ſolitude ſe diſſipa auſſi, & je commençai à rentrer dans le monde. Il y avait quatre ans que je n'y avais paru ; bon Dieu, que de changements ! Que de femmes vieilles ! Que de petits-maîtres diſparus ! combien d'autres que je ne connaiſſais pas ! Je me trouvais dans un nouveau monde. Ce fut bien pis quand je trouvai quelques-unes de mes connaiſſances ; je leur demandai des nouvelles de nos amis. On en avait oublié juſqu'au nom. Qui ça, me répondit-on, le Marquis de R*** ? attendez, n'eſt-ce pas celui qui avait la petite P*** ? Ah ! oui, je m'en ſouviens, elle l'a quitté pour prendre M. B***, Fermier-Général, & lui a trouvé la Baronne de C***, qui a arrangé ſes affaires, & l'a emmené dans une de ſes terres en Poitou. Le petit Abbé L*** a quitté ſon bénéfice pour prendre une caſaque de Mouſquetaire. Il a eu depuis une compagnie de Cava-

lerie, qu'il a troqué pour une charge de......, qui a été vendue pour payer ſes dettes. La Comteſſe de M*** qui avait pour lors le Duc de L***, l'a quitté pour le jeune Marquis de N***, qu'elle a ruiné en moins d'un an, & qui s'eſt retiré pour faire place au Commandeur de T***, à qui a ſuccédé l'Envoyé de M***, qu'elle a congédié au bout de ſix mois, pour ſe donner uniquement à la Finance. La D*** a auſſi fait une réforme générale, pour s'abandonner entiérement à l'Etat Eccléſiaſtique. On dit que c'eſt chez elle que ſe tiennent les aſſemblées du Clergé. La M*** eſt devenue ſolle, & la Préſidente S***, dévote. Vous voyez que tout eſt bien changé. Il n'y a que la D..... de B***, qui a conſervé ſon babil éternel, ſon teint couperoſé, ſa taille énorme, ſa paſſion pour le jeu, ſon goût pour le vin, ſon penchant pour l'Abbé L***, ſes grands laquais & ſes vieux chevaux. C'eſt une femme immuable que celle-là.

Avez-vous été aux Spectacles ? Non, répondis-je. Oh ! vous ne vous y reconnaîtrez pas. Vous y verrez... Il n'y a que l'Opéra qui ſe ſoit ſoutenu également pitoyable ; mais en récompenſe, c'eſt le temple de la vertu, les vieilles Actrices ſe marient, les jeunes ſe ſont enlever.

Je remerciai Madame de M***, qui m'apprenait des choſes ſi merveilleuſes, & je lui offris de la mener promener. Où croyez-vous aller aujourd'hui, me demanda-t-elle? Eh! mais, au petit Cours, s'il m'en ſouvient, lui répondis-je. Point du tout, il n'en eſt plus queſtion; c'eſt aux Boulevards. Vous y ſerez étouffée de pouſſiere & de puanteur; mais vous ne pouvez pas aller ailleurs: trop heureuſe encore ſi vous n'êtes pas verſée dans quelque foſſé, & ſi vous revenez bras & jambes ſains & ſaufs. Quelle promenade eſt-ce-là, m'écriai-je! on eſt donc devenu fou? Si cela continue, je ne déſeſpere pas qu'on ne quitte les Tuileries pour le Luxembourg, & le Palais-Royal pour le Jardin du Roi. Ne penſez pas plaiſanter, reprit Madame de M***, nos femmes y feraient un cours de Botanique; elles ſont à préſent toutes ſavantes; elles ont quitté les Romans pour les livres d'Aſtronomie; & il n'y a pas une femme de qualité qui ne travaille à un traité de morale, ou à un Syſtême de Phyſique. Nous montâmes en caroſſe, & elle m'apprit des choſes encore bien plus ſurprenantes; par exemple, qu'une Actrice de la Comédie Italienne avait penſé mourir de chagrin d'une infidélité de ſon amant;

que tel Fermier-Général qui donnait autrefois cinq cents louis à une fille d'Opéra, pour servir à ses plaisirs, faisait une rente de deux cents pistoles à une autre, à condition qu'elle serait sage.

Je rentrai chez moi, toute pleine d'étonnement & d'admiration pour un siecle aussi vertueux & aussi savant; & me sentant peu propre à un genre de vie aussi sublime, je résolus de m'en tenir à un certain nombre de connaissances aimables, qui voulurent bien me recevoir dans leur société. Un hazard, dirai-je heureux ou malheureux, me fit y rencontrer ce méchant sujet de L***, que vous venez de voir ici. Je l'avais connu du temps de mon premier mariage: la grande dissipation où nous vivions tous deux nous avait empêché de nous remarquer; ainsi que moi revenu du tourbillon, il lui a pris fantaisie de me trouver encore aimable: moi j'ai cru trouver en lui, & à-peu-près, ce qu'il fallait pour ma société. La conformité de nos malheurs, & le même goût pour la vie tranquille, a déterminé notre penchant.

HISTOIRE

*DE SUZETTE**.

LA misere est la pierre de touche de la vertu ; celui qui a résisté à ses épreuves, peut se parer du nom de sage, qu'usurpent ceux qui déclament contre les passions, sans s'appercevoir que leur stoïcisme en est une plus dangereuse pour la société, que toutes les autres qui en sont les ressorts. L'amour, la plus douce & la plus cruelle de toutes, a fait des héros de vertu, qui méritent mieux ce titre, que ceux qui l'ont acheté du sang de leurs concitoyens, que le préjugé encense, & que l'humanité devrait étouffer.

L'amour dans un cœur juste & généreux est nécessairement une vertu, comme dans un cœur vicieux il devient toujours un crime ; il ne fait que déterminer leur penchant.

La belle Suzette, dont je donne ici

---

* Ecrite par M. D. B***, Editeur des autres Histoires.

l'hiſtoire, la vertueuſe Suzette en eſt un exemple frappant.

Née en Poitou, d'un pere dont les ancêtres avaient tenu un rang diſtingué dans cette province, mais qui n'avait d'autre titre que celui d'honnête homme, & d'autre occupation que la pratique de la vertu; elle croiſſait, par les ſoins de ce tendre pere, préſervée des maximes pernicieuſes du ſiecle & des influences dangereuſes de la corruption : ſa prudence lui faiſait obſerver de loin ces écueils, & ſes conſeils l'en mettaient à l'abri. Elle croiſſait comme le tendre arbriſſeau, à l'ombre de l'eſpalier qui le ſoutient & qui le forme, qui l'échauffe des rayons qu'il reçoit du ſoleil, & qui le garantit des vents du nord.

Trop heureuſe ſi une mort inopinée n'eût enlevé à Suzette ſon appui, ſon pere, ſon ami.

Elle fut remiſe entre les mains d'une tante, qui, par la convenance de la proximité, fut chargée d'achever ſon éducation. Grand Dieu ! quelle fut différente des premiers préceptes qu'elle avait reçus ! heureuſement ils avaient jetté de profondes racines dans ſon cœur !

Les principes de notre enfance ſont un germe que rien ne peut arracher : les paſſions peuvent les faire violer quelque-

fois, mais elles n'en effacent jamais les ſacrés caracteres.

Cependant, quelle contrainte la jeune Suzette n'eut-elle pas à ſe faire dans ce nouveau genre de vie : la maiſon de ſon pere était le temple de la vertu, & celle de ſa tante ſe trouvait le ſéjour des plaiſirs & de la volupté.

Suzette avait une de ces phyſionomies qui vont ſe peindre dans tous les cœurs. Les femmes qui faiſaient des ſouhaits n'en formoient plus d'autre que celui de lui reſſembler ; & les hommes qui la voyaient, voulaient la voir toujours, & craignaient de la revoir encore.

Avec tant de graces & beaucoup de talents acquis elle ſe trouva bientôt en bute aux adorations de tous les jeunes gens qui compoſaient la cour de ſa tante ; mais ſi ſes charmes les engageaient, ſa modeſtie les retenait : tous en étaient éperduement amoureux, & pas un n'avait oſé le lui déclarer : ceux qui admiraient le plus ſa beauté, reſpectaient encore plus ſes vertus.

Le Marquis de P...., déja auſſi fameux par ſes débauches, qu'il l'a été depuis par ſes crimes, oſa le premier lui découvrir ſa paſſion : la réponſe de Suzette fut meſurée au reſpect qu'elle croyait devoir au nom & au rang du Mar-

quis : elle lui dit qu'elle reſſentait tout l'honneur qu'il lui faiſait ; que trop jeune encore pour diſpoſer de ſa main, elle prendrait de celle de ſes parents l'époux qui leur plairait lui deſtiner, mais qu'elle eſpérait de leur bonté qu'ils ne lui feraient aucune violence à ce ſujet. P...., peu ſatisfait de la ſageſſe de cette réponſe, s'adreſſa à la tante ; il jouiſſait encore des grands biens qu'il a diſſipés depuis. Madame de R... reçut avidement l'offre du Marquis, qu'elle regarda comme très-avantageuſe pour ſa niece ; elle ne penſa plus qu'à l'y diſpoſer, & ſitôt que le Marquis fut retiré, elle la fit appeller. Ecoutez, lui dit-elle, je ne ſuis pas une philoſophe, comme feu votre pere, mais je vous aime autant que lui, & je penſe à vous établir plus avantageuſement qu'il n'aurait fait.

Plutus doit être le pontife de l'hymen, & c'eſt par lui que je veux que vous ſoyiez unie pour jamais au Marquis de P... ; il vous aime, il eſt jeune, aimable & très-riche : c'eſt un parti que vous n'oſiez eſpérer, & que vous ne trouveriez jamais, ſi vous le laiſſiez échapper.

On eſt toujours aſſez riche, lui répondit Suzette, quand on ſait meſurer ſes beſoins ſur ceux de la nature : & l'on eſt toujours pauvre quand on les regle

ſur l'ambition : l'avidité qu'on a d'obtenir des biens empêche de ſentir le prix de ceux qu'on poſſede ; ceux que nous deſirons nous deviennent néceſſaires, & ceux que nous poſſedons inutiles. Voilà, s'écria la tante, ce qu'on appelle de la plus ſublime morale : c'eſt dommage que de ſi beaux ſentiments menent à l'Hôpital. Mais, ma chere tante, être liée pour jamais avec un homme pour qui l'on ne ſent aucun penchant, pas même d'eſtime ; car vous avouerez que la conduite de M. de P.... Vous voilà bien à plaindre, interrompit encore la tante ! le Marquis aime les plaiſirs, vous n'en vivrez que plus heureuſe ; il les cherchera de ſon côté, vous vous y livrerez du vôtre ; belle & jeune comme vous êtes, vous ne manquerez pas de gens aimables qui voudront les partager.

Mon pere m'a toujours dit, reprit Suzette en rougiſſant, que la difformité de l'ame choque bien davantage, quand elle eſt unie à un corps parfait. Si l'Etre ſuprême nous a formé à ſon image, en nous donnant la beauté, il veut que, par nos vertus, nous achevions la reſſemblance. Laiſſez votre pere & ſa cendre en repos, reprit aigrement la tante, & vous diſpoſez à recevoir l'honneur qu'on veut bien vous faire ; & elle lui tourna le dos.

Le Marquis de P.... n'avait point du tout deſſein de conclure un mariage ; mais il avait voulu leurer la tante pour un temps, & pendant ce temps-là ſéduire la niece. Quand il s'apperçut que la jeune perſonne était la plus difficile à pervertir, il ſe retourna du côté de la bonne Dame ; il eut bientôt découvert l'empreſſement qu'elle avait de voir ſa niece Marquiſe de P... ; & d'après cette découverte il dreſſa ſes batteries.

Il arriva un jour chez Madame de R... ; il paraiſſait tout hors de lui. Qu'avez-vous, lui dit-elle avec inquiétude ? Je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, répondit le perfide Marquis ; je vais mourir de douleur ; il faut que je renonce à l'adorable Suzette. Pourquoi y renoncer, interrompit Madame de R... ? je ſaurai l'amener à la raiſon ; c'eſt une petite folle, mais il faudra bien.... Eh ! ma chere tante, continua le Marquis, ce n'eſt pas Suzette ſeule qui s'oppoſe à mon bonheur : écoutez-moi, & ſoyez ſenſible à mon infortune.

Pénétré des bontés dont vous favoriſez mon amour, j'oſais en eſpérer le ſuccès : je ſuis parti pour tacher d'y diſpoſer le Duc de...., mon oncle ; mais aux premieres paroles, il eſt entré dans une colere horrible, ſes moindres mena-

cesont été de me déshériter ; elles ne m'arrêteraient pas, si je ne considérais que je prive Suzette d'un bien que je regarde déja comme à elle. Vous voyez que mon bonheur est bien éloigné, & peut-être anéanti pour jamais, à moins, ajouta-t-il, qu'un hymen secret ne nous unisse, en attendant la mort de mon oncle. Si vous vouliez, continua-t-il d'un air timide & embarrassé, si vous vouliez, ma chere tante, vous qui m'aimez tant, nous irions tous trois à P... ; là dans la Chapelle de mon Château, mon Chapelain, devant vous & des témoins secrets, serrerait des nœuds... : mais, non, reprit-il, avec un ton de désespoir, vous ne voudrez jamais, & ma mort va prévenir votre refus. Il mit la main sur son épée ; puis reprenant un ton plus touchant : vous avez raison ; vous ne connaissez pas le fond de mon cœur ; & je n'en mourrai pas moins reconnaissant. Madame de R..... alarmée, attendrie, l'arrêta & lui promit tout ce qui dépendait d'elle.

Suzette, qui avait entendu les éclats du Marquis, était accourue à la chambre de sa tante. Venez, lui dit-elle, venez jouir du plaisir d'être adorée du plus parfait des amants ; sans moi il allait percer ce cœur que vous vous obstinez à refuser.

P....

P.... ſe jetta à ſes genoux ; interdite, confuſe, Suzette ne ſavait que répondre. Sa tante regarda ſon ſilence comme un outrage fait au plus tendre amour ; elle s'emporta contre elle, & la traita durement. Je vois, lui dit-elle, ce qui cauſe vos refus ; un autre plus heureux a trouvé le chemin de ce cœur hautain ; en ſecret pour lui votre orgueil s'humaniſe... Suzette n'était point préparée à un reproche ſi ſenſible ; elle ne ſe juſtifia que par des pleurs : pouvait-elle s'attendre à voir ſa vertu la victime de ſa vertu même ? Mais tout devient criminel devant des cœurs accoutumés au crime.

Suzette outragée, déſolée, éperdue, ſe retira dans ſa chambre : ſa tante l'y ſuivit ; elle recommença à la traiter encore plus indignement, & elle appuya ſur les ſoupçons injurieux dont elle l'avait accablée, parce qu'elle s'apperçut qu'elle y était plus ſenſible.

C'était la premiere fois que Suzette avait déſobéi ; elle regarda les injuſtes chagrins qu'elle éprouvait comme une punition de ſa déſobéiſſance : ſans amis, ſans conſeils, abandonnée de la terre entiere, elle promit tout ce qu'on exigea d'elle.

Dès le lendemain ils partirent tous

trois ſecrettement pour P.... Le Marquis avait fait toutes ſes diſpoſitions : un ſcélérat de ſes amis ſervit de Prêtre, & ſes domeſtiques de témoins.

La tante s'en retourna quelques jours après : mais un Dieu vengeur, qui l'attendait ſans doute, permit que les chevaux priſſent le mords aux dents : elle voulut ſauter hors de ſa chaiſe : mais ſa robe s'accrocha ; elle fut traînée fort loin, & elle mourut de ſa chûte au bout de ſix mois, après avoir éprouvé les plus cruelles douleurs.

J'épargnerai au lecteur trop ſenſible le récit des ſouffrances inouies qu'éprouva l'infortunée Suzette, pendant trois ans qu'elle paſſa avec l'odieux P.... Elle ne tarda pas à être la victime de ſes mauvais traitements, après avoir été la martyre de ſes careſſes : je dis la martyre, car la vertu, alliée avec le vice, éprouve le même ſupplice qu'un homme vivant que l'on attache bouche à bouche ſur un cadavre infect.

Cependant la famille de P...., qui ignorait une partie de ſes débauches, & qui attribuait ce qu'elle en avait appris aux égarements d'une premiere jeuneſſe, cherchait à l'en tirer en le mariant. On lui choiſit Mademoiſelle de B... Demoiſelle d'un rare mérite ; elle était fille du

Marquis de ce nom, Ambaſſadeur en R.... ſon nom ſeul fait ſon éloge.

Cette nouvelle fit entrevoir à Suzette quelques eſpérances. Elle ſavait qu'elle avait été trompée ; P.... n'avait pas eu la générosité de lui laiſſer ſon erreur. Il l'emmena à Paris, avec promeſſe de la mettre dans un couvent.

J'avais connu le Marquis de P..... il y avait quelques années. Le même goût pour le plaiſir nous avait liés ; j'ignorais abſolument ſes défauts. Je fus charmé de le rencontrer. Il me cacha le vrai mariage qu'il allait faire, & m'apprit le faux qu'il avait contracté, ſans me le donner pour tel. Je lui demandai la permiſſion de ſaluer Madame ſon épouſe : il me dit que ſi j'en étais curieux, il ne tenait qu'à moi de venir ſouper avec elle. J'acceptai ſon offre gracieuſe avec plaiſir, & après avoir fait quelques tours de Palais-Royal, nous nous rendîmes à l'Hôtel d'Entragues, où il logeait. Je vis l'adorable Suzette, & Suzette me vit. Ce fut un de ces coups de ſympathie qu'il ſemble que le deſtin à préparés de toute éternité, & dont le premier coup d'œil décide. Je lui fis un compliment qui ſe reſſentait de mon trouble : ſa réponſe n'annonça pas plus de tranquillité. Cet inſtant nous fit connaître à tous deux

la situation de nos cœurs , & les fixa pour la vie. Cependant nous nous remîmes de notre mieux , & l'on se mit à table.

Le Marquis de P.... n'était qu'une connaissance ; mais ses sentiments d'honneur me firent envisager tout ce qu'avait de répréhensible ma passion naissante. Plaire à sa femme me parut aussi coupable que de la séduire. Ce que le *bon ton* , qui n'est que la corruption du siecle , appelle une gentillesse , la probité le regarde comme un crime.

Cette morale , toute pure qu'elle est , n'inspire que la gaieté : aussi ne fus-je rien moins qu'amusant pendant le souper. P... m'en fit la guerre , & Suzette m'en aima davantage , comme si elle eût su ce qui se passait dans mon cœur.

Il n'y avait qu'un moyen d'éviter tous les malheurs que je croyais prévoir ; c'était de ne plus voir Suzette , & j'en pris la cruelle résolution. L'aurais-je tenue ? Je n'en sais rien. Je craignais & je desirais l'heure de me retirer ; elle arriva. P...... me dit que le peu d'amusement que j'avais pris chez lui , n'osait lui faire espérer le plaisir qu'il s'était promis de m'y voir souvent. Suzette n'ajouta rien à ce compliment ; mais elle me regarda plus tendrement qu'elle ne crut , & elle

attendit ma réponſe avec inquiétude. Elle fut telle que l'uſage & la politeſſe les dictent, & je me ſéparai d'eux.

Je ne paſſai pas une nuit tranquille : je m'endormais à peine lorſqu'on m'annonça le Marquis : il entre, me dit-il lui-même ; des affaires preſſantes m'obligent d'aller ſur le champ à Verſailles pour quelques jours ; je viens vous demander, au nom de ma femme, une grace pour elle, c'eſt que vous lui ferez compagnie pendant mon abſence : elle ne connaît ici perſonne ; elle s'ennuiera à la mort : c'eſt une bonne œuvre que vous ferez. Vous voyez, continua-t-il, que le motif de ma viſite n'en excuſe pas trop l'indiſcrétion ; mais vous êtes ſi obligeant..... J'avais dit à P.... que je n'avais d'autres occupations à Paris que mes plaiſirs ; je ne pouvais le refuſer ſans une impoliteſſe marquée, ou ſans lui faire ſoupçonner ce que j'avais le plus grand intérêt de lui cacher, d'ailleurs

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

j'ai toujours été un peu héroïque, & ce ſentiment me décida. Je lui promis ce qu'il exigeait ; nous prîmes du chocolat & nous partîmes tous deux, lui pour Verſailles, & moi pour la rue de Tournon.

Suzette m'attendait : elle était à ſa toilette ; mais elle ne fut pas longue : quelques fleurs qu'elle mit dans ſes cheveux composerent toute ſa parure ; l'art n'eſt fait que pour la vanité, il ne doit point prêter ſon ſecours à la beauté : les préſents de la nature peuvent ſeuls embellir les dons qu'elle nous a faits.

Je demandai à Suzette ſi le Marquis ne m'avait pas vainement flatté, en me diſant qu'elle m'avait fait la grace de me choiſir pour ſa compagnie. Elle me répondit qu'elle croyait que la politeſſe lui permettait de convenir que ce n'était point elle qui avait fait ce choix, qu'il venait de P...... ; mais auſſi que la vérité exigeait qu'elle m'aſſurât qu'elle y avait applaudi avec beaucoup de ſatisfaction. Je lui répondis que je tacherais de m'en rendre digne en faiſant tout ce qui dépendrait de moi pour lui rendre plus ſupportable l'abſence de ſon époux. Suzette, malgré la bonté de ſon cœur, ne me put cacher qu'elle la regardait moins comme une privation, que comme un intervalle aux mauvais traitements qu'elle en éprouvait.

Je fus vivement touché de ſes peines, quoiqu'elle ne m'en découvrît que la moitié ; & ce qui mettait le comble à ma douleur, c'était l'impoſſibilité d'y remédier. Je la croyais ſa femme.

P....., qui nous avait promis de ne rester que quelques jours à Verſailles, en demeura quinze. On imagine bien que je n'en paſſai pas un ſans faire compagnie à l'aimable Suzette. Chaque inſtant me découvrait mille belles qualités en elle ; chaque inſtant lui donnait des marques du progrès qu'elles faiſaient ſur mon cœur, & chaque inſtant me prouvait le penchant du ſien. Nous agiſſions tous deux comme perſuadés de notre amour mutuel, ſans nous être jamais parlé. En effet, les regards, les ſoupirs, les moindres actions ne parlent-elles pas mieux à deux cœurs qui s'entendent, que ces pompeuſes déclarations auſſi inutiles que celles que les Rois faiſaient jadis par un héraut à leurs ennemis ? Je voudrais qu'on en ſentît la frivolité, comme on a reconnu le ridicule des autres ; qu'on épargnerait d'impoſtures aux hommes, & d'embarras aux vrais amants !

Enfin P..... revint : je n'étais pas encore auprès de Suzette ; j'y arrivai un inſtant après. Il me fit avec beaucoup d'eſprit des reproches de ne m'y avoir point trouvé. Je me défendis de mon mieux. L'heure du dîner arriva, & l'on vint avertir qu'on avait ſervi. Nous nous levâmes de table à-peu-près comme nous en étions ſortis au premier ſouper que nous avions fait enſemble.

P..... me demanda ſi je voulais venir paſſer la ſoirée chez Madame de M...... J'avais oui dire qu'on trouvait toujours bonne compagnie dans cette maiſon. J'acceptai ſa propoſition , dans l'eſpérance de me diſtraire , & nous y allâmes. Toutes les parties de commerce étaient liées lorſque nous arrivâmes. P..., qui connaiſſait le local , me fit traverſer pluſieurs ſalles , & nous parvînmes à une où on taillait au Pharaon. Après avoir riſqué quelques louis , que je perdis , je me retirai , & je me mis à cauſer avec ceux qui ne jouaient pas.

P.... fut plus malheureux que moi , parce qu'il fut obſtiné. Il perdit en deux tailles trois cents louis qu'il avait. Il vint me trouver & me demanda ſi je n'avais pas d'argent ſur moi. Je ne poſſédais que dix louis : je les lui donnai , & il les perdit *ſonica*. Il vint me retrouver , & me dit que je pouvais lui rendre un nouveau ſervice. Je le priai de diſpoſer de moi , & il me répondit que rien n'était plus aiſé ; que je n'avais qu'à me rendre à la maiſon , & ſans faire ſemblant de rien , attrapper les pendants d'oreilles de Suzette , qu'elle laiſſait toujours ſur ſa toilette. Quoi ! lui dis-je , pour ſatiſfaire votre paſſion dangereuſe , vous voulez dépouiller Madame votre épouſe ?

Bon, mon épouſe...., reprit-il en ſouriant & hauſſant les épaules ; banniſſez ce ſcrupule. Ah ! parbleu , vous vous expliquerez. Eſt-ce que vous ne ſeriez pas marié avec elle ? J'en ſerais très-marri, reprit-il ; mais je ſuis très-content de l'être avec Mademoiſelle de B.... , avec qui je viens d'être uni à Verſailles : c'était le ſujet de mon voyage. Mais , comment, vous n'êtes donc point attaché à la belle Suzette ? Si peu , reprit-il , que vous n'avez qu'à me trouver cinquante louis, à quoi j'évalue les pendants d'oreilles , & je vous abandonne tous mes droits ſur elle. L'affaire eſt faite , lui répondis-je , ſi elle y conſent , & je m'en vais la trouver. Je partis ſur le champ , & avec tous les ménagements que je pus apporter à ce qu'il y avait d'humiliant pour elle dans le procédé de P.... , j'accourus lui faire part de l'arrangement que nous venions de conclure. Elle ne m'en parut nullement étonnée , contre mon attente ; elle m'apprit même qu'il en avait déja negocié un pareil avec un Capitaine de vaiſſeau, & elle m'avoua ingénument que le Marin l'avait trouvée trop chere ; elle me demanda ſi je ne penſais pas de même. Je l'aſſurai du contraire , & pour cimenter le marché , je lui donnai un baiſer.

Dieux, quel doux fremiſſement j'éprouvai ! toute mon ame ſe porta ſur mes levres pour le lui donner ; & celui qu'elle me rendit, je le ſentis ſur mon cœur : c'était la premiere faveur que j'en obtenais, & que je me fuſſe permiſe, malgré la liberté dont nous jouiſſions. Je l'emmenai ſur le champ chez moi, & de-là je courus porter les cinquante louis à P.... ; il les attendait avec impatience. Il ne me propoſa pas de reprendre les dix que je lui avais prêtés ; mais je ne lui en parlai pas. Je faiſais une trop bonne affaire.

Je revolai vers l'adorable Suzette. Libres, pour la premiere fois, de parler de notre amour, nous nous dîmes tout ce que la tendreſſe la plus vive peut inſpirer ; & nous ne dîmes pas la moitié de ce que nous reſſentions.

Je ne retracerai pas les plaiſirs que nous goûtions ; leur vivacité échapperait à la langueur de l'expreſſion : non, avec quelque force qu'ils ſe rappellent à mon imagination échauffée, il n'y avait que nous qui puſſions les ſentir ; il n'y a perſonne qui puiſſe les peindre.

Jour délicieux ! votre ſouvenir enchanteur a pu ſeul arrêter les effets de mon déſeſpoir : je n'ai pas voulu détruire un être capable de jouir d'un bonheur ſi

parfait. Sans ceſſe occupés l'un de l'autre, nous avions chaque jour mille nouvelles raiſons de nous aimer. Nous nous plaiſions à analyſer nos ſentiments. Nos careſſes ſe ſuccédaient toujours plus vives. Nous n'étions jamais plus tendres qu'après l'examen de nos cœurs, il ſemblait qu'ils fuſſent rivaux & jaloux : ils tachaient de ſe ſurpaſſer toujours l'un l'autre par leur tendreſſe, par mille façons différentes de la marquer : heureux de notre amour, il ſuffiſait à nos plaiſirs ; & ſi nous formions quelques deſirs inutiles, c'était de pouvoir nous attendrir encore.

Suzette ne ſe rendait jamais à ces vaſtes jardins où les femmes ont conſacré certains jours, pour y faire aſſaut d'appas, & y diſputer le prix de la beauté. Mon amour était ſon triomphe.

Si j'étais obligé de la quitter quelquefois, elle s'affligeait ; elle me faiſait promettre de revenir, comme ſi j'euſſe pu vivre ſans elle, & elle ſe réjouiſſait de mon retour, comme ſi elle n'eût pas oſé s'y attendre.

Quand je voulais lui rendre compte de ce que j'avais fait, de ce que j'avais dit : de quoi vas-tu me parler ? nos amours ne ſuffiſent-ils pas pour nous entretenir ?

M'aimes-tu, me disait-elle quelquefois? En peux-tu douter, chere Suzette.....? Non, je n'en doute pas. Tu m'adore, je le sais; mais dis-le-moi comme si je ne le savais pas. Quels moments! quels plaisirs! Dieu jaloux qui me les avez ravis, rendez-les-moi un quart-d'heure, & prenez le reste de ma vie.

Nous avions ainsi passé trois années, que je n'appellerais que trois jours, si l'on pouvait goûter tant de plaisirs en si peu de temps, lorsqu'un monstre, un serpent nourri dans mon sein, empoisonna le reste de notre vie. Il était du même pays que moi, & avait servi dans le même régiment; à la paix derniere nous avions tous deux été réformés; il était pauvre, je l'engageai à venir chez moi; il y trouva long-temps les secours nécessaires, mais je cessai de l'y recevoir, parce qu'il prit un emploi vil & qu'il avilit encore. Quand les méchants ont une fois levé le masque, nos bienfaits sont des titres pour leur haine. L'amitié, la reconnaissance, ces aimables vertus d'un cœur généreux, sont un joug qui leur pese, un fardeau qui les écrase; ils le secouent, ils s'en débarrassent; mais ce n'est pas assez pour eux, ils cherchent à se venger des reproches qu'ils craignent & qu'ils méritent. Tel était

V.....

V... La mort de son pere l'obligea d'aller dans notre Province ; il y vit le mien, qui lui demanda ce que je faisais à Paris ; quelle était ma conduite. Sa réponse ne fut ni longue ni obscure. Votre fils, lui dit-il, vit à Paris avec une catin qui le ruine, & il tient table ouverte. Je vous crois trop sage, ajouta-t-il méchamment, pour fournir à ses folles dépenses ; elles sont excessives : ainsi je conclus qu'il se déshonore.

Mon pere, qui était le plus honnête homme du monde *, mais en même temps le plus dur, l'assura qu'il y mettrait bon ordre, & effectivement il le chargea à son retour d'une lettre pour le Ministre, par laquelle il le suppliait de délivrer une lettre de cachet pour me faire arrêter & mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût choisi une maison de correction pour me mettre dans le bon chemin. Le Ministre renvoya la lettre au Magistrat chargé de la Police, & celui-ci se fit informer de ma conduite.

Il n'y avait que quelques mois que j'étais revenu d'Hollande, lorsque je connus Suzette ; j'y avais été voir un Am-

* Mon respect pour un pere que j'adore voudrait supprimer les détails des duretés que sa sévérité m'a fait éprouver ; mais la vérité les exige, & ma tendresse ne peut que les adoucir.

baſſadeur qui était mon parent, & qui m'avait comblé de ſes bienfaits ; outre une très-belle garderobe, j'en avais rapporté cinq cents louis & quantité de bijoux. Je n'avais pas cru devoir faire part de tout cela à mon pere ; il m'aurait obligé de revenir chez lui, d'où ſa dureté m'avait fait déſerter ; il ſe ferait emparé de ce que j'avais, & m'en aurait tenu compte, comme il l'a fait depuis du bien de ma mere.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, qu'avec mon petit revenu je vivais fort à l'aiſe ; je donnais très-ſouvent à manger, je recevais chez moi de pauvres malheureux que j'aimais, & que je ſecourais de mon mieux, comme j'avais fait au traître de V..... avant qu'il ſe fût déshonoré. Suzette & moi n'avions pas d'autres plaiſirs.

Les eſpions que Monſieur le Lieutenant de Police avait commis pour s'informer de ma conduite, apprirent dans le quartier, que je faiſais quelques dépenſes. Mon laquais même, à qui ils s'adreſſerent, croyant me ſervir, exagéra de beaucoup & leur vanta ma richeſſe & ma généroſité. Ils rendirent compte de ce qu'ils avaient appris, & la lettre de cachet fut délivrée.

Heureuſement un de mes amis était

tombé malade à une maiſon de campagne qu'il avait à quelques lieues de Paris, & nous étions allés lui faire compagnie le jour même qu'on vint pour m'arrêter. Les Alguazils fouillerent en vain toute la maiſon ; mais ils ne l'abandonnerent pas, & ils roderent toute la nuit pour voir ſi je ne rentrais pas. Cependant mon domeſtique, aſſez entendu, en ſortit ſans être apperçu d'aucun d'eux, & vint me trouver, pour m'apprendre ce qui s'était paſſé.

Je connaiſſais mon pere, & je ne doutai pas que ce ne fût un de ſes traits ; mais je n'imaginais pas qu'il m'eût été préparé par l'ingrat de V..... Je n'eſpérai pas de toucher mon pere, ni de le convaincre ; j'entrevoyais d'ailleurs le motif qui l'avait porté à cette extrêmité ; & l'événement a juſtifié cette préſomption.

Il n'y avait qu'un parti à prendre pour éviter cette perſécution : c'était de paſſer dans le pays étranger avec ma chere Suzette ; mais elle ſe trouvait enceinte, & ſi incommodée de ſa groſſeſſe, qu'il eût été de la derniere imprudence de l'expoſer aux fatigues d'un voyage, & ſur-tout d'un trajet, parce que nous avions réſolu de paſſer en Angleterre.

Comme nous ne pouvions nous déter-

miner à nous séparer, je ne partis pas sur le champ ; j'allai demeurer à Passy, dans une chambre garnie que je fis louer. Suzette ne pouvait pas raisonnablement abandonner notre appartement de Paris ; & d'ailleurs elle voulait faire imaginer que j'étais parti. Elle était donc réduite à me voir toutes les nuits ; elle pressentait notre misere future, & pour ménager, elle venait à pied avec son domestique, & s'en retournait de même, toute délicate qu'elle était. Elle avait quelquefois des cloches aux pieds qui la faisaieut souffrir cruellement ; mais quand elle était arrivée, & qu'elle me voyait, elle ne sentait plus que mes maux.

L'horreur de la nuit est une jouissance pour les cœurs affligés ; elle ajoute à leur mélancolie. Nous en passions la moitié à nous attrister sur nos peines présentes, & sur celles que nous prévoyons. En est-il donc de plus grandes que l'absence pour des cœurs comme les nôtres, me disait-elle quelquefois ? Oui, Suzette. Et quelles sont-elles ? L'inconstance. Tu as raison, reprenait-elle avec vivacité ; on peut nous rendre malheureux, mais on ne nous rendra jamais infideles.

Nous passâmes ainsi quinze jours à consulter, sans nous être déterminés à

rien ; mais la lenteur de nos résolutions pensa nous être funeste : malgré toutes les précautions que Suzette prenait, elle fut suivie, & on découvrit où j'étais ; on vint pour m'y arrêter, le hazard me préserva.

J'étais logé chez un Chirurgien, qui prenait chez lui des malades. Il y avait pour lors une jeune personne à qui je faisais assez souvent compagnie ; je venais de passer chez elle, lorsque j'entendis enfoncer la porte de ma chambre. Il s'est sauvé par la fenêtre, disaient les uns : non, il est dans cette armoire ; enfoncez-la, disaient les autres. Voyons dans les autres chambres, ajouta un troisieme.

Je suis perdu, dis-je tout bas à la Demoiselle, qui était pour lors dans sa baignoire. Mettez-vous vîte à côté de moi, me dit-elle. Il n'y avait pas à consulter, on frappait déja à sa porte, je me jettai dans l'eau ; une couverture qui était dessus, pour conserver la chaleur, servit à me cacher : à peine y étais-je tout-à-fait, que la porte fut enfoncée ; mais ne voyant dans un petit cabinet, qui ne pouvait rien receler, qu'une femme dans une baignoire, ils se retirerent, en faisant quelques plaisanteries, après avoir regardé sous le lit.

Cependant l'hôte, qui était dans une maiſon voiſine, arriva au bruit qui ſe paſſait dans la ſienne. L'Exempt lui ordonna, de la part du Roi, de lui déclarer ceux qui logeaient chez lui. Une Demoiſelle incommodée, lui répondit l'hôte. Et dans la chambre voiſine, demanda l'Exempt? Un jeune homme, reprit l'hôte avec tout le ſang froid imaginable, qui eſt parti il n'y a pas deux heures, avec une Demoiſelle qui venait ici le voir tous les ſoirs. Et où ſont-ils allés? je l'ignore; mais à ce que j'ai pu comprendre, ils ſont retournés à Paris. Tant mieux, dit l'Exempt, ils ne nous échapperont pas; & il ſortit de la maiſon, & moi de la baignoire, où je n'étais pas fort à mon aiſe. Ainſi je dus mon ſalut à un expédient que je n'aurais pas imaginé, & encore moins oſé exécuter dans toute autre occaſion.

Mon hôte, qui était fort honnête homme & très-obligeant, fit ſavoir à ma pauvre Suzette ce qui s'était paſſé, & lui défendit de venir avant qu'elle eût de ſes nouvelles. Il me conſeilla de ne pas demeurer chez lui plus long-temps; mais comme je lui repréſentai que je ne ſavais où aller, il me donna une lettre pour un ſien frere, qui logeait au fauxbourg Saint-Antoine. Il m'apprit que ce frere avait un jardin fort grand, qui

donnait dans la campagne, & par lequel Suzette pourrait me venir voir en sûreté, parce qu'il ne ferait pas possible de la suivre sans qu'elle s'en apperçût. Sitôt que la nuit fut venue, je me rendis au fauxbourg Saint-Antoine, chez ce frere, à qui j'étais recommandé ; c'était un riche brasseur : il me reçut fort bien, & me donna une très-jolie chambre. Suzette, à qui mon hôte avait écrit notre arrangement, y arriva peu de temps après moi. Le danger que je venais de courir l'emporta sur ce qu'il nous en coûtait pour nous séparer. Mon départ fut remis au sur-lendemain. Suzette vint m'accompagner jusqu'à Saint-Germain. Il fallut enfin se quitter. Quelle séparation ! nous ne pûmes, ni l'un ni l'autre, proférer une parole. Restés immobiles, il semblait que chacun emportait avec lui l'ame de l'autre. Je me rendis à Dieppe. J'y trouvai plusieurs passagers, qui n'attendaient que le vent pour partir, & qui, pour dissiper leur ennui, faisaient la meilleure chere qu'il leur était possible. Il fallut faire comme eux, ce qui diminua prodigieusement ma bourse. Enfin les vents changerent, nous nous embarquâmes, & après six jours d'un trajet pénible nous arrivâmes à Londres. Comme je n'avais aucune destination, je suivis ceux des deux passagers avec qui

je m'étais le plus lié : ils descendirent à une fameuse auberge dans *Hay-Market*. Nous y fîmes un assez bon souper. Je demandai le lendemain à l'hôte ce qu'il prenait par repas ; il me dit, *pas beaucoup cher, dix schelins*. Comment, dix schelins, repris-je tout étonné ! Je n'aurai pas l'honneur de loger plus long-temps chez vous ; je ne suis pas assez riche pour manger à une guinée par jour. *Vous es maître pour faire comment vous il agrée ; moi je suis plus content si je peu que je servir vous*. Vous pouvez très-bien me servir, repris-je, en me cherchant une pension chez quelqu'honnête Bourgeois qui entende le Français, & chez qui je puisse loger & manger. *Moi je vas présentement*. Et effectivement, il partit sur le champ. Il revint au bout d'une demi-heure. *Moi je mene vous avec*. Allons, lui dis-je, très-volontiers, & je le suivis à cinquante pas. Il entra le premier dans une maison assez honnête : après avoir bredouillé cinq ou six mots où je n'entendis rien, il me présenta à mes nouvelles hôtesses, & me laissa avec elles. Elles me parurent charmantes ; l'une s'appellait *Miss Béthey*, & l'autre *Miss Mith*. Miss Béthey était brune ; elle était plus vive, plus séduisante. Miss Mith était blonde ; elle était plus

tendre, plus touchante. Elles pouvaient avoir chacune trente-quatre ans; mais les graces de la premiere jeunesse n'auraient pu rien ajouter à leurs charmes: il est des figures qui ne changent jamais; un air de candeur, de bonté sont des traits immortels. Tout autre que moi ne les aurait pas vues impunément, à moins qu'il n'eût été aussi épris que je l'étais de ma chere Suzette.

Elles m'apprirent qu'elles étaient filles de Français réfugiés; mais qu'elles n'avaient point pour leurs compatriotes cette animosité que la différence des sentiments n'inspire que trop souvent. Leurs parents avaient été liés par les mêmes malheurs: elles étaient nées ensemble, leur amitié s'était accrue avec leur âge, & elles vivaient dans la plus parfaite union. Le plus ou le moins d'amitié était le seul de leurs différends.

C'était le jour de poste de France, j'écrivis sur le champ. Je leur demandai en combien de temps on pouvait recevoir des réponses de Paris; elles me répondirent qu'il fallait au moins dix jours, & souvent davantage, quand les vents étaient contraires. Cette réponse m'affligea: je n'avais ni linge, ni argent; mon premier souper payé, il ne m'était resté qu'une demi-guinée: j'étais dans le

plus cruel embarras. Mes hôteſſes s'en apperçurent ; mais, par délicateſſe, elles n'oſerent m'en tirer. Cependant, comme je ne pouvais pas reſter ſans linge, Miſs Béthey, la plus vive des deux, prit ſur elle de me demander ſi je n'avais point d'équipages à la Maiſon de Coutume. * Je lui répondis, qu'incertain de l'endroit où je logerais, j'avais défendu qu'on m'envoyât rien que je n'euſſe écrit auparavant, & que je n'en attendais qu'avec la réponſe de ma lettre : mais le jour de la poſte étant arrivé, & voyant qu'il n'y avait point de lettre pour moi, elle revint à la charge, & m'offrit de me faire du linge : c'eſt une choſe qui ſert toujours, ajouta-t-elle, & il n'eſt pas plus cher ici qu'ailleurs. Je la remerciai de ſon offre obligeante, & je lui dis que j'attendrais. Elle devina le ſujet de mon refus, & ne me fit pas moins faire tout celui dont je pouvais avoir beſoin. Je le trouvai ſur ma table peu de jours après. Je fus très-ſenſible à une pareille attention ; mais je n'en étais pas moins embarraſſé. Il fallait payer, & je n'avais pas le ſol ; enfin, je deſcendis chez elles pour les remercier, & je demandai en tremblant combien tout cela coûtait ;

* La Douane.

On me dit que l'ouvriere n'avait pas fourni ſon mémoire, & que rien ne preſſait. Je n'oſai pas trop inſiſter, & je me retirai fort content. Ces aimables Demoiſelles tenterent toutes ſortes de petits moyens pour ſavoir ſi j'étais en argent ; & ſitôt qu'elles eurent découvert que j'en manquais, je trouvai ſur mon ſecrétaire une petite bourſe dans laquelle il y avait dix guinées. Je l'avouerai, à de pareilles prévenances je ne pus me refuſer un mouvement d'amour-propre ; mais l'idée de ma chere Suzette vint bientôt m'en punir. Qu'elles reprennent leur or, m'écriai-je ! tout celui du Pérou ne me ferait pas commettre une infidélité ; j'aime mieux la plus affreuſe miſere. Je repris la bourſe, & je courus la leur rendre : elles n'en imaginaient pas le motif ; elles craignirent d'avoir bleſſé ma délicateſſe : elles m'en parurent ſi mortifiées, ſi touchées de mes refus, elles me firent des excuſes ſi obligeantes, que je ne pus m'empêcher d'accepter encore ce ſervice. Je ne tardai pas à m'appercevoir que je ne devais qu'à la généroſité de leur cœur ce que je craignais qui ne vînt d'un autre mouvement.

Cependant il y avait ſix ſemaines que j'étais à Londres. La poſte de France y

était arrivée quatre fois depuis, & je n'avais aucune nouvelle : j'étais dans la plus cruelle inquiétude, qui ne fit qu'augmenter pendant un mois que je reſtai encore ſans en recevoir. Mes charitables, mes adorables hôteſſes redoublaient leurs ſoins chaque jour pour moi. Plus j'étais malheureux, plus je paraiſſais mériter leurs attentions ; elles m'en accablaient. La bonté de leur cœur attendriſſait encore le mien, & leurs ſoins redoublaient mes peines. Ma reconnaiſſance était à ſon comble, mais leurs bontés n'avaient point de meſure.

J'étais dans l'état le plus accablant : qu'était devenue Suzette ? que lui était-il arrivé ? Suzette ſerait-elle infidelle ? Quel affreux ſoupçon ! quelle horreur ! Mon corps contenait à peine les efforts de mon ame. Mon cœur déchiré, tournait ſous le fouet des furies. Un moment de ſommeil ſuccédait à mes tourments ; il était plus cruel encore : des images terribles me réveillaient en ſurſaut. J'avais vu Suzette conſommer ſon infidélité ; je l'appellais : Suzette ! Suzette ! cruelle Suzette ! Si elle fût venue, je l'aurais miſe en pieces : mais non, un ſeul de ſes regards m'aurait rendu à moi-même ; le ſeul ſouvenir de ſon amour m'y rappellait ſouvent. Mon cœur n'eſt

point

point changé, pourquoi le tien le ferait-il, me disais-je quelquefois ? Mes soupçons sont autant de crimes ; mais mon repentir augmente ma tendresse.

Je passai trois mois dans ces affreuses agitations ; enfin, je reçus une lettre de Suzette. J'avais peine à en croire mes yeux, & je l'avais déja lue quatre fois, avant de savoir un mot de ce qu'elle contenait : enfin, j'y vis qu'elle avait reçu toutes mes lettres, excepté la premiere, qui était la seule dans laquelle j'avais songé à mettre mon adresse, & que, par ce moyen, elle n'avait pu me faire une réponse sûre, elle n'avait osé m'envoyer ni malle, ni argent.

Voici ce qui avait empêché que ma premiere lettre ne lui fût parvenue.

Il y a à Londres, comme à Paris, de petits bureaux particuliers pour la commodité de ceux qui sont trop éloignés de la grande poste ; mais on y donne un sol par chaque lettre. Comme le premier jour j'en avais écrit un bon nombre à mes amis & à différentes personnes que je priais de voir mon pere, je remis toutes ces lettres, avec autant de sols, à la servante de la maison. Cela faisait pour elle une petite somme, qu'elle mit dans sa poche, elle jetta mes lettres au feu. Persuadé que Suzette &

toutes les perſonnes à qui j'avais écrit avaient reçu mes premieres, & qu'elles y avaient lu mon adreſſe, j'avais négligé, je ne ſais par quelle fatalité, de la leur répéter dans celles que je leur avais écrites depuis; heureuſement que je m'aviſai d'écrire à une perſonne que j'avais oubliée : je la conjurai auſſi de me donner des nouvelles de Suzette. Comme je n'avais point encore écrit à cette perſonne, je lui envoyai mon adreſſe. Auſſitôt ma lettre reçue, elle courut chez Suzette, qu'elle trouva déſolée, parce qu'elle venait de recevoir, par le même ordinaire, une lettre de moi, qui n'avait pas été écrite dans des moments de tranquillité.

Suzette croyait que la tête m'avait tourné. Enfin, ſitôt qu'elle ſut ou m'adreſſer mes malles, elle me les envoya avec une lettre de change à vue. Je m'acquittai envers mes hôteſſes & les aſſurai du mieux que je pus de ma reconnaiſſance.

Suzette, qui avait été trois mois ſans m'écrire, m'envoyait des lettres de dix pages par chaque courier. Elle était accouchée heureuſement, mais l'enfant était mort : elle voulait abſolument venir me joindre. Je l'aurais deſiré comme elle; mais je voyais ce qu'il nous en aurait coûté pour vivre tous deux en An-

gleterre ; elle me preſſait, & moi je l'éloignais toujours ſous différents prétextes. Enfin, elle conçut à ſon tour des ſoupçons ; elle ne me les cacha pas. Elle m'écrivit que la lettre que je recevrais ſerait la derniere ; qu'elle ne reſterait à Paris qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour réaliſer ſes effets & préparer ſon départ. Je la connaiſſais ; elle n'y aurait pas manqué : il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de la prévenir. Je dis à mes hôteſſes que j'étais obligé de partir pour Paris, & que je ſerais de retour dans quinze jours ; mais je pris cette fois la route de Calais, qui eſt la plus courte.

Je m'aviſai d'un petit ſtratagême que je me ſuis bien des fois reproché.

Je ne doutais point de l'amour de Suzette, mais j'en voulais encore une nouvelle preuve ; & voici ce que j'imaginai pour me la procurer. Je lui écrivis en partant de Londres, & je confirmai les ſoupçons de légéreté qu'elle craignait : enfin, j'eus la cruauté de lui dire que je ne l'aimais plus. La lettre fit le trajet avec moi, & en prenant la poſte j'arrivai en même temps à Paris. Je reſtai quelques heures dans un cabaret du fauxbourg, afin de donner le temps à la poſte de la faire tenir. Quand je crus

que le facteur pouvait l'avoir rendue, je m'acheminai vers le logis. Je frappai doucement à la porte : mon laquais me méconnut ; j'avais caché mes cheveux ſous une petite perruque ronde à l'Anglaiſe ; un bonnet détrouſſé ne me laiſſait voir que les yeux ; une ample redingote m'entortillait, & j'avais pris des bottes qui me hauſſaient de quatre doigts. Il ne voulait pas abſolument me laiſſer entrer ; mais je me fis connaître. Il jetta un cri : je le fis taire. Ah ! Monſieur, me dit-il, que vous allez trouver Madame affligée ! elle a reçu une lettre de vous il y a deux heures : elle voulait ſe tuer, ſi moi & ma femme ne l'en avions empêchée. Je ne vois pas ce qui peut tant la déſoler, à moins que vous ne lui ayez écrit que vous étiez mort. Quelqu'impatience que ſon diſcours me donnât, je ne pus m'empêcher de rire de cette mauvaiſe plaiſanterie, & je lui dis de me faire paſſer dans un cabinet, d'où je pouvais voir dans la chambre de Suzette. Il me l'ouvrit, j'y entrai doucement ; je ſoulevai le rideau d'une porte vitrée ; Dieu ! dans quel état je la vis ; je m'en ſouviendrai toujours ; ce que l'amour a gravé dans le cœur peut-il s'effacer de la mémoire ! Elle était à moitié couchée ſur un canapé, la tête appuyée ſur une main, dans

l'autre mon portrait, les yeux attachés dessus ; ses larmes inondaient son sein ; ses cheveux épars en cachaient une partie. Ma lettre était tombée à ses pieds, elle la ramassa, & elle la relut & retomba sur le canapé, en prononçant, d'un ton qui me fendit le cœur : cruel ! tu veux ma mort ; sois satisfait. Je ne puis exprimer le plaisir que je goûtais à me voir si tendrement aimé ; mais je ne pus soutenir plus long-temps sa douleur : je fis un mouvement pour entrer, mais je craignis de lui causer une trop grande révolution. Je pris le parti de sortir du cabinet & de me faire annoncer comme un Anglais qui arrivait, & qui demandait à lui parler. Un Anglais ! dit-elle en se levant avec précipitation, & courant au-devant de moi qui étais resté dans l'antichambre : où est-il donc ? Ah ! Monsieur, vous venez de Londres ; vous connaissez des B.... : où est-il ? que fait-il ? que vous a-t-il dit ? est-il donc vrai qu'il ne m'aime plus ? Elle m'avait pris par le bras, & m'entraînait dans sa chambre. Vous ne me répondez pas..... Il est trop vrai.... qu'il est à tes genoux, lui dis-je en m'y jettant. Ah ! cher des B.... ! Ah ! chere Suzette....

A ces premieres paroles mes larmes avaient coulé. Après une longue absen-

ce, après des peines & des malheurs, on ne peut soutenir les sons de la voix de ce qu'on aime : ce n'est pas l'oreille qui les entend, c'est le cœur qui les reconnaît & qui les dévore; c'est lui qu'ils enchantent & qu'ils tuent. Cet état n'est compréhensible que pour ceux qui l'ont éprouvé. Me pardonneras-tu, lui demandai-je en tremblant, les maux que je viens de te faire.? Oui, me dit-elle, en me serrant entre ses bras; ils me sont chers, puisqu'ils servent à te prouver mon amour.

Le reste du jour fut employé à nous assurer, à nous répéter cent fois ce dont nous étions persuadés. Nous avions trop senti ce que l'absence a de cruel, pour nous résoudre à l'éprouver encore. Nous aimâmes mieux nous enfermer ensemble, & gémir sans cesse sur notre sort : l'infortune attendrit encore, & notre tendresse faisait notre bonheur. Nous versions de ces pleurs délicieux que les véritables amants préferent au plaisir. Il semble que le malheur soit l'élément de l'amour; mais la fatalité du destin qui nous persécutait nous envia jusqu'à nos larmes; & la source en fut bientôt tarie, pour n'en plus verser que de désespoir.

Il y avait six mois que Suzette & moi nous vivions ignorés du reste de la terre.

La générosité de maître doit être le gage de la discrétion du valet : je donnais souvent au mien de quoi boire, l'occasion du Carnaval qui arriva, fit que je doublai la dose ; lui doubla aussi sa portion, & revint ivre. Je le grondai ; il me répondit mal. Suzette l'en reprit avec toute la douceur dont elle était capable : il n'avait pas apparemment le vin docile, il lui manqua à plusieurs reprises ; la patience m'échappa, & je l'assommai. Je sentis mon imprudence & je craignis dès ce moment ce qui m'arriva ; mais sa femme me le ramena le lendemain si soumis, il me fit des excuses que je crus si sinceres, que je fus rassuré.

Cependant ce coquin, animé par la vengeance & par l'appas d'une récompense, fut trouver l'Exempt qu'il savait être chargé de m'arrêter ; il lui dit, que moyenant dix louis, il lui enseignerait où j'étais. L'Exempt lui en donna cinq, lui promit les cinq autres après la capture faite, & l'infâme me livra, moi qui l'avais comblé de bienfaits, lui & toute sa famille que j'avais prise chez moi.

C'est en vain qu'on se flatte de captiver des valets par des attentions & des procédés : le vil intérêt est l'artisan de leur trahison, & le souverain de leurs ames basses.

Je fus arrêté le lendemain dans mon lit. Un peu de bruit que j'avais entendu dans une petite garderobe que formait mon alcove, m'avait éveillé. Je me mettais en mon séant, lorsqu'un grand homme ouvrit mes rideaux. Qui demandez-vous, lui dis-je ? Vous-même, reprit-il en voulant me prendre au collet ; mais je me levai si habilement, qu'il ne put me saisir. Je sautai sur lui, lui enfonçai la tête dans la porte vitrée du petit cabinet : je courus à ma table de nuit où je laissais toujours mes pistolets. Il entre en même temps quatre coquins qui se mettent en devoir de me saisir. Le premier de vous qui passe ce fauteuil, je lui fais sauter le crâne ; mais peu intimidés de ma menace, ils s'approchent d'un air dédaigneux. Je tire mon coup de pistolet ; il rate : j'appuie le second sur la poitrine de celui qui s'avance ; il rate encore : mon coquin de domestique avait eu la précaution d'en ôter les amorces. Je veux courir à mon épée, je n'en ai pas le temps. Je me défends à coups de bourrade, à coups de crosse de pistolet ; mais qu'il est cruel de céder à la force ! je suis arrêté, lié comme un infâme criminel, & conduit au Fort-l'Evêque. Là, au pouvoir de

l'Exempt que j'avais si maltraité, il s'en vengea, & me fit mettre au cachot. Je voulus m'expliquer : je demandai le Concierge ; mais les Geoliers me dirent d'un ton qui me fit perdre toute envie de répliquer, que si je disais encore un mot, qu'on m'allait mettre aux fers. Il fallut descendre au cachot ; on était obligé de se plier le corps en deux pour y entrer. On m'en montra les commodités ; elles consistaient en deux seaux, l'un pour boire, l'autre pour d'autres besoins. J'y trouvai bonne compagnie ; le premier, qui fut roué quelque temps après, était l'amant de la fameuse Lescombat ; deux autres, qui étaient contrebandiers, furent envoyés aux galeres, & le quatrieme était un déserteur à qui l'on promettait sa grace ; mais qui ne l'eut longtemps après, qu'à ma sollicitation.

Une très-belle robe de chambre à fleurs d'or que je portais m'attira quelque considération de ces malheureux ; ils voulurent bien me dispenser de plusieurs petites cérémonies qu'on fait faire aux nouveaux venus, excepté celle de me conter leurs histoires, qu'ils appellent leurs procès : il fallut aussi leur faire part de la mienne ; ils en parurent vraiment touchés ; c'est le droit de la vertu opprimée, même sur les cœurs les plus

vicieux. Leur ſenſibilité rappellait ma compaſſion & pour eux & pour moi, & redoublait ma douleur.

Enfin, le poids de mon malheur m'avait rendu immobile ; j'avais paſſé la moitié du jour dans cet état d'anéantiſſement, lorſque nous entendîmes ouvrir le cachot : nous treſſaillîmes tous ; mes compagnons par la crainte du ſupplice, & moi par un mouvement d'eſpérance.

Après un bruit affreux de clefs & de verroux parut un Geolier. Il était ſuivi d'un vieillard vénérable, il portait une de ces phyſionomies majeſtueuſes, ſur leſquelles on croit appercevoir un rayon de la Divinité. Il fit à mes compagnons une exhortation à leur portée, puis s'adreſſant à moi, avec un ton de douceur qui me pénétra juſqu'à l'ame : je ſais, me dit-il, que nos malheurs ne ſont pas toujours une punition de nos fautes ; trop heureux quand ils peuvent nous apprendre à les prévoir : c'eſt un avantage que Dieu ne fait qu'à ceux qu'il chérit particuliérement ; ſon amour eſt ſouvent la meſure de nos peines, il ne faut ni ſe roidir, ni ſe laiſſer abattre. Une ame forte montre l'ouvrage de la Divinité ; ce n'eſt qu'en s'élevant au-deſſus de ſes maux qu'on peut attirer ſon attention & mériter ſon ſecours. Je ne

doute point qu'il ne vous l'accorde bientôt, ajouta-t-il en s'approchant de moi pour me mettre dans la main un petit papier où il y avait ſans doute de l'argent. Je lui dis que je n'en avais pas beſoin, mais que ſon diſcours m'avait été d'une grande conſolation.

Sitôt qu'il fut parti, mes compagnons m'apprirent qu'il venait trois fois par ſemaine, & qu'il donnait vingt ſols à chaque priſonnier; qu'il ne fallait pas ainſi refuſer; que ſi je n'en voulais pas, ils en profiteraient. Je voulus leur faire ſentir combien il m'en coûterait.... mais ils me répliquerent d'un ton à me faire comprendre qu'il ne fallait pas inſiſter, ſi je voulais conſerver leurs bonnes graces. J'en avais beſoin: il n'était pas-là queſtion de rang ni de titre; nous étions tous égaux. A chaque bonne ame qui venait, je me cachais le viſage d'une main, & je tendais humblement l'autre pour recevoir la charité que je remettais à mes compagnons ſitôt qu'on avait refermé. Je paſſai tout le jour dans cette ſituation; mais je reſſentais encore plus cruellement celle de ma chere Suzette. Elle s'était éveillée au premier bruit que l'Exempt avait fait; mais elle était tombée ſur le champ dans un évanouiſſement qui lui avait heureuſement épargné l'af-

freux ſpectacle de l'indigne traitement que j'avais éprouvé. Son amour pour moi, le charme de ma vie, faiſait le malheur de la ſienne. Je l'accablais du poids de ma miſere, ſans eſpérance de la dédommager que par ma tendreſſe, qui pouvait à peine déja payer la ſienne.

J'étais occupé de ces triſtes réflexions, lorſque j'entendis ouvrir la premiere porte du cachot. Je craignais que ce ne fût encore quelqu'ame charitable ; c'était un Geolier : il me pria aſſez poliment de le ſuivre. Je le ſuivis juſqu'au guichet. Il me dit que je pouvais paſſer dans la ſalle du Concierge, qu'une perſonne m'attendait. Ah ! quelle joie, c'était Suzette : il m'était permis de l'embraſſer ; je crus tous mes maux finis. Nous paſſâmes une chambre particuliere qu'elle m'avait fait préparer ſur le champ. Elle avait donné largement de quoi boire aux Guichetiers. Ces malheureux qui, quelques heures auparavant, m'avaient traîné au cachot en me menaçant de fers & de chaînes, m'y conduiſirent avec toutes ſortes de reſpect, en m'appellant leur Gentilhomme, leur Capitaine, leur Bourgeois même.

Après mille careſſes touchantes, je lui demandai comment elle était parvenue de me tirer de l'endroit affreux où

N. la suitte est ci apres page 160

j'étais ? Tu fais, me dit-elle, mon cher des B...., que je ne pus foutenir le premier moment de l'affreuse cataftrophe qui nous fépara. Revenue à moi, je fuis accourue à ta prifon. Quelle a été ma douleur, lorfque j'ai appris que tu étais dans un cachot, & que je ne pouvais te voir! J'ai pris le parti d'aller trouver Monfieur le Lieutenant de Police. Ce Magiftrat m'a reçue avec bonté, & il a été très-furpris de ce que je lui apprenais; il m'a fait fur le champ délivrer un ordre pour t'en faire fortir. Il a fait venir l'Exempt qui avait été chargé de t'arrêter: il lui a fait une forte réprimande. Celui-ci s'eft rejetté fur ce que tu t'étais révolté contre les ordres du Roi; mais j'ai affuré, comme je l'avais appris, qu'il avait commencé par te maltraiter, & qu'il avait même refufé de te les montrer: il n'a pu en difconvenir, & Monfieur le Lieutenant de Police lui a commandé de venir te faire donner toutes fortes de libertés dans la prifon, & de s'y rendre lui-même jufqu'à nouvel ordre.

Ecoute, Suzette, lui dis-je: il eft beau de pardonner; des cœurs comme les nôtres ne font point faits pour la haine. Je n'examine point fi ce fentiment vient de l'orgueil ou de la générofité; quel qu'en foit le motif, il en réfulte un

bien : l'occasion d'en faire est plus rare qu'on ne pense, & la punition de l'avoir manquée, est de ne la plus trouver. Profitons de celle-ci : retourne chez le Magistrat ; je le connais : ce procédé lui fera plaisir ; cet homme peut lui être utile, & c'est un moyen de lui marquer ta reconnaissance. Cette idée était trop du goût de Suzette, pour qu'elle s'y refusât. Elle y courut sur le champ, & revint annoncer à l'Exempt qu'il était libre. Il nous remercia d'un air vraiment pénétré ; on n'est point vertueux sans fruit : cette action de générosité répandit dans mon ame une douceur qui suspendit tous mes maux. Un instant de vertu, un sentiment d'humanité, causent plus de satisfaction que tous les plaisirs de la vie.

Suzette me demanda s'il ne serait pas possible de toucher mon pere. Je lui avouai que je n'osais l'espérer de sitôt ; ce qui la détermina à écouter les propositions d'un intriguant qui se disait si bien avec le Ministre, qu'il se flattait de faire, d'autorité & malgré mon pere, révoquer l'ordre de cachet qu'il avait obtenu ; mais l'intriguant voulait quarante louis. Suzette en deux jours vendit tout ce qu'elle possédait pour faire cette somme, & elle la lui donna. Il partit sur le

champ pour Verſailles, d'où il devait revenir le ſoir avec un ordre pour ma liberté ; mais l'intriguant ne parut plus. Suzette avait fait tout cet arrangement ſans m'en prévenir ; elle voulait me ſurprendre agréablement. Elle était ce jour-là d'une gaieté qui m'étonna : mais ſur le ſoir elle devint d'une inquiétude extrême : je m'en apperçus, je lui en demandai la cauſe ; elle s'obſtina à me la cacher. Enfin, l'heure de nous ſéparer arriva : elle me quitta avec un empreſſement dont je ne pouvais pas deviner la raiſon ; car il n'était plus en moi de la ſoupçonner.

Mais le lendemain quand elle arriva, elle était ſi abattue, que je lui demandai le ſujet de ſa triſteſſe. Elle réſiſta quelque temps, mais je la preſſai ſi vivement, qu'il fallut tout avouer. Dans l'inquiétude où elle était, elle avait couru au logis de ſon homme, & on lui avait appris que le matin il en avait emporté tout ce qu'il poſſédait.

Cette étourderie ne nous laiſſa d'autre reſſource que celle de vendre le peu de nippes qui nous reſtait ; mais ce faible ſecours ne nous mena pas bien loin, & dans peu de jours nous nous vîmes réduits dans un état cruel. Qui croirait que, dans les horreurs d'une miſere af-

freuſe, nous éprouvions encore les tranſports de la paſſion la plus vive ? nos bouches affamées nous prodiguaient encore les tendres baiſers de l'amour. Cœurs ſenſibles, c'eſt à vous que j'offre ici le tableau de tant d'amour & de ſouffrance : puiſſiez-vous être touchés de mes malheurs, & ne les éprouver jamais ; ou ſi le Ciel en courroux vous les réſerve, qu'il vous accorde au moins un cœur comme celui de Suzette pour les partager. O Suzette ! chere Suzette....., c'eſt mon ame qui t'appelle. Attends...., elle va rejoindre la tienne....

Grace un moment, cher lecteur, laiſſez-moi eſſuyer des pleurs trop juſtes ; c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte.... Continuons.

Suzette était adroite, elle ſe mit à broder ; mais il fallut quelques avances. Il ne lui reſtait de tant de bijoux qu'une ſeule petite boîte de vermeil, où était mon portrait, qui y avait été transféré d'une enrichie de diamants, dans les premiers jours de notre décadence. Suzette avait vendu ſes diamants, ſes bijoux, ſa garderobe, ſans qu'il lui eût coûté le moindre regret ; mais ce dernier ſacrifice fut pour elle le plus cruel de tous. Enfin, il fallut y venir ; mon image fut tirée de la petite boîte, & enchaſ-

ſée dans un Séneque, pour y marquer le chapitre du mépris des richeſſes. Avec l'argent de la petite boîte, Suzette acheta deux aunes de mouſſeline, du fil, & nous nous mîmes à travailler; car j'appris auſſi à broder.

Il y avait trois mois que nous éprouvions les horreurs de la miſere & de la captivité; car Suzette partageait exactement la mienne, lorſque ſa vertu nous en tira. Quoi qu'on diſe de la corruption du ſiecle, & du diſcrédit de la vertu, elle eſt tôt ou tard récompenſée. Suzette rentrait un jour dans la priſon, chargée d'un gros pain & de quelques proviſions; elle avait vendu une paire de manchettes: elle fut rencontrée par un Financier qui en ſortait; il venait de rendre la liberté à un de ſes débiteurs, de qui il avait reconnu l'inſolvabilité. Suzette, toute mal équipée qu'elle était, fit ſur le Financier la plus vive impreſſion. Il rentra dans la priſon & s'informa qui elle était. On lui apprit en partie nos malheurs & le vif attachement qu'elle avait pour moi. Cette circonſtance ne le rebuta point. Il demanda ſon adreſſe: on lui dit qu'elle logeait à quelques pas de-là, chez un marchand de tabac, au quatrieme. Il ne manqua pas de s'y rendre le lendemain. Il put à peine entrer dans

un petit cabinet, où Suzette s'était retirée. La voyant ſurpriſe de ſon apparition, il prit ſur le champ la parole. On m'a appris, Mademoiſelle, lui dit-il, que vous travailliez des manchettes brodées qui ſont admirables, je ſerais charmé d'en acheter. On vous a mal inſtruit, reprit Suzette, toutes celles que j'ai faites juſqu'à préſent ſont fort communes, & ne conviendraient pas à quelqu'un comme vous. Mais, Mademoiſelle, ajouta le Financier, ne pourrai-je pas les voir telles qu'elles ſont? Suzette ne put refuſer. Il ſe récria ſur la beauté de l'ouvrage, la pria de lui en faire encore ſix autres paires, & lui promit de les payer comme celles-là, & ſur le champ, ſans marchander, il lui en donna ſix louis. Suzette vit bien qu'on la tentait; elle lui dit, en rougiſſant juſqu'aux oreilles: ces manchettes ſont un travail de huit jours, je dois les vendre douze francs; ſi vous l'ignorez, c'eſt à moi à vous l'apprendre: & ſi vous le ſavez, apprenez vous-même qui je ſuis. Le Financier voulut répliquer, l'aſſurer qu'il était en état de les payer plus qu'un autre; mais Suzette ſortit & le laiſſa dans la chambre, elle dit à ſon hôteſſe, en deſcendant, d'aller fermer ſa porte.

Suzette n'était pas ſage pour le plaiſir

de le paraître : elle ne me dit pas un mot de ce qui s'était paſſé. Le lendemain elle reçut une lettre du même Monſieur, qu'elle renvoya ſans la lire. Il eſſaya pluſieurs jours de lui parler ; mais elle en évita ſi ſoigneuſement toutes les occaſions, qu'il déſeſpéra de réuſſir. Son amour pour Suzette ſe changea en eſtime : c'eſt la reſſource de cette paſſion dans un cœur vertueux.

Ce ſentiment conſerve alors ſa premiere vivacité : mais il y joint le reſpect, qui eſt une perfection de l'eſtime & le prix de la vertu : elle ſeule mérite cette flatteuſe diſtinction. A l'eſprit, aux talents on donne des louanges, on les admire lors même qu'on les mépriſe.

Monſieur de C....., le Financier en queſtion, prit une réſolution digne de ſa généroſité. Il vint me trouver : Suzette était avec moi ; elle rougit lorſqu'elle le vit entrer, & fit un mouvement d'indignation, qu'il apperçut. Raſſurez-vous, ma belle Dame, lui dit-il ; le premier mouvement que vous m'aviez inſpiré n'eſt pas celui qui m'amene. Un ſentiment auſſi juſte, mais plus digne de vous me conduit ici. Votre premier triomphe a été celui de la beauté ; mais votre vertu ſeule recevra déſormais mon hommage : & vous Monſieur, me dit-il

en s'adreſſant à moi, vous pour qui l'attachement d'une perſonne comme Mademoiſelle donne une ſi avantageuſe prévention, daignez recevoir l'offre de mes ſervices. Je m'appelle de C...., mon nom ſuffit pour vous inſtruire que la fortune m'a mis en état de pouvoir vous en rendre, ſi vous daignez les accepter. Votre refus me déſeſpérerait.

J'étais demeuré immobile à ce préambule obligeant; je ne ſavais ce qui me l'occaſionnait, & encore moins qu'y répondre. Je regardai Suzette, elle était encore plus confuſe. Monſieur de C..... vit notre embarras, & me demanda ſi elle ne m'avait pas parlé de lui. Je lui aſſurai que non. Cette diſcrétion, lui dit-il, augmenterait mon eſtime pour vous, ſi quelque choſe pouvait l'accroître; & il me conta tout ce qui s'était paſſé. Qu'il eſt flatteur de voir l'objet de ſon amour être celui du reſpect de tous les autres! Qu'une paſſion eſt pardonnable, quand un tel objet en eſt l'excuſe! Ces diſtinctions fines & honnêtes ne ſont pas à la portée de ces cenſeurs implacables & incapables d'aimer. Ce ſont des idées auxquelles ils ne peuvent atteindre : elles ne ſont réſervées qu'au ſentiment.

Elles étaient bien à la portée de M.

de C..... ; il me demanda mon amitié, & voulut pour gage que je prisse sa bourse. Je sais, me dit-il, que dans ce siecle ce serait un motif pour la perdre ; mais des cœurs comme les vôtres ne se laissent point corrompre par l'exemple ; ils sont faits pour le donner.

Je connaissais Monsieur de C...., & sa réputation était un garant de ses procédés. J'étais prêt à accepter ; mais Suzette refusa absolument : elle craignait la séduction. L'amour fait prendre tant de formes ! Monsieur de C... s'en allait vraiment pénétré de nos refus, lorsque je me rappellai qu'il pouvait me rendre un service d'un autre genre. Monsieur de la B...., son frere, était Intendant de ma Province : je le priai de lui écrire en ma faveur, afin de solliciter mon pere à revenir de l'injuste prévention où il était sur mon compte. Il écrivit sur le champ à son frere la lettre la plus touchante : il ajouta qu'il répondait de l'exactitude de ma conduite, & qu'il s'engageait à payer les dettes que mon pere prétendait que j'avais contractées. Suzette porta elle-même la lettre à la poste. Nous n'en concevions pas une grande espérance ; cependant elle réussit. Il se trouva heureusement que mon pere voulait faire faire un petit chemin, qui de la grande

route, aboutît à une maiſon de campagne qui faiſait ſes délices. Monſieur l'Intendant lui promit de le lui faire faire par corvée. Pluſieurs perſonnes de mérite avaient déja parlé en ma faveur ; ils l'avaient peut-être ébranlé, mais ſon intérêt le décida.

Il y avait huit jours que la lettre était partie, & nous n'en attendions plus rien, lorſqu'on vint m'avertir qu'on me demandait dans la ſalle du Concierge. Je craignais à tout moment quelque nouvel ordre pour me mettre dans une maiſon de force. Je refuſai de deſcendre, je répondis que ceux qui avaient à me parler n'avaient qu'à monter. Mais on revint me dire qu'il fallait que je deſcendiſſe, que c'était mon pere. A ce nom, tout mon ſang ſe glaça : je crus ma perte certaine ; cependant il fallut obéir. Tout mon corps tremblait. Je me jettai à ſes genoux ; il me releva & m'embraſſa avec aſſez de bonté ; mais je n'étais pas raſſuré, je le connaiſſais trop, & je ne fus tranquille que lorſqu'il m'eut donné ſa parole d'honneur : elle était inviolable. Il daigna m'aſſurer qu'il était fâché de s'être laiſſé ſéduire par l'infâme V...., & il me promit qu'il le punirait de l'avoir trompé. Je lui appris que notre vengeance avait été pré-

venue, qu'on l'avait même trouvé indigne du vil emploi qu'il possédait; qu'on le lui avait ôté, & qu'il avait été obligé de passer aux Indes, en qualité de soldat.

Et votre maîtresse, me dit mon pere, on m'en a dit beaucoup de bien. Je sors de chez M. de C....., qui m'en a fait un grand éloge. Je serais charmé de la voir. Je sais qu'elle est ici : allez la prier de descendre. Je courus la chercher : elle était dans une inquiétude violente. Eh bien ! ton pere, où est-il ? Le voilà, répondit-il : il m'avait suivi ; il l'embrassa & lui dit des choses obligeantes. Il nous demanda à dîner : je lui répondis que notre ordinaire n'était pas digne de lui être présenté ; & j'en pris occasion de lui parler de l'affreuse misere que nous avions éprouvée. Il n'y fut pas autrement sensible ; mais il me donna généreusement un louis, en me disant avec emphase : voilà pour mon dîner. Sitôt qu'il fut fini, il se retira, m'assura qu'il allait chez le Ministre travailler à ma liberté, & il me promit de revenir le lendemain matin Je n'osais trop l'espérer. Suzette, qui ne le connaissait pas, était rassurée par ses caresses ; elle était dans la sécurité, & moi dans l'incertitude, lorsqu'on vint m'avertir que mon pere me demandait encore. Je descendis.

Vous êtes libre, dit mon pere, mais à une petite condition. Vous ſavez, continua-t-il, les dépenſes que j'ai faites pour vous en telle & telle occaſion, il n'eſt pas juſte que ce ſoit à mon détriment. Pour m'en dédommager, il convient que vous me donniez une quittance de l'année que je vous dois de votre revenu, & que vous reconnaiſſiez avoir reçu d'avance celle qui reſte encore à écheoir juſqu'à votre majorité. Je ſentis toute la dureté de cette condition ; mais il en fallut paſſer par-là, ou reprendre mes fers. J'allai en faire part à Suzette, qui ne pouvait imaginer ce procédé. Enfin, je ſignai la quittance entre les deux guichets, & je fus libre. Je demandai, comme par charité, quelques louis à mon pere ; mais il me dit qu'il n'en avait point ſur lui, que je n'avais qu'à le venir trouver le lendemain à ſon auberge. J'y allai, & j'appris qu'il était parti la veille, ſur les ſix heures du ſoir, environ deux heures après m'avoir quitté.

J'appris cette triſte nouvelle à Suzette, qui en fut ſurpriſe, ſans en être touchée ; rien n'était plus capable de l'affliger : mon cœur lui ſuffiſait ; il était ſa richeſſe.

Je m'adreſſai à quelques-uns de ces amis qui venaient manger chez moi pendant

dant mon aiſance : le ſort de la plus part était changé favorablement ; mais pas un ne m'aida d'un écu. Heureuſement je trouvai d'honnêtes gens, qui nous prirent en penſion, & qui ne me demanderent d'argent que lorſque je ſerais en état de leur en donner. Je les avais obligés dans le commencement de leur négoce, & ils furent charmés de me donner cette marque de leur reconnaiſſance. Suzette & moi nous travaillions du matin juſqu'au ſoir, & à peine pouvions-nous ſubvenir à notre entretien, lorſqu'un jour entra un Capucin, qui me dit qu'il était chargé de me faire une reſtitution ; c'était, me dit-il, de l'argent qu'un de ſes Pénitents m'avait gagné illégitimement au jeu. J'eus beau lui dire qu'il ne me ſouvenait pas d'avoir perdu cette ſomme, il me dit que c'était apparemment en pluſieurs fois, & il ſe retira, ſans que j'en puſſe tirer d'autres éclairciſſements. Je ne doutai pas que ce ne fût encore un trait de généroſité de M. de C.... ; j'allai le voir. Je lui en parlai : il me proteſta que non. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais pu en ſavoir davantage. Cette petite ſomme ſervit à nous réquiper un peu, juſqu'à ce que je puſſe jouir de mon bien. Sitôt que j'en fus maître, j'en aſſurai la jouiſſance à

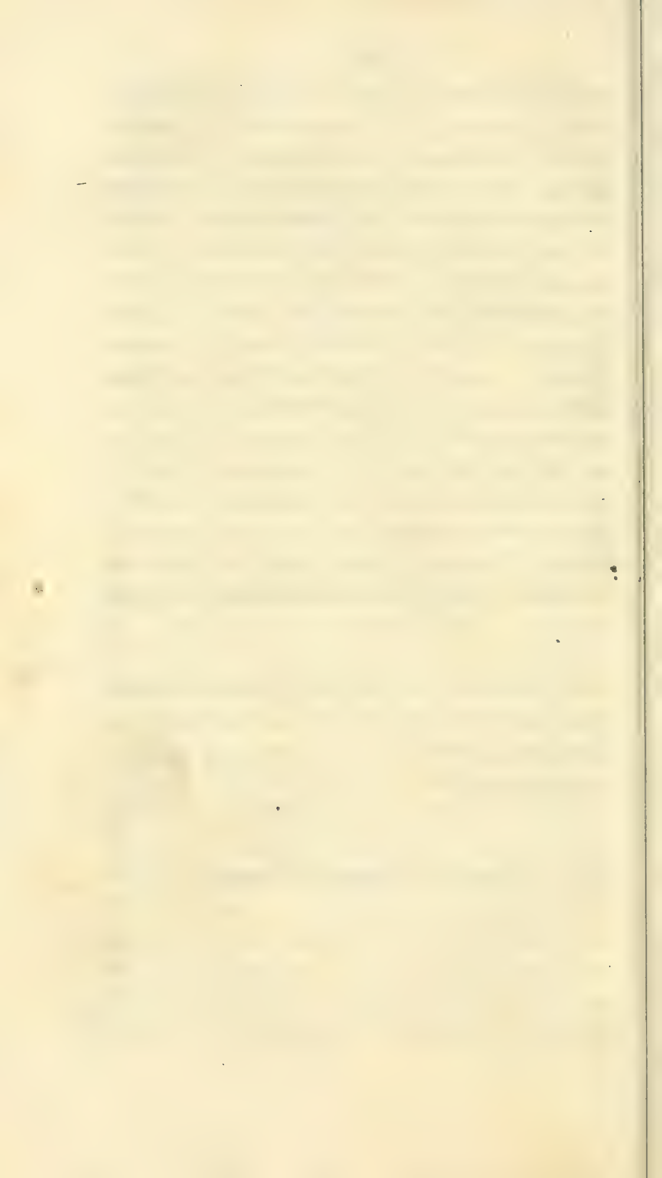
Suzette. Nous reprîmes notre vie tranquille, & nous retrouvâmes dans nos plaisirs le charme & la vivacité de la nouveauté, joint à la douceur de l'habitude. Contents d'une honnête médiocrité, nous passions des jours filés d'or & de soie ; mais ils ne durerent pas longtemps. Suzette était très-délicate : les peines, les chagrins, la misere avaient altéré son tempérament.

Elle tomba malade ; elle se guérit pendant quelque temps : elle retomba ensuite plus malade ; je fis assembler ce qu'il y avait de Médecins d'une capacité reconnue : ils conclurent tous qu'elle était pulmonique ; & ils ne conclurent que trop juste pour cette fois. Je la gardai deux ans, tantôt mieux, tantôt plus mal. J'avais fait apporter mon lit auprès du sien. Elle ne prenait rien que de ma main, & je ne la quittai pas un instant. Un jour, il y avait peu de temps que je venais de l'aider à se coucher, je m'y disposais aussi, lorsqu'elle fit un cri aigu. Je courus voir ce qu'elle avait ; elle me dit qu'elle venait de ressentir une douleur dans tout le corps qu'elle n'avait jamais éprouvée ; mais qu'elle était absolument passée, qu'elle sentait qu'elle allait s'endormir : elle me dit de l'embrasser. Je lui donnai un baiser. Je m'ap-

puyai ſur ſon lit, & je m'aſſoupis. Il fallait, pour qu'elle s'endormît, que je miſſe ma main dans la ſienne; je me la ſentis ſerrer fortement; je pris cette action pour un ſigne de tendreſſe, & je le lui rendis: elle reprit ma main avec empreſſement, & la portant ſur ſon cœur, elle l'y appuya avec force. Il était dans une palpitation violente..... Comme il bat, Suzette, lui dis-je moi-même tout ému.... Oui, ce ſont ſes derniers mouvements: ils ſont pour toi, cher...: un ſoupir profond & douloureux l'empêcha d'achever. Je me jettai hors du lit; je pris la lumiere & je m'approchai. Dieu! Suzette n'était plus!... Suzette eſt morte!..... Je finis. Tout eſt fini pour moi.

L'amant de Suzette ne ſuccomba pourtant pas à ſa douleur; mais il demeura fidele à ſa mémoire, ce qui eſt encore plus incroyable.

Fin de la ſeconde Partie.



HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE,

OU

HISTOIRES

DES

FILLES CÉLEBRES

DU XVIIIe SIECLE.

Fabulæ narrari creduntur, Hiſtoriæ ſunt.

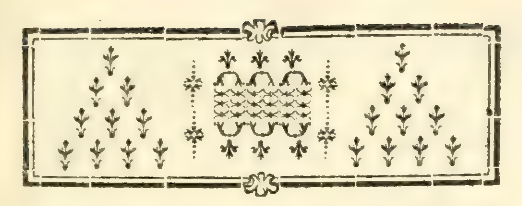
IIIre ET IVe PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.





LES FILLES CÉLEBRES.

TROISIEME PARTIE.

LA célébrité dont jouiſſait la C***, ſa réputation de bel eſprit, les charmes de ſa ſociété, l'aiſance de ſa maiſon, où elle raſſemblait ce qu'il y avait de plus aimable dans les deux ſexes, la variété des objets & des aventures qu'on y rencontrait, me firent deſirer de la connaître ; & l'eſpérance d'en tirer des anecdotes qui pourraient trouver leurs places dans ces Mémoires, m'y détermina.

J'y fus préſenté par l'aimable Auteur d'A*** : il faiſait les beaux jours de cette ſociété charmante, & ce fut ſans doute à lui que je dus la réception flatteuſe que j'y reçus : comme je lui en témoignais

ma reconnaiſſance, on m'aſſura que je n'en devais à perſonne, & que je n'étais redevable de la ſatisfaction que j'appercevais, qu'à celle qu'on avait effectivement de me connaître, & à l'idée avantageuſe qu'avaient donné de moi les deux premieres parties de cet ouvrage ; quoi qu'il en ſoit, j'éprouvai le plaiſir flatteur de me voir fêté univerſellement.

Je m'apperçus bientôt que le plaiſir était l'elément de cette ſociété : le ton d'aiſance qui y régnait l'annonçait aſſez ; & ce qui le rendait plus piquant, c'eſt que la décence ſervait de ſauvegarde & d'ornement à la volupté.

Les Nouvelles Littéraires occuperent quelque temps la converſation, qui ſerait devenue bien languiſſante, vu la diſette où l'on eſt depuis long-temps d'ouvrages agréables ou intéreſſants.

Des pieces de Théatre enſevelies dès leur naiſſance ; des Romans métaphyſiques où le ſentiment eſt noyé dans le raiſonnement, & les faits dans les réflexions ; de recueils de Lettres en forme de Mémoires, ſans intérêt, ſans chaleur & ſans décence, où la vertu eſt en raiſonnement & le vice en action ; des libelles diffamants, où des perſonnes qui devraient ſe reſpecter mutuellement, ſe déchirent ſans pudeur, & ſe couvrent

de honte en avilissant les Lettres.

Tels sont les ouvrages que nous fîmes passer en revue, & dont l'insipidité avait, sans qu'on s'en apperçût, jetté toute la compagnie dans une mélancolie mortelle.

Cet état n'était pas supportable pour des gens qui avaient coutume de ne respirer que le plaisir ; aussi en sortit-on bientôt, & la gaieté vint reprendre sa place, & donner la vie aux propos les plus amusants.

Ce n'était pas qu'on ne raisonnât quelquefois, mais c'était sans morgue & sans pédanterie ; les pensées étaient aussi vives que judicieuses, & les réflexions aussi plaisantes que naturelles: on croyait y voir le bon sens en habit d'Arlequin.

L'amour sur-tout, ce sujet si inépuisable, était celui qu'on y traitait le plus volontiers.

Pour moi, dit le jeune Ch. D***, Mousquetaire & bel esprit, je tiens que l'amour ne doit être qu'un amusement badin, un goût passager, épuré des fadeurs du sentiment & du ridicule de la constance. Ses chaînes doivent être tissues de fleurs légeres formées par les mains du plaisir, & brisées par les mains de l'inconstance : si vous en faites une affaire sérieuse,

il vous occupe, & tout ce qui occupe eſt bien près d'ennuyer.

Quoi! Chevalier, dit une Dame, cet embarras ſi touchant qui précede une déclaration, ces moments ſi doux qui la ſuivent..... ſont autant de perdus, répondit vivement le Mouſquetaire; les inſtants qu'on donne aux rigueurs ſont volés au plaiſir. Encore, reprit la Dame, faut-il connaître avant d'aimer, dit un vieux proverbe. Mais non, dit Mademoiſelle C***, je commence à croire que le Chevalier a raiſon; il vaut mieux accorder aux hommes avant de les connaître; car ſi l'on attendait qu'on les connût, on ne leur accorderait jamais rien. Vous avez bien raiſon, dit la Comteſſe de W***, la premiere Dame qui avait pris la parole; cependant, encore faut-il que les choſes ſoient amenées, que la vertu puiſſe au moins..... La vertu! s'écria le Ch. D***; croyez-moi, elle n'eſt jamais plus cérémonieuſe que lorſqu'on lui laiſſe le temps de l'être; n'eſt-il pas indécent d'obliger une femme à refuſer ce qu'elle ne refuſerait aſſurément pas, ſi on ne s'aviſait pas de le lui demander; moi qui vous parle, ſi j'étois jolie femme, je ne pardonnerais de ma vie cette mal-adreſſe à un homme. Vous auriez ſans doute vos

raiſons pour en agir ainſi, continua toujours la même Dame ; mais moi, ſi j'étois homme, je ne voudrais rien obtenir d'une femme ſans l'avoir mérité ; je voudrais que les faveurs fuſſent le gage de ſa tendreſſe & la récompenſe de la mienne ; autrement, elles ne méritent pas ce nom : un bien qui n'a rien coûté, peut-il ſatisfaire un amant délicat ? Qu'il eſt flatteur d'avoir pu rendre ſenſible un cœur indifférent, d'y faire naître des tranſports juſques-là inconnus. Ah ! Chevalier, peut-on regretter des ſoins dont le prix eſt ſi flatteur ?

Tout doucement, reprit le Chevalier, je ne vous dis pas qu'on doive ſe diſpenſer d'en rendre : on les offre le premier jour, le ſecond ils ſont reçus, le troiſieme récompenſés, & réciproquement oubliés le quatrieme, ſans qu'il ſoit queſtion ni de reproches ni d'infidélité.

Si cet uſage ne fait pas honneur à la délicateſſe, au moins la commodité en dédommage, ajoutai-je par réflexion.

Je ne crois pas qu'il ſoit jamais le vôtre, me dit cette Dame qui avait toujours contrarié le Mouſquetaire, en ſe retournant de mon côté avec vivacité ; un ſigne de tête que je fis la confirma dans ſon opinion : je n'en doutais pas, continua-t-elle ; mais je ſerais charmée

de ſavoir au juſte ce que vous penſez ſur ce ſujet, & je ne ſerais point fâchée de voir un portrait de l'Amour de votre main.

Il y a bien de gens, répondis-je, qui ne le trouveraient pas reſſemblant : pardonnez-moi, dit le Mouſquetaire en m'interrompant ; vous n'auriez qu'à prendre les traits dans les yeux de Madame, & le modele dans mon cœur. Ce n'eſt point un compliment que je demande, lui répondit la Comteſſe ; votre penſée eſt jolie, mais elle ſerait mieux placée dans un Madrigal. Continuez, Monſieur, je vous le demande en grace.

Chacun le rend comme il le voit, continuai-je ; l'amant heureux le peint avec des regards auſſi charmants que ſinceres, lui prête des diſcours auſſi vrais qu'enchanteurs : ſes chaînes, dira-t-il, formées de mirthes & de roſes, ſont préférables à une liberté inſipide ; ce n'eſt que par lui que l'on connaît ſon exiſtence, & toutes les richeſſes & les grandeurs ne valent pas un ſoupir de l'amour.

L'amant outragé ne voit au contraire en lui qu'un monſtre acharné au malheur des humains ; ſes diſcours ſont trompeurs, ſes promeſſes ſont perfides, ſes careſſes empoiſonnées.... J'entends, dit précieuſement un petit Abbé ; c'eſt

un prifme à plufieurs facettes, qui préfente les objets fous différentes couleurs. Cette comparaifon pitoyable me fit jetter les yeux fur celui qui la faifait, & ce coup d'œil de côté exprimait parfaitement le cas que je faifais de celui fur qui il tombait. Je continuai : Un philofophe de qualité dit, que *l'Amour n'eft ni petit ni grand, felon l'efprit & le cœur qui l'occupe, mais felon ce qu'il eft en lui-même, puifque c'eft lui qui regle l'ame, le cœur & l'efprit.* Si cela était, tous les hommes feraient les mêmes lorfqu'ils font amoureux ; il s'en faut bien que cela foit ; & quelque vénération que j'aie pour ce refpectable Auteur, j'en reviendrai toujours à cette maxime : *l'Amour, dans un cœur jufte & généreux eft néceffairement une vertu, comme dans un cœur vicieux, il devient toujours un crime ; il ne fait que déterminer leur penchant.* Les Tigres & les Tourterelles ne font affurément pas l'amour de la même façon.

Il dépend prefque toujours de l'objet qui l'a fait naître. Une femme aimable, vive, agaçante, n'infpire pas une paffion langoureufe ; l'inégalité de fon caractere, l'enjouement de fon efprit, ne laiffe point à l'amant qu'elle a fubjugué le temps de refléchir, il n'a que celui de defirer.

Une femme tendre, ſenſible, délicate, ne fait pas éprouver des tranſports ſi rapides, mais ils ſont plus voluptueux, lorſqu'elle peut trouver un cœur digne du ſien ; le premier moment décide de leur penchant : deſtinés l'un à l'autre de toute éternité, ces heureux amants n'ont plus qu'une même vie ; un même ſouffle les anime : que d'expreſſions dans leurs regards! que de tendreſſe dans leurs entretiens! que de vérités dans leurs tranſports! ils éprouvent des douceurs que le terme des plaiſirs eſt bien loin d'exprimer : celui de volupté n'eſt pas encore aſſez fort, c'eſt une ivreſſe douce & impétueuſe où l'ame ſe plonge, qui abſorbe toutes les facultés : comment la peindre! Tous les ſens ſuffiſent à peine pour les ſentir. Et bien...... dans cet état charmant, incompréhenſible, il y a encore des diſtinctions fines, des nuances imperceptibles, qui ne ſont réſervées qu'au ſentiment.

En vérité, s'écria la Comteſſe, la façon dont vous peignez l'amour donnerait envie de le connaître. Celle dont Monſieur le fait vous en dégoûterait peut-être bientôt, ajouta l'Abbé aux comparaiſons, qui ne m'avait pas pardonné le regard humiliant que j'avais jetté ſur lui. En vérite, Monſieur l'Abbé, lui répon-

dis-je avec une profonde inclination, je ne croyais pas avoir l'honneur d'être connu de vous. Ne vous y trompez pas, Mefdames, continua-t-il avec aigreur; celui qui le fait fi bien envifager, eft prefque toujours celui qui le reffent le moins; & fi j'étais femme, ce n'eft affurément pas fur des propos de Roman que je choifirais un amant; & pour féduire une femme...... Comment feriez-vous ? voilà ce qui m'inquiete, dit Mademoifelle C * * *: donnez-nous une idée de cela. En vérité, Mademoifelle, dit-il en rougiffant de dépit, je ne crois pas qu'il y ait rien à ajouter à ce que Monfieur nous a fi élégamment *péroré* là-deffus.

Ah ! l'Abbé, vous avez de l'humeur, cela n'eft pas bien. J'en conviens, reprit-il d'un ton encore plus impertinent; mais ce n'eft pas ma faute : je m'étais levé ce matin d'une gaieté charmante, je ne m'étais jamais fenti tant d'efprit, j'étais délicieux; en conféquence, je fuis allé dans une maifon où j'imaginais qu'on avait le fens commun, j'ai dit les plus jolies chofes du monde, & j'ai eu le défagrément de les voir gliffer; elles n'ont pas pris, mais pas du tout; en vérité, il eft bien humiliant de voir mourir un bon mot dans l'oreille d'un fot, qui

l'entend ſans le ſentir. Cela eſt vrai, Monſieur l'Abbé, répondis-je, mais il y a compenſation ; on dit ſouvent bien de ſottiſes qui paſſent auſſi *incognito*. Un éclat de rire univerſel, que produiſit cette réponſe, confondit le pauvre Abbé, & lui ferma la bouche pour le reſte de la ſoirée.

J'étais curieux de ſavoir qui était cet original ; je le demandai dès qu'il fut ſorti. Ne badinez pas, dit Mademoiſelle C***, c'eſt un Juré-Expert ; n'ayant pas aſſez d'eſprit pour faire un ouvrage, il paſſe ſa vie à en chercher dans ceux des autres : d'ailleurs, rien n'échappe à ſa critique amere ; ſa langue diſtile ſans ceſſe le fiel de ſon cœur. Il y a quelque temps qu'il voulut entreprendre une Feuille périodique, où les pauvres Auteurs modernes auraient été déchirés à belles dents ; mais il ſe trouva heureuſement qu'il ne ſavait ni lire ni écrire. Quoi ! demandai-je, la proſe de R...., les vers de C...., les Romans de C...., les Contes de M***, les pieces fugitives de S***, ne trouvent pas grace devant lui ? Non, me répondit-on, il n'a jamais dit du bien que de lui-même : c'eſt l'*Egoiſme* tout pur ; ſa converſation eſt comme un miroir qui repréſente

préſente ſans ceſſe ſon impertinente & plate figure.

Aſſurément il a tort, s'écria tout le monde. Je n'en ſuis pas ſurpris, ajoutai-je, on n'eſt jamais ſenſible au plaiſir de parler mal des autres, qu'on ne le ſoit à celui de parler bien de ſoi-même.

Il joint à toutes ces belles qualités l'impudente vanité de croire qu'il fait tourner la tête à toutes les femmes, & l'inſolente habitude d'en dire tout le mal qu'elles penſent de lui. Oh! pour celui-là eſt trop fort, m'écriai-je; c'eſt-un homme à berner, s'il en fut jamais: j'ai toujours été le Don-Quichotte du beau ſexe, & ſi quelqu'une de vous, Meſdames, veut être de moitié avec moi, je me charge de vous venger. Très-volontiers, répondit une Dame très-aimable, & qui me paraiſſait tout-à-fait propre à perſiffler un fat; & la déclaration qu'il me fit hier, vient on ne peut pas mieux; j'y répondrai demain de façon à lui donner les eſpérances les plus brillantes; ſi vous voulez venir prendre du chocolat avec moi, nous concerterons enſemble ma réponſe. Je le promis, & toute la compagnie ſe réjouit par avance de la miſtification du pauvre Abbé.

On vint avertir qu'on avoit ſervi; on

ſe mit à table ; le ſouper fut un des plus agréables que j'aie jamais faits : la chere fut délicate, le vin délicieux, les propos gais, & les plaiſanteries fines. On nous y dit beaucoup de nouvelles, non de la guerre ni de la paix, on laiſſa ces miſeres aux politiques du Palais-Royal : mais on nous apprit que B***, pour ſe conſoler de l'infidélité de Mademoiſelle H***, avait pris Mademoiſelle A...., qui avait quitté ſon Duc Philoſophe, pour ſe jetter dans les bras du Financier, d'où elle s'était bientôt arrachée pour reprendre ſa premiere chaîne.

On nous apprit auſſi une nouvelle bien tragique, qu'un gros vilain Ruſſe, qui avait voulu loger chez la petite C*** de l'Opéra-Comique, ayant trouvé l'appartement trop étroit, avait rompu la cloiſon, & de deux pieces n'en avait fait qu'une. Ah, miſéricorde ! s'écria tout le monde, voilà un accident bien rare & bien déplorable ; aſſurément, ajouta quelqu'un ; car une ſouris qui n'a qu'un trou eſt bientôt priſe.

On propoſa de faire revivre l'ancien uſage de chanter au deſſert ; les grands airs furent abſolument bannis, les couplets ſeuls furent reçus ; je vous laiſſe à penſer s'il s'en dit de bons.

Il n'y a point de plaiſirs éternels, il

fallut se séparer. La Comtesse de W***, qui pendant le souper m'avait lancé de ces regards auxquels on peut sans fatuité donner une interprétation favorable, me proposa de la reconduire ; je sentis tout le prix de cette préférence, & j'en profitai ; je montai chez elle. J'y trouvai plus de goût que de magnificence : après avoir traversé plusieurs petites pieces bien distribuées, nous arrivâmes à un cabinet qni me parut délicieux ; tout y invitait au plaisir : des glaces qui répétaient de tous côtés des peintures tendres & voluptueuses, des meubles inventés par la mollesse, semblaient désigner l'usage auxquels ils étaient destinés ; on croyait être dans le sanctuaire de l'amour.

Une femme de chambre qui avait suivi la Comtesse, la déshabilla : je me présentai de bonne grace pour l'aider ; mais le refus que l'on fit de mes services fut accompagné d'un coup d'œil qui me fit entendre qu'ils seraient mieux reçus dans un autre moment.

La Comtesse changea de tout, & même de chemise, avec une modestie qui m'enchanta ; elle n'avait pas plutôt caché quelques appas avec sa main, qu'elle était obligée de la porter sur d'autres, où une nouvelle distraction ne la laissait pas plus long-temps. J'avais

tourné le dos par difcrétion, mais je m'étais placé vis-à-vis d'une glace infidelle qui me fervait au mieux. Quoique je ne perdiffe pas une fituation, & que chaque mouvement de la Comteffe m'offrît de nouvelles beautés, jamais toilette ne m'avoit paru fi longue : elle finit enfin.

La Comteffe accablée, excédée de fatigue, fe jetta fur une chaife longue, & me fit figne de venir me mettre fur un fauteuil qui était vis-à-vis, & d'où pas une de fes graces ne pouvait m'échapper: elle avait paffé un de ces déshabillés légers & commodes, plus propres à relever les appas qu'à les cacher, & qui, en marquant exactement leur forme attrayante, ne fervent qu'à les faire defirer davantage : un jupon court laiffait voir une jambe parfaite, qu'on imaginait bien tenir à quelque chofe de plus intéreffant : une feule épingle enfermait des tréfors capables de faire le bonheur des Dieux, & qui, par leurs mouvements, femblaient à chaque inftant vouloir rompre la barriere qui les retenait.

Tant de charmes agiffaient trop puiffamment fur mon imagination, pour me laiffer la faculté de former d'autres penfées ; je gardais un profond filence. La Comteffe, qui ne fe méprenait pas au

ſujet de mes réflexions, ne croyait pas devoir m'en diſtraire ; cependant, comme elles lui parurent un peu trop longues, elle imagina de m'en tirer par un ſoupir. Je voulus en ſavoir la cauſe. Je penſais, me répondit-elle, à notre converſation de tantôt. En vérité, les hommes ont pris de l'amour une idée bien humiliante pour nous, & bien aviliſſante pour eux-mêmes. Je me flatte, lui répondis-je, que vous ne les confondez pas tous, & que..... Si je ne vous diſtingais, continua-t-elle en me regardant d'un air un peu plus qu'obligeant, je ne vous choiſirais pas pour me plaindre de leurs torts. Eh! Madame, choiſiſſez moi plutôt pour les réparer. En ſeriez-vous bien capable, reprit-elle vivement, & d'un air qui deſirait de s'en voir perſuadée? Pourriez-vous eſtimer une femme autant.... Oh! pour cela Madame, tout autant de fois qu'elle le voudrait. Vous êtes un poliſſon, dit-elle en tachant de rougir, mais parlons ſérieuſement.

Je veux vous prouver que l'eſtime peut ſeule flatter un cœur délicat.

Je voudrois..... Approchez-vous de moi, cela me perd la poitrine de parler de ſi loin. Je ne me fis pas répéter cet ordre charmant ; & pour ne pas déplacer mon fauteuil, j'allai m'aſſeoir ſur les

pieds de ſa chaiſe longue. Je deſirerais, continua-t-elle, qu'un amant fût tendre ſans faibleſſe, ſenſible ſans amour-propre, délicat ſans jalouſie; que ſon amour ne fût, s'il eſt poſſible, qu'une amitié tendre, un rafinement d'eſtime; qu'il m'aimât pour moi-même, & de la façon dont je le voudrais.

Eh, grands Dieux, m'écriai-je en lui prenant la main, que je couvris de baiſers! y a-t-il deux façons de vous aimer? peut-on ne pas vous adorer quand on vous a vue une fois? Eſt-il poſſible de ne pas éprouver les tranſports les plus vifs lorſqu'on eſt auprès de vous?

Voilà encore, interrompit-elle, ce que je ne voudrais pas; c'eſt un vilain Amant qu'un homme qui vous deſire plus qu'il ne vous aime.

Vous avez raiſon, ſans doute; vous voudriez, continuai-je, qu'on aimât ſans eſpérance de ne jamais vous toucher; que toujours eſclave, ſoumis.... Vous êtes injuſte à votre tour, reprit-elle; mon cœur n'eſt point fait pour cette tyrannie; il vient un temps où l'on peut avec décence.... Manege honteux, & dont la vérité de votre caractere n'eſt pas capable, continuai-je avec feu. Quoi! de ſang froid vous vous réſoudrez à prolonger le malheur d'un homme qui vous

adore, & contraignant vous-même vos desirs, vous emploirez l'art perfide de le conduire de faveurs en faveurs, jusqu'à celle qui doit combler son bonheur & le vôtre? C'est une fausseté dont vous ne serez jamais capable. Cet état, répondit-elle, est en effet bien cruel; combien la dissimulation coûte-t-elle à un cœur tendre! combien les soupirs d'un Amant vous déchirent l'ame! ses regards si doux, si languissants, attachés sur les nôtres qui vous font éprouver une émotion si vive, qui vous emportent loin de vous, comment cacher l'impression qu'ils font sur votre cœur? Que de combats pour se dérober à la volupté qui vous entraîne! il se jette à vos pieds, pénétré de sentiment, de crainte & de respect, tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne, que de la crainte de le vouloir rejetter; il ose enfin vous le déclarer en frissonnant, & manque d'expression en voulant vous l'apprendre.

La Comtesse, touchée de l'image qu'elle venait de tracer, s'était séduite elle-même. Pénétrée des expressions qu'elle avait employées, elle était absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoit surpris tous ses sens; elle jouissait déja de ce ravissement

qu'on ne peut exprimer lorſqu'on le ſent, ni lorſqu'on ne le ſent plus : mes careſſes acheverent de tourner ſes voluptueuſes réflexions au profit des plaiſirs ; il ne lui reſta bientôt plus de forces que pour proférer quelques paroles, qui n'exprimaient rien que le trouble de ſon ame ; quelques reproches cependant cherchaient à trouver paſſage ; mais mille baiſers de flamme les arrêterent, & ne laiſſerent de place qu'aux ſoupirs, qui devinrent bientôt les ſeuls interpretes de nos ames.

La Comteſſe, revenue de ſon trouble, avait l'air ſi tendre! ſes premiers regards ſe promenerent ſur moi d'une façon ſi touchante ! elle referma les yeux ſi languiſſamment ! ſa gorge allait avec tant d'agitation ! elle était dans un déſordre ſi voluptueux, que je ne pus m'empêcher d'être encore une fois coupable. Arrête, cher Amant...... grace..... un moment..... à force d'augmenter mon ivreſſe, tu m'ôteras le plaiſir de la ſentir. J'étais noyé dans mes tranſports, je n'entendais plus rien, & je ne m'arrêtai qu'en ſuccombant ſous le poids de la volupté.

M'aimerez-vous toujours de même, dit la tendre Comteſſe, en me ſerrant dans ſes bras ? je ne répondis à cette queſtion que par un torrent de careſſes,

qui, n'étant plus excitées par les desirs, portaient un caractere de tendresse qui devait en assurer la durée.

La Comtesse, entiérement revenue à elle-même, & sans doute piquée de s'être rendue si facilement, par un caprice insoutenable, s'avisa de me faire des reproches sur mon peu de délicatesse: elle prétendit que ce que je lui voulois donner pour des preuves de ma tendresse n'en étaient que de mon emportement; que l'amour, quand il est sincere, est toujours accompagné du respect; que l'on n'avait des façons aussi peu mesurées qu'avec les femmes que l'on méprisait; & qu'enfin ce n'était pas le moyen de me faire aimer. Moi qui étais persuadé du contraire, je soutins qu'il n'y avait qu'à celles qui inspiraient de violents desirs qu'on manquait de respect, & que rien ne lui pouvait donner de meilleures preuves de mon amour, que celles qu'elle s'obstinait à condamner.

Je suis très-persuadée que vous avez tort, dit-elle, en s'adoucissant un peu; mais quand tout ce que vous me dites serait vrai, que voulez-vous que le public pense de nous voir bien ensemble au bout de deux jours?.... C'est justement par respect pour vous, & par ménagement pour votre réputation, que j'ai un peu

brusqué l'aventure. Oh ! pour celui-là, s'écria-t-elle, vous avez des systêmes trop singuliers ; c'est par un raffinement de délicatesse que vous me brusquez, comme la femme du monde qui mérite le moins d'égards ; c'est par respect que vous me faites une impertinence que je ne devrais jamais vous pardonner : je ne crois pas que vous veniez à bout de m'en convaincre.

Rien ne me sera plus aisé, repris-je d'un air persuadé de ce que j'allois avancer.

Ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son Amant qui la perdent, que le temps qu'elle passe à les lui faire attendre.

Les soins, les assiduités d'un Amant n'échappent pas au public ; un air de mélancolie est répandu sur toute sa personne, jusqu'à ce qu'il soit heureux : l'est-il devenu ? quelque discret qu'il puisse être, quelque soin qu'il prenne à s'observer, il n'est pas possible que sa satisfaction ne perce ; un air de gaieté répandu sur toutes ses actions, cette tendre familiarité dont ne peuvent s'abstenir deux Amants heureux, les décelent tôt ou tard. Un homme comme moi, sans prétentions & sans conséquence, reconnu pour tel, est, vous en con-

viendrez, ce qu'il faut à une femme qui veut avoir quelque ſoin de ſa réputation. Si cependant vous l'aimez mieux, Madame, je vous rendrai ouvertement des ſoins ; je pouſſerai des ſoupirs à faire retourner toute une compagnie ; je paraîtrai jaloux comme un tigre, je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre à tout le monde les ſentiments que j'ai pour vous.

La Comteſſe, par ſon étonnement & ſon ſilence, marquait que ce raiſonnement, tout ſingulier qu'elle le trouvait, ne laiſſait pas que de la perſuader.

Vous voyez bien, lui dis-je, qu'en vous preſſant de me rendre heureux, c'était moins pour moi que pour vous-même ; vous devez ſentir toute la délicateſſe de ce procédé, & je vous connais trop généreuſe pour ne pas en eſpérer des marques de la plus tendre reconnaiſſance. En diſant cela, j'allai les chercher juſques ſur ſa bouche. Quoi ! dit-elle tendrement, encore des preuves ? N'ai-je pas ſenti combien vos raiſons ſont palpables....? qui pourrait ne pas s'y rendre ?..... que voulez-vous de plus ?..... Je veux vous faire partager tous les tranſports, toute l'ardeur que vous m'inſpirez. En diſant ce que je voulais, je prenais le ſoin de m'en ſaiſir, & l'on

ne prenait plus celui de m'en empêcher ; ce qui abrégea fort la converſation ; & ſans quitter le canapé, où nous nous étions placés pour faire un traité ſur l'eſtime, nous terminâmes la ſéance en rendant pour la troiſieme fois notre hommage à la volupté.

Le jour qui commençait à paraître nous fit appercevoir qu'il était tard ; la Comteſſe me fit ſouvenir que je devais aller prendre du chocolat chez Mademoiſelle de la B.... ; elle me conſeilla cependant de n'y pas paraître avant midi ; elle me preſſa de me retirer, & je la quittai. Je paſſai quelques heures dans mon lit, ſans pouvoir fermer l'œil ; & m'étant levé, je me diſpoſai à aller à mon rendez-vous ; mais comme je me reſſouvins qu'il était encore de bonne heure, j'allai faire un tour au Palais-Royal, où je trouvai le Mouſquetaire & l'Abbé qui ſe promenaient enſemble. Un coup d'œil que me fit le Chevalier, me fit concevoir qu'il diſpoſait notre Pédant, ſelon nos conventions. Comme c'était le perſonnage le plus fat de ſon ſiecle, il n'eut pas grande peine à lui perſuader qu'il était adoré de Mademoiſelle de la B... Cette idée répandit ſur ſon petit individu un air de ſatisfaction que j'apperçus au premier coup d'œil, & il

m'aborda d'un air d'amitié qui ne se ressentait point de la petite altercation de la veille. Comme je ne l'estimais pas assez pour lui en vouloir, je ne me refusai point aux prévenances qu'il me fit, & qui redoublerent encore lorsque je lui dis que j'allais prendre du chocolat chez Mademoiselle de la B.... où j'étais invité.

L'heure étoit venue, je le laissai fort content de moi, & encore plus de lui-même.

Quoiqu'il fût près de midi lorsque j'arrivai chez Mademoiselle de la B.... on me fit attendre encore plus d'une grande demi-heure avant de me faire entrer; elle était au lit. Ah! bon Dieu, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait! à quoi avez-vous donc passé cette nuit? d'où venez-vous? Je l'assurai que j'avais été tout droit chez moi, en sortant de chez la Comtesse. A propos, cela est vrai, reprit-elle; vous l'avez reconduite: je l'avais oublié, je vous demande pardon de ma question. Eh bien, lui demandai-je! est-ce que la réflexion que vous faites en est la réponse? Positivement, reprit Mademoiselle de la B....! comment l'avez-vous trouvée cette sublime Comtesse? c'est une terrible femme pour le sentiment, personne n'analyse le cœur

comme elle : c'eſt dommage que les ſens la trahiſſent quelquefois, & je crois, ajouta-t-elle en me regardant, qu'il n'y a pas long-temps que cela lui eſt arrivé. Elle devinait ſi juſte, que je ne me ſentis pas aſſez de fermeté pour lui aſſurer effrontément qu'elle ſe trompait : je ne convins cependant de rien, mais je la mis dans le cas de pouſſer ſes conjectures auſſi loin qu'elle jugeroit à propos.

La diſcrétion, continua-t-elle, eſt une choſe d'autant plus belle, qu'elle eſt très-rare ; mais comme elle vous ſerait inutile, je veux bien vous en épargner le poids.

Apprenez donc que nous ſommes une demi-douzaine de femmes, approchant du même âge, qui formons la même ſociété ; nous ſommes à peu près toutes partagées des mêmes agréments, & nous pouvons, je crois, être miſes au nombre de celles qu'on appelle jolies femmes : ce qui va vous étonner davantage, c'eſt que nous ſommes amies, nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre ; nous ſommes unies enſemble par les chaînes du plaiſir, & nous n'en avons pas d'autres pour retenir les hommes que nous admettons à nos myſteres ; je vous révele peut-être un peu trop tôt le ſecret de la ſociété, mais comme je

ne doute pas que vous n'y ſoyez bientôt reçu, je me détermine aiſément à vous regarder comme un de nos Sibarites. Nous nous attachons peu à la figure; quand un homme d'eſprit nous a paru aimable, gai, exempt de fadeurs & de préjugés, nous convenons entre nous de l'admettre à l'épreuve que vous avez commencée de cette nuit; demain ce ſera mon tour, & ainſi de ſuite vous ſerez obligé de ſubir l'examen des autres Dames que vous avez vues. Si après cela vous vous décidez pour quelqu'une, les autres lui laiſſeront, ſans murmurer, la poſſeſſion de votre cœur. Si vous aimez mieux conſerver votre liberté, vous demeurerez ſur la place comme un effet de commerce qui circulera dans les mains de la ſociété, bien entendu que vous ſerez maître de proteſter quand bon vous ſemblera.

Quoique cette eſpece d'arrangement ne fût pas de mon goût, je ne laiſſai pas que de le trouver fort commode, & je conſentis à en eſſayer au moins quelque temps.

D.... qui vous a préſenté, le Chevalier de D.... que vous vîtes hier, ſont admis à notre ſociété depuis long-temps, & s'en trouvent bien; l'aimable Comte de G...., Auteur de V...., eſt le troi-

fieme ; le gentil B.... y fut admis il y a huit jours, & vous ferez le cinquieme. Quoi ! m'écriai-je, le gentil B..... eft des nôtres? .... Lui-même, il n'a pas encore fini fes épreuves, & je fouhaiterais affez, continua-t-elle en fouriant, qu'il me choisît, fi je n'efpérais pas trouver quelqu'un capable de me confoler de fa perte : il nous manque encore un compagnon, & c'eft vous que nous chargerons de cette recrue. Volontiers, répondis-je ; je vous amenerai le tendre D.... Dieu vous en garde ; il eft trifte comme fes Elégies. Eh bien ! le Chevalier d'A..... Il eft froid comme fon P... du S.... Aimez-vous mieux P....? Encore moins, il eft trop cauftique, puis il fort des mains des femmes de qualité, & ce n'eft pas là notre affaire. Vous prendrez donc l'Abbé de la C....? Nous ne voulons point de cette graine-là, quand on l'a laiffée prendre une fois quelque part, on ne peut plus l'arracher ; nous aurions bientôt tout le Clergé, & nous voulons conferver notre réputation. Vous ne refuferez affurément pas l'aimable M....? Oh ! pour celui-là non ; je fuis prefque fûre du fuffrage de toutes ces Dames, & je me charge de le propofer à la premiere affemblée.

Il y a encore un petit article, conti-

nua Mademoiſelle de la B....; car il faut que vous ſoyez inſtruit de tout, afin que vous n'ayez à vous plaindre de rien : nous ne demandons à nos amis que la gaieté & du plaiſir ; mais comme cela ne ſuffit pas, nous ſommes quelquefois obligées de recevoir les ſoins d'autres amis moins aimables, mais plus utiles, que nous chargeons de nos intérêts ; ce ſont, à proprement parler, nos Intendants. Tout cela, dis-je, me paraît on ne peut pas mieux conçu ; & encore mieux exécuté, reprit-elle. Mais à propos, nous avons une lettre à écrire: mais comme la miſtification ne ſera pas pour ce ſoir, & que nous avons quelque choſe de mieux à faire, ajouta-t-elle en me faiſant un ſourire ſéducteur, remettons cela à demain. D'ailleurs, je ne crois pas avoir beſoin d'un ſecond pour perſiffler un ſot, & je me charge du tout.

Dînez-vous avec moi ? ſans doute ; nous irons enſuite à l'Opéra, & de-là ſouper chez Mademoiſelle C.... Il eſt bon que j'aie un peu les yeux ſur vous toute la journée ; à moins, ajouta-t-elle en s'interrompant, que vous n'aimiez mieux remettre tout cela à un autre jour : *Liberté*, c'eſt notre deviſe.

Je l'aſſurai que je ne croyais pas avoir

rien de mieux à faire de ma vie, & je lui propoſai même, en lui prenant la main, de vouloir bien commencer ma ſeconde épreuve. Non pas, s'il vous plaît, dit-elle en badinant, vous n'y trouveriez pas votre compte, ni moi non plus : mais il y a une demi-heure qu'on a ſervi, mettons-nous donc à table.

Nous y trouvâmes peu de mets, mais tous ſucculents ; un excellent vin de Bourgogne répara les travaux paſſés, & me diſpoſa à en entreprendre de nouveaux. Nous fîmes mille contes plaiſants en attendant l'heure de l'Opéra, après lequel nous allâmes ſouper chez Mademoiſelle C...., ainſi que nous en étions convenus: le ſouper ne fut pas moins agréable que celui de la veille, & je m'apperçus, ainſi que Mademoiſelle de la B... m'en avait prévenu, qu'il régnait une intelligence peu commune parmi ces aimables femmes. La Comteſſe me vit partir avec ma nouvelle maîtreſſe ſans ſeulement paraître s'en appercevoir.

Mademoiſelle de la B.... joignait aux agréments d'une brune tous les charmes touchants d'une blonde. Ses yeux noirs étaient extrêmement vifs, mais lorſqu'elle vous regardait, une tendre langueur en modérait l'éclat ; ſa bouche

agréablement coupée & ornée des plus belles dents du monde, ne s'ouvrait jamais que pour exprimer une penſée auſſi juſte que brillante, & qui était toujours accompagnée d'un de ces ſourires qui portent l'expreſſion juſqu'au fond du cœur : deux petits globes à faire oublier toute la terre, des bras tournés par les graces, une jambe de Nymphe terminée par un pied qui donnait pour le reſte les préjugés les plus avantageux.

Vous autres faiſeurs de Romans, me dit-elle quand tout le monde fut retiré, vous qui êtes accoutumés à filer une intrigue pendant des ſiecles, & qui n'avez jamais placé une jouiſſance avant la fin de deux volumes, vous aimeriez mieux ſans doute être conduits par toutes ces belles gradations imaginées pour le tourment des femmes, le ſupplice des hommes, & l'intérêt de votre Libraire. Je n'imagine pas, lui répondis-je, qu'on puiſſe m'accuſer de faire languir mon lecteur trop long-temps ſur cet article, je fais prendre mon cœur par autrui ; & je ſentirais en ce moment, plus que jamais, combien il eſt cruel.... Vous n'avez pas là-deſſus de reproches à me faire, me dit elle d'un air auſſi tendre que voluptueux, en me tendant les bras ; je m'y précipitai ; je fus bientôt noyé dans

un torrent de délices ; je ne pouvais plus faire autre chose que de la baiser avec fureur ; toutes les beautés qui étoient en ma possession semblaient mériter un hommage particulier ; je m'arrachais de ses bras pour leur prodiguer les plus vives caresses : je m'y rejettais avec transport, & je les quittais bientôt pour parcourir encore tant de charmes. Non, l'imagination ne peut rien se peindre d'aussi parfait ; jamais on n'avoit sacrifié à l'amour dans un si beau temple ! chaque beauté recevait un éloge & une caresse ; je portais des mains avides sur les endroits qui recelent les plus chers trésors de l'amour ; je restais devant eux dans l'extase la plus délicieuse, & j'y reportais encore les mains, comme si j'eusse douté que des charmes si parfaits existassent réellement, & pussent appartenir à une mortelle.

La tendre la B..... partageait tous les transports qu'elle faisoit naître, mille baisers enflammés répondaient à mes caresses ; un mouvement n'en attendait pas un autre, qui était encore plus rapide. Du train dont nous allions, nous ne devions pas tarder à arriver. Je me meurs, s'écria-t-elle ; un moment, cher Amour..... mon ame va suivre la tienne..... Je ne sais ce qu'elles devinrent,

mais nous reſtâmes très-long-temps comme ſi elles nous euſſent quitté.

Dieux ! qu'elle étoit belle en ce moment ! ſes regards, où l'amour régnait encore, étaient chargés du feu qui coulait dans ſes veines. Quel mortel, m'écriai-je en me précipitant de nouveau dans ſes bras, n'expirerait pas de l'excès de ſon bonheur !

L'aimable, la divine la B .... avait des reſſources qui, ſans paraître s'en ſervir, rendaient un homme au-deſſus de l'humanité ; tout ce que la volupté la plus induſtrieuſe peut imaginer, fut employé par notre laborieuſe paſſion ; non, tous les plaiſirs dont j'avais joui juſques-là ne me parurent que l'ombre de ceux que je goûtai dans cette nuit délicieuſe. Convenez, me dit-elle lorſque je les lui retracai le lendemain, qu'il eſt bien faux que ces plaiſirs aient beſoin de l'aguillon de la réſiſtance ; c'eſt comme ſi l'on ſoutenait que des roſes feraient moins belles ſans épines.

Convenez auſſi que l'Abbé.... ne s'y connaît pas mal. A propos nous devons lui écrire : elle prit ſur le champ la plume, & lui écrivit le billet ſuivant.

» Je ne ſais, charmant Abbé, ſi le peu
» d'obſtacles que j'apporte à votre bon-
» heur ne vous le rendra pas moins pré-

» cieux ; mais je n'ai pu résister plus long-
» temps aux charmes de votre personne &
» à la vivacité des sentiments qu'elle m'a
» inspiré ; trouvez-vous ce soir à souper
» chez Mademoiselle C. . . . vous aurez
» lieu d'être content de mes bontés :
» puissent-elles ne pas faire un ingrat !

L'Abbé, qui ne s'attendait assurément pas à cette tendre déclaration, & qui n'en avait, je crois, jamais eu de semblables de sa vie, ne manqua pas au rendez-vous : sa satisfaction éclatait sur sa petite personne ; il n'en avait jamais été si content. Les caresses que lui fit Mademoiselle de la B.... ses agaceries, l'affectation qu'elle eut de lui parler bas, lui firent tourner la tête au point qu'il devint encore plus insolent : chose difficile à croire ! il n'épargna pas les mauvaises plaisanteries, & le beau sexe fut sur-tout fort maltraité.

A la façon dont vous avez toujours vécu, lui dit Mademoiselle C * * *, il n'est pas surprenant que vous pensiez mal des femmes. C'est exactement ce qui vous trompe, répondit-il insolemment ; c'est par la façon dont elles vivent avec moi que je ne pense pas bien : je conçois que voilà une querelle violente que je me fais, & qu'il faudra que je soutienne..... Une querelle ? point

du tout, reprit Mademoiſelle C***, nous n'en prendrons pas la peine. Fort bien, ajouta-t-il, vous craindriez qu'elle fût inutile. Savez-vous bien, l'Abbé, lui dit une femme qui commençait à s'impatienter, que vous devenez fort cauſtique ? Il y a long-temps qu'on me le dit ; mais je ne m'en étonne pas, c'eſt un défaut que les ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit. Après beaucoup d'autres propos auſſi impertinents, on ſe mit à table, & l'heureux Abbé fut en poſſeſſion de reconduire ſa conquête ; il ne manqua pas de ſouhaiter le bon ſoir à chacun, afin que perſonne n'ignorât qu'il partait avec Mademoiſelle de la B***. Il voulut, chemin faiſant, anticiper ſur les plaiſirs auxquels il ſe croyait réſervé ; mais on l'engagea à mériter ſon bonheur par ſa retenue : il fit ce ſacrifice à regret, mais l'idée d'une félicité prochaine l'en conſola.

Les gens de Mademoiſelle de la B***, qui étaient inſtruits, ſe retirerent de bonne heure. Sous prétexte d'écrire un mot, elle pria l'Abbé de ſe mettre au lit en attendant, & lui promit de le venir joindre dans un inſtant : elle ne tarda pas en effet à ſe déshabiller, en laiſſant voir au fortuné Abbé de quoi lui donner un peu plus de regrets.

A l'inſtant, on frappa à la porte avec un bruit horrible. Ah, Dieux ! s'écria Mademoiſelle de la B * * *, nous ſommes perdus, mon cher Abbé ; ce ſont mes freres qui reviennent de Verſailles ; s'ils vous trouvent, c'eſt fait de vous & de moi.

L'Abbé ſe jetta promptement en bas du lit, & courut à ſes habits. Comme Mademoiſelle de la B . . . n'avait pas envie qu'il les trouvât, en feignant de s'agiter beaucoup & de ne ſavoir où ſe cacher, elle culbuta la table où était la lumiere & l'éteignit. Ah, Dieux! que vais-je devenir, s'écria l'Abbé ? Les coups redoublaient....... Ah, bon Dieu! qu'on eſt étourdi dans le moment de la ſurpriſe ! je ne penſais pas que j'ai là une échelle de ſoie ; attachons-là à la fenêtre, vous deſcendrez facilement dans le jardin, & je vous jetterai vos habits ſitôt que mes freres ſeront couchés. L'Abbé aima mieux ſe ſauver par la fenêtre, que d'y être jetté ; il prit le parti de deſcendre avec l'échelle de ſoie ; malheureuſement elle n'était pas grande le quart de ce qu'il fallait, & la corde avait été nouée de façon qu'elle coula juſqu'à douze pieds du balcon, de ſorte que l'Abbé ſe trouva ſuſpendu à l'échelle ſans pouvoir remonter ni deſcendre. Les Domeſtiques fei-

gnant

gnant d'ignorer qu'il était là, lui jetterent par les fenêtres d'en-haut un déluge de pots de chambre ſur le corps; n'y pouvant plus tenir, & ſentant que les forces allaient lui manquer, il prit le parti d'appeller. Tous les Valets accoururent auſſi-tôt avec des lumieres. Eh bon Dieu! Monſieur l'Abbé, que faites-vous donc là? vous voilà pendu comme un luſtre, lui diſait l'un; eſt-ce par pénitence, lui diſait l'autre? non, c'eſt pour prêcher contre le faſte; car, il eſt tout nud, ajoutait un troiſieme: enfin ils le deſcendirent & lui prêterent une redingotte pour ſe retirer chez lui, hué, berné & compiſſé.

Le récit de cette ſcene faillit nous faire tous étouffer de rire le lendemain, & chacun de nous eût voulu donner toutes choſes au monde pour en avoir été témoin; ce qui me donna envie de lui jouer un autre tour; tout ce que nous craignions, c'était, après cette cataſtrophe, de ne le plus revoir; mais Mademoiſelle de la B.... nous pria de n'avoir point d'inquiétude ſur cela, & nous promit de le ramener dans nos filets autant de fois que nous en aurions beſoin. Pour cet effet, elle écrivit la lettre du monde la plus touchante ſur ſon accident, l'aſſura qu'il ne ſerait ſu de perſonne, &

lui promit de l'en dédommager ſitôt que ſes freres ſeraient retournés à leur quartier. Le ſot avala la pillule, ainſi qu'on l'avait prévu, & donna encore une fois dans le panneau.

Je le trouvai l'après-midi au Palais-Royal. Les eſpérances flatteuſes qu'on lui avait données n'avaient pas encore entiérement effacé l'impreſſion de triſteſſe que lui avait cauſé ſa déplorable aventure. Qu'avez-vous, l'Abbé, lui demandai-je? Que dois-je penſer de cette phyſionomie équivoque? la B..... aurait-elle fait la bégueule? ce n'eſt pas ſon défaut, & avec un homme comme vous, elle aurait bien mauvaiſe grace.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela, reprit mon fat, en ſouriant d'un air myſtérieux, & qui marquait beaucoup de ſatisfaction; la B.... n'a pas ſeulement eu l'idée de ce que vous dites, & je ne conçois pas qu'elle vous ſoit venue; mais il y a des jours malheureux, & le même accident me perdit ſans reſſource l'an paſſé avec la Ducheſſe de.... Que voulez-vous? ſans doute des enchanteurs....Ah! je commence à vous entendre; vous avez vu la terre promiſe, & vous n'avez pu y entrer. C'eſt cela même, mon cher; imaginez-vous Tantale, c'eſt mon hiſtoire.

Heureuſement une réputation auſſi brillante que méritée me met à l'abri de ce côté-là : & je ne crois pas que la B. . . . . ſoit aſſez ſotte pour prendre la choſe au tragique, elle eſt d'ailleurs trop épriſe. . . . . . . J'aurais écraſé cet impudent, ſi nous ne l'euſſions réſervé à nos menus plaiſirs ; je pris donc le parti de plaiſanter avec lui de ſon accident; & je ne finirais pas ſi je racontais toutes les impertinences qu'il entaſſa les unes ſur les autres : je lui propoſai de venir ſouper chez Mademoiſelle C. . . . , mais je l'en preſſai envain, je ne pus l'y déterminer.

Nous ne remîmes qu'à peu de jours l'exécution du nouveau projet que nous avions formé : mais ſoit qu'il craignît encore le retour des freres, ſoit qu'il n'oſât reparaître devant les Domeſtiques, il ne fut pas poſſible de le déterminer à revenir coucher chez Mademoiſelle de la B. . . . ; elle fut obligée de lui donner un rendez-vous chez une de ſes amies, dont elle lui dit qu'elle avait exprès emprunté l'appartement ; mais à condition qu'il s'y rendrait ſans bruit & ſans lumiere pour la décence. Nous avions imaginé de mettre en place de Mademoiſelle de la B. . . . . une vieille Négreſſe qui lavait la vaiſſelle chez la Comteſſe de W. . . . , & qui, pour quelques louis, ſe

prêta volontiers à nos desseins, au moyen de la promesse que nous lui fîmes de venir à son secours aussi-tôt qu'elle nous appellerait ; nous l'avions coëffée avec un grand bonnet de dentelles, un désespoir couleur de feu lui accompagnait agréablement le menton, beaucoup de rouge, & pour surcroît d'agréments, nous nous étions avisés de lui peindre les sourcils en blanc & le nez en jaune ; elle fut conduite entre deux draps, en attendant le fortuné mortel qui devait partager sa couche. Mademoiselle de la B.... se tint dans la ruelle pour parler à l'Abbé, & le mieux persuader lorsqu'il arriverait ; une femme qui l'attendait à la porte du lieu désigné, le conduisit par la main, l'introduisit sans lumiere, ainsi qu'on en était convenu. Est-ce vous, cher Abbé, lui dit Mademoiselle de la B..... si tôt qu'elle l'entendit entrer ? Oui, ma chere ame, lui répondit-il en cherchant le lit : mettez vous promptement en état de vous coucher, & rien ne retardera plus notre bonheur. L'Abbé fit juger de son empressement par le peu de temps qu'il mit à sa toilette, & dans moins d'un instant il se précipita dans le lit. La Négresse l'y reçut de fort bonne grace ; & soit qu'elle eût oublié que nous étions-là pour lui

donner du ſecours, ſoit qu'elle crût n'en pas avoir beſoin, elle n'appella point; nous étions tous dans une piece voiſine, avec autant de nos amis que nous en avions pu raſſembler : de cet endroit nous ne perdions pas un mot, pas un ſoupir.

Quel eſt mon bonheur, s'écria l'Abbé! quel embonpoint! que cette peau eſt douce! que cette haleine eſt délicieuſe!.... Les ſoupirs de ce vilain ſatyre nous annoncerent que le temps de la cataſtrophe était arrivé; la porte s'ouvrit avec fracas, & nous parûmes tous chacun avec une bougie à la main. L'étonnement de l'Abbé fut extrême; mais il ne paraiſſait pas fâché de ſe voir ſurpris en bonne fortune avec Mademoiſelle de la B..... Il le fut bien davantage, lorſqu'il la vit au milieu de nous; il jetta les yeux ſur celle qu'il avait juſques-là pris pour elle. Oh! je ne puis vous peindre l'état où le jetta cette figure hideuſe, lorſqu'il l'apperçut; la tête de Méduſe ne l'aurait pas mieux pétrifié : nous-mêmes, tout prévenus que nous étions, nous ne pûmes nous empêcher, en la voyant dans ce déſordre, de jetter un cri univerſel. Cependant ce monſtre adreſſait à ſon vainqueur les paroles les plus tendres, en lui tendant des bras

noirs & des mains décharnées qu'on auroit prises pour des griffes. Revenu de la premiere frayeur, il se jetta à bas du lit, & fit voir aux Dames des appas propres à les dégoûter de l'espece humaine pour toute leur vie.

Chaque homme s'étoit muni d'une énorme poignée de verges, nous le fîmes danser de la bonne façon, & ce ne fut qu'après lui avoir fait faire plusieurs fois le tour de la chambre, que nous lui permîmes de se retirer, & d'aller conter sa bonne fortune à qui bon lui semblerait.

Quelques aventures de cette espece, & la commodité des plaisirs qu'on trouvait dans cette Société joyeuse, m'y retinrent quelque temps : cependant la séduction ne passait pas jusqu'à mon ame, mon cœur ne consentait point à l'impression qu'ils faisoient sur mes sens; il n'entrait dans mes égarements que comme un Précepteur qui assiste aux amusements de son éleve, & je ne me serais pas pardonné ce moment d'oisiveté de ma vie, s'il ne m'avait servi à amasser un nombre infini d'histoires toutes amusantes ou intéressantes, & qui, je me flatte, serviront à remplir agréablement ces mémoires.

HISTOIRE

De Madame de R..... appellée ci-devant la Comtesse de L.....

LA Comtesse de L..., née à R..., fut amenée fort jeune en France par son pere, qui y vint en qualité de Gentilhomme à la suite du N...., & qui y mourut quelques années après. Livrée à elle-même, elle suivit naturellement le penchant de son cœur, qui la portait à l'amour ; sa taille élégante avait cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Artistes les plus habiles.

Son caractere était un composé de tous les extrêmes ; tout ce qu'elle sentait, elle le sentait vivement ; sa plus légere estime était son amitié, son amitié de l'amour, & son amour un délire ; elle ne connaissait d'autres maîtres que ses desirs, & ses desirs étaient des fureurs. Avec des passions aussi vives on imagine facilement que ses jours ne furent pas uniformes & tranquilles : c'est d'elle-même que j'ai appris toutes les particularités de sa vie ; trop vive pour

que la réflexion pût y changer la moindre chofe, & trop fincere pour en cacher la moindre circonftance. Notre cœur, me dit-elle, eft fait pour aimer, & nos fens pour jouir; le feul plaifir peut nous faire connaître parfaitement notre exiftence.

Je refpirai l'amour en refpirant la vie; dans l'âge, où l'on éprouve à peine des fenfations, j'avais des defirs; ils croiffaient à mefure que je croiffais, & ils devinrent des befoins avant même que j'en connuffe le nom. La lecture de quelques Romans fervit à les développer; mon imagination s'échauffait; je fentais...... Je ne puis exprimer ce que je fentais; je n'aimais pas encore, mais je cherchais à aimer, & mon cœur volait vers tous les objets qui fe préfentaient à lui : avec de telles difpofitions, vous imaginez que le premier qui l'obtint fut le premier qui m'offrit le fien.

Ce fut le jeune Marquis de V.... bien fait, aimable, riche & généreux; il avait tout ce qu'il faut pour infpirer de l'amour & pour le faire trouver agréable. Nous paffâmes enfemble une année, que je ne me rappelle que comme un enchantement; le premier coup d'œil avait décidé; nos cœurs s'étaient faifis l'un de l'autre à la premiere rencontre; ils s'é-

taient unis ſans convention, & il ſe ſéparerent tout-à-coup ſans reproche. Le Marquis prit la P.... de M...., & il ſe trouva remplacé par le Comte de F...., ſans que je m'en apperçuſſe. Nous vécûmes enſemble quelques mois, qui paſſerent comme l'ombre; ſon devoir l'appellait à l'armée, il me quitta, & le jeune Duc de P.... ſon ami, à qui il laiſſa le ſoin de me conſoler, n'eut pas plus de peine à le faire qu'à me perſuader de la convenance qu'il trouvait dans le nouvel arrangement qu'il me propoſa, & qui ne dura pas plus que les autres; il prétendit qu'il y avait de ma faute : il ne m'en ſouvient pas bien, tant y a que nous nous quittâmes, & qu'en moins de trois ans je me trouvai en quatrieme, ſans que je puiſſe encore à préſent dire comment tout cela ſe fit. Dans tous mes amants, mêmes goûts, mêmes plaiſirs, même train de vie, tout ſervait mon illuſion, & je me croyais encore à ma premiere inclination.

Mon cœur uniquement attaché à la même paſſion, n'avait pas fait la moindre attention ſur la différence des objets : en effet, un amateur de muſique n'écoute-t-il pas avec le même plaiſir un Opéra de Rameau, un Motet de Mondonville, pour retourner enſuite à Lul-

ly, ſans, pour cela, qu'on puiſſe le taxer d'inconſtance? Quelle inconſéquence! tous les goûts pourront être variés, c'eſt le cœur ſeul qu'on veut aſſervir; quelle injuſtice de préjugés! cela me révolte, je ne m'y ferai jamais.

Il y avait cependant près de ſix ſemaines que j'étais libre, lorſqu'un Financier vint s'offrir: c'était Durillon, vieux débauché, auſſi connu par ſes richeſſes que par l'excès de ſon libertinage. On m'avait menée pluſieurs fois à ſa maiſon de M...., où il était preſque toujours au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes gens perdus, que les plaiſirs & la bonne chere y attirait, & dont il était le jouet & la dupe.

Je le rencontrai à l'Opéra de Z..... Je n'avais pas été chez lui depuis que le Comte de.... était parti pour l'armée; il m'en fit des reproches obligeants; & comme il me preſſait de lui promettre que j'irais dans la ſemaine, je lui avouai que je le ferais volontiers, ſi l'on trouvait chez lui une compagnie moins nombreuſe. Il tira de ce diſcours la conſéquence la plus avantageuſe, & m'aſſura qu'il était enchanté de me trouver dans une diſpoſition ſi conforme au goût qu'il avait depuis peu pour la ſolitude: il ajouta qu'il venait de prendre à l'extrê-

mité du Fauxbourg Saint L.... une petite maiſon iſolée & tout-à-fait charmante ; qu'une ſociété de cinq ou ſix perſonnes aimables qu'il me nomma, y étaient ſeules admiſes ; qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en augmenter le nombre & l'agrément, & que pour en juger, il me priait d'y venir ſouper pas plus tard que le lendemain, parce qu'il y avait un rendez-vous pour ce jour-là. Je n'avais rien de mieux à faire, je l'acceptai.

Madame de la R.... vint me voir le lendemain matin ; nous étions depuis quelques jours inſéparables ; je lui fis part du ſouper de campagne, & je la priai de m'y accompagner : nous dînâmes enſemble, & nous partîmes dans ſa voiture après la Comédie.

Elle avait cet équipage leſte qui a fait tant de bruit au Boulevard, & nous arrivâmes en moins d'une demi-heure. Durillon nous attendait : il vint au-devant de nous avec le Chevalier Dan..., autre vieux libertin, mais qui n'étant pas comme les Financiers en état de ſatisfaire tous ſes plaiſirs, s'en procurait les moyens avec eux par ſa baſſe complaiſance.

Je préſentai mon amie à Durillon, en l'aſſurant qu'elle ne diminuerait rien au plaiſir qu'il m'avait vanté ; il lui fit un

compliment poli, mais un peu froid, que je n'attribuai qu'à la réſolution où il était de n'admettre que peu de perſonnes.

En attendant ceux qui n'étaient point encore venus, il nous propoſa de viſiter ſa petite maiſon ; les appartements étaient petits, mais charmants, bien diſtribués ; des glaces ſuperbes répétaient, à la faveur d'un nombre infini de bougies, mille grouppes de petites ſtatues dont les attitudes n'inſpiraient que la volupté ; des meubles dont la commodité ſemblait y inviter encore davantage: c'était le Palais de Vénus habité par Vulcain.

Il était onze heures lorſque nous eûmes parcouru ce lieu charmant ; perſonne n'était arrivé : on ſe mit à table, elle était délicieuſement ſervie : nous y trouvâmes tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis ; c'était un vrai ſouper de Financier. Le Chevalier Dan..... eſt amuſant, & conte avec grace : Durillon eſt très-gai, & nous ne laiſsâmes pas que de paſſer une ſoirée fort agréable avec ces deux vieux ſatyres : il était trois heures quand nous quittâmes la table. La nuit était belle, la Lune l'éclairait. Durillon nous propoſa de faire un tour de promenade ; il

me

me donna la main, le Chevalier prit celle de mon amie, & nous descendîmes dans le jardin. Il me parut charmant; je le dis à Durillon, qui me pria de ne pas précipiter mes éloges avant que d'avoir tout vu; en effet, il me conduisit dans un bosquet où je demeurai ravie en extase: non, tous les lieux enchantés qu'on nous peint dans les Romans, les merveilles des Fées mêmes ne donnent point d'idée de ce lieu charmant: on n'y voit que la magnificence; là, on ne respire que la volupté. Je ne pus me refuser à la douce émotion que l'on éprouve en entrant dans ce lieu délicieux: pour m'y livrer entiérement, je cherchai un lieu propre à s'asseoir, un lit de mousse & de gazon s'offrit aussitôt à mes yeux sur le bord d'un bassin, où tombait une cascade dont le bruit agréable & moins monotone que celui d'un ruisseau semblait tenir les sens suspendus entre la langueur & le plaisir. Durillon s'apperçut aisément de l'état où je me trouvais, il voulut en profiter, l'occasion était belle, tout autre eût sans doute réussi; mais les caresses dégoûtantes de ce vieux débauché effaroucherent les plaisirs qui m'occupaient si agréablement; la répugnance affreuse qui leur succéda tout-à-coup me donna

des forces ; je me defendis comme un lion : Durillon accoutumé à ces ſortes de combats y était adroit ; j'avais eté obligée d'abandonner beaucoup de faveurs, pour en defendre de plus précieuſes, mais en vain ; ce que j'avais voulu ſauver à ſes careſſes entreprenantes était deja devenu la proie de ſes mains libertines, & mes ſens échauffés allaient me trahir, lorſque je parvins heureuſement à dégager une jambe, & d'un coup de pied violent je l'envoyai tomber dans le baſſin qui etait vis-à-vis de nous; ſa chûte l'étourdit au point, qu'au lieu de regagner le bord par où il etait tombé, il alla ſe précipiter ſous la caſcade, où l'eau l'inondant de toutes parts, il perdit abſolument la tête, & ne ſachant de quel côté ſe ſauver, il eut tout le temps d'éteindre l'ardeur de ſes feux.

Cependant les cris qu'il faiſait m'engagerent à appeller à ſon ſecours le Chevalier & ſon amie ; mais ſoit que mes eclats de rire, que je ne pouvais calmer, étouffaſſent ma voix, ſoit qu'ils fuſſent trop éloignés ou trop occupés pour m'entendre, le pauvre Durillon reſta près d'un quart-d'heure dans le baſſin, où il ſe debattait de toute ſa force : il y ſerait encore ſans un jeune homme qui tomba comme du ciel pour

l'en tirer : mais quelles furent la surprise & la confusion de Durillon, en reconnaissant ce jeune homme pour son neveu, qu'il avait fait renfermer à S. Lazare trois mois auparavant ! L'état où il le voyait, le désordre où j'étais restée, ne laissaient rien d'équivoque sur la situation où il nous trouvait ; l'étonnement du jeune homme n'était pas moins grand : aux noms d'oncle & de neveu, j'étais restée comme un terme ; nous étions tous trois immobiles. Durillon n'était pas le plus à son aise. Enfin, la nécessité de changer, & peut-être encore plus la honte, le déterminerent à gagner les appartements ; à peine fut-il parti, que son neveu se jetta à mes pieds : au nom de Dieu, Madame, me dit il tout tremblant, sauvez-moi des fureurs de mon oncle ; je vous conterai tout dans un autre lieu ; mais je suis perdu si je reste encore un moment ici.

La surprise où cette aventure m'avait d'abord jettée, fit place à l'intérêt que je sentis à l'instant pour ce jeune homme ; je le pris par la main, & sans perdre de temps, je gagnai le carosse de mon amie, qui nous attendait à la porte ; nous y montâmes, & j'ordonnai au cocher de gagner Paris avec toute la diligence possible.

Les marques de reconnaiſſance que ce pauvre garçon voulait me donner étaient à chaque inſtant interrompues par ſa frayeur ; le moindre bruit qu'il entendait derriere nous lui faiſait mettre précipitamment la tête à la portiere, & la retirer encore plus vîte : enfin nous arrivâmes à la porte S Martin. Nous mîmes pied à terre ſur le Boulevard ; & lorſque le caroſſe fut parti, nous prîmes un fiacre qui nous conduiſit chez une de mes amies en qui j'avais beaucoup de confiance.

Toutes ces précautions me parurent néceſſaires, afin que Durillon ne pût ſavoir ce qu'était devenu ſon neveu ; il n'était pas encore ſix heures du matin lorſque nous arrivâmes chez Madame Saint Sernin ; j'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir : enfin nous entrâmes. Mon amie, à demi éveillée, nous regardait avec des yeux à peine ouverts, & ne pouvait imaginer ce qui m'amenait chez elle à cette heure avec un jeune homme qui portait, à la vérité, une phyſionomie diſtinguée, mais qui était fort mal équipé ; je lui appris en peu de mots ce que je ſavais ; & j'ajoutai que ce jeune homme que je lui amenais, & pour lequel je lui demandais un aſyle, lui conterait ſans doute

le reſte de ſon hiſtoire que je brûlais d'apprendre.

Le beſoin qu'il avait de Madame de Saint Sernin lui faiſait une néceſſité de nous inſtruire de ce qui avait cauſe ſa ſituation ; la reconnaiſſance qu'il me devait ſemblait lui en impoſer la loi, & ſon penchant, plus encore que toutes ces raiſons, l'y portait encore ; car on ne laiſſe pas que de ſoulager ſes peines en les racontant.

Sexe aimable & charmant, s'écria Randoncourt (c'eſt le nom du neveu de Durillon) en nous regardant toutes deux, ai-je jamais murmuré des maux que j'ai ſoufferts pour vous ? je ne me ſuis ſouvenu que des plaiſirs que je vous devais ! quel cœur ingrat peut ſe plaindre des peines de l'amour & oublier ſes bienfaits !

Après cette tendre apoſtrophe il commença ainſi :

Mon oncle, que nous venons de quitter, s'unit avec mon pere par un double hymenée, c'eſt-à-dire, qu'il épouſa ſa ſœur en lui donnant la ſienne : la femme de M. Durillon mourut peu de mois après ſon mariage, mais celui de mon pere fut plus heureux : il en eut ſept fils. Les trois aînés entrerent au Service, le quatrieme prit le parti de la Robe,

le cinquieme celui de la Finance, le sixieme eut un Bénéfice ; & comme on ne sut que faire de moi, on me destina au Cloître.

J'eus beau alléguer que je ne me sentais point appellé à la sainteté de cet état, il fallut obéir, & je fus mis aux Carmes de R. . . . . J'y trouvai une douzaine de jeunes Novices qui, comme moi, victimes de l'intérêt, n'avaient d'autre vocation que la volonté de leurs parents ; après un examen de quelques jours, je fus admis à leurs secrets, & je partageai leurs plaisirs. Le Maître des Novices était un vieux imbécille qui aimait le vin ; une bouteille de muscat nous assurait du sommeil le plus profond pour toute la nuit ; à peine était-il couché, que nous nous rendions tous dans le clocher, que nous avions choisi pour le théatre de nos saturnales : nous nous bornâmes longtemps aux plaisirs de la table ; mais il n'était pas naturel qu'une douzaine de jeunes gens, dont le plus âgé avait tout au plus dix-neuf ans, & que l'on destinait à être Carmes, ne sentissent pas d'autres desirs ! L'idée en était bien venue à chacun de nous ; mais la difficulté de l'exécution avait empêché de la communiquer, lorsque le hazard nous tira d'embarras. Je venais de sonner l'*An-*

gelus dans l'Eglise, & j'allais fermer les portes, lorsque j'entendis quelque bruit dans un vieux confessionnal qui ne servait plus, & qu'on avait mis dans le bas du clocher ; j'approchai doucement, & quoique je ne pusse suivre exactement la conversation, ce que j'en entendis me fit connaître qu'on n'y était pas en prieres ; je voulus m'approcher davantage, mais comme je me glissais en me baissant, je marchai sur ma robe, & je manquai de tomber. Le bruit que je fis effaroucha ces timides colombes de la maison du Seigneur ; j'étais prêt à me retirer aussi, lorsque j'entendis quelqu'un dont la respiration précipitée décelait le trouble qui l'agitait : j'approchai doucement ; est-ce vous, me dit-on d'une voix tremblante ? oui, répondis-je tout bas...... mon Dieu ! que j'ai eu peur.....Ne craignez rien, continuai-je, mais ne sortez pas, je viendrai vous chercher dans un moment : en disant cela je me retirai, & je fermai la porte à double tour.

Je courus faire part de cette aventure à mes camarades, qui me féliciterent tous de ma ruse ; il nous tardait fort que tout le monde fût couché pour aller voir de quelle couleur était l'oiseau que nous avions pris.

Tous me faiſaient des queſtions auxquelles je répondais de maniere à faire croître encore leur empreſſement ; je vantais une main qui m'avait paru charmante, un bras rond & potelé qui annonçait l'embonpoint le plus flatteur, un ſon de voix ſéduiſant qui m'avait pénétré juſqu'à l'ame.

Que les moments ſont longs quand on attend le plaiſir ! enfin celui que nous deſirions arriva : nous nous rendîmes tous au clocher, un ſilence profond annonçait l'intérêt général ; nous arrivâmes à la porte brûlant d'impatience, & palpitant de joie ; j'ouvre : celui qui portait la lanterne ſourde en tire promptement la lumiere. Dieux ! quel objet frappe notre vue... Un vilain marmiton craſſeux, tapi dans un coin, nous roulant des yeux comme un chat pris au traquenard. Le bon tableau ! l'étonnement était peint différemment ſur chaque figure, ſelon la comparaiſon qu'il faiſait de cet affreux cuiſtre avec l'idée charmante qu'il s'était faite d'une beauté toute céleſte ; enfin, comme cette ſcene agiſſait à-peu-près de même ſur tous les eſprits, le profond ſilence où chacun était fut tout-à-coup rompu par un éclat de rire univerſel. Le pauvre marmiton était le ſeul qui ne riait pas ; ne ſachant ce que cela voulait

dire, & comment tout cela finirait, il s'était resserré dans un coin du confessionnal, & ne tenait pas une place grande comme la main, lorsqu'il me vint l'idée la plus folle qu'on puisse imaginer.

Mes Freres, il n'est pas ici question de rire, dis-je avec le plus grand sang froid; nous tenons notre plus grand ennemi; c'est l'esprit tentateur, c'est le démon de la chair; & en effet, il sentait furieusement la graisse : mon avis est, comme nous n'avons pas l'honneur d'être Prêtres, que nous allions chercher nos Peres, qui viendront ici en procession; ils ont le pouvoir de se saisir de lui; ensuite ils nous le livreront après l'avoir fait bouillir dans une chaudiere d'eau bénite; nous le jetterons au feu afin d'en être délivrés pour jamais : gardez-le bien, il est abattu aux pieds du Tribunal de la Pénitence, il ne peut vous échapper.

Miséricorde, s'écria le pauvre marmiton! Au nom de Dieu, Frere Cyprien, regardez-moi; je ne suis pas le Diable, je suis Michel votre garçon de cuisine; reconnaissez-moi. Non, tu es le Diable, s'écrierent mes camarades. Eh non, mes Révérends Freres, laissez-moi sortir, je vous promets de vous donner votre portion double pendant quinze jours,

& de vous faire boire du vin de notre Révérend Pere Supérieur. A ces bonnes raiſons nous commençâmes à croire qu'il n'était pas ſi diable qu'il était noir, & nous promîmes de l'abſoudre s'il voulait nous confeſſer ce qu'il étoit venu faire dans le clocher. Après nous avoir bien demandé le ſecret, que nous lui promîmes, il nous avoua que n'étant lié par aucun vœu, il n'avait pas les graces de l'etat, & que le demon d'incontinence le tourmentant chaque jour, il venoit tous les ſoirs au même endroit avec une fille qu'il nous nomma, & avec laquelle il devoit ſe marier auſſi-tôt qu'il aurait amaſſé quelque argent Après nous être conſultés, nous le laiſſâmes aller ; mais au lieu de retourner à ſa chambre, il nous guetta, & decouvrit nos myſteres. Comme il ne comptait pas trop ſur notre diſcrétion, il reſolut de nous prévenir en apprenant tout au Supérieur ; il le fit, & s'y prit ſi bien, que ſans que nous nous en apperçuſſions, il le rendit temoin de nos pieux exercices.

La pénitence la plus ſévere nous fut impoſée, & nous reçûmes la plus vigoureuſe diſcipline pendant pluſieurs jours ; enfin, révoltés de cette cruauté, nous réſolûmes tous de jetter ce qu'on appelle *le froc aux orties*. Nous allâmes

nous réfugier aux pieds de l'Evêque ; nous lui avouâmes nos fautes, & en lui apprenant notre répugnance pour l'etat monastique, nous le suppliâmes d'employer son autorité auprès de nos parents.

C'etait M. de M... Prélat d'un esprit éclairé & d'une conduite exemplaire ; il nous promit d'user de tout son pouvoir, & se joignit même aux Magistrats qui interposerent leur autorité pour faire cesser cette tyrannie ; enfin nous fûmes tous reintégrés dans nos familles : vous assurer que nous y fûmes bien reçus, vous auriez peine à le croire. Pour moi, je fus envoyé à Paris par le coche D . . . avec six chemises, un habit de drap brun, & deux paires de bas drapés : j'étais adressé à mon oncle, qui me fit travailler dans ses bureaux : je ne me sentais pas plus de vocation pour cet état que pour la vie religieuse : aussi je résolus de le quitter à la premiere occasion. J'étais encore bien jeune ; mais comme le goût du plaisir avait germé de bonne heure en moi, il avait déja jetté de profondes racines dans mon cœur ; je ne voyais pas une femme, passablement jolie, sans ressentir la plus vive émotion : une entr'autres avait prodigieusement échauffé mon imagination : c'était la femme d'un Garde du Roi, qui, n'ayant pas

assez de bien pour se soutenir dans son état, était obligé de le quitter, & sollicitait un emploi en province : grande, fraîche, brune & piquante, la volupté faisait le fond de sa figure, & ses yeux semblaient promettre tous les plaisirs que ses charmes faisaient desirer.

Chaque fois que je m'étais trouvé dans le cabinet de mon oncle à l'arrivée de cette aimable solliciteuse, j'avais remarqué qu'il s'était toujours hâté de me congédier, & que les laquais ne laissaient plus entrer personne ; je m'étais bien résolu de m'éclaircir sur les soupçons que me causaient ces visites fréquentes, & la solitude qu'on y cherchait.

Un jour que mon oncle m'avait renvoyé avec une besogne qui devait m'occuper au moins deux heures, je me dépêchai si bien, qu'elle fut achevée en trois quarts d'heure, & j'allai la porter sur le champ, comme il me l'avait recommandé ; on ne m'attendait pas sitôt : j'entrai sans précautions, & je n'eus rien à desirer sur l'éclaircissement que je cherchais. Mon oncle, heureusement, était encore en robe de chambre, ce qui lui fut très-commode ; pour la Dame, n'ayant pas eu le temps de réparer le désordre où je l'avais surprise, elle prit le parti de rester sur le canapé où elle

elle était, en feignant de revenir d'un évanouiſſement. Mon oncle ſaiſit ſur le champ ſon idée : Madame, dit-il, s'eſt trouvée fort incommodée, elle eſt un peu mieux ; voyez s'il n'y a perſonne pour lui donner le bras & la mener à ſon caroſſe. J'aurai cet honneur, répondis-je en préſentant le mien, & je la conduiſis à ſa voiture, où je montai avec elle : il était tout ſimple de ne la pas quitter dans l'état où elle paraiſſait être. J'avais ſoin de m'informer ſouvent de ſa ſanté, & à chaque fois je m'emparais de ſon bras pour mieux m'en aſſurer ; elle ſe plaignit d'un grand mal d'eſtomac : je l'aſſurai que j'avais ſouvent éprouvé que la main appliquée deſſus ſoulageait infiniment ; j'ajoutai que la mienne avait une vertu toute particuliere. En propoſant ce remede je l'exécutai ; on convint au bout d'un moment qu'il y avait du mieux ; j'aſſurai que la guériſon ſerait entiere ſi je l'avais d'abord miſe à nud : un ſourire qu'on fit pour toute réponſe à ma recette n'annonçait pas qu'on la refuſait : en pareil cas ne pas refuſer, c'eſt accepter ; & je profitai de la permiſſion tacite. Comme je prétendais que le mal était cauſé par des vents, à meſure qu'ils changeoient de place, je promenais auſſi ma main. Enfin le ca-

roſſe arrêta ; la cure était trop avancée pour quitter la malade : je montai chez elle. En entrant elle ſe jetta ſur un lit de repos, de ſatin aſſez fanné pour faire imaginer que les autres meubles avaient été achetés à ſes depens ; je l'y ſuivis, & la guériſon fut complette ; mais cependant après être trois fois retombée dans des évanouiſſements pareils à celui qu'elle avait eu chez mon oncle. Il me demanda avec aſſez d'humeur, lorſque je fus de retour, comment j'avais laiſſé la malade : je répondis, ainſi que nous en étions convenus, que s'étant trouvée beaucoup mieux, elle avait continué à faire quelques viſites, & que je l'avais quittée à moitié chemin. Cette réponſe diſſipa l'inquiétude que mon abſence avait fait naître, & mon travail, qu'il avait commencé par trouver très-mauvais, fut trouvé très-paſſable.

Je continuai mes viſites à la malade : elle s'en trouva bien, & moi auſſi.

L'emploi ne tarda pas d'être accordé au mari, qu'on ne demandait pas mieux que d'éloigner. Comme on était fort mal logé, on loua un appartement convenable : il m'arriva, pendant le déménagement, une hiſtoire qui mérite bien de n'être pas oubliée.

Mon oncle était allé voir ſa Dame de

grand matin pour profiter du temps où le mari était allé à Verſailles faire ſes adieux à quelques-uns de ſes anciens camarades : je ſongeai auſſi de mon côté à ne pas perdre cette occaſion, ne ſachant pas que la place était priſe : heureuſement notre amie commune était debout auprès de la fenêtre, elle me vit arriver. Bon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà mon mari déja de retour ; il ſe ſera douté de quelque choſe ; je ſuis perdue s'il vous trouve ici ! Ce mari tout-à-fait débonnaire avait cependant été peint, pour rendre la choſe plus touchante, comme un jaloux, un furieux, un homme à tout tuer : mon oncle ſe crut déja mort.

Je vous ai dit que c'était pendant le déménagement ; il y avait un paquet de matelas tout prêt à être tranſporté ; on n'imagina rien de mieux pour mon oncle, que de le rouler dans un de ces matelas, & de l'entortiller avec une couverture ; un ſigne que l'on me fit en entrant me fit entendre en partie ce dont il était queſtion, & l'on m'expliqua le reſte tout bas en quatre mots. L'idée de mon oncle roulé dans un matelas penſa me faire étouffer de rire ; il me prit ſur le champ une fantaiſie unique : ce fut, au mépris des anciens ſervices du vieux lit de repos où était mon oncle, de lui

préférer le paquet de matelas où était mon oncle : je n'eus pas plutôt fait part de cette idée folle à Madame de . . . . . qu'elle la trouva délicieuſe , & ſe mit en devoir de l'exécuter. Nous y procédions de bonne grace , & mon pauvre oncle , qui enrageait de tout ſon cœur , eût ſans doute été étouffé par le poids du plaiſir, ſi le véritable Amphitrion ne fût arrivé. Comme il était , ainſi que je vous l'ai dit , de complexion très-commode , il ne fut point fâché de me trouver chez ſa femme , & il nous laiſſa achever paiſiblement dans une autre chambre ce que ſon arrivée avait ſi mal à propos interrompu. Il s'aviſa , pendant ce temps-là , de faire enlever les matelas , & mon oncle fut jetté dans la charrette avec les autres meubles : malheureuſement le Charretier, qui était ivre , accrocha une borne qui renverſa la voiture ; les meubles furent culbutés , & le paquet où était mon oncle venant à ſe défaire en roulant, offrit aux yeux du peuple amaſſé une groſſe perruque , un petit homme & des gants blancs. Il était auſſi étonné de ſe trouver dans le ruiſſeau , que les ſpectateurs l'étaient de l'y voir ; & les efforts impuiſſants qu'il faiſait pour ſe déſemmailloter de la couverture, achéverent de déterminer les huées de

tous les assistants. Le Garde du Roi m'avait invité d'aller voir le nouvel appartement de sa femme ; nous avions suivi de loin la charrette, & nous arrivâmes assez à temps pour aider mon oncle à se dépêtrer de sa couverture ; mais sa honte & sa confusion n'en furent que plus grandes lorsqu'il nous eut reconnus ; de notre côté nous ne pouvions retenir nos éclats de rire, ce qui le fit imaginer que nous étions complices du méchef & de l'accident qui lui arrivait. Il nous quitta la rage dans le cœur, en formant mille projets de vengeance : il ne tarda pas à l'exécuter : le Garde du Roi perdit son emploi, sa femme ses meubles, & moi je fus mis à S. Lazare, sans autre forme de procès. Il y avait six mois que j'y étais, lorsque je suis parvenu à escalader les murailles ; je me suis trouvé dans le jardin où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, & d'où vous avez eu la bonté de me retirer. Ma liberté est votre ouvrage, & je me flatte que vous voudrez bien l'achever après l'avoir généreusement entreprise : mon oncle vous aime sans doute ; (hélas ! qui pourrait s'en défendre ?) vous lui persuaderez aisément que je ne suis coupable de rien qui ait pu m'attirer sa haine & la punition que je viens d'éprouver ; car il fau-

dra feindre d'ignorer tout ce que je viens de vous apprendre : il ne me le pardonnerait jamais.

Le neveu de Durillon était de la plus jolie figure, sa taille était élégante, & l'état où il était ne diminuait rien aux agréments de sa personne : il avait une de ces physionomies nobles qui sont toujours au-dessus des idées que l'on prend sottement des gens d'après leurs habits ; &, quelque brillante qu'eût été sa parure, on n'aurait jamais fait attention qu'à sa personne.

Les graces naturelles avec lesquelles il nous avait conté son histoire avaient achevé de me déterminer : je l'assurai que j'avais pris le plus vif intérêt à tout ce qui le regardait, & je n'exagérai rien sur les sentiments qui se développaient dans mon cœur ; l'envie que j'avais de lui plaire était seule capable de m'y faire réussir : son intrigue avec la femme du Garde du Roi n'avait rien qui dût m'alarmer, & la façon même dont il nous l'avait contée m'assurait que son cœur n'y avait eu aucune part. Je parviendrai facilement, me dis-je, à effacer le souvenir de ses plaisirs passés par des plaisirs présents.

Je le quittai dans cette flatteuse espérance pour aller trouver son oncle, qui

ſe mit à rire dès qu'il m'apperçut : j'augurai bien de cette heureuſe diſpoſition, & j'en profitai pour lui expoſer le ſujet de ma miſſion. Il eſt déja pardonné puiſqu'il vous intéreſſe, me répondit obligeamment Durillon, & vous pouvez me l'amener quand vous voudrez.

Mais comment diable, ajouta-t-il, ſe trouve-t-il toujours comme tombé des nues pour me tirer des aventures où je me trouve? Je lui expliquai comment, étant parvenu à eſcalader les murs de S. Lazare, il s'était trouvé dans le jardin de ſa petite maiſon qui en était voiſine.

Durillon me conta ſans myſtere l'aventure du matelas, & nous en rîmes ſur nouveaux fraix : j'allai porter ces heureuſes nouvelles à Randoncourt, & je l'amenai à ſon oncle, qui le reçut avec bonté.

Cette aventure me lia plus étroitement avec Durillon : il n'avait point oublié ſes prétentions ſur moi, & les efforts qu'il avait inutilement tentés dans le jardin lui tenaient au cœur ; il crut devoir s'y prendre autrement, & il m'envoya une declaration d'amour à la Financiere, c'eſt-à-dire, une reſcription de deux cents louis ſur ſon Caiſſier, avec une promeſſe d'un contrat de cent piſtoles.

J'étais ſans fortune ; Randoncourt n'avait que des plaiſirs & un grand fonds de

tendreſſe à m'offrir ; d'ailleurs c'était lui que ſon oncle avait chargé de cette négociation : comment refuſer ? Je me rendis donc aux preuves d'amour de Durillon ; ſon neveu me preſſa de lui en donner de celui que je n'avais pu lui cacher : j'étais en train de me rendre ; je venais de céder aux propoſitions de l'oncle ; comment réſiſter à celles du neveu ?

Randoncourt eût peut-être dû me paraître plus vif que tendre, plus ardent que délicat, dévoré de trop de deſirs pour chercher à les ſatisfaire par degrés ; il ignorait encore cet art voluptueux de détailler les charmes, mais il s'occupait de tout eſſentiellement, & laiſſait à ſes tranſports le ſoin d'en faire l'éloge.

Nous n'eûmes point de ces converſations tendres & délicieuſes qui rempliſſent ſi agréablement les intervalles, parce que nous n'eûmes point d'intervalles ; un moment de méditation ſur les plaiſirs que nous venions de goûter ſuffiſait pour en préparer de nouveaux ; la rapidité de ſes careſſes me les eût fait prendre pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité, & je crois qu'elles auraient été éternelles, ſi l'oncle, qui s'impatientait de n'avoir point de réponſe de la commiſſion dont il avait chargé ſon neveu, ne fût venu lui-même en apprendre le ſuccès.

Le plaiſir m'avait laiſſé un reſte de tendreſſe, une impreſſion de volupté dont Durillon ſe fit honneur, & cette idée le rendit très-ſatisfait de la diſpoſition où il me trouva ; ce ne fut pas cependant ſans peine que je vis ſon neveu contraint de lui céder la place, & l'événement juſtifia mes regrets. Si j'en avais eu une opinion plus avantageuſe, il ne m'aurait pas été poſſible de la garder long-temps ; avec quelque adreſſe que Durillon diſſimulât ſon malheur, quelques éloges qu'il prodiguât à mes charmes, il ne put me cacher long-temps le peu d'impreſſion qu'ils faiſaient ſur lui. Bon Dieu ! que la façon de louer du neveu était différente ! Comme ſon état ne m'intéreſſait que médiocrement, je pris le parti d'en plaiſanter : la raillerie acheva de l'anéantir. Ne ſachant quel parti prendre, il eut recours à l'excuſe ordinaire, la trop vive ardeur... excuſe ſi uſée, qu'il n'y a plus que les ſots qui s'en ſervent, & les dupes qui s'en paient.

Quelque déconcerté que Durillon fût de ſon aventure, il fut encore plus étonné de la façon dont je la prenais ; la réputation que j'avois ne s'arrangeait pas dans ſa tête avec cette tranquille indifférence qu'il me voyait : aux

diverses questions qu'il me fit pour en pénétrer la cause, je fis quelques réponses delicates, & même presque tendres, qui parurent le satisfaire ; il se piqua même de générosité, & pretendit que je ne devais rien perdre au malheur qui lui arrivait ; il s'offrit de me dédommager par ces menus détails de l'amour, ces riens charmants lorsqu'ils précedent ou suivent une occupation plus sérieuse, mais qui ne furent jamais faits pour en tenir lieu : quoi qu'il en soit, je m'y prêtai, moins par goût que par complaisance.

L'air distrait que je ne pouvais m'empêcher d'avoir, loin de rebuter Durillon, lui fit sans doute, par vanité, redoubler ses soins ; comme il était le plus grand homme du monde pour les petites choses, il me força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention il me conduisit à l'intérêt ; dès qu'il s'apperçut que je commençais à en prendre, il le partagea bientôt, & son imagination le montant à mesure que la mienne paraissait s'échauffer, sa générosité se trouva récompensée par un miracle auquel il ne s'attendait pas plus que moi ; enfin, le soin qu'il avait pris de mes plaisirs, devint la source des siens.

Durillon me quitta triomphant, &

m'assura que je n'aurais à me plaindre de lui d'aucun côté ; j'eus effectivement lieu d'en être contente ; mais la contrainte où j'étais obligée de vivre, & qui m'empêchait de me livrer toute entiere à l'amour que j'avais pour Randoncourt, diminuait beaucoup la satisfaction que j'aurais pu goûter dans l'abondance où je vivais.

Née vive, & habituée à ne connaître d'autre loi que mes desirs, je souffrais avec impatience l'espece de servitude où je me voyais réduite: Randoncourt ne la supportait pas plus patiemment que moi, & nous résolûmes de nous affranchir de cet état de dépendance.

Le seul obstacle qui s'opposait à notre résolution, était le peu de fortune que nous avions ; nous ne voyions pas de moyen plus convenable pour l'augmenter que d'enlever à notre oncle une somme assez considérable pour vivre dans un pays étranger, & nous mettre à l'abri de ses poursuites ; la force ouverte eût été difficile & dangereuse : après avoir long-temps ruminé différents stratagêmes, voici celui auquel nous résolûmes de nous arrêter.

Durillon, outre le penchant invincible qu'il avait pour les femmes, était crapuleux, & avait la noble habitude

d'aller chercher des plaisirs obscurs au quatrieme étage.

Nous eûmes bientôt découvert une de ces maisons où il se rendait le plus souvent à pied, & où il passait une partie de la nuit : la connaissance de la maîtresse de ce réduit infame ne fut pas difficile à faire ; Randoncourt ne lui eut pas plutôt fait part de notre projet, qu'elle s'y prêta de la meilleure grace du monde, moyenant une douzaine de louis qu'elle partagea avec deux braves qui étaient utiles à notre dessein, & la promesse de cent autres après la réussite : l'exécution suivit de près notre résolution. Dès le surlendemain Durillon alla chez cette femme pour voir si elle n'avait rien de nouveau ; elle avait eu soin d'y faire trouver une jeune fille de treize ans, telle que ce vieux libertin les demandait : il en fut si content, qu'il voulut y souper & y passer la nuit ; mais à peine venait-il de se mettre au lit, que les deux braves enfoncerent la porte. Ah, Dieu, ma fille ! s'écria l'un d'eux, en quel état vous vois-je ? qui vous a conduite ici ? quel est ce monstre avec qui je vous trouve ? il va payer de sa vie l'affront qu'il fait à notre famille. Ayez moins d'emportement, mon frere, reprit l'autre, la vengeance à laquelle vous

vous voulez vous porter eſt juſte, mais il ne faut pas s'y livrer ſur le champ, afin de la rendre plus complette.

Inſtruiſez-nous, Lucette, par quel accident vous vous trouvez dans ce lieu infame ? n'ayez point de peur, nous ſommes perſuadés de votre innocence; raſſurez-vous, & nous apprenez la vérité. La petite fille, qui était parfaitement inſtruite, ſe mit à pleurer, & dit qu'elle avait été enlevée au milieu de la rue, en revenant de chez ſa maîtreſſe; qu'elle avait été conduite en cette maiſon; qu'on lui avait promis qu'elle allait être mariée à un Monſieur qui lui ferait ſa fortune; qu'on l'avait miſe au lit avec ce Monſieur: & continuant à pleurer, elle conte avec une ingénuité feinte tout ce qui lui était arrivé. Un rapt! un viol, s'écria le prétendu oncle! qu'on aille chercher la garde & un Commiſſaire, nous apprendrons à Monſieur à reſpecter l'innocence & l'honneur des familles. Pendant ce diſcours, le prétendu pere s'était ſaiſi de Durillon, & voulait abſolument l'étrangler; il avait beau proteſter que tout cela était faux, que la D... P.... était une malheureuſe, qu'il avait bien payée, & que la petite fille était de la meilleure volonté du monde, & hors d'état depuis long-temps d'être

violée : Dieu vengeur, s'écria le pere ! il ose joindre l'insulte à la violence ! non, laissez-moi faire, il ne mourra que de ma main....... Un peu de patience, mon frere, la Justice vous rendra raison de cet outrage ; allons promptement, un Commissaire, la garde ..... Durillon, qui vit bien que tout cela ne pouvait que tourner fort mal, & qui d'ailleurs craignait l'éclat, tacha, par les termes les plus soumis, d'appaiser ces parents irrités.

Ecoutez, Messieurs, vous me paraissez des gens d'honneur & d'esprit, & vous savez, ainsi que moi, leur dit-il, que l'état où se trouve Mademoiselle votre fille est sans remede ; l'éclat que vous voulez faire ne servira qu'à rendre public son déshonneur & le vôtre ; si vous voulez être raisonnables, je me charge de la marier avantageusement, & de lui faire présent d'une dot honnête.

Nos deux coquins, qui n'attendaient autre chose que cette proposition, se radoucirent un peu ; nous vous quittons du premier soin, répondit l'oncle ; nous nous chargeons d'établir notre fille à notre fantaisie ; pour ce qui est de la dot, voyons ce que vous êtes disposé à lui donner. J'ai sur moi environ cent louis, reprit Durillon ; c'est en vérité tout ce

que je puis faire. Vous vous moquez de nous, dit l'oncle en colere ; vous étes un insolent ; allons, nous vous apprendrons à qui vous avez affaire... Eh! mais, Messieurs, point de colere : je vais vous faire un billet de cent autres louis. Nous voulons dix mille écus, ou point d'accommodement.

Le pere, qui avait fait suspension pendant le traité de paix, voyant que Durillon ne se décidait pas, le reprit au collet pour le mieux persuader, & tirant son épée : je suis las, dit-il, de tous ces pour-parlers ; & à quoi bon remettre aux longueurs de la Justice le soin d'une vengeance que je puis satisfaire moi-même & sans éclat. Durillon se crut mort, & tombant aux pieds du pere, il lui promit tout ce que l'on demandait ; celui-ci se fit encore prier long-temps, & ne se rendit qu'après avoir reçu les cent louis, pour surcroît de consolation.

Il ne fallait pas moins qu'une situation si pressante pour tirer de Durillon une somme si considérable ; d'ailleurs il projettait à son tour d'aller porter sa plainte chez le premier Commissaire, dès qu'il serait libre ; mais ceux qui le tenaient en savaient autant que lui, & ne le lâcherent qu'après que le Caissier

de Durillon leur eût compté la reſcription de 30 mille livres, qu'ils nous remirent ſur le champ, avec plus de bonne foi que je ne leur en aurais ſoupçonné : il eſt vrai qu'ils oublierent de nous parler des cent louis qu'ils avaient reçus de plus, & que nous leur avions promis.

Sitôt que Durillon fut relâché, il fit ſes pourſuites ; mais la femme qui s'y était attendue avait pris la fuite avec ſes deux compagnons.

Durillon vint chez moi le lendemain de cette aventure ; il avait un air de triſteſſe dont je feignis de ne me point appercevoir, & contre ſon ordinaire, il n'y reſta heureuſement que peu de temps.

J'avais tout diſpoſé pour partir le ſoir même ; ayant vendu tous mes meubles & ramaſſé l'argent que j'avais, nous nous trouvâmes, avec le montant de mes bijoux, environ cinquante mille francs, avec leſquels nous partîmes pour Bruxelles.

Il convient cependant de dire, pour la juſtification de Randoncourt, que les trente mille francs que nous emportions à ſon oncle, étaient le montant de ſa légitime, dont il n'avait jamais pu rien tirer de ce vieux avare qui était ſon tuteur.

Nous faisions route avec diligence & nous étions déja arrivés à Valenciennes : pendant qu'on mettait les chevaux à la chaise, j'allai voir Madame de V......., une de mes amies, qui, depuis peu, était venue trouver en cette ville son mari, qui y avait obtenu une place importante ; je ne m'étais proposé que de l'embrasser, & de partir sur le champ : Randoncourt devait venir me prendre chez elle. Je passai les premiers moments sans inquiétude ; mais voyant qu'il y avait plus de deux heures que je l'attendais, j'envoyai savoir à la poste ce qui pouvait retarder notre départ. Dieu ! donnez-moi plus de force pour raconter ce malheur accablant, que je n'en eus alors pour le soutenir.

Comptant trop sur la sécurité de l'oncle de Randoncourt, nous n'avions pris aucunes précautions dans notre fuite ; Darillon était venu chez moi un instant après notre départ, & il avait appris sans difficulté que son neveu & moi venions de monter dans une chaise, & de partir avec des chevaux de poste ; il y courut, pour s'informer de la route que nous avions prise ; & ayant appris que c'était celle de Bruxelles, il avait envoyé après nous un Exempt & plusieurs Archers, qui, courant à franc

étrier, nous atteignirent, comme je l'ai dit, à Valenciennes. Ils avaient trouvé Randoncourt qui faisait mettre des relais à la chaise, & ils s'en étaient servis pour la remmener, n'ayant pu lui faire avouer ce que j'étais devenue.

Sans examiner combien la vengeance de Durillon était juste, je ne songeai qu'à la mienne, & je jurai qu'il mourrait de ma main : s'il eût été présent, il n'est pas douteux que je l'eusse poignardé sur le champ.

Je partis pour Paris, où j'appris facilement en arrivant que Durillon avait fait remettre son neveu à Saint Lazare ; il était clair que la somme dont on l'avait trouvé muni était celle qui lui avait été extorquée, & Randoncourt n'avait pas même fait la moindre difficulté d'en convenir.

Le temps que j'avais mis en chemin ayant un peu calmé mes premiers emportements, je songeai plutôt à délivrer mon amant qu'à le venger ; ce fut la résolution à laquelle je m'attachai ; elle n'était sans doute pas aisée à exécuter : mais lorsqu'on est femme, & qu'on veut bien fermement ce que l'on a entrepris, il est bien rare qu'on ne réussisse pas : voici comment je m'y pris.

Aussi-tôt que je fus arrivée à Paris,

je m'habillai en homme, & j'allai trouver le Pere Supérieur de Saint Lazare ; je me jettai à ſes genoux, & d'un air contrit & pénitent, je le ſuppliai de vouloir bien recevoir dans ſa maiſon un jeune homme que la grace avait touché, & qui déteſtant ſes égarements, venait en faire pénitence, & ſe réconcilier avec la miſéricorde divine. L'air pénétré dont je prononçai ces paroles, toucha le bon Pere, & une bourſe aſſez honnête que je le priai d'accepter pour ma penſion, acheva de le déterminer à me recevoir.

Pendant ſix ſemaines que dura ma retraite j'étais toujours aux exercices de piété avant les autres, & je n'en ſortais que long-temps après eux ; cette ferveur me gagna l'affection du bon Supérieur, & il me faiſait, depuis quelques jours, venir tous les ſoirs dans ſa chambre, où il m'entretenait dans les bonnes diſpoſitions que je faiſais paraître ; c'était poſitivement ce que je deſirais ; j'avais trouvé le moyen de pouſſer nos entretiens fort avant dans la nuit, & j'avais réſolu un ſoir, lorſque tout le monde ſerait couché, d'obliger, le piſtolet ſous la gorge, le Supérieur à m'ouvrir la chambre où mon amant était enfermé.

Pour ne rien entreprendre au hazard, je lui demandai si parmi les jeunes gens qui faisaient en sa maison une pénitence forcée, il n'y en avait pas un qui s'appellait Randoncourt; j'ajoutai que j'avais été lié avec lui du temps de mes premiers égarements, & que je desirais de tout mon cœur pouvoir le porter à la pénitence ainsi que moi.

Quelles furent ma surprise & ma joie, lorsque j'appris que mon amant était libre depuis deux jours, & que Durillon avait été trouvé étouffé dans son sang! mort digne d'un Financier, & de tous ceux qui se nourrissent du sang des malheureux!

Mon goût pour la retraite finit tout-à-coup, & j'en sortis le lendemain au grand étonnement du bon Supérieur.

J'eus bientôt trouvé Randoncourt, qui s'était logé tout uniment chez son oncle, en attendant l'arrivée de ses autres freres, qui comme vous l'imaginez ne tarderent pas à se rendre à Paris.

L'étonnement de Randoncourt ne pouvait être égalé que par sa joie, & rien ne pouvait surpasser la mienne : c'est toi, chere amie, me dit-il en se précipitant dans mes bras! oui, cher amant, lui répondis-je en le serrant dans les miens; & nous n'eûmes la force que de

prononcer ces paroles ; elles furent suivies de ce silence délicieux, auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénetre, & il ne fut interrompu que par un torrent de caresses.

Revenu de ce premier moment de délices, je racontai à Randoncourt le moyen que j'avais imaginé pour le tirer de S. Lazare ; son étonnement lui laissait à peine la faculté de me marquer sa reconnaissance.

Ce n'est point, me dit-il, par des vaines protestations que je veux vous la prouver ; mon oncle laisse au moins douze cents mille livres de bien : ma part ira bien à deux cents mille livres ; si cette petite fortune peut vous tenter, disposez-en, elle est à vous : je ne vous parle point du don de mon cœur, depuis long-temps il est votre bien.

Vous concevez avec quel transport je reçus cette proposition ; je n'avais jamais conçu l'idée du bonheur que je goûtais. Hélas ! des nuages affreux l'obscurcirent bientôt ; la plus cruelle de toutes les passions, la jalousie, vint l'empoisonner : vous dire que je devins jalouse, c'est vous faire connaître tout ce que je sentis ; née violente & emportée, vous concevez à quels excès me

porta cette horrible frénéfie. Madame de S. Sernin, cette amie chez qui j'avais conduit Randoncourt au fortir du jardin de fon oncle, en fut le malheureux objet; depuis long-temps fon amitié pour elle m'était devenue fufpecte; les careffes mutuelles qu'ils fe faifaient fans conféquence, même en ma préfence, ne me paraiffaient plus innocentes; enfin un morceau de lettre que je trouvai, & que je reconnus pour être de la main de Madame de S. Sernin, acheva de confirmer mes foupçons; j'y vis, quoiqu'il contînt peu de mots, qu'il était queftion de *rendez-vous*; que le mot de *plaifir* y était fouvent répété, mon nom s'y trouvait auffi, & plus bas il y avait, *elle fera bien attrappée;* la rage me faifit le cœur, & fans confulter d'autres mouvements que ceux de ma fureur, je lui écrivis que je la priais de venir me trouver fur le champ; pendant ce temps-là, je me munis de ce qui était néceffaire à ma vengeance: j'avais, fous différents prétextes, écarté tout le monde, & fitôt qu'elle fut arrivée, je fermai la porte fur nous.

C'eft ici, amie perfide, que tu vas recevoir le prix de ton infidélité; il faut prendre ce breuvage que je vais partager avec toi, lui dis-je en lui préfen-

tant un verre où j'avais préparé du poiſon: elle fut long-temps frappée d'un étonnement qui ne lui permettait pas de me répondre ; mais enfin, comme je la preſſais, elle ſe précipita à mes pieds, en me proteſtant qu'elle n'avait jamais été coupable d'aucune perfidie ; qu'elle ignorait ce qui pouvait me porter aux excès où elle me voyait : pour toute réponſe je lui préſentai le poiſon de plus près, & ſans doute dans l'aveugle rage où j'étais, je lui aurais arraché la vie, ſi l'on n'eût frappé à l'inſtant à la porte. L'eſpérance d'être ſecourue rendit les forces à ma tremblante amie ; elle ſe releva, & me ſaiſit le bras en jettant des cris aigus qui obligerent Randoncourt à enfoncer la porte ; car c'était lui qui frappait. Il recula d'horreur en me voyant un poignard à la main; je ne puis rendre compte des différents mouvements qui m'agitaient alors ; mais tournant tout-à-coup ma fureur contre moi-même, j'avalai d'un ſeul trait le verre empoiſonné.

Cette action tira Randoncourt de la ſurpriſe où il était, & mon amie oubliant l'extrêmité où je m'étais portée envers elle, ils ſe jetterent tous deux ſur moi ; mais trop tard, ſi j'euſſe effectivement pris le poiſon : heureuſement la précipitation avec laquelle je m'en

étais emparé, en voyant arriver ma rivale, m'avait fait méprendre de deux verres qui étaient pareils ſur ma toilette; celui qui ne contenait pas le fatal breuvage m'était tombé le premier ſous la main, & au lieu de poiſon j'avais avalé un grand verre d'eau commune. Ce *quiproquo* me ſauva la vie, & les premiers mouvements de fureur étant un peu calmés, les nuages qui obſcurciſſaient mon eſprit, ſe diſſiperent peu-à-peu; je paſſai bientôt de la fureur à la tendreſſe, & je fondis en larmes en me jettant tantôt aux pieds de mon amie, tantôt à ceux de mon amant. Leur juſtification ne fut pas difficile: Randoncourt trouva dans ſes poches les reſtes du funeſte écrit qui avait cauſé notre malheur; il ne contenait autre choſe que les projets d'une fête que l'on voulait me donner, & dont on voulait me ménager la ſurpriſe. Mon repentir fut auſſi vif que l'avait été mon emportement; mais cette ſcene fit une ſi forte & ſi triſte impreſſion ſur Randoncourt, qu'elle éteignit tout-à-coup ſon amour: il me quitta comme un monſtre, comme un tigre avec qui la vie n'eſt point en ſûreté.

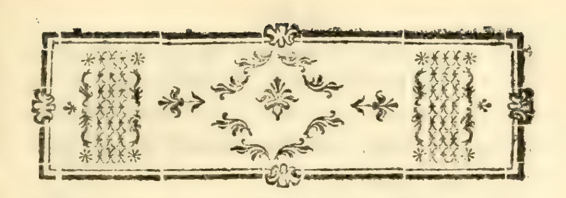
Le plus cruel repentir marche toujours ſur les pas de la vengeance; je gémis

mis bientôt des malheurs où m'avait entraîné ma jalousie fureur, j'en détestai la cause, & je sentis accroître mon amour par mes remords : ils acheverent bientôt de m'accabler. La perte de mon amant ajoutait encore à mes regrets ; je sentais combien je l'avais méritée ; mais je ne pouvais m'en consoler : la vivacité de ma douleur, que rien ne pouvait calmer, me réduisit enfin à l'extrêmité.

Randoncourt n'apprit pas ma situation sans y être sensible ; une lettre touchante que je lui écrivis le détermina à me venir voir : il fut pénétré de l'état où il me trouva. L'amour n'était pas si bien éteint dans son cœur, qu'il ne pût y être rappellé par la compassion ; j'étais trop habituée à y lire, pour ne pas m'appercevoir de ce qui s'y passait : il était lui-même trop vrai pour me le cacher. Mon amie, qui ne lui cédait point en générosité, eut celle de me pardonner ; elle me rendit son amitié sans réserve, & j'eus la satisfaction de voir que le sentiment d'inimitié, que mes emportements avaient excité dans leur cœur, y avait fait une impression moins vive que celle du raccommodement. Cette aventure & la tendresse de Randoncourt, qui devint peu de temps

après mon mari, ſans ceſſer d'être mon amant, me guérirent pour jamais de ces coupables excès de jalouſie, bien différents de cette inquiétude, auſſi douce que tendre, qui anime le plaiſir, & dont l'habitude même eſt un ſentiment.

Fin de la troiſieme Partie.



HISTOIRE DE CECILE.

QUATRIEME PARTIE.

INTRODUCTION.

MON pere épousa Mademoiſelle de C..., plus par inclination que par intérêt; & les motifs qui la déciderent à ce mariage furent précisément tout le contraire : ils vécurent cependant aſſez bien enſemble, & je ſuis le ſecond fils qu'elle lui donna; mais par une préférence injuſte, elle voua toute ſa tendreſſe à mon aîné, & cette prédilection eſt la cauſe de tous mes malheurs.

Mon pere obligé d'être toujours à ſon

régiment pour y remplir la place de Major qu'il y occupait, s'était reposé de notre éducation, ainsi que des affaires domestiques, sur les soins d'une épouse qu'il estimait.

Une espece de Gouverneur qui nous enseignait les mathématiques, & les usages les plus nécessaires, suffisait pour nous disposer à recevoir l'éducation que mon pere se promettait de nous faire donner sous ses yeux; mais un coup de canon détruisit ses projets, & nous l'enleva à la bataille de Fontenoy.

Ma mere, dont les bons procédés de mon pere avaient enfin gagné le cœur, donna des larmes sinceres à la perte du meilleur des époux: mais son excessive tendresse pour un fils qu'elle idolâtrait, se trouvant sans obstacle, & libre désormais de se satisfaire, cette idée seule suffit pour la consoler. En effet, ce fils chéri fut comblé de présents, accablé de caresses, & les maîtres de toute espece lui furent prodigués.

Il était tout simple qu'il suivît les desseins de mon pere & l'exemple de ses aïeux en entrant au service; mais comment exposer une tête si chere aux dangers inséparables de ce métier, & dont mon pere venait d'être la victime?

On résolut donc de lui faire prendre

le parti de la robe ; je n'en fus pas fâché, parce que j'imaginai que ne demandant pas mieux de se défaire de moi, on ne manquerait pas de m'envoyer à la guerre, marcher sur les pas glorieux de mon pere ; mais il m'eût fallu un équipage convenable, une pension honnête, & tout cela n'aurait pu se faire sans diminuer les dépenses que l'on faisait incessamment pour mon frere ; ce qui n'entrait pas dans les arrangements de ma mere. Elle imagina donc un moyen plus simple, ce fut de me faire prendre le parti de l'Eglise ; j'allais être envoyé au Séminaire, lorsqu'un accident funeste empêcha l'exécution de ses desseins.

Un jour que ma mere était allée avec son fils chéri pêcher à la ligne dans une petite riviere qui passe au bord de notre Château, pendant qu'il s'amusait à lire en se promenant, un poisson entraîna sa ligne au milieu de l'eau ; ma mere qui s'en apperçut la premiere, toujours attentive à lui épargner la moindre peine, fit tout ce qu'elle put pour rattrapper la ligne de son fils que le courant emmenait; mais s'étant trop penchée, elle tomba dans la riviere. Mon frere se mit à crier ; je n'étais pas loin, j'accourus ; peut-on balancer un moment à sacrifier

ſa vie pour celle de qui on l'a reçue ? Je me précipitai dans l'eau, & tandis que mon frere s'occupait à appeller du ſecours, j'eus aſſez de force & de bonheur pour ſauver ma mere. A peine fut-elle revenue à elle, qu'elle demanda ſon cher fils : il eſt allé vous chercher du ſecours, lui répondis-je avec indignation. Le reproche que vous voulez me faire de celui que vous m'avez donné, me dit-elle froidement, en ôte tout le prix.

O nature ! vos droits ne ſont-ils pas immuables? ces droits ſacrés ſont-ils donc auſſi ſoumis aux caprices de l'eſprit humain? Ce diſcours de ma mere, que je n'avais pas plus prévu que je l'avais mérité, me perça le cœur, & la fievre me prit ſur le champ ; ma maladie devint ſérieuſe : je reſtai pluſieurs jours entre la vie & la mort, & je ne dus ma guériſon qu'à ma grande jeuneſſe & à la force de mon tempérament.

Je n'avais pas ceſſé de demander des nouvelles de ma mere ; on m'avait toujours répondu qu'elle était incommodée; mais ſitôt que je fus en état de ſortir de ma chambre, je voulus courir à la ſienne : on m'en empêcha. Je crus qu'elle avait défendu qu'on m'y laiſſât entrer ; cet excès de dureté me pénétra l'ame

du plus vif chagrin ; mais quelle fut ma douleur, lorſque j'appris qu'elle était morte ! Grand Dieu ! qui liſez dans les cœurs , vous vîtes dans le mien la profondeur de mon affliction : on crut la diminuer en m'apprenant les diſpoſitions avantageuſes qu'elle avait faites en faveur de mon frere. Quoiqu'elles me réduiſiſſent à ma ſimple légitime , je n'y fis pas la moindre attention. Je ne vis point dans mon frere l'uſurpateur de mon bien, je n'y vis que le bourreau de ma mere , & ce fut à ce titre affreux que je lui vouai une haine éternelle.

Il me fit à l'inſtant tranſporter chez un de mes amis, où ma convaleſcence fut longue, malgré les ſoins que l'on prit de moi, parce que le ſombre chagrin qui s'était emparé de mon ame s'oppoſait à ma guériſon ; enfin il ſe diſſipa : je revins à la vie , & ce fut l'amour qui m'y rappella.

Une jeune perſonne qui me l'avait rendue par ſes ſoins , fut celle à qui j'en fis le premier hommage ; la pitié l'avait d'abord intereſſée pour moi , la reconnaiſſance m'avait attaché à elle , & avec ces deux ſentiments deux jeunes cœurs vont bien loin.

HISTOIRE
DE CECILE.

L'Aimable Cecile était, comme moi, la victime de l'indifférence de ses parents; ils avaient étouffé la voix de la nature, pour n'écouter que celle des plaisirs; accablés de dettes, ne sachant plus où donner de la tête, ils l'avaient abandonnée en fuyant leur patrie. A l'âge de huit ans, sans parents, sans biens & sans amis, celui chez qui j'étais avait eu pitié de son état, & avait pris soin de son enfance : il l'avait remise entre les mains de sa femme, & lui avait procuré toute l'éducation que sa fortune lui avait permis de lui donner.

Cecile marquait sa reconnaissance par les soins infatigables qu'elle prenait du ménage de son bienfaiteur; elle n'était pas née pour l'avilissement de cet état; mais les graces qu'elle y mettait semblaient l'ennoblir, & la bonté de son cœur lui faisait un plaisir d'un emploi si pénible : ce fut à la bonté de ce cœur que je dus les soins dont j'ai parlé, & je les payai de toute la sensibilité du mien.

Mon frere, à qui mon ami, qui était celui de toute notre famille, ne pouvait refuser l'entrée de sa maison, ne fut pas long-temps à s'appercevoir de ma tendresse pour Cecile, & d'après cette découverte il ne manqua pas de former des projets sur elle ; ce n'était pas qu'il eût de l'amour pour Cecile, il eût été bien pardonnable : non, son cœur était incapable de ce tendre sentiment, il n'était fait que pour la haine, & son aversion pour moi lui tint lieu de penchant pour ma maîtresse. Il lui fit donc des propositions aussi malhonnêtes que ses sentiments ; Cecile indignée les reçut avec le plus profond mépris, & mon frere résolut de s'en venger.

Il y avait déja long-temps qu'il lui tenait des propos que je ne souffrais qu'avec peine, lorsqu'un soir après souper mon ami me proposa d'aller faire un tour de rempart ; il donnait le bras à sa femme ; je tenais celui de Cecile, lorsqu'en passant sous la porte de la ville, qui était fort obscure, mon frere nous rencontra : il nous reconnut, s'approcha de Cecile & lui fit la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme ; Cecile jetta un cri que la réflexion étouffa sur le champ, crainte de me compromettre, & mon frere fit un éclat

de rire qui me le fit reconnaître ; mais je dissimulai un instant ma vengeance pour mieux l'assurer, & après avoir fait quelques pas, je remis Cecile entre les mains de mon ami sous prétexte de quelques besoins. Je courus après ce scélérat, je l'eus bientôt rencontré : lâche, lui dis je, vous n'osez me montrer la haine que vous me portez, & vous vous vengez bassement sur une femme que j'aime ! c'est ici qu'il faut me payer tous les maux que vous m'avez causés, défendez votre vie : en même temps je mis l'épée à la main, il tira la sienne, & nous fondîmes l'un sur l'autre comme deux dogues acharnés. Il se défendit avec une valeur que je ne lui avais pas encore connue, la haine lui donnait des forces surnaturelles ; mais l'amour outragé, la nature révoltée, le souvenir de la mort de ma mere, qui vint se peindre à mon cœur, le remplirent d'une nouvelle rage : je le pressai avec tant de fureur, qu'il fut obligé de reculer. En rompant quelques pas, le pied lui glissa & il tomba : relevez-vous, lui dis-je, je suis incapable de profiter de cet avantage. Il feignit de faire quelques efforts inutiles, & me dit qu'il s'était démis le pied : je m'approchai en lui tendant la main pour le relever ; mais le monstre me plongea son

épée dans la poitrine. Ah, traître ! m'écriai-je en tombant à ſes pieds.

Cecile, qui avait eu des inquiétudes, & qui les avait communiquées à mon ami, l'avait engagé à me ſuivre ; ils entendirent ce cri & accoururent à mon ſecours : mon frere, qui les apperçut, ſe ſauva à toutes jambes ; il crut entendre tous les archers après lui. Troublé par le crime qu'il venait de commettre, peut-être deja pourſuivi par ſes remords, il oublia que depuis quelques jours un pan de la muraille des remparts était tombé, & courant toujours devant lui, il ſe précipita dans la riviere qui paſſe au pied des murs de la ville, & s'y enſevelit avec ſes crimes.

Cependant on m'avait rapporté à la maiſon ſans connaiſſance, & l'endroit dangereux où ſe trouvait ma bleſſure faiſait croire à tout le monde que j'étais mort ; on attendait le Chirurgien pour ſavoir s'il n'y avait plus d'eſpérance : il arriva, & après avoir ſondé ma plaie, il jugea qu'elle n'était pas mortelle, mais que mon évanouiſſement ayant empêché le ſang de couler, il s'était amaſſé dans la poitrine, & qu'il y avait à craindre que je n'en fuſſe étouffé. Il ajouta qu'il n'y avait qu'un moyen de pouvoir me ſauver, c'était de trouver

quelqu'un qui voulût ſucer ma plaie, & en tirer le ſang caillé.

Cecile, étouffée par l'affliction, était reſtée dans cet anéantiſſement ſtupide, plus effrayant que des cris aigus ; mais auſſi-tôt qu'elle entendit propoſer ce moyen de me ſauver la vie, elle ſortit de cette léthargie, & s'offrit avec tranſport pour me rendre ce ſervice : le Chirurgien craignant qu'elle n'eût pas aſſez de force pour ſoutenir cette opération dégoûtante, la refuſa ; mais elle ſe précipita ſur moi avec une ardeur qui frappa tout le monde.

A peine cette bouche ſi chere eut-elle touché ma plaie, que je me ſentis rappeller à la lumiere ; ſa douce haleine avait réchauffé mon cœur, & porté la vie dans tous mes ſens : quel objet touchant pour moi, lorſqu'en ouvrant les yeux, j'apperçus la tendre Cecile qui ſoutenait ma tête d'une main, & de l'autre attendait le premier battement de mon cœur : ſa bouche était collée ſur ma plaie ; elle eût voulu y ſouffler ſon ame : elle l'inondait de ſes larmes qui ſe mêlaient avec mon ſang.

Que ce ſpectacle était attendriſſant ! tous ceux qui étaient préſents, les mains jointes, les yeux remplis de pleurs, étaient demeurés immobiles,

&

& ſemblaient pénétrés de douleur, de tendreſſe & de reſpect pour une ſcene ſi touchante. O ſenſibilité, douce vie de l'ame ! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais attendri ?

Au bout de vingt-quatre heures le Chirurgien vint lever l'appareil; tout le monde était autour de mon lit, & Cecile, qui ne l'avait pas quitté, ſemblait attendre l'arrêt de ſa vie & de ſa mort; la plaie ſe trouva vermeille : je n'avais pas la moindre apparence de fievre, & la réponſe du Chirurgien, qui paſſait même les eſpérances, remplit toute l'aſſemblée de joie & de ſatisfaction. Je me ſentis plus à mon aiſe après le panſement, & je demandai qu'on me laiſſât repoſer : chacun ſe retira, & je m'endormis; ſur ces heureuſes apparences d'une guériſon prochaine, chacun alla ſe coucher; mais Cecile, avant de monter dans ſa chambre, voulut voir ſi je dormais. Elle s'approcha de mon lit, & pour mieux s'en aſſurer, elle ſe mit à genoux, pour juger de mon ſommeil par ma reſpiration : dans ce moment je fis un mouvement, & en me tournant de ſon côté, je poſai ma tête ſur la manche de ſon manteau de lit : Cecile n'oſa plus ſe retirer, crainte de m'éveiller, & n'ayant pas de ciſeau pour

couper cette manchette, elle se résolut de passer la nuit dans cette attitude gênante, après avoir arrangé de son mieux son mouchoir sous ses genoux. Enfin le sommeil l'accabla vers le matin, & je ne fus pas peu surpris en m'éveillant de la trouver en cette posture ; je lui en demandai la raison, elle me la conta avec cet air tendre & naïf qui lui était si naturel, & qui ajoutait encore à l'intérêt qu'inspirait une attention si délicate : j'en fus si transporté, que je ne pus m'empêcher de la conter à tout le monde, & chacun en parut pénétré.

Ma guérison fut encore plus prompte qu'on ne l'avait même espéré, & je la dus sans doute aux soins de ma chere Cecile. Ma convalescence fut cependant retardée par la peine que me fit la nouvelle de la mort de mon frere ; malgré tous les chagrins qu'il m'avait fait essuyer, malgré l'état où j'étais encore réduit par sa main fratricide, je ne pus me refuser aux sentiments d'une si vive affliction : les circonstances de sa mort étaient si malheureuses ! Non, je ne puis m'empêcher de revenir à cette réflexion accablante : pourquoi les sentiments de l'amour & de la nature, ces seules consolations de la triste humanité, pourquoi n'ont-ils pas les mêmes droits sur tous les cœurs ?

Lorſque ma ſanté fut entiérement ré-tablie, je ne ſongeai qu'à donner des marques de ma reconnaiſſance & de ma tendreſſe à ma chere Cecile, en partageant avec elle la petite fortune dont la mort de mon frere venait de me mettre en poſſeſſion. Je n'avais encore que vingt-quatre ans, mais ayant perdu mon pere & ma mere, je crus ne devoir rendre compte de ma conduite à perſonne.

Je fis part de mes diſpoſitions à Cecile, qui s'y refuſa quelque temps par délicateſſe; mais enfin, vaincue par mes prieres & par ſon inclination, elle ſe rendit à mes inſtances, à condition cependant que nous irions demeurer à Paris, pour éviter les petites mortifications que ſon état paſſé pourrait peut-être me cauſer dans une ville de Province, où les femmes ne verraient pas ſans envie ſa nouvelle fortune.

Cette propoſition était trop de mon goût pour m'y refuſer, & je deſirais, plus qu'elle, m'éloigner des lieux qui, juſqu'alors, m'avaient été ſi funeſtes; j'employai le moins de temps qu'il me fut poſſible à mettre mes affaires en ordre, & nous partîmes pour Paris, après avoir donné des marques de notre

reconnaiſſance au généreux ami à qui nous avions tant d'obligations.

Arrivés à Paris, nous donnâmes les premiers jours au repos, dont nous avions beſoin après tant de troubles & une route de cent lieues; nous employâmes auſſi ce temps à prendre quelques arrangements, pour voir par ordre tout ce que cette Capitale du monde peut offrir de curieux à de jeunes gens arrivés de leur Province : nous eûmes auſſi quelques emplettes à faire, après quoi nous nous livrâmes aux plaiſirs que nous avions projettés. Celui qui flatta le plus Cecile fut la Comédie Françaiſe : elle ne pouvait ſe laſſer d'admirer l'inimitable Actrice qui en fait l'ornement.

Un jour que nous y étions arrivés de bonne heure, j'entendis prononcer mon nom dans une loge voiſine; je me retournai avec la précipitation ordinaire à un homme qui s'entend appeller; & comme je vis qu'on me regardait ſans me parler, je demandai ce que deſirait de moi celui qui m'avait appellé : un Monſieur me répondit que c'était lui qu'on avait nommé, & ajouta obligeamment qu'il était flatté de porter le même nom que moi. Cependant cette conformité de noms lui fit faire plus d'attention à ma figure, & il crut y

trouver des traits qui ne lui étaient point inconnus ; plus il me regardait, & plus il se persuadait que nous étions parents : ce qui le porta à me demander poliment de quelle Province j'étais. Je lui appris que j'étais né à Q...., & fils de Monsieur de V...., Major du régiment de R..... Vous êtes donc mon neveu, s'écria-t-il en sortant de sa loge pour courir à la mienne ? J'en fis autant de mon côté, & nous nous embrassâmes à plusieurs reprises, avec une effusion de cœur qui intéressa tous les spectateurs. Il me demanda si l'aimable personne qui était avec moi était aussi de la famille ; je lui répondis qu'elle en serait bientôt : mais le spectacle qui commença nous empêcha de poursuivre nos questions réciproques.

Après la Comédie, mon oncle m'emmena souper chez lui, & m'apprit comme étant sorti très-jeune de la maison paternelle, où on le croyait mort depuis long-temps, & après avoir passé par différents états, il était actuellement attaché au ministere, & occupait une place supérieure. Il me pria de lui donner des nouvelles du pays : il avait vu la mort de son frere dans les papiers publics. Je lui appris celle de ma mere, & la fin tragique de mon malheureux

frere : il marqua beaucoup de ſenſibilité pour mes malheurs ; mais il ne me parut pas content du mariage que je me propoſais. Il eut cependant toutes ſortes d'égards pour Cecile, & je n'eus pas lieu de me plaindre de l'accueil qu'il lui fit. Il nous invita à revenir dîner chez lui le lendemain ; nous y allâmes : ſes careſſes, ſes attentions, ſes prévenances redoublerent pour Cecile ; tant de marques d'amitié me firent croire qu'il était abſolument revenu de la répugnance que je lui avais trouvé la veille pour notre mariage.

L'eſprit, la beauté, la douceur de Cecile auront fait ce changement, me diſais-je ; qui pourrait réſiſter à tant de belles qualités ! cette penſée eſt ſi naturelle à un amant, que je ne pus m'y refuſer. Le nom de niece qu'il lui donna quelquefois ſervit encore à m'y confirmer.

Cette idée flatteuſe, jointe à celle de mon prochain bonheur, m'inſpira une gaieté que je n'avais jamais reſſentie.

Mon oncle avait raſſemblé pluſieurs perſonnes aimables, dont la plupart avaient des talents ; on propoſa de faire de la muſique : Cecile l'aimait beaucoup, & en ſavait un peu, je l'enga-

geai à chanter quelques morceaux qu'elle ſavait. Après quelques airs d'opéra, elle chanta *Juſques dans la moindre choſe* ; cette romance charmante était dans ſa nouveauté, & Cecile la rendait plus agréable encore : le ſon de ſa voix était le plus touchant que j'aie jamais entendu : en ouvrant la bouche, ſa phyſionomie devenait ſi intéreſſante, ſes yeux devenaient ſi tendres, qu'elle portait la volupté dans tous les cœurs : elle pénétrait juſqu'au fond de l'ame, & y entrait par tous les ſens.

Toute l'aſſemblée parut enchantée, mais mon oncle fut ravi, tranſporté, il ne voulut pas abſolument nous laiſſer aller de toute la journée, & après avoir ſoupé chez lui, il nous renvoya dans ſon caroſſe.

En rentrant chez nous, nous ne trouvâmes point mon laquais, qui compoſait alors tout notre domeſtique ; nous l'attendîmes en vain pendant deux heures : comme il ſe faiſait tard, nous prîmes le parti de nous aller coucher, mais il ſe trouva que mon lit n'était pas fait. Cecile voulut m'aider à le réparer ; nous y travaillâmes en poliſſonnant ; quand elle avait étendu le drap d'un côté, je le tirais de l'autre : la couverture ne fut pas mieux ajuſtée, la courte-pointe fut

miſe la tête aux pieds. Enfin, Cecile impatientée prit un oreiller, & me le jetta à la tête ; je la menaçai de me venger, elle ſe retrancha dans la ruelle : je ſautai par deſſus le lit, je voulus l'embraſſer : en ſe défendant le pied lui gliſſa, elle tomba à la renverſe ſur le lit : ſon mouchoir s'était dérangé, je ne pus m'empêcher de couvrir de ma bouche ce qu'il laiſſait à découvert ; la ſienne voulut proférer quelques reproches, j'eus ſoin de l'en empêcher par de nouveaux baiſers ; le ton dont elle me les faiſait, était plus tendre qu'impoſant, & ſes tendres plaintes, en expirant ſur ſes levres, ſe changerent bientôt en ſoupirs : l'amour qui me donnait des forces, les ôtait à Cecile, & j'abuſai ou j'uſai de ma victoire.

Dans l'état où étaient nos affaires, ce n'était avancer mon bonheur que de quelques inſtants, & il m'avait paru plus doux de le devoir à l'amour qu'à l'hymen ; ſi je l'avais obtenu de l'un, l'autre allait me l'aſſurer pour jamais. Ce tendre raiſonnement, que j'apportai pour excuſe aux reproches de Cecile, la calma ; mes vives careſſes la raſſurerent, & pour nous éviter la peine de faire deux lits, je la déterminai à partager celui à qui j'avais tant d'obliga-

tion. Aux plaiſirs de l'amour ſuccéda un ſommeil voluptueux ; nous y étions encore enſevelis, lorſque j'entendis marcher dans ma chambre ; j'entr'ouvris le rideau ; quelle ſurpriſe & quelle confuſion pour Cecile qui s'était auſſi éveillée ! c'était mon oncle. Mon laquais qui s'était enivré la veille, n'avait pas oſé rentrer & n'était revenu que le matin ; il était dans mon antichambre à attendre mes ordres, lorſque mon oncle était venu me demander : comme il imaginait que Cecile était encore dans ſon appartement, & qu'il n'y avait aucun inconvénient à le laiſſer entrer dans le mien, il ne s'y était point oppoſé.

La confuſion où la viſite de mon oncle me jettait, m'avait interdit ; je ne prononçais que la moitié des mots, que j'avais bien de la peine à trouver : il prit cet embarras pour du ſommeil, & me conſeilla de me rendormir encore une couple d'heure, & ſortit en me promettant de repaſſer au bout de ce temps.

Comme il n'était pas encore jour dans ma chambre, je me flattais qu'il ne s'était apperçu de rien ; Cecile était inconſolable, & ſe reprochait ſa faibleſſe, avec les marques d'une douleur qui m'accablait : la préſence du domeſtique lui donnait encore une autre in-

quiétude ; une commiſſion que j'imaginai de lui donner nous tira d'affaires.

A peine fut-il parti, que j'employai toutes les raiſons que put me fournir ma tendreſſe, pour tacher de la tranquilliſer ; j'y réuſſis pour un inſtant ; mais quand elle vit que mon oncle ne revenait point, elle crut ſa honte certaine, & ſe livra au plus affreux déſeſpoir. Je crus que le ſeul moyen de le calmer, était de réparer le mal qui le cauſait, en célébrant promptement notre mariage.

Je fis tant de diligence qu'avec un peu d'argent tout fut prêt pour le ſurlendemain. Cette nouvelle avait appaiſé les tranſports de Cecile, & la trouvant dans un état plus tranquille, je la laiſſai ſeule, pour aller apprendre à mon oncle les diſpoſitions que je venais de faire pour la cérémonie, & le prier de vouloir l'honorer de ſa préſence. Je ne le trouvai point chez lui ; j'appris qu'il était à Verſailles pour des affaires importantes, & qu'il n'en devait pas revenir avant la fin du mois. Il y avait encore dix jours : dans une autre circonſtance ce délai ne m'aurait pas paru aſſez long pour ne pas attendre ſon retour ; mais le repos de ma chere Cecile m'était trop précieux pour le différer d'un moment. D'ailleurs je ne fus pas

fâché, que dans le cas où mon oncle se serait apperçu de quelque chose, il ne pût revoir Cecile avant qu'elle fût dans un état à l'obliger de lui conserver l'estime qu'il avait marquée pour elle auparavant.

Cependant ma chere Cecile n'avait point cet air de satisfaction que donne l'espérance du bonheur prochain; je lui en demandai plusieurs fois la raison, elle ne put m'en donner aucune, sinon qu'un secret pressentiment lui faisait craindre que ce moment heureux ne fût plus éloigné que nous ne le pensions: je ne vis, dans cette tendre inquiétude, qu'une preuve de l'excessif attachement qu'elle avait pour moi.

Enfin ce jour si desiré arriva; comme je ne connaissais personne à Paris, je n'avais assemblé que ceux qui étaient nécessaires pour servir de témoins: j'avais même été charmé d'écarter cette pompe importune, qui n'est faite que pour la vanité, & qui convient si peu à un hymen dont l'amour est le ministre: son flambeau devait seul éclairer cet heureux jour. Tout était prêt; je donnais la main à Cecile, & plein d'une tendre gaieté, je la raillais sur ses terreurs paniques.

Hélas! elles ne tarderent pas à être

justifiées. Comme nous descendions, un grand homme se présenta à nous, & me demanda si je n'étais pas Monsieur de V......, & si cette Demoiselle ne s'appellait pas Cecile M........? A peine lui eûmes-nous répondu qu'il ne se trompait pas, qu'il me dit qu'il était chargé de deux ordres du Roi pour se saisir de nous : il était suivi d'un homme en robe, qui s'annonçait pour un Commissaire & qui était escorté d'une douzaine de gens mal équipés, qui se mirent en devoir de me prendre au collet : doucement, leur dit le Commissaire, Monsieur a l'air d'un galant homme, qui obéira de bonne grace aux ordres que nous avons à lui signifier : je confirmai ce qu'il venait de dire, & je demandai ce que portaient ces ordres : on ne me répondit autre chose, sinon qu'ils leurs enjoignaient de s'emparer de nous.

Comme je n'avais rien qui dût m'inquiéter, & que je comptais sur le crédit de mon oncle pour justifier mon innocence, je demeurai dans une pleine tranquillité, & je n'eus d'autre inquiétude que celle de voir retarder un moment que j'avais desiré si ardemment.

Mais, Dieux ! quelle fut ma douleur, lorsque je vis qu'on me séparait de

de Cecile ! Il me ſembla qu'on m'arrachait le cœur : nous nous tendions tous deux les bras, ſans pouvoir proférer une parole ; on la preſſa de monter dans un fiacre, & l'on me porta dans un autre, & je l'eus perdu de vue en moins de temps que je ne puis le dire.

Où l'emmenez-vous, m'écriai-je ? je veux la ſuivre.... Quel pouvoir inhumain nous ſépare ? Dieu vengeur ayez pitié de l'innocence opprimée !

Sourds à mes cris, muets à mes queſtions, ces barbares qui me conduiſaient, au lieu de me répondre, preſſaient leur voiture d'avancer.

Chaque pas de chevaux, chaque tour de roue m'arrachait l'ame ; je vis que l'on paſſait les portes de Paris : où prétendez-vous donc me mener ? Quel eſt mon crime ? Il ſemblait que je parlaſſe à des rochers. Enfin, à deux lieues environ, autant que j'en pus juger par les ſouffrances que j'avais éprouvées, & par la diligence du caroſſe, on le fit arrêter, pour me faire monter dans une chaiſe de poſte qui m'attendait ; l'Exempt y prit place avec moi, & un des hommes qui nous avait accompagnés nous ſuivit à cheval.

Au nom de tout ce qui peut vous toucher, Monſieur, dis-je à mon conduc-

teur, lorſque nous fûmes ſeuls, ſi vous êtes ſenſible à la pitié, apprenez-moi ce qu'on va faire de Cecile.

N'ayez point d'inquiétude ſur ſon compte, me répondit-il aſſez poliment, elle ſera bien traitée, & rien ne lui manquera. Ah! Monſieur, que je vous ai d'obligations. Quand pourrai-je la voir?

Elle eſt à préſent dans un Couvent, ajouta-t-il; ſa penſion y eſt aſſurée pour ſa vie, & je doute qu'il vous ſoit jamais permis de la revoir. Jamais, m'écriai-je! A ce mot affreux il me ſembla que le fil de ma vie, qui tenait encore à Cecile, & qui à meſure que je m'en étais éloigné, s'était étendu avec les plus cruelles ſouffrances, ſe rompit tout-à-coup par une ſecouſſe violente: je tombai dans un évanouiſſement dont je ne revins que long-temps après; car en ouvrant les yeux je me trouvai à B........., qui eſt à trente lieues de Paris. Ce fut-là que l'Officier de Police qui me conduiſait me ſignifia que l'ordre dont il était porteur m'en exilait, & me conſignait à Q.........., lieu de ma naiſſance. Lorſque j'y fus arrivé, j'écrivis mon infortune à mon oncle; mais après pluſieurs lettres, j'en reçus une réponſe, où il y avait plus de politeſſe que

de ſenſibilité : il conjecturait que des perſonnes d'autorité, par zele pour mes intérêts, ayant appris le mariage peu convenable que j'étais ſur le point de faire, & déſeſpérant de pouvoir réuſſir par la voix de la perſuaſion, avaient employé leur crédit pour le rompre, & que le ſeul moyen de faire changer mon ſort, était d'y renoncer.

D'y renoncer, m'écriai-je! je renoncerai plutôt à la vie.

De quelle autorité peut-on empêcher qu'un homme libre s'uniſſe, par les ſaints nœuds du mariage, avec une femme vertueuſe, qu'il aime, & dont il eſt aimé? Les Loix ſont-elles faites pour protéger, ou pour opprimer les Citoyens? L'intérêt même de l'état ne le demande-t-il pas?

Plein de ces idées, j'écrivis au Miniſtre un long mémoire, dans lequel je mis peut-être trop de chaleur; quoiqu'il pût en arriver, j'en attendais la réponſe : au bout de peu de jours j'en reçus une de mon oncle, qui m'apprenait que le manque de reſpect qui ſe trouvait à chaque ligne de mon mémoire était regardé comme un crime de leze-Majeſté, en la perſonne de ſon Miniſtre, & qu'il ne me reſtait que le temps de fuir, ſi je

ne voulais être enfermé pour le reste de mes jours.

Je ne puis me rappeller tout ce que je dis en apprenant cette affreuse nouvelle: l'emportement & la fureur le dicterent sans doute.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre ; je pris ce que j'avais de plus précieux, & après avoir, encore une fois, recommandé le soin de mes affaires à mon ancien ami, je partis pour B..... J'y trouvai un vaisseau prêt à faire voile pour la Hollande: comme le choix du pays m'inquiétait peu, je m'y embarquai, & nous partîmes le soir même.

Après cinq jours d'une navigation heureuse, nous arrivâmes à Amsterdam; ce magasin de l'Europe, cette ville si florissante ne fit sur moi aucune impression; tous les lieux où je ne trouvais pas Cecile étaient pour moi des déserts.

Je parcourus quelque temps les villes les plus celebres de la Hollande, avec la même indifférence: accablé de tristesse & d'ennui, je résolus d'aller en Angleterre, & j'y traînai encore avec moi la tristesse & l'ennui.

La vapeur épaisse qui couvre cette isle augmenta ma mélancolie ; tout me déplaisait ; la compagnie m'était à char-

ge ; la ſolitude m'était affreuſe ; la lumiere me faiſait peine ; les ténebres m'affligeaient ; tout m'était odieux : enfin je me devins inſupportable à moi-même, & je réſolus de me délivrer de cet état affreux. Une faible lueur d'eſpérance me retenait encore, lorſque je reçus une lettre de mon ami, à qui j'avais écrit depuis mon arrivée à Londres pour ſavoir des nouvelles de Cecile ; cet écrit fatal m'apprenait qu'elle avait pris le voile dans le Couvent où on l'avait enfermée peu de jours après notre ſéparation ; qu'en faveur de la ferveur qu'elle avait montrée, on avait abrégé ſon année de Noviciat, & qu'elle venait de prononcer ſes vœux.

Ce coup m'abaſourdit ; je ne ſentis point cette douleur aiguë que j'avais éprouvée aux différents malheurs que j'avais eſſuyés ; ſans doute la faculté de ſentir était épuiſée en moi, & je ne me trouvai des forces que pour accomplir le funeſte deſſein que j'avais formé depuis long-temps.

Ma douleur ne manqua pas de me fournir des ſophiſmes qui juſtifiaient ce funeſte deſſein ; quel que ſoit l'amour de la vie, une douleur continue l'affaiblit peu à peu, & le déſeſpoir l'éteint tout-à-fait.

Lorſque je me fus arrêté à cette terrible réſolution, je ſentis un calme intérieur que je n'avais pas éprouvé depuis long-temps. J'étais alors à Douvres; je m'avançai vers le port, d'un pas ferme & d'une ame tranquille. En jettant mes regards ſur les côtes de France, un ſoupir douloureux ſortit du fond de mon cœur, quelques larmes vinrent mouiller mes paupieres; je m'aſſis ſur le rivage, la tête appuyée ſur ma main, je regardais fixement la mer qui allait être mon tombeau: elle était tranquille; un vent frais en agitait doucement la ſurface, & amenait à pleines voiles une barque qui paraiſſait venir de Calais. Helas, me diſais-je! ce ſont peut-être de malheureux proſcrits, qui fuient, comme moi, leur patrie: cette penſée m'intéreſſait pour cette barque, à meſure qu'elle approchait: la pitié, cette vertu des malheureux, ſuſpendait le ſentiment de mes maux. Cependant la barque n'était plus qu'à une demi lieue de la côte, lorſqu'un nuage noir, qui venait derriere moi, obſcurcit tout-à-coup le ſoleil; le vent, qui s'était rafraîchi peu à peu, ſouffla bientôt avec fureur; les flots écumants venaient ſe briſer, en mugiſſant, au pied de la levée où je m'étais aſſis: les vagues, qui

portaient quelquefois la barque jufqu'aux nues, la faifaient à l'inftant difparaître à mes yeux, & je la croyais engloutie dans les abymes de la mer.

Telle eft, me difais-je, la vie des faibles humains ; le calme leur prépare fans ceffe des tempêtes. La malheureufe barque était quelquefois prête à entrer dans le port; j'étendais mes bras comme pour la retenir : il femblait que mon cœur s'ouvrait pour la recevoir ; mais le flot qui l'avait apportée la remenait à l'inftant en pleine mer, & mon cœur fe refermait avec douleur. Enfin une vague plus forte que les autres la jetta dans l'avant-port, mais avec tant de violence, qu'elle fe brifa contre la jettée : le cri de la barque, & les cris de ceux qui étaient enfermés dedans, me percerent l'ame, je me profternai à genoux, & tendant les mains vers le Ciel : Dieu, m'écriai je avec tranfport, fauvez ces malheureux.

Cependant la barque enfonçait fenfiblement ; les vagues étaient fi agitées, même dans le baffin, que perfonne n'ofait s'y jetter pour la fecourir. Un cable qui fe trouva à mes pieds me fournit une idée dont je bénis le Ciel ; j'en pris un bout, & me précipitai avec dans la barque ; un matelot, qui avait

pénétré mon deſſein, mit auſſi-tôt le pied ſur l'autre bout ; heureuſement le cable ſe trouva aſſez long, je l'attachai au beaupré, & tous ceux que la compaſſion avait attirés ſur le port, émus par cette action, mirent la main à l'œuvre, & remorguerent la barque juſques dans le ſecond baſſin. J'étais deſcendu dedans pour y ſecourir ceux dont les cris m'avaient touché ; le premier objet qui me frappa fut une femme évanouie, tenant un enfant dans ſes bras ; je courus à elle ; peignez-vous ma ſituation, ſi vous le pouvez, c'était Cecile.

O bonté divine, qui avez conſervé mes jours contre mes propres fureurs ! ce ſentiment de généroſité que j'avais éprouvé était votre ouvrage : pouviez-vous mieux le récompenſer ?

Mon premier mouvement fut de prendre dans mes bras Cecile & l'enfant qu'elle tenait ſur ſon ſein ; je les portai à terre, ſaiſi de crainte & de joie ; j'étais hors de moi-même, je demandais du ſecours à tout ce qui m'environnait.

Les termes les plus tendres, que j'employais pour rappeller ma chere Cecile à la vie, furent long-temps inutiles, ainſi que mes ſoins. Enfin elle donna quelque marque de ſentiment.

Quelle fut ſa ſurpriſe, en ouvrant les

yeux, de ſe voir entre les bras de ſon amant ! Le ſaiſiſſement qu'elle éprouvait l'empêchait de proférer une parole ; mais me paſſant au col le bras qui lui reſtait libre, elle appuya ſa tête ſur mon cœur, & demeura dans cette ſituation. Je la portai dans la maiſon la plus voiſine, à la ſollicitation de celui à qui elle appartenait, & qui s'était attendri ſur cette ſcene touchante : il était Français, & à ſon accent je jugeai qu'il était de ma Province.

Nous mîmes Cecile au lit ; la fievre la prit un moment après : j'étais à ſon chevet, ſuffoqué par les larmes & les ſanglots que je m'efforçais de retenir. Cecile s'en apperçut : pourquoi me cacher vos pleurs, me dit-elle en me regardant avec des yeux dont la tendre expreſſion n'était point éteinte par la ſouffrance ? pourquoi me priver du plaiſir de me voir ſi parfaitement aimée ? Mes larmes coulent auſſi-bien que les vôtres, mais elles ne ſont que de tendreſſe ; je ne me ſens aucune inquiétude pour mes jours : ils me ſont cependant bien chers, & l'on eſt bien attaché à la vie, quand on y tient par les liens de l'amour & de la nature. Ce fils eſt à vous, ajouta-t-elle en me montrant l'enfant qui avait été trouvé dans ſes bras, & qu'on avait

mis à côté d'elle ; en même temps elle me le présenta : je le pris dans mes bras, il me tendait les siens comme pour me caresser. C'est, continua-t-elle, le fruit d'une nuit de plaisirs, qui nous a coûté bien des larmes ; à ce mot, des sentiments confus, que l'agitation où j'avais été jusqu'alors m'avait empêché de démêler, se développerent tout-à-coup dans mon cœur ; je sentis le plaisir d'être pere, d'être époux, d'aimer, d'être aimé : une satisfaction douce, tendre, voluptueuse, inexprimable, vint effacer le souvenir de mes peines, & s'empara de mon cœur. La joie y renaissait à mesure que la santé de Cecile se rétablissait : elle fut bientôt telle que je pouvais la souhaiter, & les bons soins que nous donnerent les honnêtes gens qui nous avaient si généreusement offert leur maison, y contribuerent beaucoup. Ils s'étaient attachés à nous si fortement, qu'ils ne pouvaient nous entendre parler de les quitter, sans s'attrister véritablement.

Nous nous étions fait mille questions, qui avaient toujours été suspendues par la crainte de fatiguer Cecile, ou interrompues par l'empressement de lui donner de nouvelles marques de tendresse.

Quand l'une & l'autre de ces deux

caufes furent un peu calmées, je la priai de m'apprendre tout ce qui lui était arrivé depuis le moment de notre féparation.

Vous vous rappellez, cher ami, me dit-elle, ce fatal moment où l'on m'arracha de vos bras ; je fus conduite au Couvent de L....., fans avoir pu, pendant tout le chemin, tirer de la bouche de mes conducteurs un feul mot qui pût donner le moindre éclairciffement fur notre fort. Arrivée dans cette retraite, je demandai fi je ne pouvais pas écrire à Monfieur D. V. votre oncle : on me dit que j'étais libre de le faire : je me hâtai de lui apprendre votre fituation & la mienne ; je fis fur le champ porter ma lettre chez lui, & j'en envoyai une pareille à Verfailles, en cas qu'il y fût. Je le vis arriver une heure après : il avait compofé fon vifage, l'art y broyait les couleurs de l'attendriffement & de la douleur : j'ignore, me dit-il d'un air pénétré, quel eft le crime de mon neveu ; mais j'ai trouvé, pour la premiere fois, le Miniftre inflexible à mes prieres, lorfque je l'ai conjuré de daigner répandre fur lui un rayon des bontés qu'il avait toujours eues pour moi. Sans cette même bonté, m'a-t-il répondu avec une dureté qui ne lui eft pas ordinaire,

votre neveu ſerait renfermé pour le reſte de ſes jours. Je n'ai oſé inſiſter dans ce moment, & j'ai réſolu d'attendre un inſtant plus favorable : je lui ai ſeulement parlé de vous dans des termes propres à l'intéreſſer : la jeune perſonne, m'a-t-il dit, n'eſt coupable de rien : la lettre de cachet qui la conſigne dans un Couvent eſt moins pour l'y retenir, que pour la mettre à l'abri des accidents qui peuvent arriver à une jeune fille ſans expérience, abandonnée à elle-même au milieu de Paris; mais puiſque vous vous y intéreſſez, je vous laiſſe le maître de la prendre chez vous, & d'en avoir ſoin.

Je viens, continua votre oncle, vous faire part de l'état où ſont les choſes : je connais le Miniſtre, & je me flatte qu'avant peu nous obtiendrons la liberté de mon neveu.

Je penchais pour reſter dans le Couvent; mais il me fit tant d'inſtances, d'ailleurs j'imaginai qu'étant ſans ceſſe auprès de lui, je ſerais plus à portée de vous ſervir, & cette penſée me détermina à le ſuivre : il me fit préparer un appartement honnête & commode; rien n'y fut oublié.

L'eſpérance que votre oncle me faiſait concevoir de nous revoir bientôt, mettait

mettait le comble à ma reconnaiſſance, & me faiſait lui prodiguer mille careſſes innocentes, qu'il oſa interpréter autrement.

Il vint me trouver un matin ; j'étais encore couchée, mais j'étais ſans inquiétude, comme ſans contrainte, avec un homme que je regardais comme mon pere : il s'aſſit ſur le bord de mon lit, je l'embraſſai tendrement, à mon ordinaire ; écoutez, Cecile, me dit-il en me regardant avec les yeux animés, ſi vous avez de l'amitié pour moi, comme j'ai lieu de le croire, à quoi bon nous contraindre ? Je ſais tout ce qui s'eſt paſſé entre vous & mon neveu : ſi j'ai eu aſſez d'honnêteté pour ne vous en jamais parler, ayez aſſez de reconnaiſſance pour m'en avoir gré.

Ce diſcours m'avait glacé le cœur : Oui, belle Cecile, je vous aime, continua-t-il en eſſayant de me prendre dans ſes bras, que je repouſſai avec indignation.... Ah, le monſtre, m'écriai-je avec fureur ! Cette exclamation, qui m'échappa, ſuſpendit le récit de Cecile, & parut la jetter dans un trouble dont je ne pus concevoir la cauſe : elle reſta muette.

Eh bien, Cecile ! continuez, lui dis-je ; eſt-ce que vous n'êtes pas indi-

gnée, comme moi, de l'outrage que ce ſcélérat voulait vous faire ? Hélas ! me répondit-elle avec un ſoupir profond, je le ſuis mille fois plus que vous. Elle eſſaya de reprendre ſon récit, mais ce n'était plus avec la même abondance ; elle avait un air de contrainte qui ne lui était pas naturel. Je lui en demandai la raiſon avec douceur : je me ſens fatiguée, me répondit-elle, ſi vous voulez m'accorder un peu de repos, je continuerai après. Ah, Dieu ! Cecile, ſi je le veux ! Ai-je jamais eu d'autre volonté que la vôtre, & ſera-t-il jamais en moi de ne pas vouloir ce que vous voulez ! Je tirai ſes rideaux, & je paſſai dans une chambre voiſine, où je me livrai aux plus triſtes réflexions.

Quoi ! me diſais-je, en me rappellant la dureté de ma mere, la haine & la funeſte mort de mon frere, mon ſort eſt donc de me voir toujours outragé par les perſonnes qui doivent m'être les plus cheres ! la nature eſt-elle muette pour toute ma famille, tandis qu'elle parle à mon cœur avec tant d'empire ? mon ſang ſera-t-il toujours révolté contre moi ?

Je reſtai quelque temps partagé entre ces accablantes réflexions & le deſir d'apprendre la ſuite de mes malheurs.

J'entrai doucement dans la chambre

de Cecile ; elle m'entendit & m'appella : je m'approchai d'elle en tremblant ; elle me tendit la main , & je lui donnai la mienne , qu'elle trouva brûlante. Pourquoi vous vois-je dans cet état, me dit-elle ? le plaisir de nous voir réunis pour jamais ne doit-il pas effacer entiérement l'impression triste de nos malheurs passés ? Pourquoi vous affliger ? Pour moi, je vous aime assez pour que votre présence me console de tout : ne m'aimez-vous pas de même ?

Je portai sa main , que je tenais , sur mon cœur, & je l'appuyai avec force , pour lui exprimer combien il était à elle ; elle ne me répondit que par la même action : serrés l'un contre l'autre , nos yeux , pleins de feu & de tendresse , étaient les organes de nos sentiments , & nos soupirs en étaient les seuls interpretes : dans cette situation on n'ose rompre un silence si éloquent , crainte de le profaner par la langueur de l'expression.

Je desirais, & n'osais prier Cecile de continuer le récit qu'elle avait commencé ; mais elle s'apperçut de l'impatience que j'avais de l'entendre ; & après m'avoir fait promettre d'être plus tranquille , elle continua.

C'est en vain que vous vous flatteriez

de revoir D. V., ajouta votre oncle: j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous le rendre ; j'ai même penſé me perdre pluſieurs fois par mon empreſſement indiſcret. J'avais lieu cependant de concevoir de prochaines eſpérances, mais ce malheureux vient de renverſer tous les moyens que j'avais préparés depuis ſi long-temps. Liſez, ajouta-t-il en jettant ſur mon lit un papier que je reconnus pour être de votre écriture : c'était le mémoire que vous aviez écrit au Miniſtre ; je le trouvai, en effet, plein d'une vivacité peu reſpectueuſe. Votre oncle, en appuyant ſur la plupart des termes auxquels je n'avais pas fait toute l'attention néceſſaire, me fit remarquer combien ils étaient injurieux, & me dit que ce manque de reſpect envers un Miniſtre était regardé comme un attentat à l'autorité ſuprême, & traité de crime de leze-Majeſté ; qu'on allait délivrer un nouvel ordre pour vous faire enfermer dans un cachot le reſte de vos jours.

Il ne reſte donc aucun moyen de le ſauver, m'écriai-je avec déſeſpoir! Il en eſt encore un, reprit-il, il pourra me coûter bien cher, mais je veux vous prouver à quel point je vous ſuis attaché.

Je vais écrire à D. V. le malheur qui le menace, & lui conseiller de sortir du Royaume sur le champ ; vous sentez que je trahis mon ministere, & que je suis perdu si cette démarche est découverte ; mais n'importe, continua-t-il, je suis trop heureux si ce sacrifice peut vous prouver ma tendresse, & il sortit.

Je demeurai dans une situation bien cruelle : la crainte que l'avis ne vous fût rendu trop tard, l'horreur que m'avait inspiré la passion de votre oncle, la reconnaissance à laquelle il me forçait par sa générosité, m'agitaient tour à tour, & me tenaient dans une perplexité accablante. Je passai la journée dans cet état affreux, sans entendre parler de votre oncle ; le lendemain il me fit dire qu'il me priait de passer dans son appartement, d'où il ne pouvait pas sortir, parce qu'il était incommodé : l'impatience d'apprendre s'il avait exécuté ce qu'il m'avait promis, m'y fit voler sur le champ.

Soyez tranquille, belle Cecile, me dit-il en entrant, mon trop heureux neveu aura le temps de se sauver ; je viens de lui écrire, selon que j'en étais convenu avec vous : la lettre vient de partir, & l'ordre que vous redoutez ne sera envoyé

que l'ordinaire prochain, ce qui met quatre jours de diſtance.

Je me jettai à ſes pieds pour le remercier, il me releva, & me prit dans ſes bras, de façon à m'obliger encore de m'en arracher avec violence, & je me retirai dans un coin de la chambre que je n'oſais encore quitter par ménagement, crainte que l'ordre ne fût pas envoyé à la poſte, qui ne devait pas encore être partie.

Nous étions chacun à une extrêmité de la chambre : nous gardions un profond ſilence : il avait les yeux attachés ſur moi, je n'oſais lever les miens. Il y avait déja long-temps que nous étions dans cette ſituation : enfin, me dit-il, je ne dois donc rien eſpérer du temps ni de mes ſoins ; rien ne pourra vous faire renoncer à celui que vous aimez (comme s'il eût craint de prononcer le mot de ſon neveu :) répondez-moi ſans crainte, & ouvrez-moi votre cœur. . . . Non, Monſieur, je perdrais plutôt mille fois la vie. . . . Mes ſanglots me couperent la parole. . . . Je ſuis donc bien malheureux d'avoir fait ce que je viens. . . . Quoi ! Monſieur, m'écriai-je, en me jettant à genoux dans la place où j'étais, & en joignant les mains vers lui, ſans oſer m'en approcher ! pourriez-vous

vous reprocher d'avoir ſauvé votre neveu ? regretteriez-vous d'être mon pere & notre protecteur ? la générosité fût-elle jamais ſuivie du repentir ? Non, chere Cecile, me dit-il en me faiſant ſigne de me relever, & n'oſant plus m'approcher, crainte de m'effrayer : je ne me repens pas, encore une fois, ſoyez tranquille, le peu de mots qui viennent de m'échapper ne doivent point vous inquiéter, ils ne doivent cauſer de peines qu'à moi-même.

Depuis ce moment votre oncle vécut avec moi dans la plus grande circonſpection ; mais quelqu'effort qu'il fît pour cacher ſes ſentiments, ſa paſſion malheureuſe perçait à travers ſa retenue ; une profonde triſteſſe s'empara de lui, & altéra peu-à-peu ſa ſanté : elle ſe trouva bientôt ſi faible, qu'il ſe vit obligé de garder le lit ; une fievre lente ne le quitta plus. Son mal augmenta de jour en jour ; & au bout de trois mois de langueur, nous le vîmes à l'extrêmité.

Il m'envoya chercher un matin, & après avoir fait retirer tout le monde : approchez-vous, ma chere niece, me dit-il d'une voix mourante ; je ſens que je vais paraître devant mon Juge, je dois ſonger à l'appaiſer ; & c'eſt par l'a-

veu honteux des coupables excès auxquels ma paſſion aveugle m'a porté, que je dois commencer à le fléchir.

J'ai ſurpris la religion du Miniſtre, & j'ai abuſé indignement de ſa confiance, pour faire exiler mon neveu, dans l'eſpérance criminelle de vous enlever de ſes bras.

Cet horrible début m'arracha une exclamation, qui peignait toute l'impreſſion qu'il faiſait ſur mon cœur.

Je ſens, continua-t-il en me faiſant ſigne de l'écouter, ce que peut produire ſur une ame pleine de candeur, comme la vôtre, tout l'emportement & la noirceur de la mienne. J'ai intercepté le mémoire adreſſé au Miniſtre, & que je vous ai montré : la pitié que j'ai feinte pour mon neveu, & la générosité que je vous ai montrée, en lui donnant avis de ſe ſauver, était le but où tendaient toutes mes démarches : je n'avais d'autre deſſein que de l'éloigner pour jamais. J'ai fait plus, pour le déterminer à renoncer à vous, j'ai écrit à ſon ami que vous aviez fait vos vœux dans le Couvent où l'on vous avait enfermée ; j'ai engagé cet ami à lui apprendre cette nouvelle avec précaution, c'eſt-à-dire, de lui enfoncer doucement le poignard dans le cœur.

Voilà, continua-t-il en fondant en larmes, les excès cruels où m'a porté une paſſion criminelle, & l'état où vous me voyez en eſt le fruit, mes remords me déchirent, & ſont cent fois plus cruels que les maux que j'éprouve : Dieu, ſans doute, en eſt touché, puiſqu'il va bientôt les finir. Je ſens que je n'ai que peu d'inſtants à vivre : je vais en profiter pour réparer, s'il ſe peut, tous les maux que j'ai faits à mon neveu.

Un Notaire qu'il avait demandé entra, & je me retirai, le cœur déchiré d'horreur & de compaſſion.

J'appris peu d'heures après, par les gémiſſements dont la maiſon retentit, que cet infortuné venait d'expirer, en prononçant votre nom & le mien.

La révolution que j'avais éprouvée dans une ſituation auſſi cruelle, m'avait cauſé des ſecouſſes violentes dans tout le corps : j'en ſentis bientôt les effets par les douleurs qui m'annoncerent un prochain accouchement, quoique je ne fuſſe enceinte que de ſept mois : il fut heureux, & n'eut d'autres ſuites que celles qui ſont indiſpenſables.

Je profitai du temps qui me reſtait pour donner tous les ſoins néceſſaires à vos intérêts. J'écrivis à votre ami un long détail de tout ce qui s'était paſſé,

je le priai de me donner de vos nouvelles ; il m'apprit qu'il venait d'en recevoir de vous-même, que vous étiez en Angleterre, & que, ſuivant les conſeils de votre oncle, il avait remis juſqu'à ce moment à vous apprendre la fatale nouvelle dont il venait de vous faire part, & qu'il vous eût épargné la peine qu'elle allait vous cauſer, s'il eût reçu ma lettre deux jours plutôt.

Je me trouvai aſſez de force pour aller vous joindre, continua Cecile ; je me rendis à Calais, d'où je trouvai le paquebot parti. Pour ne pas perdre temps, je fis mettre une barque à la voile, & vous ſavez le reſte, puiſque c'eſt à vous, mon cher D. V. que je dois la vie : le Ciel, ſans doute, vous y avait conduit exprès. Cecile frémit quand elle apprit le deſſein qui m'y avait amené ; mais les temps étaient bien changés, la vie m'était devenue trop chere & trop précieuſe, pour qu'il pût lui reſter les moindres craintes. Le temps affaiblit ſeulement la douleur & les impreſſions triſtes ; il en laiſſe toujours une trace : c'eſt au bonheur ſeul qu'il eſt réſervé de les effacer entiérement.

Quand Cecile fut entiérement rétablie, je lui propoſai d'achever une union qui avait ſi malheureuſement été

retardée ; je fus étonné de ne lui pas voir l'empressement auquel je m'étais attendu : plus je la pressai, & plus je lui trouvai d'éloignement. Je ne pouvais concevoir la cause de cette répugnance, car j'aurais plutôt douté de mon existance que de son amour : elle était dans une tristesse profonde, je la surprenais quelquefois toute en larmes ; mes prieres, mes pleurs, mon désespoir, rien ne put arracher le fatal secret renfermé dans le fond de son cœur.

J'étais dans une perplexité d'autant plus accablante, qu'il ne s'offrait à mon esprit aucune idée raisonnable, lorsque le hazard m'en tira.

J'étais sorti pour quelques emplettes, je rencontrai, auprès de la poste, le domestique qui nous servait ; il y portait une lettre qu'il tenait à la main ; je la lui demandai : elle était de Cecile, à cet ami qui l'avait élevée.

Dans l'état où j'étais, tout ce qui pouvait m'apporter quelqu'éclaircissement m'intéressait trop pour le négliger ; je dis au domestique que je la mettrais moi-même à la poste, où j'allais, & qu'il pouvait s'en retourner ; aussi-tôt qu'il fut éloigné, je l'ouvris, & j'y lus ces mots :

Gardez-vous, cher ami, de révéler

jamais à D. V. le fatal ſecret que je vous ai confié; tout involontaire que ſoit mon malheur, je perdrais peut-être ſon cœur, & je n'y ſurvivrais pas.

Le reſte de la lettre ne parlait que des marques de ſa tendreſſe & de la mienne.

Quel myſtere affreux renferment ces mots : *tout involontaire que ſoit mon malheur*. Il s'éleva une agitation dans mon ame, que j'eus toute la peine du monde à diſſimuler : je la cachai cependant quelques jours ; mais ne pouvant plus y tenir, je réſolus de m'éclaircir, à quelque prix que ce fût. Quel que pût être mon malheur, il ne pouvait rien ajouter à l'état où m'avait réduit mon inquiétude : j'affectai l'air de la plus grande tranquillité, & avec ce ton qui touche toujours un cœur qui nous aime : je ne ſuis donc plus votre ami, dis-je à Cecile avec un profond ſoupir ? puiſque j'ai perdu votre confiance, j'ai, ſans doute, auſſi perdu votre amitié ? Ah, Cecile, vous avez des ſecrets que vous craignez de confier à mon cœur.... Elle allait me raſſurer ; mais ſans lui donner le temps de prendre la parole : un autre l'a mieux connu que vous, ce cœur, qui n'aura jamais une penſée, un deſir, un ſentiment qui ne ſoit pour vous, qui

voudrait

voudrait être confondu pour le vôtre ; un autre lui a rendu plus de juſtice, & n'a pas cru qu'il fût capable de vous imputer un malheur involontaire.... A ce mot, Cecile pétrifiée, me regarda avec des yeux où étaient peintes la ſurpriſe & la crainte : ſa bouche était ouverte, mais les paroles ſe refuſaient à la confuſion des différents mouvements qui agitaient ſon ame. Oui, Cecile, continuai-je, en lui ſerrant les mains affectueuſement, & en attendriſſant encore le ſon de ma voix, pour achever de déterminer ſon cœur ébranlé ; oui, Cecile, je ſais tout, & ſi j'ai quelque reproche à vous faire, c'eſt d'avoir été aſſez injuſte pour croire qu'un malheur où votre cœur n'a point eu de part, pût vous faire perdre le mien. Vous pouvez le croire, que mon cœur n'y a point eu de part, s'écria-t-elle douloureuſement, ſans oſer lever les yeux ſur moi. -- Eh bien, pourquoi ne m'avoir pas....? -- Hélas! interrompit-elle, c'était mon deſſein ; mais à l'inſtant où je commençai à vous apprendre la funeſte paſſion de votre oncle, vous jettâtes un cri de fureur qui me glaça le ſang, & renferma dans le fond de mon cœur ce fatal ſecret qui allait m'échapper : vous pouvez vous rappeller mon trouble, je

vous priai de m'accorder un inſtant de repos, mais que j'en étais éloignée! Jamais je n'avais été dans une ſi cruelle agitation : ſi quelque choſe put la calmer, ce fut la néceſſité où j'étais de vous paraître plus tranquille à votre retour, & de me préparer à vous déguiſer le reſte du récit que j'avais à vous faire.

Je me rappelle parfaitement tout cela, lui dis-je avec impatience de ne point apprendre ce que je brûlais de ſavoir. Eh bien! continua-t-elle, vous vous ſouvenez comment votre oncle m'apprit qu'il n'y avait plus d'eſpérance de vous ſauver, depuis le mémoire que vous aviez adreſſé au Miniſtre : avec quelle force il me peignit votre prétendu crime! une priſon éternelle en devait être la moindre punition. L'image effrayante d'un cachot obſcur vint ſe préſenter à mon eſprit, & le ſaiſir de tant d'horreur, que je tombai ſans connaiſſance ſur mon lit.... -- Eh bien, Cecile! -- Il oſa, le ſcélérat..... mais pourquoi m'obliger à vous retracer un moment affreux, dont le ſouvenir m'accable..... Cecile était couverte de larmes, & paraiſſait étouffée par le ſentiment de la douleur ; j'étais demeuré immobile, & j'avais le cœur mort. On vint nous tirer de cette léthargie, par une nouvelle encore plus

affreuſe : notre enfant était tombé dans des convulſions qui faiſaient tout craindre pour ſes jours : nous courûmes ; un Chirurgien qu'on avait appellé calma la violence de ſon mal, & promit de le guérir dans peu de jours.

Quand nos inquiétudes furent ceſſées de ce côté-là : avais-je tort, me dit Cecile, de vous cacher ce ſecret affreux ? eſt-on maître de ſa ſenſibilité ? Hélas ! une répugnance, ſouvent involontaire..... Je me hâtai de la raſſurer par tout ce que l'amour put m'inſpirer de plus tendre, & je ſentis que les mouvements de mon cœur ſe calmaient par les moyens que j'employais à tranquilliſer le ſien.

Le flambeau de la raiſon parvint à diſſiper le reſte des nuages qui l'enveloppaient, & je preſſai Cecile de nouveau de hâter notre union ; mais je la trouvai plus ferme que jamais dans ſa premiere réſolution.

Si j'ai refuſé d'être votre épouſe, lorſque vous ignoriez l'obſtacle qui s'y oppoſe, comment pouvez-vous croire que vous m'y verrez conſentir, lorſque je ne pourrais entrer dans votre lit ſans mourir de confuſion ? Le tendre nom d'époux ferait pour vous une injure ; non, mon cher D. V. je ne conſentirai

point à votre honte : je ſerai toujours, auprès de vous, une amie tendre, une amante empreſſée ; nous vivrons unis par les liens du cœur : les chaînes de l'amour ne ſont-elles pas plus douces que celles de l'hymenée ? Ce fut en vain que j'employai tout ce que je crus propre à la ſéduire, elle fut inébranlable.

Il me reſtait un moyen, & il eût été ſans doute victorieux ; c'était la nature que je voulais faire parler ; ſa voix eût, ſans doute, triomphé ; la néceſſité de donner un état à notre fils l'eût déterminée ; mais il nous fut enlevé par le même accident qui avait déja cauſé nos alarmes.

Rien ne nous retenant plus en Angleterre, après avoir marqué notre reconnaiſſance à nos hôtes, nous nous diſpoſâmes à retourner en France. Nous y offrîmes nos ſervices à ces honnêtes gens ; ils nous répondirent que rien ne les y intéreſſait plus qu'une fille, qu'ils y avaient laiſſée dans ſa plus tendre enfance, & dont ils n'avaient point eu de nouvelles depuis douze ans qu'ils menaient une vie errante & agitée : ils nous en firent un portrait bien touchant. Après avoir paſſé par toutes les horreurs de la miſere, ils étaient parvenus depuis un mois à obtenir un très-petit em-

ploi, qui leur fournissait alors de quoi subsister.

Cecile n'avait pas cessé d'avoir les yeux attachés sur eux pendant tout leur récit; il semblait que ce fût son cœur, plutôt que ses oreilles, qui les écoutait: elle s'était approchée de moi, je m'étais appuyé sur elle, comme si, en nous serrant l'un contre l'autre, nous eussions pu mieux unir notre attention, & ressentir plus fortement l'intérêt que nous éprouvions: le mien avait été si vif, que j'avais le cœur serré comme dans un étau.

Et où est cette fille infortunée, demanda Cecile avec agitation? Nous l'avons laissée à Q...., entre les mains d'un ami, qui a été assez généreux pour se charger de son éducation... Et cet ami s'appelle? .... D.... Ah, ma mere! ah, mon pere! s'écria Cecile en se jettant à leur cou.

J'en avais fait autant; ils étaient demeurés immobiles, la rapidité de leurs sentiments leur avait ôté la faculté de les exprimer. Cecile ravie, transportée, se jettait tantôt dans les bras de son pere, tantôt dans les miens; elle s'en arrachait, pour se précipiter dans ceux de sa mere, qu'elle étouffait de ses baisers.

Un ſpectateur indifférent, s'il eſt poſſible qu'il y en ait pour une ſcene ſi touchante, aurait eu peine à juger par ſes regards, ſes expreſſions, ſes careſſes, lequel de nous trois était le plus cher à ſon cœur.

Après tant de peines, tant de malheurs, quelle joie! quel raviſſement! Non, cet état n'eſt compréhenſible que pour ceux qui l'ont éprouvé.

Des pleurs délicieux d'attendriſſement & de joie coulaient ſur nos joues; ce n'était plus ces larmes ameres de la douleur & du déſeſpoir: elles étaient douces comme la roſée du ciel; c'était l'aurore de nos beaux jours, un ſoleil nouveau ſe levait pour nous, la douce chaleur de ſes rayons échauffait nos cœurs, & y faiſait germer l'aimable eſpérance: elle n'a point été trompée.

De retour dans notre patrie, nous vivons, également éloignés de la miſere & de l'opulence, ſans ambition & ſans envieux, ſans deſirs & ſans dégoûts, ſans inquiétude & ſans ennuis. Nous jouiſſons d'une félicité parfaite, & la ſource en ſera ſans doute inépuiſable, puiſqu'elle eſt au fond de nos cœurs.

HISTOIRE

D'ADRIENNE LE C...

ADrienne naquit à Fiſmes, dans le ſein de la miſere, en 1690. Son pere, qui avait autrefois éprouvé un meilleur ſort, ſe laſſa de la rigueur de celui qui le perſécutait. Le germe des heureuſes diſpoſitions qu'il découvrait en ſa fille lui firent concevoir les eſpérances d'une meilleure fortune, & le déterminerent à la préſenter à une troupe de Comédiens qui allaient en Flandres. Adrienne leur récita quelques vers du Cid, que ſon pere lui avait appris; les graces naturelles avec leſquelles elle les débita, ſon air doux & modeſte, plurent généralement à toutes les Comédiennes, & enchanterent le Directeur, qui la reçut avec tranſport & qui accorda même à ſon pere la permiſſion de la ſuivre.

Elle ſe forma bientôt au théatre, & fit voir dès-lors les premieres étincelles du talent qu'elle a porté depuis à un degré ſi ſupérieur.

Son jeu était ſimple & vrai, elle dédaignait ſur-tout cette ſubtile manie de

mettre de la finesse dans un mot, de déclamer jusqu'à une virgule, cet art trop recherché & trop souvent applaudi, qui surprend quelquefois & qui ne touche jamais. Son geste, qu'elle n'étudiait point au miroir, était l'expression de la nature, & sa déclamation en était l'organe.

Une seule actrice, que l'on voit trop rarement sur le théatre, a connu, depuis elle, ce vrai pathétique, ce cri de la nature, qui peut seul en porter la voix dans les cœurs. L'esprit n'est pas fait pour rendre le sentiment; à présent on applaudit beaucoup à la Tragédie, mais on n'y verse plus de larmes.

Adrienne, qui avait parcouru plusieurs Provinces, vint se fixer à Strasbourg, après avoir perdu son pere; elle était encore si jeune, que son cœur jusqu'alors avait été exempt des troubles de l'amour, dans une profession qui semble lui être consacrée.

Le Baron D......, jeune Officier du Régiment de Picardie, fut le premier qui l'assujettit à la loi commune; la sympathie agissant sur leurs cœurs, ce penchant fut bientôt réciproque, & ils ne tarderent pas à s'y livrer sans réserve.

L'aimable Adrienne avait le cœur tendre, sincere, & plein de candeur; &

le jeune Militaire était honnête homme en amour, vertu rare parmi les gens de ſon métier; auſſi leur paſſion ne fut-elle troublée, ni par l'inquiétude du changement, ni par le poiſon de la jalouſie.

Adrienne n'avait d'autre ambition que celle de plaire à ſon jeune amant, ſon indifférence pour tout autre objet allait juſqu'à la négligence. Quand on aime de bonne foi, la douceur d'aimer fait oublier le ſoin d'être aimable. Sans ceſſe occupée de ſon amour, elle paſſait tous les moments de ſa vie à prodiguer ſes vives careſſes à ſon amant, qui les payait du plus tendre retour : ils ſe voyaient tous les jours ſans contrainte, & tous les jours ſe levaient ſereins pour eux.

Un bonheur ſi parfait ne pouvait être durable. L'amant d'Adrienne tomba malade, & malgré ſes ſoins elle le perdit au bout de quelques jours. Son déſeſpoir fut égal à ſon amour; dans le premier accès de ſa douleur elle voulait le ſuivre au tombeau, & le violent chagrin qu'elle en conçut penſa l'y conduire : elle ſe conſerva, ſans doute, pour élever le gage précieux que ſon amant lui avait laiſſé.

Elle recouvrit enfin peu-à-peu ſa ſanté, mais elle conſerva toujours cet

air de mélancolie qui la rendait si touchante.

Rien ne fut capable, pendant longtemps, de la eonsoler de la perte de son amant ; l'application à son métier, un travail continuel, furent seuls capables de distraire un peu de tristesse profonde; & l'amour, touché de ses malheurs, résolut de la dissiper entiérement.

Le Comte de K..., fils du P... R..., avait peut-être l'extérieur moins séduisant que le jeune Militaire dont il répara la perte ; mais son esprit était agréable, son caractere plein de candeur & d'amenité.

Il avait respecté la douleur d'Adrienne, & son silence avait été la premiere preuve de son amour ; peu-à-peu ses attentions devinrent plus assidues, ses soins plus empressés, & ses services reçus plus favorablement. Comme il n'est point d'éternelles douleurs, Adrienne fut consolée ; mais elle se livra moins aveuglément à cette nouvelle passion : elle mit un long intervalle entre la déclaration & le bonheur de son amant. Plus instruite des loix de la bienséance, ou plutôt de celles des préjugés, elle connaissait combien l'injustice des hommes rend cet artifice nécessaire ; & l'intérêt de son amour eût éternisé sa résis-

tance, si le Comte de K..... dans un de ces moments où l'emportement de l'amour applanit toutes les difficultés, ne lui eût promis de lui donner sa main aussitôt qu'il serait maître d'en disposer.

On est bien faible près de ce qu'on aime, & le cœur détruit aisément les projets que l'esprit a formés.

Adrienne, qui était pleine de candeur, crut le Comte, dont la promesse l'avait flattée, & elle se rendit à ses desirs plus encore par tendresse que par vanité.

Une fille, dont elle accoucha un an après, fut le fruit de leurs amours, que rien ne changea depuis plusieurs années.

Mais le Comte de K...., depuis long-temps persécuté par sa famille pour se marier, fut contraint de céder à ses persécutions.

Le mariage du Comte porta le désespoir dans le cœur de sa maîtresse; trop fiere pour lui reprocher sa perfidie, mais trop sensible pour en être le témoin, elle se détermina à quitter Strasbourg, & elle vint débuter à Paris, où elle fut reçue avec applaudissement: elle y trouva deux rivales illustres, qu'elle effaça bientôt, par les leçons du célebre Baron, qui se plut à la perfectionner.

Les charmes de sa figure, la douceur

de ſon caractere, la ſupériorité de ſes talents lui firent une réputation éclatante, & lui attirerent bientôt une foule d'adorateurs de tout âge & de tout état. Elle fut long-temps inſenſible à leurs hommages ; les malheurs de l'amour, la perfidie des hommes, qu'elle ſe rappellait ſans ceſſe, défendaient ſon cœur contre les entrepriſes d'une nouvelle paſſion. Elle ſe croyait très-affermie dans ce deſſein, lorſque le Comte de S.... parut, & toutes ſes réſolutions furent détruites.

Le Comte, à qui les cœurs ne réſiſtaient pas plus que les villes, anéantit bientôt l'indifférence dont celui d'Adrienne s'était fait un rempart, & l'inſenſibilité fit place à l'amour, qui vint pour jamais reprendre ſes droits ſur un cœur que lui ſeul était digne de remplir.

Ce ſerait ici la place d'un portrait du M. de S......, ſi la reconnaiſſance ne l'eût gravé dans le cœur de tous les Français, & ſi les pertes que nous avons eſſuyées ne nous euſſent rappellé vivement la ſienne.

Adrienne l'aima avec toute la ſincérité & la tendreſſe dont elle était capable ; & le Comte plus épris encore de la douceur de ſon caractere & de la candeur

de

de ſon ame, que de ſes talents & de ſa beauté, s'attacha vivement à elle.

Leurs plaiſirs ne durerent pas long-temps. La gloire vint du fond du nord faire briller aux yeux du Comte une couronne qu'on offrait à ſa valeur ; les périls & les dangers qui étaient attachés à une pareille entrepriſe étaient dignes de ſon courage, & les conſeils d'Adrienne furent dignes de ſon amante : partez, lui dit-elle, un conſeil timide ne doit pas plus ſortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre ; mais, cher amant, ſouvenez-vous que vous devez quelque compte de vos jours à celle qui ne conſerve les ſiens que pour vous. Adieu, puiſſe la fortune & la gloire ſeconder votre courage, & récompenſer votre vertu : puiſſiez-vous régner ſur les peuples qui vous appellent, comme vous régnez ſur mon cœur ; votre bonheur peut ſeul réparer la perte du mien.

Le Comte, pénétré d'admiration pour la grandeur d'ame de ſon amante, s'arracha de ſes bras, en verſant quelques larmes. La tendreſſe, qui n'affaiblit point le courage, n'avilit point le guerrier : le ſentiment eſt la marque du vrai héros.

Que de ſoins, que de tourments, que d'inquiétudes éprouva la tendre Adrienne ! Dans les bras des plaiſirs elle

avait toujours pris ſon amant pour un Dieu ; mais elle le crut mortel, dès qu'elle le ſut au milieu des dangers.

Pour ſurcroît de diſgraces, les affaires tournerent mal en C....... Le Comte de S....... écrivit en France à tous ſes amis pour en obtenir des ſecours ; mais, de tous ceux qu'il reçut, aucun ne lui fut ſi précieux que celui que lui fit paſſer Adrienne. Auſſi-tôt qu'elle apprit la détreſſe de ſon amant, elle vendit, ou mit en gage tout ce qu'elle poſſédait, & en fit une ſomme de quarante mille livres, qu'elle lui envoya. Le Comte fut très-ſenſible à cette nouvelle preuve de l'attachement de ſa maîtreſſe, & lui en marqua ſa reconnaiſſance dans les termes les plus touchants.

Cependant, malgré ſa valeur, les ſecours de ſes amis, & la protection de la Grande-Ducheſſe de B......., le Comte de S...... vit aller ſes affaires plus mal de jour en jour, & il fut contraint de revenir en France, après avoir manqué d'être arrêté à.......... par le Prince Minzicof.

Quoiqu'Adrienne ſouhaitât ardemment la fortune de ſon amant, elle le revit avec plaiſir dans ſes bras ; l'abſence, l'ambition, ni les combats n'avaient point changé ſon cœur. Il revint auprès

d'elle plus amoureux que jamais, & les douceurs de l'amour lui firent oublier les injuſtices de la fortune.

Pendant pluſieurs années ces deux amants eurent des jours filés d'or & de ſoie; mais le Comte était trop aimable, & le cœur de ſon amante était trop tendre, pour ne pas éprouver quelques alarmes; des nuages vinrent obſcurcir ces beaux jours.

Le Comte s'apperçut de la mélancolie qui s'était emparée de ſa maîtreſſe, il la preſſa tendrement de lui en apprendre le ſujet; elle était trop ſincere pour pouvoir le lui diſſimuler long-temps; elle ajouta même qu'elle lui était trop attachée pour s'oppoſer à ſon bonheur, qu'elle le verrait avec tranquillité, peut-être même avec ſatisfaction, & qu'elle était réſolue de ſe contenter déſormais du titre precieux de ſon amie.

Le Comte ſe juſtifia d'autant plus aiſément, que l'on deſirait de le trouver innocent: il eut bientôt raſſuré un cœur qui courait au-devant de la ſéduction.

Les reproches, les plaintes, les éclairciſſements entre deux amants furent toujours l'écueil de la raiſon, & le triomphe de l'amour.

Les ſoupçons d'Adrienne n'étaient pas ſans fondement. Le Comte avait,

depuis quelque temps, lié une intrigue avec la D. de ...., la femme la plus aimable & la plus galante de la Cour. Quoiqu'il ne regardât cette affaire que comme une ſimple galanterie, & qu'il conſervât toujours ſon cœur à ſon ancienne maîtreſſe, elle était trop délicate pour ſouffrir ce partage, & ſitôt qu'elle en fut certaine, elle réſolut de s'en venger.

Tout le monde ſait comment elle le fit en adreſſant à ſa rivale ces vers de Phedre.

... Je ne ſuis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſu ſe faire un front qui ne rougit jamais.

Le Parterre, qui était au fait du ſujet de cette jalouſie, applaudit beaucoup à ces vers ; & la Ducheſſe, publiquement outragée, réſolut de s'en venger en ſecret. Il y apparence que la plus grande ſatisfaction qu'elle en tira, fut de poſſéder ſeule le Comte de S ...., qu'elle aimait éperdument ; car je ne puis croire qu'elle ſe ſoit portée aux extrêmités de faire empoiſonner ſa rivale : elle aurait médité bien long-temps ſa vengeance ; le funeſte accident qui termina les jours de Mademoiſelle le C ...... n'arriva que long-temps après ; & ce ſerait mal connaître le cœur d'une femme

outragée, que de lui prêter des desseins si réfléchis.

Quoi qu'il en soit, voici le fait tel qu'il arriva.

La maison d'Adrienne était le rendez-vous de la meilleure & de la plus agréable compagnie.

Un soir que l'Abbé de .... en sortait, trois hommes masqués l'arrêterent en lui appuyant le pistolet sur la poitrine ; comme il les prit pour des voleurs, il leur offrit, de bonne grace, ses bijoux & son argent : ce n'est point à votre bourse que nous en voulons, lui répondit un des hommes masqués.

Il faut que vous alliez demain prendre des pastilles que vous trouverez sur le piédestal de la statue d'Enée, aux Tuilleries, & que vous les présentiez à la le C.... Nous ne vous cachons point qu'elles sont empoisonnées ; ainsi il nous sera facile de savoir si vous les lui avez remises : c'est en vain que vous hésiteriez à faire ce que nous exigeons de vous, nos mesures sont trop certaines pour qu'elle puisse nous échapper ; vous vous perdriez, sans la sauver. Adieu, si vous aimez la vie, souvenez-vous de ce que nous vous disons. Après ce discours, les gens masqués se retirerent, & laisserent le pauvre Abbé glacé de crainte & d'horreur.

Quelqu'effet qu'euſſent produit ſur lui les menaces qu'on venait de lui faire, il était incapable du crime qu'on exigeait de lui. Après avoir long-temps réfléchi au parti qu'il devait prendre, il réſolut d'aller expoſer au Lieutenant de Police ce qui venait de lui arriver; après avoir feint de ſe retirer chez lui, il en ſortit ſecrettement quelques heures après, & alla trouver M. d'Argenſon: ce Magiſtrat, après l'avoir raſſuré, lui dit qu'il fallait ſe rendre aux Tuilleries, au lieu marqué, & y prendre les paſtilles: qu'il aurait ſoin d'apoſter des gens qui l'arrèteraient ſur le champ, ainſi que ceux qui ſe trouveraient autour de lui, & tous ceux qu'on verrait être à portée de l'examiner.

Le lendemain, à une heure après midi, c'était l'heure preſcrite, l'Abbé ſe rendit au jardin, & trouva les paſtilles ſur le piédeſtal; à peine s'en fut-il ſaiſi, qu'il fut arrêté, avec toutes les perſonnes qui ſe promenaient autour de la ſtatue; on les conduiſit chez le Lieutenant de Police, qui, après les interrogations & les perquiſitions néceſſaires, les fit relâcher: c'était tous honnêtes bourgeois & gens d'une probité reconnue, dont on ne pouvait tirer aucun indice.

Malgré les précautions qu'on avait

prifes, cette aventure fit de l'éclat dans Paris ; & la malheureufe le C.... n'échappa pas aux cruels deffeins de fes ennemis. Peu d'heures après l'événement des Tuilleries, qui devint public en un inftant, Adrienne fe trouva atteinte d'une colique violente ; elle fentit un feu qui dévorait fes entrailles ; on fit appeller des Médecins, mais trop tard : ils déclarerent qu'elle était empoifonnée fans reffource.

Lorfque le Comte de S.... apprit cette funefte nouvelle, il accourut chez fa maîtreffe : elle était au dernier moment lorfqu'il arriva, le poifon avait gagné le cœur, & les horreurs de la mort étaient fur fes levres : le malheureux Comte y cherchait encore quelques veftiges de tendreffe & de vie : fon cœur palpitant & fa main incertaine interrogeaient celui de fon amante, qui n'avait plus de mouvement ; cependant les foupirs d'un amant fi cher réchaufferent pour un inftant la mourante Adrienne.

Quoi! c'eft vous, cher Comte, lui dit-elle d'une voix affaiblie, en tournant fur lui des yeux éteints! Je meurs contente, puifque vous m'avez aimée véritablement.... ; les larmes que vous répandez ont éteint mes douleurs... ; que la mort m'eft douce dans vos bras! .... votre préfence a retenu mon ame fur

mes levres...., vivez long-temps heureux.... ſouvenez-vous que je vous ai adoré juſqu'au dernier moment de ma vie.... : mon dernier ſoupir eſt pour vous....

En effet, elle le rendit en ſerrant la main de ſon amant, & même ſans ſe plaindre de la rigueur de ſon ſort.

Pluſieurs de ſes amis, que cette funeſte nouvelle avaient attirés chez elle, fondaient en larmes ; le Comte était dans l'état le plus pitoyable, ſon déſeſpoir était extrême, & l'on eut toutes les peines du monde à le traîner chez lui, où il reſta très-long-temps livré à la plus amere douleur.

Comme on avait plutôt ſongé à procurer à Mademoiſelle le C..... des ſecours phyſiques que ſpirituels, le Curé de Saint S.... arriva alors que ſon miniſtere n'était plus néceſſaire ; & quelques raiſons que l'on pût lui dire, il refuſa abſolument de rendre les honneurs funebres à une perſonne qui avait fait l'admiration de l'univers ; & l'on enterra, pendant la nuit, à la Grenouillere, une femme à qui les Grecs auraient élevé des autels.

Fin de la quatrieme Partie.

HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE,

OU

HISTOIRES

DES

FILLES CÉLEBRES

DU XVIIIe SIECLE.

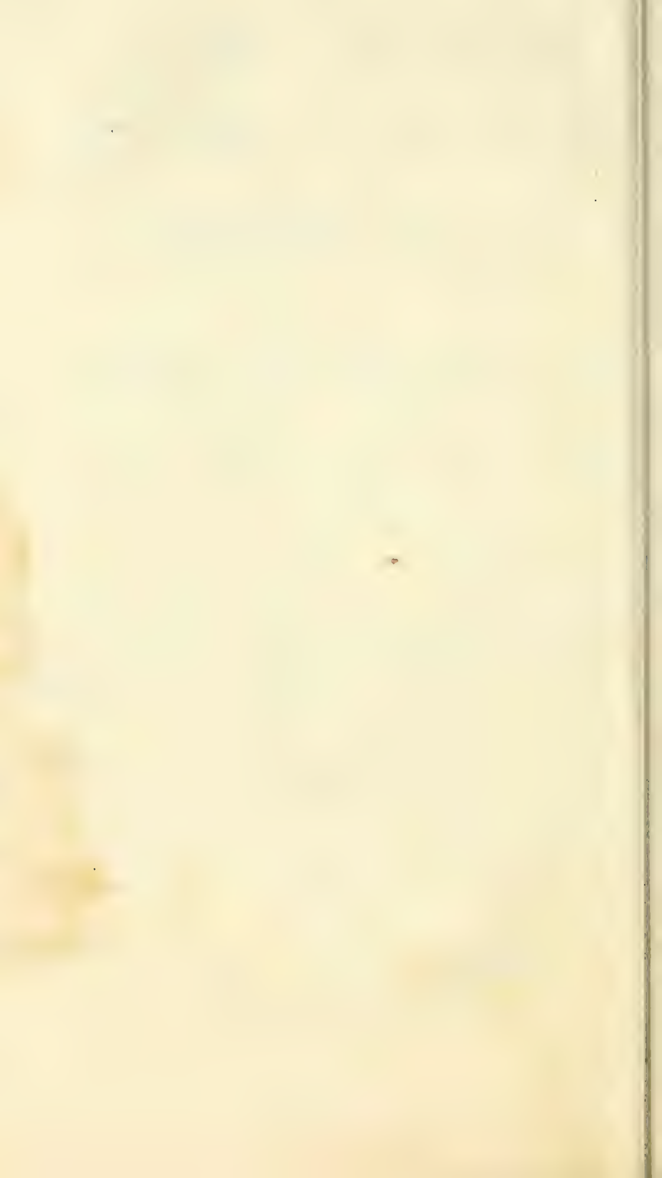
Fabulæ narrari creduntur, Historiæ sunt.

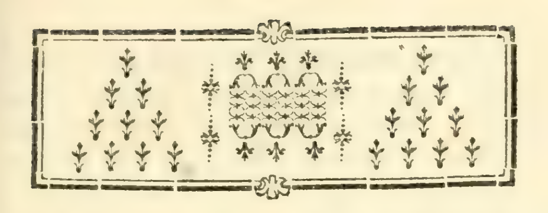
V^e ET VIe PARTIE.



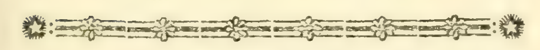
A LONDRES.

M. DCC. LXXX.





HISTOIRE
DE
JUSTINE.



CINQUIEME PARTIE.

L'ENVIE de plaire eſt l'aurore qui annonce l'arrivée de l'amour : je commençais à le ſentir ; mais Francillon m'apprit à le connaître.

J'étais allée dans un petit bois cueillir des fleurs pour mettre dans mes cheveux, & j'en perdis une qui ne revient jamais

Voici comme la choſe arriva. Ce récit ne ferait pas à ſa place au commencement d'un roman ; mais c'eſt mon hiſtoire que j'écris, & la chronologie eſt une choſe bien eſſentielle à l'hiſtoire.

J'étais donc allée cueillir des violettes pour mettre dans mes cheveux ; Francillon était venu dans le même bosquet chercher des nids d'oiseaux. Francillon était le fils du Seigneur du village ; j'étais au moins la niece du Curé ; il avait de longs cheveux blonds & de belles couleurs ; on disait que je devenais jolie ; & mon oncle voulait que je misse un fichu. Francillon avait près de quinze ans ; j'en avais quatorze : l'amour vint par la convenance, & le plaisir par l'occasion.

Depuis quelque temps nous ne nous rencontrions plus sans rougir, & nous nous rencontrions plus souvent.

Bon jour, Justine, me dit-il en m'ôtant son chapeau ; bon jour, Francillon, lui répondis-je en lui faisant la révérence.--- Je suis bien content de vous trouver ici, Justine : --- & moi, Francillon, je suis bien aise de vous y voir : --- vous cueillez donc des fleurs, ma bonne amie ? --- oui, mon bon ami ; -- si vous voulez, j'en cueillerai aussi avec vous, afin que vous en ayez davantage : --- vous me ferez bien plaisir, mon bon ami Francillon, j'en ferai un gros bouquet pour vous, & un pour moi.

Et nous voilà tous deux à cueillir des fleurs sans songer à mal, quand Fran-

cillon me fit voir un pinçon qui était tout près de nous sur une branche à côté de sa femelle, qu'il caressait avec son bec & avec ses aîles : tendez bien votre tablier de ce côté-là, me dit-il, tandis que je vais de celui-ci pour les prendre avec mon chapeau : oh ! laissons-les plutôt se caresser, mon bon ami ; voyez comme ils sont bien aises ; pourquoi les troubler? Vous avez raison, me répondit Francillon ; mais si nous faisions comme eux, nous serions peut-être aussi bien aises : essayons ; je le veux bien. Francillon me donne un baiser ; mes violettes tombent de mes mains ; je veux les ramasser ; la rosée rendait encore l'herbe humide & glissante, je tombai. Francillon qui se penchait à l'instant pour imiter le pinçon, ne trouvant point d'appui, tomba avec moi : la nature nous appellait au plaisir, nous suivîmes sa voix, & nous fûmes heureux.

Mon bonheur me coûta quelques larmes qui ne l'affaiblirent point : une jeune fille de quatorze ans se met à pleurer, c'est l'usage ; un jeune homme de quinze la console de la même maniere qu'il l'a affligée ; c'est la regle.

Le lendemain nous revînmes au même endroit, le pinçon n'y était plus ; mais

nous nous ſouvenions ſi bien de ſa leçon, que nous n'eûmes pas beſoin de ſon exemple : nous connûmes pour la ſeconde fois le plaiſir, & le plaiſir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Je ne vis point les fleurs naître ſous nos pas, ni la verdure plus brillante ; les chants des roſſignols ne me ſemblerent pas plus doux : je ne vis & je n'entendis que Francillon, & Francillon ne vit & n'entendit que Juſtine.

Le ſoleil, qui ſemblait s'être arrêté pour nous, avait continué ſa courſe pour le reſte de la nature, & la nuit qui s'approchait, était annoncée par le mugiſſement des troupeaux qui revenaient à l'étable, & par les chanſons des laboureurs qui retournaient à leurs cabanes.

Ce jour nous avait paru le plus court de notre vie, & nous n'avions pas penſé qu'il dût finir, parce que les amants heureux ne penſent à rien : il fallut cependant nous reſoudre à nous ſéparer ; mais avant de nous quitter, nous voulûmes, crainte de l'oublier, répéter encore une fois la leçon du pinçon. Mon oncle, qui était auſſi venu dans le même boſquet pour répéter ſon Prône, nous ſurprit comme nous étions après à la repaſſer : Francillon qui l'apperçut le pre-

mier ſe ſauva, & je fus reconduite à coups de pieds au cul juſqu'à la maiſon, d'où l'on ne me laiſſa plus ſortir.

Monſieur des Garennes, le Seigneur du village, qui n'était jamais ſorti de ſa chaumiere que pour aller tuer des lievres, ne laiſſait pas que d'avoir des vues fort élevées pour la fortune de ſon fils : il apprit ſon aventure, & craignit que cette paſſion pour une petite payſanne ne nuisît aux projets de grandeur qui devaient un jour illuſtrer ſa maiſon : il prit donc un fuſil, & alla tuer une douzaine de bécaſſes ; & ayant fait ſeller ſa jument, il les porta à l'Intendant de qui il obtint une ſous-lieutenance de Milice pour ſon fils.

Francillon trouva le moyen de me faire ſavoir les deſſeins de ſon pere par un petit billet qu'il mit dans ma bourſe, un jour que je quêtais pour la Confrairie de S. Fiacre ; & dès le ſoir même je profitai du moment où mon oncle était allé voir un malade dans le hameau voiſin : je me rendis au petit bois : je ne fus pas long-temps à voir arriver mon cher Francillon : à meſure qu'il s'approchait, mon cœur ſe gonflait, & mes yeux ſe rempliſſaient de larmes : je m'attendais à le trouver encore plus affligé que moi ; mais un bel habit de drap blanc avec un

colet bleu, une épée, un chapeau bordé, une cocarde l'avaient consolé de la perte de Justine ; & c'était moins pour me voir, que pour me montrer son ajustement militaire, qu'il m'avait donné un rendez-vous.

Jusqu'à quand préférera-t-on le tumulte de la guerre au tranquille repos ; le son bruyant des trompettes, à la douce voix des plaisirs ; & le bruit effrayant des armes, aux tendres soupirs de l'amour ?

En France la folle passion de la gloire se fourre jusques dans la tête d'un Sous-Lieutenant de Milice ; il craint, comme Alexandre, de trouver l'Univers trop borné pour les conquêtes qu'il médite.

Francillon ne répondit à mes alarmes que par le récit des exploits qu'il allait entreprendre ; il allait d'abord tuer beaucoup d'ennemis ; il serait fait Capitaine, puis il prendrait une ville, & on le ferait Colonel ; il n'oublierait pas alors de gagner une bataille, après quoi il n'aurait plus qu'un pas pour être Maréchal de France, & reviendrait après m'épouser.

Tous ces projets dignes d'une tête de quinze ans, pouvaient très-bien trouver place dans celle d'une jeune fille qui à peine en avait quatorze ; je ne doutai

pas un moment de tout ce que Francillon me disait, & je fus presque consolée, parce qu'il m'assura qu'il ne serait pas tué, au moyen d'un scapulaire que sa mere devait lui donner avant de partir.

Nous nous promîmes une foi mutuelle ; nous prîmes le Ciel & la Terre pour témoins de nos serments ; nos tendres caresses en furent les garants ; ses baisers sécherent mes larmes, & nous nous mîmes à travailler à remplacer les hommes que Francillon allait tuer. La nuit nous surprit encore, & comme je craignais que mon oncle n'eût quelque Prône à répéter, nous nous séparâmes, & nous fîmes nos derniers adieux aux lieux consacrés par nos premiers plaisirs.

Mon oncle, qui était de retour depuis long-temps, & qui m'avait cherchée par-tout, me souffletta d'importance en rentrant ; mais l'espérance d'être un jour la femme d'un Maréchal de France me dédommagea de ce malheur ; & mes grandes espérances de fortune me consolerent des petites disgraces de l'amour.

Au bout de quelques mois, ma taille qui s'arrondissait sensiblement, aurait appris à mon oncle l'aventure du bosquet, s'il n'en eût pas été témoin. Pour

dérober les ſuites fâcheuſes de cet accident aux yeux clairvoyants du voiſinage, il réſolut de m'envoyer à Paris ; il arrêta pour moi une place au meſſager de C...., à qui je fus recommandée : on répandit dans le canton qu'une tante qui était âgée & infirme me demandait auprès d'elle ; & je partis chargée d'un très-petit paquet, & de la malédiction de mon oncle, qui ne voulut pas ſeulement m'embraſſer : je pleurai en le quittant ; mais c'était Francillon & le boſquet que je pleurais. J'étais adreſſée, en arrivant à Paris, à une Sage-Femme dont mon oncle avait fait connaiſſance pendant qu'il étudiait en Sorbonne.

En arrivant à M...., où nous devions coucher, nous trouvâmes dans l'auberge un Officier d'un certain âge, qui me regarda avec beaucoup de curioſité, & qui la porta juſqu'à me demander où j'allais ; je lui répondis que c'était à Paris ; & de queſtions en queſtions il apprit que j'allais loger chez Madame Bonne-main, Sage-Femme, rue du bout du monde. Notre converſation le mit bientôt au fait du ſujet de mon voyage, & cette découverte lui fit concevoir des eſpérances. En effet, il n'y avait pas huit jours que j'étais chez Madame Bonne-main, que j'y vis entrer mon

compagnon de voyage ; j'ignore le moyen qu'il avait employé pour s'introduire chez elle : ſans doute il avait eu recours à ceux dont on ſe ſert pour ſe rendre favorable une Sage-Femme.

Quoi qu'il en ſoit, il vint nous voir aſſidument pendant pluſieurs mois, & ne négligea rien pour me plaire ; ma groſſeſſe, qui s'était avancée pendant tout ce temps-là, eut un terme heureux: le Baron de Vieux-Fort, c'était le nom de l'Officier, avait redoublé d'attention chaque jour, & lorſque je fus parfaitement rétablie, il me parla à-peu-près ainſi :

Ecoutez, belle Juſtine ; je ne penſe pas que vous ſoyez bien tentée de retourner dans votre village, & je vous crois de trop bon goût pour ne pas imaginer que vous préférerez volontiers les Tuileries & le Palais-Royal au verger de votre oncle ; & la Comédie & l'Opéra, aux veillées des comeres de votre voiſinage : ſi vous voulez reſter avec nous, je vous offre un petit appartement, où vous trouverez à-peu-près tout ce qui vous ſera néceſſaire ; & quant à votre dépenſe, n'ayez aucune inquiétude, j'aurai ſoin que vous ne manquiez de rien : je ne vous demande qu'un peu d'amitié pour moi. Rien n'é-

tait plus juſte, & je trouvai que c'était bien la moindre choſe pour un homme qui voulait bien avoir tant de bontés; car l'ingratitude ne fut jamais mon vice.

Dans deux mois, ajouta le Baron, je partirai pour l'armée, & auſſi-tôt que la guerre ſera finie.... Quoi donc! m'écriai-je en l'interrompant, vous êtes donc auſſi un Officier, pour aller à la guerre? Aſſurément, me répondit le Baron, en ſouriant de ma naïveté. Oh bien, ajoutai-je avec vivacité, je vous ſuivrai, je veux que vous m'emmeniez avec vous! Le pauvre Baron m'embraſſa, & fut enchanté de l'ardeur que je lui montrais, & qu'il prit pour l'attachement le plus fort, parce qu'il ne liſait pas dans mon petit cœur qui raiſonnait ainſi à part lui. Le Baron, qui va à la guerre, me menera avec lui; quand j'y ſerai arrivée, je demanderai Francillon des Garennes, Sous-Lieutenant de Milice dans le bataillon de C....; je le trouverai facilement; il ſera bien aiſe de me voir, & nous nous marierons enſemble.

Rien ne me paraiſſait mieux concerté, ni plus aiſé à exécuter que mon projet, & j'y perſiſtai ſi fortement, que le Baron ſe détermina à me faire faire un petit uniforme, & me fit paſſer pour un jeune homme qui lui avait été confié

par

par un de ſes amis pour lui faire faire une campagne.

J'étais fort grande pour mon âge, & l'éducation que j'avais reçue m'avait donné un tempérament fort & robuſte, qui confirmait très-bien l'idée que le Baron avait donnée ſur mon compte.

Le mois d'avril arriva, & nous partîmes ; notre voyage, que nous fîmes en poſte, ne fut pas long : en trois jours nous fûmes rendus à l'armée de Flandres, où était le Régiment de S..... dont le Baron de Vieux-Fort était Lieutenant-Colonel.

J'y fus très-bien reçue, mais très-peu ſatisfaite de ce qu'on n'y connaiſſait point M. Francillon des Garennes, Sous-Lieutenant de Milice : après m'être adreſſée à pluſieurs perſonnes, dont la plupart ſe moquaient de moi, j'appris à la fin que les bataillons de la Milice de C..... étaient en garniſon dans différentes petites villes ſur les frontieres de l'Alſace.

Cette diſgrace, qui dérangeait mes projets, me cauſa beaucoup de chagrins, & fut ſuivie d'un autre accident qui me jetta dans un embarras bien plus grand ; le Baron fut bleſſé & fait priſonnier dans un détachement : cet événement termina mes exploits guerriers, &

je résolus de revenir à Paris occuper le petit appartement que le Baron m'avait donné, en attendant qu'il y fût lui-même de retour, ou que quelqu'heureuse circonstance me fît retrouver mon cher Francillon.

L'habit uniforme que je portais me conduisit à un inconvénient que je n'avais pas prévu : on m'arrêta à la premiere ville de la frontiere, & l'on me mena au Commandant de la place, qui me demanda si j'avais un congé de la Cour ; je ne savais pas même ce que c'était que ce congé dont il me parlait, & la naïveté de mes réponses, autant que la délicatesse de mes traits, lui ayant fait soupçonner mon déguisement, il apprit bientôt le reste de mon aventure.

Il me dit qu'il connaissait beaucoup le Baron de Vieux-Fort ; il m'assura d'ailleurs qu'il s'intéressait vivement à ma personne, & il m'engagea à passer chez lui quelques jours pour me remettre de mes fatigues : comme rien de pressant ne m'appellait à Paris, j'acceptai ses offres.

Le Chevalier de Rocheville devait son avancement, moins à ses services militaires, qu'à ceux qu'il avait rendus à une vieille Duchesse qui était très-bien à la Cour. Il n'oubliait rien pour satis-

faire ou prévenir mes desirs ; les attentions les plus flatteuses , les soins les plus empressés , m'annoncerent bientôt un sentiment plus vif que les égards dus à l'amitié du Baron.

Les prévenances du Chevalier m'intéressaient moins qu'elles ne me plaisaient; mais comme on avance au moins autant ses affaires avec une femme , en flattant sa vanité , qu'en touchant son cœur , il ne dut pas être mécontent de ma reconnaissance.

Le temps ronge l'acier & l'amour.

J'avais oublié Francillon & le bosquet dans les bras du Baron ; & j'oubliai le Baron dans ceux du Chevalier , ou plutôt dans ceux des plaisirs ; mais comme il avait plus d'ambition que d'amour , il s'arracha des miens pour aller solliciter à la Cour le gouvernement de R.... qui venait d'être vacant : mais soit que sa bonne Duchesse eût perdu son crédit , soit que le sien eût baissé auprès d'elle , il ne put rien obtenir , & au bout de trois mois il revint se consoler auprès de moi des rigueurs de la fortune.

Comme j'avais été fort affligée de son départ , j'avais pris aussi , pour me consoler, le jeune Colonel du Régiment de

P....., Dragons, qui pour lors était en garnifon à C....

C'était un des plus jolis Seigneurs de la Cour; comme il y avait toujours vécu, il en avait naturellement ce ton gracieux, ce preftige flatteur, cet art féduifant de dire finement & fans fadeur les chofes les plus agréables; talent heureux qui réuffit toujours auprès des femmes, & qui leur plaît fouvent autant que celui qu'on les accufe de préférer à tout autre.

Le Marquis avait plus de phyfionomie que de figure, plus de jargon que d'efprit, & plus d'agréments que de qualités; il gagnait beaucoup au premier coup d'œil, & aurait encore perdu davantage à l'examen. Quoi qu'il en foit, je dois convenir que je lui ai de grandes obligations pour mon éducation, & que, fi j'euffe été moins folle, par la fuite j'aurais fans doute fait faire bien moins de folies.

Le Chevalier trouva, à fon retour de Verfailles, qu'il avait perdu fes pas & fa maîtreffe; je ne fais à laquelle de ces deux pertes il fut le plus fenfible; mais fi je dois juger de fon amour par fon reffentiment, fans doute il était extrême: il ne put cependant le fatisfaire tant que le Marquis prit quelqu'intérêt à ma

perſonne; il ſe vit contraint de ménager un rival qu'il déteſtait, mais dont les parents étaient puiſſants, & qui commençait lui-même à entrer dans la plus grande faveur : ainſi ſa vengeance fut pour un temps l'eſclave de ſon ambition, comme ſon amour en avait été la victime ; mais je la devins bientôt moi-même de ſa jalouſe diſſimulation.

Le Marquis reçut un ordre pour faire marcher ſon Régiment en Allemagne ; il partit, & je reſtai à C..... Comme je l'ai déja remarqué, je ſuis fort ſenſible à la perte de mes amis ; & comme la triſteſſe m'eſt mortelle, & que je me défie de ma philoſophie, j'ai toujours eu recours à quelqu'un pour m'aider à ſupporter mon affliction.

La ſéparation du Marquis m'en avait cauſé une ſi grande, que pour la diſſiper, j'avais cru devoir prendre deux jeunes Officiers aimables & bien faits ; l'un me conſolait le matin, & l'autre le ſoir: cet arrangement était on ne peut pas mieux conçu ; mais comme il avait des difficultés dans l'exécution, je n'avais pas cru néceſſaire de leur en faire part.

Chacun d'eux ſe croyait ſeul en poſſeſſion de me conſoler ; cependant la communauté était venue à ſe découvrir, & chacun prétendant qu'il ne devait y

avoir qu'un efprit confolateur, ils fe battirent & fe bleſſerent tous deux fi dangereufement, que l'un des deux en mourut au bout de quelques jours : l'affaire fit du bruit, le Commandant en fut inftruit, & ayant appris que j'étais la caufe & l'objet de cette querelle, il faifit cette occafion pour fe venger de mon inconftance, & le confeil de guerre ayant été aſſemblé, je fus condamnée à être chaſſée de la ville, après avoir préalablement fait mon académie fur la place, c'eft-à-dire, après avoir été expofée fur le cheval de bois : plaintes, larmes, prieres, reproches, tout fut inutile ; l'inflexible Commandant n'écoutant que fon reſſentiment, ordonna que la fentence ferait exécutée le lendemain, & je fus conduite au corps-de-garde de la place.

Je ne fais quel faible rayon d'efpérance me fit fouhaiter de parler à l'Officier qui commandait la garde ; on m'y conduifit : quelle furprife & quelle confufion ! c'était Francillon : mon cher Francillon, dans quel état me voyez-vous ?

Après nous être un peu remis, je lui contai la fuite des aventures du bofquet, qui m'avait obligée de venir à Paris ; j'ajoutai que n'ofant plus retour-

ner au village, j'avais pris la résolution d'aller le chercher à l'armée : comme il n'était arrivé que la veille, avec son bataillon, qui était venu relever le Régiment du Marquis, il me fut aisé de lui faire accroire tout ce que je voulus ; je lui vantai l'excès de mon amour, & l'empressement que j'avais de le rejoindre, & sur-tout ma prétendue résistance aux desirs du Commandant ; je lui fis voir que mon attachement pour lui m'avait réduite dans la cruelle situation où il me voyait. Un amour si fidele, un attachement si inviolable, une circonstance si touchante, arracherent des larmes au pauvre Francillon, & le déterminerent à me sauver de l'infamie qui m'était préparée : quoi qu'il pût lui en arriver, il résolut de favoriser ma fuite ; & comme il n'y avait pas de temps à perdre, avant que la nuit fût venue, il me conduisit lui-même hors des portes de la ville, & après nous être embrassés en pleurant, nous nous séparâmes, en attendant qu'un destin plus propice nous réunît.

Ma situation était bien triste ; abandonnée de tout l'Univers, dans un pays inconnu, seule, à pied sur un grand chemin, l'horreur de la nuit ajoutait encore à celle de mon état : le moindre

bruit augmentait ma frayeur, la peur m'avait donné des forces, & j'avais marché toute la nuit ſans m'arrêter. Le jour commençait à paraître, je venais de m'aſſeoir pour reprendre haleine, lorſque j'entendis le bruit de quelques chevaux qui venaient derriere moi; je ne doutai point que ce ne fût des Cavaliers qu'on avait envoyés à ma pourſuite, & je me cachai derriere le buiſſon au pied duquel je m'étais aſſiſe: je n'y occupais pas une place grande comme la main; je me voyais déja priſe, traînée à C..., & expoſee ſur le cheval de bois, à l'inſolente curioſité des ſoldats; quelle confuſion, quel déshonneur pour la niece du pauvre Curé de S..., qui devait un jour être la femme d'un Maréchal de France!

Le bruit augmentait, les chevaux approchaient; j'aurais voulu que la terre ſe fût entr'ouverte pour me cacher; quelle angoiſſe cruelle! Enfin j'apperçus deux Cavaliers; lorſqu'ils furent plus près, je vis que c'étaient deux domeſtiques montés ſur des chevaux de poſte; je ſortis de derriere le buiſſon pour leur demander quelques ſecours: un joli minois ne fut, dit-on, jamais mangé des loups; le mien intéreſſa ces bonnes gens, & l'un d'eux mit pied à

terre. Eh quoi ! c'eſt vous, Monſieur le Chevalier de Gazoncourt, s'écria-t-il ? c'eſt le nom que le Baron m'avait donné en m'habillant en homme ; oui, c'eſt moi-même, mon cher Dubois, lui répondis-je tranſportée de joie en reconnaiſſant le valet de chambre du Baron ; & où eſt votre maître ?

Il eſt tout au plus à deux cents pas d'ici, me répondit Dubois ; il ſera bien charmé de vous retrouver, vous lui avez cauſé bien de l'inquiétude. En diſant cela, nous entendîmes le bruit de la chaiſe du Baron, & elle parut à l'inſtant : il apperçut de loin une perſonne bien miſe, mais en fort mauvais état, qui était dans les bras de ſes gens ; il mit la tête à la portiere, pour voir ce que ce pouvait être. Quelle fut ſa ſurpriſe quand il me reconnut ! ah, Dieu ! chere Juſtine, s'écria-t-il, c'eſt vous ! quoi, ſeule, à la pointe du jour, expoſée dans un grand chemin ! quel événement fâcheux a pu vous réduire à cette affreuſe ſituation ?

Comme ſa rencontre était la choſe que j'avais le moins prévu, ma réponſe n'était rien moins que préparée ; il fallait au Baron des raiſons plus ſpécieuſes que celles dont Francillon s'était payé ; je le priai donc de m'accorder quelque

temps pour me remettre de l'accablement affreux où m'avait réduit la fatigue & les peines que j'avais essuyées ; le Baron y consentit volontiers, & je profitai de ce délai pour composer une histoire, que je fis si touchante, qu'elle tira les larmes des yeux du pauvre Baron. On imagine aisément que je me dispensai d'y parler du Marquis, & de l'histoire tragique des deux Officiers : pour le Commandant de C....., & son vilain cheval de bois, il n'en fut pas plus question que de celui du siege de Troyes.

La route fut pour moi un peu plus agréable & plus courte qu'elle n'aurait été, si je l'eusse continuée comme je l'avais commencée ; nous arrivâmes le lendemain au soir à Paris.

Le Baron m'engagea à rester chez lui, en attendant, me dit-il, qu'on eût donné de l'air à mon appartement ; au bout de deux jours il me proposa de m'y conduire : j'y consentis, & je ne fus pas peu surprise, lorsque j'y entrai, d'y trouver des meubles nouveaux, de la plus grande magnificence, & du goût le plus exquis ; son amour industrieux y avait rassemblé les agréments les plus ingénieux, & les commodités les plus recherchées : je lui en marquai ma recon-

naiſſance dans les termes les plus vifs, & il me répondit qu'il croyait faire bien peu de choſe en comparaiſon des peines qu'il m'avait cauſées ; mais que par la ſuite il n'oublierait rien pour me les faire oublier. J'eus honte pendant quelques inſtants d'en impoſer à un ſi galant homme : mais comme je ſavais que l'illuſion fait le bonheur des hommes, je me gardai bien de détruire celle du Baron, & je continuai à le tromper par reconnaiſſance ; lui, par tendreſſe, ne négligea rien pour ma fortune & pour mes plaiſirs. L'hiver ſe paſſa en fêtes & en divertiſſements toujours nouveaux ; mais le printemps étant arrivé, la gloire vint encore une fois l'arracher des bras de l'amour.

Il fallut ſe diſpoſer à entrer en campagne ; comme la mienne n'avait pas été autrement heureuſe, je renonçai aux exploits guerriers, & je crus, pour cette fois, devoir le laiſſer partir tout ſeul.

Vous dire que notre ſéparation fut bien triſte & bien affligeante, c'eſt vous apprendre que j'eus beſoin d'être conſolée ; mais pour cette fois je choiſis un grave Magiſtrat, dont j'avais fait la connaiſſance au bal de l'Opéra. Si c'était un des plus conſidérables membres du

Parlement, c'était assurément un des plus petits sujets de l'amour ; ce vénérable Président, dépouillé de sa longue robe & de son énorme perruque, était réduit à très-peu de chose, & ce peu de chose me valut plus que tous les Commandants & les Marquis de la Cour.

En moins d'un an je fus couverte de perles & des diamants comme une Pagode de l'Inde ; les rentes suivirent, & le brillant équipage couronna tant de présents : rien de plus généreux & de moins incommode que le petit Président : il venait réguliérement me demander trois fois par semaine à souper, & s'il s'avisait de me demander autre chose, c'était si rarement, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Je n'avais cependant pas tout-à-coup perdu mon goût pour le militaire ; un grand Garde du Roi, de la plus riche taille, & de la figure la plus séduisante, siégeait alternativement avec le Président. Un soir qu'il n'avait pas apparemment consulté son journal, & qu'il croyait être de service chez moi, il s'avisa de se rendre à son poste ; mais il le trouva occupé par le Magistrat. On eut beau lui dire que Monsieur y était ; il sortait de dîner avec ses camarades, il ne

ne fut pas possible de lui faire entendre raison. Il entra malgré les gens, & débuta par les caresses les plus familieres; le Président voulut prendre le ton imposant, mais il harangua en vain, & ce ne fut qu'au bout d'un gros quart-d'heure que le Garde du Roi s'apperçut d'un petit homme qui se démenait dans un fauteuil. Comme il n'aimait pas les remontrances, il prit ce petit individu, & sans respect pour la Magistrature, le plaça sur la corniche d'une armoire fort élevée; le Président, qui craignait de se rompre le cou, n'osa jamais se précipiter, & fut obligé d'être témoin malevole des ébats du Garde du Roi, qui se plaça à table à côté de moi, & recommença à boire & à me caresser sur nouveaux fraix. Quelqu'humeur que cette indiscrette scene dût me donner, je ne pus m'empêcher de rire, de voir la petite figure d'un grand Magistrat placée sur une corniche, en guise de magot de la Chine. Plaintes, prieres, menanes, tout fut inutile; le Garde du Roi fut inflexible, & le Président ne descendit de sa niche qu'après que celui qui l'y avait placé fut parti. Il sortit furieux de chez moi, en m'accablant d'injures & de menaces qui n'eurent aucun effet. Je ne le vis plus; mais mille écus de rente, & plus de cin-

quante mille francs d'effets, auraient été capables de me consoler de sa perte, si un gros Financier n'en eût pris le soin.

Mon nouvel amant avait conservé toute la crasse de l'ancienne Finance ; ignoble, brutal & insolent, sa magnificence n'était qu'un ridicule de plus, & sa politesse familiere ajoutait encore à son impertinence.

Un sac énorme de louis qu'il jetta sur ma toilette, fut le premier compliment qu'il me fit ; quoique je fusse peu accoutumée aux déclarations de cette espece, je ne laissai pas que de m'y faire : vous aurez peu besoin de cet argent, ajouta-t-il, je me charge de la dépense de votre maison ; mais vous autres femmes, vous avez toujours mille fantaisies : on ne finirait point si l'on voulait entrer dans le détail de tous ces chiffons.

Je vous enverrai un cuisinier, qui est le meilleur de Paris après le mien, car je veux venir souper ici souvent : vous y ferez trouver quelques femmes de vos amies, qui ne seront point begueules ; j'y amenerai quelques jeunes Seigneurs à qui je prête de l'argent, & quelques Auteurs à qui je donne des habits. Il y en a un, entr'autres, que je protege, à qui je viens de donner un emploi dans mes bureaux ; je le dispense d'y travailler ;

parce que je l'occupe à faire des bouquets pour mes maîtresses, & des couplets pour mes soupers : c'est un garçon d'un vrai mérite ; il donna, il y a quelques années, une Tragédie qu'on appellait la... aidez-moi un peu....... : il y avait dedans une Princesse qui pleurait toujours, parce que son pere voulait la marier à un tyran, qu'on tuait à la fin de la piece ; c'était une chose bien touchante. Je ne sais pas pourquoi elle ne réussit pas ; j'avais cependant acheté pour cent écus de billets de parterre. Je lui avais bien dit aussi que ses vers étaient trop longs... mais voici l'heure de l'assemblée, je vous quitte, je viendrai ce soir souper avec vous.

En effet, je le vis arriver avec trois jeunes Seigneurs, & il renvoya son carosse chercher quatre beaux esprits des plus renommés ; le souper se passa à louer mon Financier, de la part des gens de Cour, sur son goût, son air noble & sa magnificence ; les gens de lettres vanterent la finesse de son esprit, la sûreté de ses lumieres, & la perspicacité de son jugement : l'éloge du cuisinier ne fut pas oublié, & ce ne fut pas le moins sincere.

Enfin, enivré de louanges & de Champagne, mon homme s'endormit, cha-

cun se dispersa dans la salle suivant son penchant, & s'arrangea selon son goût ; la contrainte fut bannie , & l'aisance faisant naître la gaieté , chacun me parut assez content de sa destination.

Pour moi , je restai entre un jeune Officier des Mousquetaires & l'Auteur protégé de mon Financier ; nous commençâmes une conversation , où l'un mit beaucoup de jargon , & l'autre extrêmement de prétention. L'éloge de mes charmes en devint tout naturellement le sujet ; tandis que le Savant en expliquait métaphysiquement le pouvoir , le Militaire s'en occupait un peu plus essentiellement , & les preuves qu'il m'en donna devinrent bientôt d'une évidence si convictive , que j'aurais eu toutes les peines du monde à me refuser d'unir la cause aux effets , si l'une de mes amies à qui un bel esprit démontrait , sans doute aussi , le systême de l'attraction , n'ayant été entraînée par les loix pondérantes , n'eût gravité vers le parquet , c'est-à-dire , pour parler plus humainement , que la bergere sur laquelle ils étaient tous deux , s'étant renversée , ils se culbuterent avec un fracas qui réveilla le Financier , & termina la séance.

Je suis femme & curieuse : je voulus

ſavoir juſqu'où pouvait aller la ſcience du Militaire : je le fis prier de paſſer chez moi ; mais après deux leçons, je connus qu'il ne traitait la matiere que ſuperficiellement ; tous ces beaux Meſſieurs annoncent beaucoup, & tiennent peu.

Comme j'étais en train de m'inſtruire, j'eus recours à l'homme de lettres, & je vis avec ſatisfaction que ſon eſprit n'était pas aux dépens des autres qualités naturelles ; je le trouvai un garçon fort eſſentiel, & ſi toutes les femmes auprès deſquelles le Financier l'employait l'occupaient comme moi, c'était aſſurément un garçon fort reſpectable. Comme je ne pouvais pas toujours l'avoir avec moi, j'avais pris, pendant ſes abſences, un jeune Frere C......, qui diſait peu, penſait encore moins, mais qui était meilleur à occuper qu'à entendre.

Ma maiſon devint très-agréable & très-fréquentée ; je commençais à être connue, & il ne faut que cela pour prétendre à la plus brillante fortune.

La ſociété des beaux eſprits me valut la réputation de l'être, & m'en donna peut-être un peu ; mais la connaiſſance du Frere C...... me prouva tout autre choſe ; le premier qui s'en apperçut fut le protégé du Financier, & lui-même

ne tarda pas à s'en plaindre. Je le vis un jour arriver chez moi , deux heures plutôt que de coutume ; cette visite prématurée ne m'annonçait rien de bon : un coup d'œil terrible qu'il me lança en entrant, confirma mes craintes ; un profond silence qu'il garda pendant quelques instants, me donna le temps de me préparer à recevoir avec fermeté l'orage qui était prêt à fondre sur moi. Vous êtes une jolie Demoiselle , me dit-il enfin, avec un air outré de dépit ! comme j'étais préparée , je reçus cette plaisanterie amere avec une effronterie qui le déconcerta pendant quelques moments ; mais comme il apportait avec lui des témoins irrécusables , je crus devoir adoucir la hauteur du ton avec lequel j'avais débuté : je passai de l'insolence aux reproches , & des reproches aux tendres plaintes ; mais tout fut également inutile , l'excès de mon impudence, qui avait commencé par l'interdire , finit par le révolter : j'essuyai les épithetes les plus humiliantes, avec une douceur d'ange ; mais je ne pus tenir à la demande révoltante de lui rendre les diamants dont il m'avait fait présent. J'avais , d'un front serein , & d'une ame tranquille , essuyé les injures les plus atroces ; mais l'indécence de cette pro-

position m'indigna à un tel point, & me causa une telle fureur, qu'on eût dit une lionne à qui l'on voulait enlever ses petits.

Le bon homme effrayé à son tour, & craignant d'avoir les yeux arrachés, se sauva, non sans me faire beaucoup de menaces, qui m'inquiéterent peu, & qui, en effet, n'eurent point de suite.

Une grande lettre bien tendre, & un petit présent bien honnête, engagerent le bel esprit au silence, & le Financier y fut contraint par son propre intérêt.

Mon aventure fut secrette, & quelques semaines que je passai à la campagne, me firent reparaître dans le monde avec plus d'éclat & d'adorateurs que jamais.

La multiplicité des aventures, loin d'être désavantageuse aux personnes de notre état, décide leur célébrité ; la plus quittée est la plus reprise : on lui suppose plus de mérite pour avoir séduit vingt amants, que pour en avoir captivé un seul ; & telle qui est une fois parvenue à ruiner quatre amants, peut, sans trop prétendre, ne plus mettre de bornes à ses espérances.

Je me regardais quelquefois moi-même avec étonnement : ah ! Justine, Justine ! si ton oncle te voyait.... Si la

comere Bernarde, si le voisin Jaquinot, si la tante Macée, le cousin Jean-Louis étaient témoins de tant d'opulence, que de compliments! que de respects! Ah, si Francillon... me voyait dans ce carosse si brillant, dans ces appartements si magnifiques! ces bijoux, ces diamants.....! Ah, mon pauvre Francillon! je serais bien vengée du bel habit blanc, & de la belle cocarde, que vous vîntes me montrer avec tant d'ostentation dans le bosquet.

Je passai en revue, d'un œil satisfait, tant de magnificence; mon esprit étonné ne pouvait embrasser l'idée d'une fortune si rapide, lorsqu'une chûte, plus rapide encore, vint m'aider à concevoir ses caprices.

J'avais vu souvent chez une de mes amies un jeune homme sur qui j'avais fait l'impression la plus vive; mais comme il était encore sous la puissance d'un tuteur févere, j'avais fait peu d'attention aux différentes marques de sa tendresse. Enfin, il devint maître de son bien, & comme je l'étais depuis longtemps de son coeur, il vint me l'offrir de nouveau, & l'accompagna de propositions auxquelles il n'était pas possible de résister. Je ne demandais pas mieux que de m'y rendre; mais la dignité avec

laquelle j'avais débuté avec lui, exigeait que je miſſe un peu plus de décence dans ma défaite. Cette réſiſtance, à laquelle il ne s'était pas attendu, lui donna la plus haute idée de ma vertu, & la réſerve la plus reſpectueuſe prit la place de la familiarité.

Je me prêtai quelque temps à cet excès de délicateſſe ; mais enfin, ennuyée d'une timidité qui s'oppoſait ſi ridiculement à mes projets, je réſolus d'en faire triompher le deſir.

J'attendis mon Céladon ſur un canapé, qui ſemblait avoir été fait pour ſervir de trône à la volupté ; tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en uſage : langueur dans mes yeux, déſordre dans mon maintien, ton affectueux & tendre, tout ſemblait l'inviter à l'amour ; une robe légere n'offrait à ſes deſirs qu'une faible réſiſtance.

Dieux! que de charmes, s'écria-t-il en entrant ! ce cri me flatta plus que l'étalage ordinaire de ces beaux ſentiments : un moment d'extaſe qui le ſuivit, m'annonçait que les tranſports les plus vifs allaient ſuccéder à ce raviſſement. Point du tout, mon imbécille, après un long ſilence, s'approcha peu-à-peu de moi, & faiſant le vigoureux effort de me prendre la main, il m'aſſura que le ſentiment

le plus pur remportait enfin la victoire sur la violence de ses desirs ; que son bonheur serait au comble en passant le reste de ses jours près de moi ; que je voyais en lui l'amant le plus délicat, le plus tendre, le plus respectueux..... ; & le plus imbécille, ajoutai-je en moi-même, en me levant de dessus le canapé : & furieuse de me voir respectée malgré moi, j'allai m'asseoir sur un fauteuil à l'autre bout de ma chambre.

Les femmes qui se sont trouvées dans le même cas, & il y en a peu à qui cela ne soit arrivé, jugeront de mon humeur & de mon dépit. Cependant, cet amour si sublime, cette estime si parfaite, me donnerent des idées auxquelles je ne me serais jamais avisée de m'arrêter avec tout autre ; je devins plus retenue dans mes discours, plus circonspecte dans ma conduite ; je me livrai moins aux plaisirs, peu-à-peu je renvoyai tous mes amis : je vécus absolument dans la retraite, & je parvins enfin à ne plus recevoir chez moi que mon Chevalier. Nous passions les jours entiers ensemble à vanter les charmes de la philosophie, à chanter la vertu, à analyser la tendresse ; enfin, je fis si bien, qu'au bout de trois mois je l'amenai au point de me proposer sa main : un refus généreux

acheva de lui tourner la tête ; enfin, ne pouvant plus résister à tant de belles qualités, ni moi à tant d'amour, nous nous assurâmes une foi mutuelle.

Le Chevalier m'avoua qu'il n'osait célébrer son mariage à Paris, où sa famille, qui était puissante, pourrait s'y opposer ; je n'avais garde de souhaiter qu'il éclatât, je sentis la nécessité du secret encore plus que lui : je cédai donc volontiers aux propositions qu'il me fit d'aller le consommer à Avignon, en lui faisant valoir toutefois, comme un nouveau sacrifice, une chose que je desirais plus que lui-même.

Le sot, qui ne put contenir l'excès de son bonheur prochain, ne manqua pas d'en faire part à quelques-uns de ses amis, qui eurent pitié de lui, & eurent la charité d'en avertir ses parents. L'alarme se répandit bientôt dans toute la famille; elle s'assembla, & résolut de me faire enlever par une lettre de cachet, qu'elle obtint facilement. Comme elle apprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, elle la fit mettre à exécution sur le champ, & au moment où je m'y attendais le moins, je me vis conduire dans une respectable maison, située sur la rive gauche de la Seine.

Sans égard pour ma fortune, sans

respect pour les hautes alliances que j'avais contractées, je me vis dépouiller d'une robe de mousseline superbement garnie de dentelles, & revêtir d'un déshabillé de burre.

Quel changement de décoration ! je me voyais confondue avec un tas de malheureuses, que deux jours auparavant j'aurais traité d'insolentes, si elles eussent osé toucher ma robe : moi qui étais accoutumée aux adorations de ce que la Cour a de plus aimable, je me voyais menacée avec indignité ! Quel outrage pour une femme comme moi !

Ma premiere éducation me fut d'une grande ressource pour le travail que l'on m'imposait, & pendant un an que dura cette disgrace, je ne cessai de filer & de faire des réflexions sur les caprices de la fortune.

Ce serait ici la place d'une peinture touchante de ma situation ; mais comme elle était méritée, c'est moins par le récit de mes malheurs, que par le repentir de mes fautes, que je veux intéresser mes lecteurs.

Ma disgrace ne fut pas aussi longue que je l'aurais dû craindre ; ce qui l'avait causé la répara ; le malheur d'avoir séduit le Chevalier m'avait conduite à l'hôpital ; le bonheur de plaire au Directeur

teur m'en fit ſortir : il m'annonça la tendre impreſſion que j'avais faite ſur lui , à-peu-près comme un Sultan fait une déclaration à ſon eſclave.

Je ſentis tout l'avantage que je pouvais tirer de cette heureuſe circonſtance, & quelqu'humiliation qu'elle m'eût fait éprouver , je diſſimulai ma répugnance , & mon amour-propre fut ſacrifié à mon intérêt.

J'avais , dis-je , bien réſolu de ne rien oublier pour tirer tout l'avantage que je pouvais eſpérer de la nouvelle paſſion que j'avais inſpirée ; mais la Mere Supérieure m'épargna tous ces ſoins : elle avait plus que des deſſeins ſur le Directeur ; elle s'apperçut aiſément de ceux qu'il avait ſur moi , & ſon intérêt lui fit ſervir le mien. Quand la paſſion a fait prendre une réſolution à une femme , & ſur-tout à une Religieuſe , l'execution ſuit de près ſon projet. En effet , j'ignore quels moyens la bonne Mere employa ; mais au bout de huit jours je dus ma liberté à ſes ſoins , ou plutôt à l'intérêt de ſon cœur.

La premiere choſe dont je m'informai , ce fut du ſort du Chevalier ; ce n'était , il faut l'avouer , ni l'amour , ni la reconnaiſſance qui cauſait ma curioſité : deux ſentiments un peu moins gé-

néreux m'intéressaient à lui, l'ambition & la vengeance. Je n'avais pas entiérement renoncé à sa main, la faiblesse de son esprit m'en assurait la possession dès que je pourrais le revoir, & le plaisir de désespérer ses parents ajoutait encore au desir violent que j'avais de le rengager dans mes fers.

J'appris qu'on le faisait voyager, & qu'il était en Angleterre; je partis sur le champ, & je n'éprouvai, pendant mon voyage, d'autres obstacles que ceux que me causait l'impatience de le rejoindre & de triompher de sa famille.

Arrivée à Londres, je fis promettre dans les papiers publics quatre guinées à celui qui me donnerait des nouvelles du Chevalier de R.... Cet usage est très-commode, & j'eus lieu de m'en louer; dès le lendemain le Chevalier m'apporta lui-même de ses nouvelles.

Plus tendre & plus amoureux que jamais l'éloignement, l'absence n'avaient fait qu'accroître sa passion, & les disgraces que j'avais souffertes pour lui ne me rendirent que plus aimable à ses yeux, & plus chere à son cœur.

Rien ne s'opposant plus à notre bonheur, il ne fut pas retardé d'un instant, & malgré les envieux, mon étoile, plus que mon mérite, à la vérité, me fit Madame de R....

Après avoir vu ce qu'il y a de plus remarquable en Angleterre, dont on trouvera bon que je ne faſſe point de deſcription, nous revînmes à Paris, où je fis ratifier mon mariage, & où je n'oubliai rien de tout ce qui pouvait en aſſurer la validité.

L'amour de mon tendre époux ne put m'épargner beaucoup de mortifications que j'eſſuyai dans différentes occaſions de la part de ſa famille ; comme elles ſe multipliaient chaque jour, nous réſolûmes de voyager pendant quelques années ; nous eſpérâmes que pendant ce temps les premieres impreſſions s'effaceraient, & qu'on ſe ferait à appeller Juſtine Madame de R....., cemme on ſe fait à tout.

Nous commençâmes nos voyages par celui des Pays-Bas, où il ne nous arriva rien de remarquable ; & après avoir vu Gand, Bruxelles, Malines & Anvers, nous paſſâmes en Hollande, où nous admirâmes Roterdam, Leyde, Amſterdam & la Haye. Comme nous avions deſſein de voir toute l'Allemagne, nous paſſâmes à Munſter, pour nous rendre à Cologne ; mais le Chevalier étant tombé malade, nous fûmes obligés de nous arrêter à....., où nous reçûmes de la part du Prince de..... les marques de l'attention la plus diſtinguée.

La maladie du Chevalier devint de jour en jour plus férieufe , & je perdis enfin le modele des bons maris.

On croira peut-être que je fus médiocrement affligée de la perte d'un fi digne époux; on fe trompe : je le fus au point, que le Prince de..... , qui prit pour moi la paffion la plus vive, ne put me confoler entiérement, & que j'eus befoin d'avoir recours à fon Ecuyer : c'était un jeune Moufquetaire de vingt-deux ans , qu'une affaire d'honneur avait obligé de quitter la France, & qui manquant d'argent dans le pays étranger , s'était attaché au Prince.

L'un était riche & très-généreux , l'autre était bien fait , & très-amoureux.

J'imaginai que ces qualités réunies feraient un amant parfait, & je réfolus de les prendre tous deux pour en faire un amant en deux volumes : j'eus lieu d'être contente de cet arrangement pendant quelque temps , & j'aurais peine à dire duquel des deux j'avais le plus à me louer , chacun dans leur partie s'entend.

Un jour que la goutte retenait le Prince dans fon lit , & que fon Ecuyer & moi lui faifions compagnie , après avoir caufé quelque temps avec nous , il s'endormit.

Le jeune Ecuyer, toujours amoureux, me parlait de la vive impreſſion que je faiſais ſur lui ; je ne pouvais pas en douter ; mais quelle eſt la femme qui ne fait pas ſemblant de douter de la tendreſſe de ſon amant, pour avoir le plaiſir de s'en voir aſſurer encore ? Mon injuſtice offenſa le mien ; comme il avait par devers lui des preuves convaincantes, il s'en ſervit pour me mettre dans mon tort : je ne demandais pas mieux, & je me livrai de bonne grace à la conviction. Ce débat ne put ſe faire ſans mouvement de part & d'autre, & le canapé indiſcret ſur lequel nous étions les décela : ſon bruit éveilla le Prince, qui tira ſon rideau avant que la farce fût jouée.

Il avait peine à en croire ſes yeux ; mais après les avoir long-temps frottés, & l'évidence ayant fait place à l'étonnement, il entra dans un emportement affreux : ce n'était pas l'outrage fait à ſon amour qui cauſait ſa colere, c'était l'inſolence inouie de manquer à un Prince du S. Empire, qui prouvait ſoixante & douze quartiers ſans méſalliances. Après nous avoir accablé d'injures & de menaces, il appella ſes gens pour leur donner les ordres les plus funeſtes ; comme il était ſouverain chez lui, nous crûmes

devoir en prévenir l'exécution, & dans l'instant nous sortîmes de ses états par la fenêtre de sa chambre.

Je parcourus quelque temps l'Allemagne, non sans mettre à contribution tous les petits Princes qui se trouverent sur mon passage.

Mon fidele Ecuyer, qui m'avait toujours accompagnée comme son Infante, apprit enfin que ses parents avaient accommodé son affaire; & comme un bonheur ne vient jamais sans l'autre, on lui mandait aussi qu'un de ses oncles venait de le faire héritier de vingt mille livres de rente. L'impatience d'en jouir mit fin à nos voyages : il m'offrit, de la meilleure grace du monde, de partager sa fortune avec moi ; mais comme je ne voulais plus avoir de démêles avec les familles, je refusai par prudence ce que j'avais l'air de sacrifier par générosité, & je le quittai par raison, comme je l'avais pris par convenance. Il retourna chez ses parents, & je rentrai dans le monde, où je me livrai à tous les plaisirs que peut trouver à Paris une femme jeune, riche, & qui passe pour être jolie.

Un jour que j'allais à l'Opéra, & que la file des carosses avait fait arrêter le mien vis-à-vis d'un café, je crus y re-

connaître un jeune homme qui portait une redingote, un plumet noir, & une épée de deuil; ſon mauvais équipage ne faiſait rien perdre de ſa bonne mine, qui ſemblait au contraire relever tout ce qui aurait pu la déparer : mon caroſſe avança, & je le perdis de vue ; mais pendant tout l'Opéra il revint ſe préſenter à mon imagination : ce n'était pas mes yeux, c'était mon cœur qui ſemblait le reconnaître, & qui le rappellait à mon eſprit, malgré la diſſipation des objets que le ſpectacle lui offrait. Cette contrariété m'impatienta au point, que la muſique, la danſe, tout me devint inſupportable, & je ſortis au troiſieme acte. Je repaſſai devant le même café, où je retrouvai le même jeune homme ; & tout-à-coup la confuſion de mes idées s'étant débrouillée, je reconnus Francillon.

Comme le caroſſe allait toujours, je tirai le cordon, & je dis à mon laquais d'aller demander au jeune homme que je lui dépeignis, s'il ne s'appellait pas Monſieur des Garennes, & en ce cas, de l'emmener chez moi, parce que je ne jugeai pas à propos que la reconnaiſſance ſe fît dans la rue. L'équipage où était Francillon aurait mortifié mon amour-propre, qui ſe faiſait entendre,

même au milieu des transports de mon amour; mais à son tour il se vengea bien de ce petit mouvement de vanité, par l'impatience qu'il me fit éprouver.

Il y avait près d'un quart-d'heure que je l'attendais; enfin il arriva : une profonde révérence qu'il me fit en entrant, m'annonça qu'il ne me reconnaissait point du tout. Regardez-moi bien, lui dis-je : il n'est pas difficile de vous obéir, me répondit-il poliment, & vos yeux savent bien faire exécuter les ordres de votre bouche. Cette réponse est très-galante, & Francillon est devenu...... Ce nom rappella sur le champ.... Ah, Justine!...... La joie fit expirer sur ses levres le cri que la surprise lui avait fait jetter; nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre : l'expression manqua long-temps aux sentiments qui nous affectaient; mais nos caresses en furent l'organe & l'interprete, au défaut de nos paroles.

Quel moment heureux nous rejoint, me dit enfin Francillon! mais dans quelle situation nous trouvons-nous tous deux! quelle fortune différente!.... Elle est égale, mon cher Francillon; Justine veut aujourd'hui partager avec toi tous les biens qu'elle possede, comme elle partageait autrefois les fleurs du bosquet.

Ce que l'amour a gravé dans mon cœur a-t-il pu s'effacer de ta mémoire ? ne te ſouvient-il plus de nos premieres amours, de nos plaiſirs, des violettes que nous cueillions enſemble, des pinçons que nous imitions ſi bien......? du prône & des coups de pied au cul de ton oncle, ajouta Francillon ? tes offres me flattent, & tes dons me ſont précieux, puiſque c'eſt toujours ton cœur qui me les fait ; mais il ne m'eſt plus poſſible d'en profiter, je ne ſuis plus maître... Ah, Dieux, m'écriai-je ! tu es marié... Non, chere Juſtine, je t'ai conſervé ma main, comme je t'ai gardé mon cœur ; mais écoute le récit de ce que j'ai éprouvé depuis que la rigueur du deſtin nous ſépara aux portes de C....

Une inquiétude affreuſe ſur ton ſort m'avait tellement occupé toute la nuit, que je n'avais pas même ſongé à chercher quelques raiſons qui puſſent me juſtifier de ton évaſion.

Quand les Grenadiers vinrent le lendemain te chercher pour te conduire... ; tirons un voile ſur cette image affreuſe, je ne ſus que répondre au Sergent qui les commandait, ſinon que tu t'étais ſauvée : il en fit ſon rapport au Commandant, qui, furieux de perdre cette occaſion de ſe venger, m'ordonna de garder

les arrêts auſſi-tôt que ma garde ſerait relevée. Je m'y rendis, juſqu'à ce qu'un ordre de la Cour eût décidé de mon ſort: il en vint un, qui me condamna à un an de priſon, après lequel je fus caſſé de mon emploi.

Je m'en revenais chez mon pere, lorſqu'en paſſant à Arras, je trouvai un de mes parents qui était Maréchal-des-Logis dans la Gendarmerie; je lui contai mes diſgraces, & comme la cauſe de mon malheur n'avait rien de déshonorant, il me fit entrer dans ſa Brigade, où j'ai continué de ſervir juſqu'à préſent.

La mort de mon pere m'obligea, il y a un an, de venir ici ſolliciter un procès qui durait depuis ſeize ans contre un Seigneur voiſin, au ſujet de la chaſſe; comme ma Partie eſt beaucoup plus riche & plus puiſſante que moi, j'ai ſuccombé ſelon la regle, & j'ai été condamné à payer les frais & les dépens, qui ſe montent à près de trente mille livres: faute du paiement de cette ſomme, les Procureurs ſe ſont ſaiſis de tout mon bien.

Ayant paſſé un an ſans reparaître à mon Corps, je ne puis plus y rentrer; & ne ſachant où donner de la tête, j'ai été contraint de m'engager: mon Capi-

taine m'a fait dire hier que je n'avais qu'à me préparer à aller joindre mon Régiment au premier jour.

Si ce n'eſt que cela, nous mettrons ton Capitaine à la raiſon avec de l'argent; de quel Régiment eſt-il ? De R..., Dragons : -- & ſon nom ? -- Monſieur de Vieux-Fort. Monſieur de Vieux-Fort ? celui-là eſt unique. --- Comment donc, vous le connaiſſez, me demanda Francillon? Mon exclamation indiſcrette me mit dans le cas de l'inſtruire d'une partie des obligations que je lui avais : quoique j'euſſe arrangé de mon mieux la confidence que j'avais été contrainte de lui faire, elle répandit quelques nuages ſur l'eſprit de Francillon; mais mes careſſes les diſſiperent bientôt, & les preuves de mon amour rendirent le calme à ſon cœur.

Le lendemain j'allai trouver le bon Baron, qui fut, on ne peut pas plus, étonné de me voir, & qui, après quelques petits reproches ſur la façon dont je l'avais quitté, me remit le congé de Francillon, ſans conditions, & de la meilleure grace du monde. Je ſuis enchanté, ajouta-t-il, de pouvoir achever votre bonheur; je l'avais entrepris de tout mon cœur, & quoique je n'euſſe jamais prévu de le terminer ainſi, je re-

garde ce moment comme le plus heureux de ma vie. Mes remerciements & ma reconnaiſſance furent conformes à des ſentiments ſi généreux.

Je fis part au Baron du deſſein où j'étais de finir mes jours dans une retraite agréable. Mon projet, me dit-il, eſt à-peu-près le même ; je demande ma retraite ; je ſuis las d'eſſuyer des coups de fuſil & des injuſtices : il ne me reſte plus qu'à finir ma carriere le plus tranquillement qu'il me ſera poſſible. Je jouis encore d'une fortune honnête, que je partagerai volontiers avec vous & avec celui que vous aimez. Je le remerciai de ſes offres généreuſes, & je lui appris combien la mienne était devenue conſidérable.

Dès ce jour nous nous rejoignîmes tous trois pour ne plus nous quitter.

L'indulgente amitié du Baron, & la tendreſſe de Francilion, me donnerent une confiance qui m'engagea à leur raconter mes aventures juſqu'à la derniere circonſtance : ce récit, qu'ils écouterent avec bonté, me couvrit de confuſion, mais la honte mene au repentir, & c'eſt le premier pas que l'on fait vers la vertu. La mienne devint d'autant plus ſolide, qu'elle était fondée ſur la connaiſſance du vice : ma vie paſſée me fit horreur,

horreur, & cette réflexion m'empêcha de me livrer pendant quelque temps à la douceur des plaiſirs que m'offrait la tendreſſe de mon époux & l'amitié du Baron. Mais enfin le calme, qui ſuit toujours une vie tranquille, rentra dans mon ame; je puiſai un nouvel être dans le cœur de mon époux, & dans les conſeils de mon ami: ces plaiſirs tumultueux, ce tourbillon, cet éclat qui paraît ſi brillant au premier coup d'œil, me ſembla miſérable; ces fantaiſies, ces caprices, ces deſirs toujours nouveaux qui agitent l'eſprit ſans remplir le cœur, me parurent le tourment des Danaïdes.

On dira peut-être qu'il eſt bien aiſé d'être ſage quand on a amaſſé vingt mille livres de rente dans les plaiſirs; cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on le croit.

Mon oncle, à qui je fis ſavoir notre ſituation, vingt la partager avec nous, & célébra lui-même notre mariage. Heureux, unis & contents, nous avons retrouvé le bonheur de nos premieres années, & les plaiſirs du boſquet.

J'AURAIS tiré le voile sur beaucoup d'endroits de cette histoire, ainsi que je l'ai fait dans la plupart des autres, mais plusieurs personnes m'ont reproché que mes filles étaient trop honnêtes ; comme si des filles célebres par leurs débauches pouvaient être plus intéressantes que celles qui sont illustres par leurs malheurs, & touchantes par leur repentir.



HISTOIRE

D'AMELIE

ET ANGÉLIQUE.

QUE ceux qui craignent de s'attendrir détournent les yeux de cette histoire ; c'est pour les cœurs sensibles que je l'écris, c'est pour ceux qui savent goûter le plaisir de répandre des pleurs sur la vertu malheureuse, sur l'innocence opprimée, c'est pour ces ames privilégiées qui connaissent tout le prix des larmes délicieuses du sentiment.

Qui croira que ce fût dans un lieu consacré à la plus honteuse débauche que je rendis le plus pur hommage à la vertu?

Je sortais à pied de la Comédie Italienne, où j'étais allé voir pour la cinquieme fois le chef-d'œuvre des pieces nouvelles de ce théatre, les *Sultanes*. Le mauvais temps m'avait contraint d'entrer dans une allée, en attendant que je pusse avoir un carosse de place ; l'embarras des voitures & l'affluence du monde m'y retinrent plus long-temps

que je ne l'avais cru : il y avait plus d'une demi-heure que j'y étais, & cependant la pluie, qui avait toujours continué avec plus d'abondance, avait grossi les ruisseaux de façon à me faire craindre de ne pouvoir sortir sitôt ; elle redoublait toujours, le rue était pleine d'eau, qui commençait même à gagner l'allée où je m'étais mis à couvert. Je ne laissais pas que de devenir fort embarrassé, lorsqu'une femme d'assez mauvaise apparence descendit ; voyant qu'elle ne pouvait sortir, elle se disposa à remonter, & m'invita à venir me reposer chez elle, où elle m'assura que je serais plus à mon aise, & où elle m'offrit des appas dont le détail aurait révolté l'homme le moins délicat. Cependant, comme j'avais eu chaud, & que je commençais à me refroidir, je suivis cette malheureuse, bien résolu de ne pas seulement jetter les yeux sur les charmes qu'elle m'avait vanté.

Je me laissai conduire dans une chambre fort longue, fort étroite & fort obscure ; un bout de chandelle qui fondait dans un chandelier de bois, en éclairait à peine une partie : il y avait environ un quart-d'heure que j'y étais assis, vis-à-vis de deux tisons, & je m'y croyais seul, lorsque des soupirs à moitié étouf-

fés me firent retourner du côté d'un espece de lit d'où ils semblaient partir ; j'en approchai, en tenant du bout des doigts la lumiere dont je viens de parler, & de l'autre main je détournai un morceau de tapisserie qui enfermait un vieux grabat. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis une jeune personne se jetter à mes pieds ! la noblesse de sa physionomie ne s'accordait pas plus avec le délabrement de ses habits, que son air modeste avec le lieu où je la trouvais. Je voulus lui prendre les mains pour l'aider à se relever : au nom de Dieu, Monsieur, me dit-elle en les joignant, sans vouloir sortir de cette posture humiliante, si la pitié peut vous toucher, n'abusez pas de l'état où vous me trouvez, par des entreprises qui vous seraient inutiles ! ne réduisez pas une infortunée à se porter aux derniers excès! je me percerais le cœur, plutôt que de consentir au crime où l'on veut me livrer. Ces dernieres paroles furent dites avec un feu qui ne me permit pas de douter de leur vérité ; elle versait, en les prononçant, un torrent de larmes : jamais l'affliction n'avait rendu la beauté plus touchante. Quel barbare, m'écriai-je, pourrait n'être pas pénétré de votre état ! de grace, Mademoiselle, conti-

nuai-je à mon tour, levez-vous, je vous en conjure, vous me percez le cœur : votre douleur m'accable, daignez m'en apprendre la cause ; ce n'est pas par curiosité que je vous le demande : cessez de verser des larmes, je ne veux pas vous affliger, je ne veux que vous secourir ; votre situation me touche. Elle est affreuse, s'écria cette aimable personne; l'état où vous me voyez réduite est digne de toute votre compassion : une mere mourante depuis quatre jours, & qui peut-être expire en ce moment, faute de secours, si je ne les achete au prix du crime & de la honte....... Alors de nouveaux sanglots l'interrompirent encore, & ses pleurs recommencerent à couler plus abondamment que jamais. Je commençais moi-même à en verser, lorsque cette femme qui m'avait fait monter chez elle entra, & commença, avec des jurements affreux, par accabler d'injures cette pauvre Demoiselle, qui, toute tremblante, attendait que je me déclarasse pour elle.

De quel droit, dis-je à cette malheureuse, après m'être un peu remis, & pour quelles raisons insultez-vous ainsi Mademoiselle ? Pour quelles raisons, Monsieur ! qu'elle me rende deux louis que je lui ai avancés, & sans quoi elle

& ſa mere feraient mortes de faim il y a long-temps ; qu'elle me les rende là.... & que cent diables l'emportent avec ſa...... ſageſſe, dit-elle, en accompagnant ce mot d'une épithete qui n'avait sûrement jamais été donnée à cette vertu-là.

Ce que dit cette femme eſt-il vrai, demandai-je à la jeune perſonne, que les jurements & les obſcénités de cette miſérable avaient couverte de confuſion? Oui, Monſieur, me dit-elle ſans oſer lever les yeux ; il eſt vrai qu'elle m'a prêté cette ſomme en différentes fois, & que j'aurais ſans doute eu la douleur de voir expirer ma mere ſans ce ſecours ; mais elle veut me le faire payer bien cher, continua-t-elle en ſanglottant toujours.

Tenez, dis-je à cette femme, en lui donnant les deux louis qu'elle demandait, & en y ajoutant quelque choſe de plus ; je vous prie de laiſſer Mademoiſelle en repos.

Moi, Monſieur, reprit cette vieille infame, Mademoiſelle Angélique ſait bien que je n'ai jamais eu que de bonnes façons pour elle, que je l'ai toujours regardée comme mon enfant ; ce n'eſt pas pour le lui reprocher, mais tant que j'ai eu un écu, je l'ai partagé avec elle,

comme on doit faire avec quelqu'un avec qui on a vécu long-temps ; & que l'on a ſervi long-temps, ajouta Angélique, que les diſcours familiers de cette femme mortifiaient encore plus que ſes injures. Eh bien ! ſi on vous a ſervi, reprit cette mégere avec aigreur, on le ſait bien, il n'y a pas là tant de quoi ſe vanter, & vous ſeriez peut-être bien heureuſe à votre tour...... Retirez-vous, dis-je à cette femme, en lui impoſant ſilence ; & comme je l'avais payée pour m'obéir, elle m'obéit, & fit céder ſon reſſentiment à ſon intérêt.

Vous voyez, Monſieur, l'humiliation où je ſuis réduite ; permettez que je ſorte de ce lieu infame, où elle ne ferait qu'augmenter à chaque inſtant, & que j'aille trouver ma mere, & lui apprendre l'obligation éternelle que nous vous avons.

Après avoir payé cette femme, j'avais prié Angélique d'accepter ma bourſe, où il reſtait encore quelques louis ; l'état où elle était, & le ſervice que je venais de lui rendre, ne la mettaient pas dans le cas de pouvoir me refuſer : j'aurais voulu lui épargner l'action humiliante de tendre la main pour recevoir ; mais la ſituation était trop preſſante pour avoir recours aux petits détours que la

délicateſſe peut employer dans une circonſtance moins urgente. Tout ce que je pus faire, ce fut d'abréger les diſcours par leſquels elle me marquait ſa reconnaiſſance, & qui montraient le trouble de ſon ame par l'embarras de ſes expreſſions. N'ayez pas, lui dis-je en lui ſerrant la main de cet air d'amitié qui met à l'aiſe, n'ayez pas plus d'inquiétude pour la reconnaiſſance, que je ne vous impoſe d'obligations pour le bienfait, & ne rougiſſez point de votre ſituation ; l'infortune ne fait rien perdre au mérite, elle ne ſert que de luſtre à la vertu.

Je me diſpoſais à la quitter ; non, Monſieur, me dit-elle en me prenant la main à ſon tour pour ſortir avec moi, quelqu'affreuſe & quelqu'humiliante que ſoit notre miſere, je ſens, à la confiance que vous venez de m'inſpirer, que je ne dois plus rougir devant vous, vous viendrez vous-même juger du ſervice que vous nous rendez par l'état où nous ſommes réduites : vous ne refuſerez pas à ma priere la ſatisfaction de montrer à ma mere notre bienfaicteur.

Après m'en être défendu quelque temps, je me rendais, & j'allais la ſuivre, lorſque je penſai que ma viſite, & tout ce qu'Angélique ne manquerait pas

de dire à ſa mere ſur les obligations qu'elle prétendait m'avoir, pourrait lui cauſer un attendriſſement qui, dans l'état où elle était, lui ſerait peut-être funeſte ; je lui fis part de cette réflexion, & elle s'y rendit au moyen de la promeſſe que je lui fis de les venir voir le lendemain matin ; je lui demandai où je pourrais les trouver ; c'eſt, me dit-elle, dans cette même maiſon, au dernier étage.

Adieu, me dit-elle, ſongez à tenir votre parole ; & quelques grands que ſoient vos bienfaits, je les compterai pour peu, ſi vous ne venez en recueillir le fruit : elle prononça ces dernieres paroles avec un air affectueux qui me pénétra.

Pendant tout ce temps-là il s'était fait tard ; je me retirai, & je me couchai, en arrivant chez moi, afin d'être en état de me lever de meilleure heure le lendemain.

Cependant je ne pus fermer l'œil ; l'inquiétude qui m'agita toute la nuit, était plus vive que celle que l'on reſſent ordinairement pour des infortunés qu'on ne connaît point.

Helas, me diſais-je, mes ſecours ſeront arrivés trop tard ! je trouverai peut-être demain le malheureuſe Angélique

occupée à rendre les derniers devoirs à ſa mere ! cette idée m'affligeait au-delà de toute expreſſion , & je faiſais les prieres les plus ardentes pour que Dieu conſervât les jours de cette infortunée.

Dès que le jour parut , je me levai & je courus chez Angélique : elle était déja ſortie pluſieurs fois pour chercher quelque ſoulagement à ſa mere ; mais n'ayant trouvé aucune boutique ouverte, elle n'avait pu lui procurer encore aucun ſecours.

Mon arrivée parut lui cauſer autant de ſurpriſe que de joie ; me voir à ſa porte dans le temps où elle me croyait encore dans les bras du ſommeil ; la tendre inquiétude que je lui marquai pour ſa mere ; la vive impatience que je lui montrai de la voir : tout cela annonçait un intérêt plus vif que celui que la compaſſion a coutume d'inſpirer.

Enfin je montai avec Angélique tout au haut de la maiſon ; quelqu'idée que je me fuſſe faite , pendant la nuit , de l'indigence dont j'allais être le témoin , le tableau qui s'offrit à mes yeux me fit reculer d'horreur : une femme dont le viſage portait tous les ſymptômes de la mort , étendue ſur un peu de paille dans le coin d'un grenier , ſans autre couverture que ſes habits déchirés , & ſans

autre nourriture, depuis plusieurs jours, qu'un peu d'eau dans une cruche de terre, semblait attendre qu'il plût à Dieu de la délivrer de tant de maux.

Voilà notre sauveur, dit Angélique en me montrant à sa mere : elle voulut lever la tête pour me regarder ; mais elle était si faible, qu'elle retomba en prononçant d'une voix éteinte quelques paroles que je ne pus entendre.

Vous n'avez donc pu, dis-je à Angélique, lui apporter hier quelque nourriture ? Hélas, Monsieur, vous allez juger, me dit-elle, avec quel acharnement la fortune nous persécute.

Il était si tard hier lorsque je vous quittai, qu'après avoir beaucoup couru, je ne pus trouver qu'un peu de lait ; comme je n'avais ni feu, ni de quoi en allumer, j'ai taché d'échauffer ce lait de mon mieux dans mes mains & sur ma poitrine, pour en modérer la crudité : j'allais le donner à ma mere, lorsque la lampe qui nous éclairait s'est éteinte faute d'huile : ma mere, à qui je tendais le pot, dans ce moment trop faible encore pour le soutenir, en a renversé une partie sur elle ; je l'ai repris de ses mains, & l'ai posé par terre pour aller chercher un peu de lumiere ; pendant ce temps-là j'avais laissé la porte ouverte, & le

chien

chien d'un voiſin eſt entré, & a bu ou répandu tout ce qui reſtait, & ma mere n'a ſeulement pas eu de quoi rafraîchir ſes levres.

J'admirai, en effet, combien le ſort paraiſſait obſtiné à perſécuter ces deux infortunées juſques dans les moindres choſes; elles ne m'en devinrent que plus cheres, & je réſolus de vaincre la malignité de leur étoile à quelque prix que ce fût.

J'avais eu la précaution d'apporter un peu de vin d'Alicante, dont je fis prendre quelques cuillerées à la malade.

Pendant qu'Angélique alla chercher de quoi lui faire du bouillon, je courus chez mon Médecin, que j'amenai ſur le champ; il fut frappé, ainſi que moi, de cette miſere affreuſe : après avoir tâté le poulx à la malade, il nous dit que ſon épuiſement était ſi conſidérable, qu'il ſerait peut-être impoſſible de la rétablir jamais dans une parfaite ſanté; que ſi on voulait cependant ſuivre exactement ce qu'il ordonnerait, il eſpérait la tirer d'affaire avec beaucoup de ſoins; mais qu'ils ſeraient inutiles dans le lieu où elle était. En effet, le vent ſoufflait de tous côtés dans ce grenier, & la moindre ouverture était celle qu'on y avait faite pour y donner du jour. Il

ordonna pour toute nourriture, pendant les deux premiers jours, du bouillon de poulet, qui devait lui être donné d'heure en heure alternativement, avec une cuillerée d'une potion qu'il alla faire faire lui-même, & qu'il envoya une heure après.

Cette pauvre moribonde n'était pas en état d'être tranfportée bien loin ; j'imaginai de defcendre chez cette malheureufe femme de la veille, pour lui propofer de me louer fa chambre à quelque prix qu'elle voulût la mettre : mais elle m'apprit qu'elle ne tenait qu'une chambre garnie ; qu'il y en avait de pareilles dans la maifon qui étaient vacantes, & qu'il me ferait aifé d'en avoir une. Je defcendis à l'inftant chez l'hôteffe qui m'en ouvrit une ; je lui payai fur le champ le mois d'avance, & j'y fis préparer un bon lit, où nous tranfportâmes de notre mieux la malade.

Quand tout cela fut fait, je me fentis plus à mon aife de moitié ; je paffai toute la matinée avec ces infortunées, & je ne les quittai qu'à midi, parce que je ne pouvais m'en difpenfer ; j'y retournai à quatre heures, & j'y paffai le refte de la foirée : je continuai ainfi plufieurs jours fans prefque les quitter.

Malgré l'air d'aifance & le ton d'a-

mitié qui accompagnaient toujours les petits préſents que je faiſais à Angélique, elle ne pouvait les recevoir ſans un embarras qui venait moins de ſa vanité que de ſa reconnaiſſance. Quoiqu'il me flattât infiniment, je réſolus de le lui épargner en lui donnant à la fois une ſomme aſſez conſidérable pour ſubvenir à ſa dépenſe pendant pluſieurs mois : ſa confuſion augmenta à meſure de la ſomme ; elle était même prête à la refuſer. Votre délicateſſe m'afflige, chere Angélique, lui dis-je avec attendriſſement ; ne ſommes-nous pas amis ? ſi j'étais en votre place, n'en feriez-vous pas autant pour moi ? & croyez-vous que j'euſſe de la répugnance à le recevoir de vous ? ce que le cœur donne peut-il déshonorer le coeur qui le reçoit ?

Le mere d'Angélique reprenait peu-à-peu ſes forces, par les ſoins aſſidus du Médecin, & plus encore par ceux de ſa fille : les marques de leur reconnaiſſance augmentaient chaque jour ; ce n'était pas par de vagues diſcours, par des expreſſions qui ſont également communes à la ſenſibilité & à l'ingratitude ; c'était par des careſſes auſſi tendres qu'ingénues, des effuſions de cœur auſſi ſinceres que touchantes, que ces char-

mantes perſonnes m'exprimaient l'affection de leurs ames.

Cependant elles ne s'étaient jamais ouvertes à moi ſur la ſituation de leurs affaires ; il n'était pas poſſible que deux perſonnes dont l'indigence ſemblait ſi peu s'accorder avec l'air de nobleſſe qu'il était aiſe de remarquer dans toutes leurs actions, n'euſſent éprouvé de grands malheurs. Il me paraiſſait tout auſſi étonnant, qu'avec la confiance qu'elles me montraient, & le penchant ſi naturel aux infortunés de ſoulager leurs peines en les répandant dans le ſein d'un ami éprouvé, & dont ils ne devaient l'attachement qu'à leurs diſgraces, il me paraiſſait, dis-je, étonnant qu'elles fuſſent reſtées juſqu'alors dans un ſilence qui commençait à me paraître coupable : quelqu'attachement que j'euſſe pour elles, quelque confiance que m'eût inſpiré la conduite d'Angélique, je ne pouvais quelquefois me refuſer à des inquiétudes qui venaient troubler le plaiſir que je goûtais auprès d'elle. Le préjugé peu avantageux du lieu où je l'avais trouvée augmentait encore mes ſoupçons ; je réſolus de les éclaircir : je ſentais que j'avais beſoin d'eſtimer celle que je ne pouvais me défendre d'aimer.

Je m'adreſſai donc à l'hôteſſe de la

maiſon ; cette femme m'avait paru, en pluſieurs occaſions, au-deſſus de ſon état ; & l'empreſſement avec lequel elle avait congédié cette malheureuſe, auſſitôt que je lui avais appris ſon infame commerce, avait mérité ma confiance.

Le loyer de ſa chambre qui venait d'écheoir fut l'occaſion de ma viſite ; il ne me fut pas difficile de l'amener au point où je voulais ; & à la premiere queſtion que je lui ſis, j'appris qu'il y avait ſix mois que ces deux Dames logeaient chez elle ; qu'elles avaient commencé par y occuper le même appartement que je leur avais loué : qu'elles avaient paſſé les premiers mois à la recherche d'un Monſieur qu'elles n'avaient jamais pu découvrir ; qu'elles avaient toujours mené la conduite la plus édifiante, mais qu'un accident qui leur était arrivé, les avait mis hors d'état de payer cet appartement, & qu'étant elle-même fort mal à ſon aiſe, elle avait été contrainte de les congédier ; que comme elle avait vu leur embarras & la peine où elles étaient réduites, elle leur avait abandonné *gratis* le petit réduit où je les avait trouvées.

Je demandai à cette femme ſi l'on pouvait ſavoir quel était l'accident dont elle me parlait. Quoi, s'écria-t-elle avec

ſurpriſe, elles ne vous ont pas conté tout cela ? il n'eſt pas poſſible ! Je puis vous aſſurer que non, repris-je, en commençant à craindre d'apprendre des choſes que je n'oſais prévoir.

Aſſeyez-vous, me dit cette femme, en vérité je ne conçois pas une telle diſcrétion ; car il n'y a rien dans cette aventure qui ne puiſſe leur faire honneur : ce début me raſſura un peu, & je commençai à reſpirer.

Madame d'O.... & Mademoiſelle Angélique ſa fille, en venant à Paris par le coche d'Auxerre, y avaient fait rencontre d'une eſpece d'intrigant qui ſe faiſait appeller le Marquis de L...... ; il leur avait demandé la permiſſion de les venir voir avec un air ſi affectueux & ſi empreſſé, qu'elles ne purent ſe défendre de la lui accorder : il en profita ſi ſouvent, qu'il ne paſſa bientôt plus aucun jour ſans les voir ; il leur montra tant d'attachement & de zele, qu'il gagna inſenſiblement leur confiance, & tirant avantage de la connaiſſance de leurs affaires, il oſa leur apprendre que le vieux Duc de.... était éperduement amoureux d'Angélique ; que le vif intérêt qu'il prenait à elles l'avait emporté ſur ſa delicateſſe que bleſſait cette démarche : il ajouta qu'il ne doûtait point

qu'elles ne lui fussent gré de ce sacrifice; & continuant à leur étaler tous les avantages qu'elles pourraient tirer de cette connaissance, il les pressa vivement de ne pas s'y refuser.

Ce discours avait couvert Angélique de confusion, & sa mere y répondit avec toute l'indignation qu'il lui avait inspiré. Connaissant l'etat de leurs affaires, il ne s'était peut-être pas attendu à trouver en elles autant de répugnance à une proposition que mille autres en leur place auraient reçu avec joie. Il fut sans doute fâché de s'être compromis; mais cachant son depit pour mieux assurer ses desseins, il leur montra un regret sincere d'avoir pu leur deplaire, loua beaucoup leur conduite, & excusa la sienne sur le vif attachement qu'il leur portait.

Le Duc, instruit de leur refus, s'adressa à moi pour leur faire tenir différents présents qu'elles ne voulurent jamais accepter; cette résistance, qu'il n'avait jamais éprouvée, ne fit qu'irriter ses desirs; il prit le parti de se présenter lui-même, espérant que sa personne, son rang, & la suite fastueuse qui l'accompagnait, pourraient en imposer à la mere, & séduire la fille; mais il eut la mortification de se voir aussi mal reçu

que ſes préſents : Madame d'O...... le traita cependant avec toute la déférence due à ſon rang , mais de façon à déſeſpérer ſes deſſeins , & même à l'en faire rougir , ſi un grand Seigneur ſavait rougir de ſes débauches.

Il ne trouva dans cette démarche que ſa vanité d'offenſée ; car j'entendis en deſcendant qu'il ſe plaignait avec humeur au Marquis de l'avoir compromis avec ces begueules.

Nous étions dans un temps où le plus funeſte de tous les malheurs avait fait prendre au Magiſtrat chargé de la Police les précautions les plus recherchées ; quelque juſtes que fuſſent ſes meſures , il n'était pas à l'abri d'être trompé : il le fut ſur le compte de Madame d'O...... qu'on lui rendit ſuſpecte , ainſi que ſa fille ; elles furent toutes deux conduites à la Baſtille. Il leur fut aiſé de faire connaître leur innocence , & elles n'y reſterent heureuſement que quatre jours ; mais elles n'en ſortirent que pour connaître un autre malheur.

Deux heures après qu'elles avaient été enlevées , le Marquis , qui en était d'autant mieux inſtruit , que c'était lui qui était leur accuſateur , accourut chez moi , & me montrant un billet de la main de Madame d'O... & la clef de ſon

àrmoire, qu'il disait lui avoir été confiée pour en tirer les effets, il emporta leur argent & quelques bijoux qui leur restaient, après m'avoir payé le peu qui m'était dû.

Jugez de la surprise de la mere & de la fille, lorsqu'elles apprirent à leur retour ce que je viens de vous raconter; il semblait que la fortune ne les tirait d'un malheur, que pour les replonger plus cruellement dans un autre : sans argent, sans connaissances, abandonnées de la terre entiere, elles se livrerent à la plus amere douleur.

Leur état me fit pitié : je courus chez le Marquis, & j'appris où il logeait, qu'on n'avait eu aucune de ses nouvelles depuis quelques jours : j'allai chez l'Exempt de Police qui avait été chargé d'arrêter Madame d'O..., & il m'apprit qu'il avait envoyé lui même à la poursuite du prétendu Marquis, qui lui avait volé, sur son bureau, la clef que Madame d'O..... lui avait confiée. Je lui appris l'usage qu'il en avait fait; il me dit qu'il l'aurait prévenu, s'il s'en était apperçu plutôt : mais qu'il n'avait vu qu'elle lui manquait que depuis deux heures.

Je pris sur moi d'aller chez le Duc, qui me répondit qu'il l'avait fait chasser

de chez lui, depuis plusieurs jours, qu'il avait appris qu'il était un imposteur.

Je représentai à ce Seigneur l'état où se trouvaient réduites ces deux vertueuses personnes, & je lui fis la peinture la plus touchante de leur situation ; il convint qu'elle était bien triste, mais il ajouta qu'il n'était pas riche, & que s'il fallait obliger tous les malheureux, il ne serait pas possible de se soutenir convenablement à son état ; c'est-à-dire, lui répondis-je indignée, que la dignité de votre rang consiste à entretenir avec faste le crime effronté, & à laisser périr la vertu timide & ignorée, & je sortis sans attendre ce qu'aurait pu m'attirer la hardiesse de cette réponse.

Je m'adressai au Curé de S. E.... qui me répondit que les personnes pour qui je lui parlais n'étant pas domiciliées depuis un an sur sa Paroisse, & n'étant recommandées par aucune personne de considération, il ne pouvait rien faire pour elles. Eh Monsieur ! l'état où elles se trouvent n'est-il pas assez intéressant? la vertu malheureuse a-t-elle besoin de recommandations, & n'est-elle pas citoyenne de tous les pays ? Ce que vous me dites-là est fort bon, mais nous avons nos usages, dont nous ne pouvons pas nous écarter.

Je ne fus pas plus heureuse auprès de plusieurs personnes à qui je m'adressai, qui avaient la réputation d'être chrétiennes & charitables, & que je reconnus pour n'être que vaines & hypocrites.

Que vous dirai-je, Monsieur, ajouta cette bonne Dame ! depuis trois mois elles languissent dans les horreurs du besoin, aimant mieux éprouver la misere la plus affreuse, que d'en sortir par des voies honteuses : leur éducation, qui me paraît distinguée, ne leur a appris que des choses qui ne peuvent leur être d'aucune utilité. Pour surcroît de malheur, l'indigence & le chagrin firent tomber la mere malade, il y a environ six semaines, & la réduisirent dans l'état où vous les avez vues.

Ciel ! m'écriai-je, en y levant les yeux ; tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la vertu, puisque tu prends si peu de soin d'elle ici-bas ! comment pourrions-nous autrement expliquer ta justice ?

Le récit de l'hôtesse m'avait pénétré, & m'avait attendri jusques sur elle-même ; quoiqu'elle n'eût pas rendu de grands services à Angélique, je l'excusais sur sa situation, & je me plaisais à croire qu'elle lui aurait été plus utile, si elle eût été à portée de l'être davan-

tage ; enfin, j'avais pris de l'amitié pour elle, elle venait de diſſiper mes craintes, elle m'avait dit tant de bien d'Angélique ! je lui étais redevable des raiſons que j'avais d'eſtimer ce que j'aimais, & par conſéquent d'augmenter mon amour ; elle venait de me procurer les moyens de juſtifier mon penchant : pouvais-je ne la pas aimer ?

Tous ces ſentiments n'étaient pas bien développés dans mon cœur ; mais ils n'en agiſſaient pas avec moins de force, & j'embraſſai de tout mon cœur cette bonne Dame à qui j'avais tant d'obligations.

Je remontai chez Angélique avec une joie, une ſatisfaction que je n'avais pas encore ſentie : je la trouvais plus belle ; le ſon de ſa voie fit plus d'impreſſion ſur mon cœur, ſa mere me devint plus chere ; ce n'était peut-être pas que je ne l'aimaſſe davantage, mais les ſentiments que j'avais pour elle ſe développaient dans un plus beau jour, & répandaient la ſérénité dans mon ame : elle paſſa bientôt dans la ſienne ; elle était faite pour prouver tous mes ſentiments.

Depuis que je pouvais m'avouer mon penchant, je m'y livrais ſans réſerve, je ne quittais plus Angélique ni ſa mere ; je m'étais fait une ſi douce habitude de les

les voir, que j'oubliais toute la terre auprès d'elles. Je ne paraissais plus nulle part, tous mes amis m'en firent des reproches; car je n'avais mis personne dans ma confidence, pas même dans les précieux moments où je croyais que la compassion seule m'attachait à elle. Un honnête homme doit être plus soigneux de cacher ses bienfaits, qu'un libertin ne l'est de publier ses débauches.

Mon pere, qui s'apperçut aussi de ma nouvelle conduite, m'en demanda les raisons; je ne lui en donnai que de vagues, qui ne durent point le satisfaire, & je le quittai sur le champ, sous le prétexte de quelques affaires.

J'aurais pu éluder ses reproches, mais je n'aurais pu tenir à ses plaintes; il m'aimait tendrement, je l'adorais, rien n'égalait mon respect & ma reconnaissance; c'était le premier secret que j'avais eu pour lui: celui-ci me pesait sur le cœur; mais comment le lui avouer? Quelque bonté qu'il eût pour moi, comment lui faire approuver ma passion? comment le persuader du mérite & de la vertu d'une fille que j'avais trouvée dans un mauvais lieu? comment le faire revenir de la juste prévention que devait lui causer une telle circonstance?

Les éclairciſſements même que j'avais à lui donner ſur cela avaient un air d'aventures qui n'était point du tout propre à lui inſpirer la confiance dont mon récit avait beſoin ; moi-même, quelle connaiſſance avais-je de leurs affaires, de leur naiſſance ? Je ſentais toutes les difficultés que j'avais à vaincre, mais elles ne me rebutaient pas. Je réſolus d'amener les choſes de plus loin, & je ne doutai pas qu'en faiſant connaître Angélique à mon pere, il ne fût prévenu favorablement par ſa figure, & touché de ſes belles qualités : voici le moyen dont je me ſervis.

Mon pere avait une belle-ſœur qu'il aimait tendrement, & qui vivait avec nous depuis que nous avions perdu ma mere ; cette chere tante m'aimait comme un fils chéri, & quand les femmes, à un certain âge, ont porté leur amitié à un certain point, elle va bientôt juſqu'à la faibleſſe. Ma tante était un peu dans ce cas, & je réſolus de profiter de ces heureuſes diſpoſitions pour lui faire approuver mon amour, & la faire entrer dans mes projets. J'y trouvai encore moins de difficulté que je n'en avais prévu ; dès le premier mot elle applaudit à mes deſſeins, & Angélique lui devint bientôt auſſi chere

qu'à moi-même. Il est vrai que cette adorable fille offrait la physionomie la plus séduisante que j'aie jamais vue : la modestie de son maintien, la douceur de ses yeux, le son touchant de sa voix, portaient jusqu'au fond de l'ame l'intérêt qu'elle faisait naître. Je n'ai jamais vu personne sur qui elle ne fît cette impression au premier coup d'œil ; la persuasion coulait de ses levres jusqu'au fond du cœur, & le charme de sa conversation achevait bientôt la séduction que sa vue avait commencée.

Nous convînmes avec ma tante qu'elle la présenterait à mon pere comme la fille d'une de ses amies de Province, qui lui avait été adressée en attendant l'arrivée de sa mere, & que quelques affaires retenaient encore chez elle pour quelque temps.

Nous n'avions point douté que l'aimable Angélique ne plût à mon pere dès le premier moment ; nous ne fûmes pas trompés : elle fit sur lui l'impression la plus vive. Ma tante, qui s'en apperçut, ainsi que moi, lui en fit quelques plaisanteries ; il convint que la parfaite ressemblance qu'elle avait avec une personne qui lui avait été bien chere, lui avait causé la surprise qu'il avait marquée, & l'avait jetté dans un étonne-

ment dont il pouvait à peine revenir.

Cette circonſtance nous parut d'un heureux augure pour nos deſſeins, & nous fit concevoir les plus flatteuſes eſpérances.

Nous ne voulûmes cependant rien précipiter, & nous jugeâmes à propos d'attendre que ces heureuſes diſpoſitions fuſſent affermies dans le cœur de mon pere, avant que de rien tenter : hélas ! elles n'y avaient jetté que de trop profondes racines ; mon pere n'avait pu ſe défendre des charmes d'Angélique, & il avait réſolu d'en faire ſon épouſe.

La tendre amitié qu'il avait pour moi combattit quelque temps cette réſolution ; mais comme il était fort riche, il crut pouvoir concilier mes intérêts avec ceux de ſon cœur : il ne voulut cependant rien décider ſur cela ſans m'avoir conſulté ; il me fit venir un matin dans ſon cabinet, & m'ayant fait promettre de lui répondre avec ſincérité, & ſans aucune déférence, il me demanda ce que je penſais de la belle Angélique : elle eſt charmante, lui dis-je, & je connais peu de perſonnes auſſi accomplies.... Vous croyez donc qu'elle eſt capable de faire le bonheur d'un galant homme de qui elle tiendrait une fortune honnête ? Aſſurément, répondis-je avec

vivacité, & je ſuis même aſſuré de ſes ſentiments ſur cela ; je les partage avec elle, & je regarderai comme le plus heureux de ma vie le moment où je les verrai ſatisfaits.

Je ſuis charmé, reprit mon pere, que vos ſentiments & les ſiens ſoient d'accord avec les miens ; ce que vous m'en apprenez me ravit, & augmenterait ma tendreſſe pour vous, ſi elle était ſuſceptible d'accroiſſement ; outre le bien de votre mere, je vous abandonne dès à préſent ma terre de la Thuilerie telle qu'elle eſt, & je vous aſſure la propriété de tous mes biens après ma mort, ſur leſquels je réſerve ſeulement une penſion de ſix mille livres de rente pour Angélique, à qui je vais donner la main... Quelle chûte pour moi ! l'eſpérance la plus flatteuſe était arrachée de mon cœur au même inſtant qu'elle y avait pris naiſſance ; je m'étais levé pour me jetter aux genoux de mon pere, pour lui marquer ma reconnaiſſance, il tendait les bras pour me recevoir : ce coup affreux, & le moins prévu, avait glacé mon cœur, & ſéché mon ſang dans mes veines. J'étais demeuré immobile au milieu de la chambre ; l'étonnement m'avait tenu dans un équilibre qui m'abandonna tout-à-coup ; je tombai ſans con-

naiſſance ſur le plancher. Aux cris de mon pere tout le monde accourut, & je fus tranſporté dans mon lit, où je ne repris connaiſſance que long-temps après. Angélique était à mon chevet, & par l'état où je la vis, j'eus lieu de connaître les alarmes que le mien lui avait cauſées.

Lorſque j'eus entiérement repris mes ſens, je jettai les yeux ſur la ſituation où j'étais réduit, & je ſentis que je ne pouvais également vivre, ni en perdant Angélique, ni en faiſant le malheur d'un pere que j'adorais. La cruelle révolution qui s'était faite en moi, y avait cauſé une altération qui me fit bientôt penſer que je n'étais pas loin du terme de ma vie, & les triſtes réflexions qui la ſuivirent me firent enviſager ma fin prochaine comme le plus grand bonheur qui me reſtât à eſpérer.

Mon pere, qui n'avait trouvé dans mes réponſes que le ſens flatteur que l'intérêt de ſon cœur lui avait montré, n'avait point imaginé que mon évanouiſſement pût être cauſé par la révolution dont il m'avait fait part ; il n'avait pas non plus voulu en parler à ma tante, dont il connaiſſait la tendreſſe exceſſive pour moi, & qu'il craignait que ce mariage chagrinât, ſe réſervant de lui en

faire part au moment où tout ferait trop avancé pour lui laisser aucune espérance de l'en détourner.

Tout le monde s'était retiré pour me laisser prendre un peu de repos ; je feignis de me prêter à leurs desseins, & j'employai ce temps à prendre un parti : celui auquel je m'arrêtai fut digne de mon cœur. Les résolutions que la générosité inspire ont cette différence avec celles qui sont causées par d'autres motifs : c'est que plus on y réfléchit, & plus on s'y attache ; plus on les examine, & plus on les chérit, plus elles nous deviennent précieuses ; on jouit d'avance de la récompense qu'elles méritent, & qui les suit toujours.

Je fis prier Angélique de passer un moment dans ma chambre : j'avais recommandé qu'elle y vînt seule ; mais je la vis entrer suivie de mon pere, & d'un Médecin de la maison qu'on avait fait appeller. Après m'avoir tâté le poulx, il assura que j'étais dans le plus grand danger ; que j'étais tourmenté de quelqu'affection violente ; que l'agitation de mes esprits agissait fortement sur mes nerfs, & qu'il fallait commencer par me tranquilliser, sans quoi tous les remedes de l'art ne pourraient rien changer à mon état ; quant à présent qu'il ne pouvait

rien faire pour ma guériſon, & il ſe retira. Sitôt qu'il fut parti, je priai mon pere, & ceux qui étaient avec lui, de me laiſſer un moment avec Angélique.

Dès que nous fûmes ſeuls : au nom de tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, lui dis-je en lui ſerrant les mains aves le peu de force qui me reſtait, promettez-moi, chere Angélique, de m'accorder la grace que je vais vous demander : c'eſt la ſeule choſe qui puiſſe répandre quelque douceur ſur le peu d'inſtants qui me reſtent à vivre. Elle me le promit en fondant en larmes : je recueillis toutes mes forces pour lui expoſer, avec une tranquillité au moins apparente, le ſacrifice que j'allais exiger d'elle.

Mon pere vous aime, belle Angélique : hélas ! qui pourrait ne pas vous adorer ? Ne pouvant plus être à moi, promettez-moi d'être à lui : que j'emporte en mourant la douce conſolation de le ſavoir heureux ; ne me refuſez pas ſon bonheur, il n'oubliera rien pour contribuer au vôtre : je vais le demander à Dieu avec toute l'ardeur dont cette penſée me rend capable. Les derniers vœux d'un cœur ſincere ne feront point rejettés. Ah, Dieu ! retirez-vous, vous m'attendriſſez trop : je ſens que je vais

bientôt paraître devant mon Juge ; laiſſez-moi diſpoſer du peu d'inſtants qui me reſtent........ En effet, les efforts que cette converſation avait coûté à mon cœur, épuiſerent tout-à-coup mes forces, & je retombai dans un nouvel évanouiſſement, en pouſſant un profond ſoupir. Angélique ne douta pas que ce ne fût le dernier de ma vie, & jettant des cris aigus, qui firent courir tout le monde à ma chambre, le Médecin qui, heureuſement n'était pas encore ſorti, me donna quelques gouttes d'une élixir qui me rappella à la vie ; mais un moment après je retombai dans une nouvelle faibleſſe : je paſſai ainſi tout le jour à lutter contre la mort. Enfin, mon âge ou la force de mon tempérament, qu'aucun excès n'avait jamais altéré, l'emporta ; mais je reſtai dans un épuiſement qui laiſſait encore beaucoup à craindre pour mes jours : ma vie ſemblait ne tenir qu'à un fil, que le moindre effort pouvait rompre.

Il y avait trois jours que j'étais ſur le bord du tombeau, & toujours prêt à y deſcendre, lorſqu'un ſommeil léthargique s'empara de moi : je reſtai quarante-huit heures ſans m'éveiller ; le Médecin & le Chirurgien, qui alternativement n'avaient pas quitté le chevet de mon

lit, raſſuraient mon pere, Angélique & ma tante, en leur apprenant que mon poulx reprenait des forces à chaque inſtant, & qu'il n'y avait que cette criſe de la nature qui pouvait me tirer d'affaire. En effet, lorſque je m'éveillai je me ſentis un homme nouveau : mes affections, mes peines, ma douleur, tout était diſſipé ; tous les objets me paraiſſaient nouveaux ; j'étais comme une ſtatue qui viendrait d'être animée ; enfin, les tendres diſcours de ma tante, les careſſes de mon pere, les regards d'Angélique, rendirent le mouvement à mon cœur, & je revins ſenſiblement de mieux en mieux.

Que je devrais me plaindre de vous, me dit mon pere lorſque je fus entiérement guéri ! je ne ſuis donc plus votre ami ? Vous avez des ſecrets qui ne ſont pas pour moi ; vous ne voyez en moi que l'autorité d'un tyran, & vous n'y reconnaiſſez plus la tendreſſe d'un pere. Ah, Valsin ! ah, mon fils ! ai-je mérité cette injuſtice ? Ces tendres plaintes me percerent le cœur, & je me précipitai aux genoux d'un ſi bon pere, pour lui demander pardon de mon ſilence. Le ton dont je me ſers pour te le reprocher, me dit-il en me ſerrant dans ſes bras, ne t'annonce-t-il pas que je te l'ai par-

donné ? ne penſons plus qu'à te rendre heureux : oui , mon fils , ajouta-t-il, je ſens que c'eſt pour faire ton bonheur que le Ciel a voulu que je fuſſe ton pere.

Ah, Dieu , m'écriai-je ! un cœur paternel eſt le chef-d'œuvre de la nature ! ſi le mien ne peut atteindre à un tel excès de tendreſſe , ne penſez pas qu'il lui cede en généroſité : non , mon pere, je n'accepte point le ſacrifice que vous me faites ; pourrais-je acheter mon bonheur au prix du vôtre ? quel monſtre pourrait ſe réſoudre à empoiſonner les jours de celui dont il a reçu la vie ?

Ma tante était toute en larmes pendant cette ſcene touchante ; Angélique étonnée , attendrie , était demeurée immobile : venez , adorable Angélique, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, faites parler tous vos charmes , plus ſéduiſants que ma voix ; renchaînez un cœur qui veut vous échapper malgré lui-même ; le tendre nom de mere ne diminuera rien à l'amour qui nous unit , il ne fera que l'épurer davantage , & le rendre plus parfait : unis tous trois pour jamais, notre félicité ſera ſans mêlange ; rien ne pourra l'altérer , vos derniers jours ſeront heureux : ô mon pere ! pourquoi vous refuſer à notre bonheur ! ô nature ! ô amour ! quelle voix dois-je

emprunter, si la vôtre ne peut se faire entendre !

En parlant ainsi, j'étais resté à genoux entre Angélique & mon pere, à qui je baisais les mains tour-à-tour, en les prenant pour les unir ; mon pere me regardait en silence, avec une sorte d'admiration que je prenais pour incertitude, & que je cherchais à vaincre en employant toute la chaleur d'un cœur vraiment pénétré..... O mon cher fils ! s'écria-t-il tout-à-coup en versant lui-même des larmes d'attendrissement, & en me serrant avec force dans ses bras ; qu'il est doux d'être le pere d'un fils tel que vous ! qu'il est flatteur d'avoir donné la vie à un cœur comme le vôtre ! je me rendrais sans doute à vos tendres empressements ; mais le silence de l'aimable Angélique fait assez connaître que son cœur n'est pas de moitié dans l'offre que vous m'en faites ; elle mérite bien que je songe à la rendre heureuse ; & qui pourrait mieux faire son bonheur que vous ! pourquoi vous y refuser ? Si j'avais un don plus précieux à lui faire, je ne balancerais pas à le lui offrir ; mais quel cœur est plus digne du sien que le vôtre ? Ne le pensez-vous pas comme moi, belle Angélique ? L'offre de tout mon bien que j'y joins n'ajoute rien au prix

du

du préfent que je vous fais ; ne l'acceptez-vous pas ?

Angélique répondit avec fa modeftie ordinaire, que, quel que fût le penchant de fon cœur, elle attendrait toujours l'aveu de fa mere pour le déterminer. Et quand viendra-t-elle, demanda mon pere avec impatience ? que n'eft-elle ici ? Elle ne tardera pas à y paraître, répondit ma tante en faififfant ce moment qu'elle crut favorable ; elle ne loge qu'à quatre pas d'ici, & fi on a tardé à vous la faire connaître, nous avions pour cela des raifons dont on vous inftruira. Courez donc promptement la chercher, reprit mon pere, fi vous voulez réparer & me faire oublier vos torts ; que l'on mette les chevaux au caroffe : il n'en eft pas befoin, répondis-je, ce ferait un temps perdu ; je vais la chercher moi-même, & nous ferons ici dans un inftant.

Comme je n'étais point encore forti depuis ma convalefcence, ma tante s'y oppofa, & me promit que je la verrais dans la minute.

Quoique, felon toute apparence, rien ne dût plus s'oppofer à mon bonheur, je fentais ce ferrement de cœur que l'on éprouve, & qui précede & femble annoncer quelque malheur prochain;

chaque mouvement que j'entendais dans la rue me faisait battre le cœur; j'étais collé aux croisées, que je n'avais pas quittées depuis que ma tante était partie. Enfin, je les vis arriver; le temps qu'elles mirent à monter l'escalier me parut d'une longueur insupportable : enfin, elles entrerent. Ah! Dieu, que vois-je ! s'écria la mere d'Angélique en appercevant mon pere, & en tombant dans les bras de ma tante.

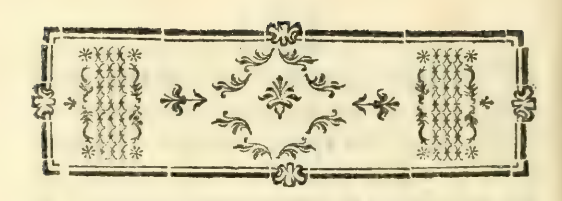
Le son de cette voix frappe également mon pere; il demeure immobile, le trouble s'empare de son ame, l'étonnement fixe ses regards, ses yeux sont encore incertains; mais c'est son cœur qui la reconnaît : il s'écrie enfin, ah, chere Amelie ! est-ce vous... ? se peut-il que ma main cruelle....... ! Elle a trahi votre vengeance, le Ciel vous a conservé votre épouse, & voilà votre fille, dit la mere d'Angélique en la montrant.

La chûte du Ciel m'aurait moins étonné que ces quatre paroles, où je ne pouvais rien comprendre; ma tante n'était pas moins interdite, mon pere s'était jetté aux pieds de Madame d'O...., qu'il appellait son épouse : il s'en releva pour me serrer dans ses bras avec Angélique, qu'il nommait sa fille; puis il les tendait à ma tante pour l'inviter de venir

s'y joindre avec nous. Cette ſcene, auſſi touchante qu'incompréhenſible pour les ſpectateurs, dura près d'un quart-d'heure avec la même confuſion : cependant, le premier trouble étant un peu appaiſé, il s'aſſit au milieu de nous.

Ma ſœur, mon fils, Angélique, mes chers enfants, nous dit-il, ceci doit vous cauſer une étrange ſurpriſe : je ne dois pas vous y laiſſer plus long-temps, je vais vous en tirer : aſſeyez-vous tous & me prêtez votre attention, les choſes que je vais vous apprendre la méritent toute entiere.

Fin de la cinquieme Partie.



SUITE DE L'HISTOIRE D'AMÉLIE ET D'ANGÉLIQUE.

SIXIEME PARTIE.

HELAS! s'écria douloureusement mon pere, pourquoi faut-il aux criminels d'autres châtiments que le souvenir de leurs forfaits? tout involontaires que furent les miens, ils ont banni de mon cœur les douceurs de la paix, si nécessaires au bonheur de la vie; & si je paraissais quelquefois plus tranquille, la léthargie de mon ame n'en était pas le repos.

Mais éloignons pour quelques mo-

ments l'image funeſte d'un malheur dont le ſouvenir accablant m'ôterait la force de vous retracer les événements qui l'ont précédé.

Dans un incendie affreux qui conſuma la moitié de la ville de M...... je perdis mon pere, ma mere & ma fortune, avant de les connaître, & d'être en âge de les regretter; mais la tendre amitié d'un oncle qui prit ſoin de mon enfance me tint lieu de tout; elle fut toujours la même tant qu'il vécut, & elle ne ſe démentit point à ſa mort; car il me fit légataire univerſel de tous ſes biens, à condition que j'épouſerais la fille d'un de ſes amis, que des malheurs peu mérités avaient contraint de ſe retirer en Angleterre.

Cet article du teſtament de mon oncle fut pour moi le plus flatteur; j'avais vu cette aimable perſonne dans un voyage qu'elle avait fait à Paris, & je trouvai en elle toutes les qualités propres à me conſoler de la perte que je venais d'éprouver, & à me faire eſpérer une vie heureuſe & tranquille: c'eſt Amélie que vous voyez.

Après avoir mis l'ordre néceſſaire aux affaires de la ſucceſſion de mon oncle, je partis pour l'Angleterre, où j'arrivai

après quatre jours d'une navigation heureuſe.

Par un événement aſſez ſurprenant, j'appris, en arrivant à Londres, qu'Amélie avait perdu ſon pere le même jour que mon oncle était mort.

Le pere d'Amélie, à l'exemple d'Ariſtide, avait, par ſon teſtament, laiſſé ſes dettes & ſa fille à ſon ami : je dis à Amélie qu'étant héritier de mon oncle, je la regardais comme un bien qui m'appartenait par bénéfice de ſucceſſion, & que j'acceptais de tout mon cœur celle de ſon pere, quelques conſidérables qu'en puſſent être les charges: elle s'en défendit quelque temps par généroſité ; mais cette délicateſſe céda bientôt à un ſentiment plus vif.

Amélie, loin de diſſimuler les progrès que je faiſais ſur ſon cœur, m'enſeignait ingénument les moyens d'en faire de nouveaux; ſon eſprit était trop juſte, & ſon cœur trop droit, pour chercher à gagner, par la réſiſtance, un cœur qu'elle était ſûre d'obtenir par ſon amour. Comment, me diſait-elle quelquefois, une femme peut-elle ſacrifier par projets les ſentiments qui la font exiſter, aux plaiſirs incertains qu'à peine elle enviſage ? pourquoi ne pas ſe livrer de bonne foi à ceux que l'amour

nous préſente ? Comment peut-on s'arracher par économie des bras d'un amant, d'un mari qu'on adore ? une politique ſi mal entendue, ſi fauſſe, n'eſt qu'un manege honteux, fait pour la vanité, mais indigne de l'amour.

La bienſéance exigeait qu'Amélie laiſſât écouler quelque temps depuis la mort de ſon pere juſqu'au jour de la célébration de ſon mariage ; il était encore moins honnête qu'elle me ſuivît avant que je fuſſe ſon époux : j'employai donc ce délai à arranger les affaires d'Amélie.

Je ne vous ferai point ici la deſcription de Londres, ni du génie de ſes habitants, on connaît aſſez les Anglais & leur Capitale ; pendant ſix mois que j'y paſſai, je n'y vis qu'Amélie.

Enfin, le temps que nous avions fixé pour notre départ arriva ; après avoir été unis dans la chapelle de l'Ambaſſadeur de Portugal, dont j'étais connu, nous partîmes pour la Hollande, où la ſucceſſion de mon oncle m'avait laiſſé des affaires d'une grande importance : je les terminai en peu de temps, & j'eus lieu d'être ſatisfait de l'exactitude & de la bonne foi de ſes correſpondants.

J'avais choiſi un logement à la Haye,

parce que cet endroit, où réside la Cour, m'avait paru plus propre à procurer quelques amusements à mon épouse, pendant les petits voyages que j'étais obligé de faire dans les différentes villes de Hollande où mes affaires exigeaient ma présence.

Il ne m'en restait plus qu'une à Amsterdam ; je partis pour m'y rendre, & j'assurai ma chere Amélie que je serais auprès d'elle le plutôt qu'il me serait possible. En effet, le hazard me fit rencontrer à Leyde le Négociant à qui j'avais affaire ; nous terminâmes sur le champ, & il me ramena lui-même à la Haye, où il venait.

Il était fort tard lorsque j'arrivai, tout le monde était couché ; je montai sans bruit à la chambre de mon épouse ; je me flattais de lui causer une surprise agréable..... Grand Dieu ! quelle fut la mienne ! Amélie dormait tranquillement dans les bras d'un homme que je reconnus facilement pour un de mes domestiques : quelle horreur! quelle honte! Permettez que je suspende un moment un récit qui me tue ; mon malheur m'accable avec autant de force qu'à l'instant où je l'éprouvai : toute ma vie est destinée à le pleurer, & quoique la douleur l'ait profondément gravé dans ma mé-

moire, ma langue ſe glace, & mon ame ſe recule d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

J'étais demeuré immobile ; mon cœur incertain flottait entre la vengeance & le mépris ; ce dernier ſentiment allait l'emporter : j'étais ſeul ; ce couple abominable ne s'était point éveillé ; je pouvais enſevelir ma honte dans le ſecret le plus profond. Dieu, m'écriai-je malgré moi ! deux ames ſi criminelles peuvent-elles goûter auſſi tranquillement les douceurs du ſommeil ? Ces paroles, que, ſans y ſonger, j'avais prononcées avec emportement, interrompirent le ſommeil d'Amélie, ſans l'éveiller tout-à-fait ; elle étendit ſon bras en ſe retournant, & le porta au cou de l'indigne rival qui m'outrageait : ce mouvement renouvella ma fureur ; l'affreuſe jalouſie éteignit tout-à-coup de ſon ſouffle empeſté la faible lumiere de ma raiſon, & me conduiſit au crime. Je tirai le couteau de chaſſe que je portais, & je le plongeai dans le ſein infidele d'Amélie ; mais à peine ma main tremblante oſa-t-elle l'enfoncer, honteux de cette faibleſſe, j'excitai ma fureur contre le monſtre qui m'outrageait ; je le ſaiſis par les cheveux, je l'arrachai de mon lit, qu'il venait de ſouiller, & des

bras de ma perfide épouſe. La rage s'était emparée de mon cœur, je ne pouvais me raſſaſier de percer ce miſérable. Je le traînai ſanglant au milieu de la chambre ; la fureur guidait mon bras, le trouble conduiſait mon ame : mais les cruels remords le ſuivirent bientôt avec des flambeaux dont l'horrible clarté ne me laiſſa plus voir que le déſeſpoir. Le malheureux objet de ma vengeance était une femme : cette ſurpriſe imprévue éteignit tout-à-coup les mouvements qui agitaient mon cœur ; je tombai ſans ſentiment ſur le corps infortuné à qui je venais d'arracher la vie : & lorſque je revis le jour, je me trouvai dans une barque qui allait à pleines voiles.

Vous concevez quel fut mon étonnement : qui nous a tranſportés ici, mon cher Lacroix ? Qu'eſt devenue Amélie ? qu'eſt devenue ? ...... Soyez ſans inquiétude, me répondit Lacroix ; je vous apprendrai tout ce que vous voulez ſavoir lorſque nous ſerons à Anvers, où nous arriverons au plus tard dans deux heures ; je ne puis, avant ce temps, ſatisfaire votre impatience.

Lacroix était un garçon ſage & plein d'intelligence, dont mon oncle faiſait beaucoup de cas ; il m'avait élevé, & il avait pour moi un attachement à toute

épreuve : je lui avais toujours trouvé des ſentiments au-deſſus de ſon état. La connaiſſance que j'avais de ſon caractere, & l'air de tranquillité avec lequel il me parla, me calmerent pendant le peu de temps que dura notre voyage ; mais dès que nous fûmes arrivés, ſon ſilence & ſa douleur me firent connaître tous mes malheurs......

Déſeſpoir, remords, amour, incertitude cruelle, que de ſentiments raſſemblés pour déchirer mon cœur ! Après m'être épuiſé en cris & en gémiſſements, je tombai dans un anéantiſſement ſtupide, plus effrayant que mes tranſports : ces moments d'accablement, où la douleur abſorbe tous les reſſorts de l'ame, ſemblent quelquefois en annoncer la tranquillité.

Le fidele Lacroix ſaiſit un de ces inſtants favorables où les tranſports faiſant place à la triſteſſe, dégénerent bientôt dans une douce mélancolie qui ne cherche qu'à s'épancher. Hélas ! mon cher maître, me dit-il en ſe jettant à mes pieds & en fondant en larmes, vous êtes en proie à des chagrins que j'ignore ; j'ai donc perdu votre confiance ! Je vous ai élevé, je vous ai chéri comme mon fils, pardonnez ce mot à mon attachement ; ce n'eſt point un abus orgueil-

leux de l'amitié dont vous m'honorez, c'eſt le langage du zele & de la ſincérité de mon cœur : rompez ce ſilence funeſte, ou bien ordonnez ma mort ; la vie eſt un fardeau pour moi, ſi je vous ſuis inutile ; elle m'eſt un ſupplice, ſi vous doutez de ma fidélité.

Je connais trop la douceur de votre caractere & la bonté de votre cœur, pour n'être pas perſuadé que les raiſons les plus fortes & les plus cruelles vous ont porté aux excès funeſtes dont j'ai vu les malheureuſes victimes.

Ce mot rappella dans mon ame toute l'horreur de mon ſort : fuis, m'écriai-je, fuis ! abandonne un tigre altéré de ſang ! fuis un malheureux que le crime environne, que les remords pourſuivent, qui s'abhorre lui-même : ton maître couvert du ſang innocent de ſon épouſe peut-il mériter encore ton reſpect & ta tendreſſe ?

Moi vous fuir, mon cher maître, me répondit Lacroix en embraſſant mes genoux pour cacher la ſurpriſe & l'horreur dont il était ſaiſi ! mon cœur eſt-il fait pour vous condamner ? Si vous êtes coupable, ſi vous avez commis les crimes dont vous vous accuſez, vous y avez ſans doute été forcé, & votre repentir les efface. Ah ! pourra-t-il les réparer !

Amélie

Amélie voit-elle encore le jour ? Soyez tranquille ſur ſon ſort, me dit Lacroix ; il eſt moins affreux que votre déſeſpoir vous le peint : mais j'ai cru devoir vous mettre à l'abri des pourſuites d'une juſtice rigoureuſe, auxquelles vous auriez difficilement échappé. Tranquilliſez-vous, & vous repoſez du reſte ſur mes ſoins & ſur mon zele.

Ainſi le fidele Lacroix trompait ma douleur, afin de la guérir : il ſut même, pendant long-temps, entretenir mes eſpérances avec beaucoup d'adreſſe ; mais il fallut à la fin me faire connaître mon malheur tout entier. Il m'avoua qu'il avait, pendant plus d'une heure, inutilement eſſayé de vous rendre la vie, ainſi qu'à moi ; que craignant les ſuites de cette aventure funeſte, il avait ramaſſé les effets les plus précieux, les avait mis dans une malle qu'il avait chargée derriere ma chaiſe de poſte, à laquelle il avait attelé mes chevaux ; qu'après cette opération, il était remonté dans la chambre, où il vous avait trouvée froide & ſans eſpérance de vie : que pour moi, m'ayant vu ſans bleſſure, & encore quelque mouvement dans le poulx, il n'avait point douté que je ne fuſſe l'auteur de cette ſanglante cataſtrophe, & que pour me dérober aux

pourſuites, il m'avait chargé ſur ſes épaules, m'avait porté dans la chaiſe & conduit à Roterdam, dans le deſſein de nous y embarquer au plutôt. Il ajouta qu'il s'était trouvé dans un grand embarras, en voyant que je ne revenais point : mais que le temps lui paraiſſant trop précieux pour le perdre en réflexions, il avait profité de l'obſcurité de la nuit ; qu'il s'était approché du rivage de la Meuſe ; qu'il y avait trouvé une barque ſeulement attachée par un cable ; qu'il m'avait porté dedans, ainſi que la valiſe, & qu'à tout hazard il s'était éloigné du rivage, où il avait abandonné la chaiſe & les chevaux.

A force de ramer, il avait gagné, toujours en côtoyant, un petit hameau qui ſervait de retraite à des pêcheurs, & un d'eux, moyenant une ſomme aſſez conſidérable, s'était chargé de nous conduire à Anvers.

Quelqu'idée funeſte que vous ait cauſé le récit de mes malheurs, il ne peut vous en donner une de l'état affreux où j'étais réduit ; je n'oſais pas même deſirer la mort ; c'eſt l'eſpoir des infortunés, mais c'eſt l'effroi des coupables : les malheurs la font deſirer, mais les remords la font craindre.

Au lieu de retourner dans ma Pro-

vince, Lacroix me confeilla d'aller à Paris; il efpérait que la diffipation de cette grande ville pourrait apporter quelque changement favorable à ma fituation : comme tous les lieux m'étaient indifférents, je m'y laiffai conduire.

J'y paffai plufieurs mois dans la trifteffe la plus profonde; rien ne pouvait diffiper ma mélancolie : je ne me plaifais au contraire qu'aux chofes qui pouvaient la nourrir; la repréfentation des Tragédies était le feul amufement de mon goût : les cataftrophes fanglantes qui les terminent ordinairement, rappellaient à ma mémoire le fouvenir douloureux de mes malheurs.

Lacroix s'apperçut de l'effet que ce fpectacle produifait fur mon cœur, & m'en détourna peu-à-peu; il ne crut pas devoir me mener d'abord à des fcenes divertiffantes, qui auraient révolté ma douleur, il me conduifit plufieurs fois à l'opéra : quoiqu'il fût moins mauvais qu'il ne l'eft à préfent, il me procura infenfiblement un affoupiffement qui, en engourdiffant tous mes fens, prépara peu-à-peu ma guérifon.

La comédie Italienne, qui était pour lors au plus haut degré de fa gloire, fut

le premier endroit où je commençai à ſourire.

Ma fortune, qui était conſidérable, me mettait en état de fournir aiſément aux amuſements toujours nouveaux, que l'ingénieux Lacroix inventait chaque jour pour me tirer de ma mélancolie; mais je me livrais ſans goût à ces diſſipations, & je tirais peu de conſolation de mes richeſſes: j'avais beſoin d'être heureux par le cœur; il n'y a que les plaiſirs de l'amour qui puiſſent conſoler de ſes pertes.

Un jour que j'étais à l'opéra, dans une ſeconde loge, avec Lacroix, que je traitais plutôt comme un ami, que comme un valet, il me fit remarquer dans la loge voiſine une jeune perſonne modeſtement miſe, mais dont le maintien & la nobleſſe démentaient la ſimplicité de ſa parure. Je fus frappé de la reſſemblance que je trouvai qu'elle avait avec vous: cette reſſemblance me la fit regarder avec plus d'attention. Je l'entendis parler avec plaiſir, & je trouvai même de la conformité dans le ſon de voix, & de l'analogie dans la façon de penſer & de s'exprimer: le peu de mots qu'elle dit me parurent annoncer un eſprit juſte & une expreſſion facile.

Le ſpectacle fini, je ſuivis machina-

lement Lacroix, qui me conduisit au Palais-Royal ; mais au lieu de suivre la foule qui se rendait à la grande allée, je m'écartai à droite, & j'allai gagner les petites allées, où je fus agréablement surpris de voir arriver, un instant après, la même personne que j'avais remarquée à l'opéra: elle était avec une autre Dame plus âgée qu'elle, & qui lui ressemblait; elles étaient accompagnées par un ancien Militaire qui demeurait dans la même maison que moi. Je me disposais à le saluer en passant, lorsqu'il m'aborda, & me pria de me joindre à sa compagnie, à laquelle il me présenta sur le champ.

Je ne me refusai point à cette offre gracieuse, & j'eus lieu de ne pas m'en repentir : je ne tardai pas à m'appercevoir que l'esprit de cette jeune personne était encore au-dessus de sa beauté, quoiqu'elle fût parfaite. Je demandai son nom au Monsieur qui l'accompagnait ; il me répondit qu'elle se nommait Mademoiselle de Florange : je ne lis jamais les noms de Flore & d'Hébé, que je ne songe à Mademoiselle de Florange : sa figure avait tous les caracteres de la beauté : elle unissait l'esprit le plus vif au caractere le plus doux, & les ver-

tus les plus touchantes aux charmes les plus séducteurs.

J'appris, avec grand plaisir, qu'elle logeait sous le même toît que nous, & j'eus quelque regret de n'en avoir pas été plutôt instruit. Je leur fis demander par notre ami la permission de les voir : elles me répondirent que généralement elles étaient déterminées à la solitude ; mais que la vie retirée que je menais s'accordant avec la leur, & le bien qu'elles avaient oui dire de moi, à leur façon de penser, elles recevraient mes visites avec plaisir.

Je ne remis pas plus tard qu'au lendemain à leur faire la mienne ; je les trouvai occupées à travailler : après les premiers compliments, elles me demanderent la permission de continuer, & il me parut que les minuties, qui font l'affaire la plus essentielle des femmes, occupaient à peine leurs doigts, & ne tenaient aucune place dans leur esprit : je fus même étonné de les trouver si instruites ; il ne m'était pas encore arrivé de rencontrer des femmes dont l'esprit fût en même temps si juste sans sécheresse, & si orné sans pédanterie.

Le Monsieur avec qui je les avais rencontrées m'apprit qu'elles étaient filles de Monsieur de Florange, Com-

mandant de la Citadelle de V..... ; qu'un différend qu'il avait eu avec le Prince de..... , Gouverneur de cette Province , avait été la cause du malheur de sa famille , qui était devenue la victime infortunée de l'injustice & du crédit.

Ce Monsieur de Florange, interrompit Amélie, n'avait-il pas épousé Mademoiselle de Furcine ? Positivement , répondit mon pere. Eh bien , reprit Amélie avec précipitation ! c'était la sœur de ma mere , & Mademoiselle de Florange était ma cousine germaine.

C'est ce que j'appris quelque temps après , répondit mon pere , & c'est ce qui me détermina par la suite à en faire mon épouse.

Pardonnez , chere Amélie , c'est un crime de plus , dont vous aurez à me punir ; mais c'était pour mieux conserver votre mémoire en m'unissant à une personne qui vous appartenait , & qui sans cesse vous peignait autant à mes yeux par la beauté de ses traits , qu'elle vous rappellait à mon cœur par les belles qualités de son ame. D'ailleurs il me semblait que je réparais en quelque sorte les malheurs de votre destinée , en adoucissant celle d'une personne qui appartenait à l'ami de mon oncle : c'était , en quelque façon , accomplir ses volontés.

Amélie raſſura tendrement mon pere ſur les ſentiments de ſon cœur ; elle courut ſe jetter au cou de ma tante, qu'elle venait de reconnaître pour ſa couſine : Angélique joignait ſes careſſes à celles de ſa mere : mon pere les accablait toutes trois des ſiennes ; pour moi j'étais reſté dans un anéantiſſement qui m'ôtait toutes les facultés de l'ame, & qui m'empêchait de prendre part au bonheur commun : un intérêt plus cher ſe faiſait ſentir à mon cœur, & l'occupait tout entier.

Quand les premiers tranſports du moment de la reconnaiſſance furent calmés, que les ſentiments de la nature & de l'amitié furent ſatisfaits, Amélie pria mon pere de continuer un récit ſi intéreſſant pour tous ceux qui l'écoutaient.

Les ſentiments que m'avait inſpiré votre belle couſine ne firent qu'augmenter ; je découvrais chaque jour en elle de nouvelles raiſons de l'aimer davantage : je fis part à ſa ſœur des deſſeins où j'étais de lui offrir ma main ; je la connaiſſais trop pour craindre qu'une rivalité mal entendue lui fît regarder l'établiſſement de ſa ſœur avec une jalouſie déplacée : je lui trouvai tous les ſentiments auxquels je m'étais attendu.

Elle me parut enchantée de ce qu'elle appellait la bonne fortune de sa sœur ; elle me remercia, d'un air vraiment pénétré, de la confiance que je lui avais marquée en cette occasion : mais, ajouta-t-elle, cette confiance qui me flatte tant mérite la mienne toute entiere ; je dois vous apprendre une circonstance essentielle qui s'oppose à cette union que je desire de tout mon cœur. Ma sœur n'a.... que de la répugnance pour moi, ajoutai-je avec précipitation, mon caractere triste, mon air sombre & chagrin n'ont pu lui inspirer que du dégoût pour ma personne : je m'y suis attendu. Vous êtes bien injuste, reprit Mademoiselle de Florange l'aînée ; ma sœur est gaie, mais elle est raisonnable, & ceux qui le paraissent davantage sont toujours ceux que je lui ai vu préférer.

Le premier moment où elle vous vit détermina son goût pour vous ; l'habitude de vous voir, la connaissance de vos bonnes qualités, & l'estime qu'elle a produit, n'a fait depuis qu'accroître un penchant que la raison, à la vérité, a toujours combattu en elle, à cause de la disproportion immense de vos fortunes ; la nôtre est des plus modiques, le travail de nos mains est même nécessaire à notre subsistance, que nous tirons plus

encore de notre économie que de notre fortune, qui eſt très-médiocre.

C'eſt maintenant à vous de voir ſi cette circonſtance eſt un obſtacle à vos deſirs ; vous n'en trouverez pas d'autre de la part de ma ſœur : accoutumée dès long-temps à lire dans ſon cœur, je puis vous aſſurer des ſentiments qui l'occupent.

J'aſſurai Mademoiſelle de Florange que ce qu'elle venait de m'apprendre ne retarderait pas d'un moment l'inſtant de notre union ; que j'étais, depuis long-temps, inſtruit de ce qu'elle venait de me dire, & qu'au contraire ſa bonne foi & ſa délicateſſe ne feraient, s'il était poſſible, qu'augmenter ma confiance & mon eſtime.

Mademoiſelle de Florange me quitta pour faire part à ſa ſœur de notre converſation, & me promit de revenir à l'inſtant m'en rendre la réponſe. Mon impatience me fit peut-être trouver qu'elle tardait beaucoup ; dans cette ſituation, les inſtants paraiſſent des ſiecles. Enfin, elle m'apporta les nouvelles les plus favorables ; elle me prit par la main, & me conduiſit à la chambre de ſa ſœur, qui me les confirma, avec autant de ſatisfaction que j'en goûtai moi-même à les entendre.

C'était le premier mouvement de joie qui s'était fait sentir à mon cœur depuis que je vous avais perdue, chere Amélie ; je m'y livrai tout entier : si ce fut une infidélité de mon cœur, il faut qu'elle trouve grace devant vous ; j'aime mieux recevoir le pardon de mes fautes, que de les dissimuler. Oui, chere Amélie, je vous le répete, si mon cœur fut coupable, je ne chercherai d'autre excuse que dans la bonté du vôtre : le mien se montrera sans détour ; ses regrets, ses espérances, sa douleur, sa joie, ses peines, ses plaisirs, tout vous sera révélé ; c'est un esclave soumis qui retrouve son maître qu'il avait perdu, & qui lui rend un compte fidele de toutes ses actions.

Le moment de notre union ne fut retardé que par les délais indispensables : en quittant la Hollande, j'avais aussi quitté le nom que je portais, pour prendre celui de la terre de Durval que m'avait laissé mon oncle, & ce fut sous celui-là que j'épousai Mademoiselle de Florange.

Peu de temps après notre mariage je fus obligé d'aller dans ma Province, où mes affaires m'appellaient ; les fatigues d'une route longue & pénible, & les incommodités d'une grossesse qui

commençait à se declarer, empêcherent mon épouse de me suivre.

Les difficultés que j'essuyai dans mes affaires, l'envie que j'avais de me fixer absolument à Paris, l'éloignement de ma Province, me déterminerent à vendre les fonds que j'y possédais : cette opération m'y fit rester plus long-temps que je ne l'avais projetté.

La grossesse de mon épouse devenait plus fâcheuse à mesure qu'elle avançait ; j'en recevais tous les jours de nouvelles inquiétantes : elle touchait au terme qui devait la délivrer de cet état pénible.

Je pris la poste, & je me rendis promptement à Paris : ce fut pour être témoin de mon malheur : elle expira dans mes bras, après m'avoir donné le fils que vous voyez.

La douceur de son caractere, son respect, sa soumission, sa tendresse ne se sont jamais démentis ; le Ciel me l'a donné pour me dédommager des pertes que j'avais faites, si quelque chose eût pu les réparer.

Mademoiselle de Florange, qui a bien voulu ne nous pas quitter, n'a pas peu contribué, par son amitié & par ses soins, à me rendre plus supportables des jours condamnés à l'amertume & à la

la douleur : le Ciel, en me faiſant expier mon crime par tant de ſouffrances, a voulu ſans doute éprouver mon ame ; il a purifié mon cœur par tant de peines, afin de le rendre digne du bonheur qu'il lui préparait.

Mais vous, chere Amélie, inſtruiſez-nous des événements qui ont rempli vos jours depuis le malheureux moment où nous fûmes ſéparés.

Je ſatisferai volontiers votre curioſité, répondit Amélie ; mais auparavant je vous demanderai quelques moments de repos : le récit que vous venez de nous faire a ſerré mon cœur, toutes les facultés de mon ame ont été ſuſpendues, à peine ai-je pu reſpirer pendant tout le temps que vous avez parlé.

Mon pere fit porter ſon épouſe dans ſon lit, où elle dormit tranquillement juſqu'au ſoir, qu'elle nous fit prier de paſſer dans ſa chambre ; après nous avoir fait tous aſſeoir, elle commença ainſi :

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez, dit-elle à mon pere, de l'empreſſement avec lequel je vous ſollicitai la veille de notre départ de Londres pour la Hollande, de prendre à votre ſervice un jeune homme, nommé Lovvſton, que je vous préſentai, & que je vous dis

m'être adreſſé par une de mes amies, à qui je ne pouvais rien refuſer.

Il ne m'en ſouvient que trop lorſque je le trouvai dans vos bras, répondit mon pere en ſoupirant ! Eh bien, reprit Amélie ! cette infortunée victime d'une fureur que vous croyiez légitime, était une jeune fille qui m'avait effectivement été amenée par Myladi Tomsbritge ; les ſollicitations de cette amie, les qualités de cette fille qu'elle me vanta, & les circonſtances ſingulieres de ſa vie, m'intéreſſerent à ſon ſort. Elle voulait quitter l'Angleterre pour ſe mettre à l'abri des pourſuites que la Juſtice trop rigoureuſe faiſait contre elle, & c'eſt pour cela qu'elle avait pris le parti de ſe déguiſer en homme : elle m'aſſura qu'il ſerait facile, en la faiſant paſſer pour un de vos domeſtiques, de la faire comprendre dans le paſſe-port que vous deviez obtenir lors de votre départ ; que ſans cela il ne lui ſerait pas poſſible de ſortir d'Angleterre, dans un temps où les intérêts de l'état exigeaient qu'on examinât ſcrupuleuſement tous ceux qui voulaient s'embarquer.

La crainte qu'elle avait que vous ne vouluſſiez pas vous charger d'elle en apprenant ſon hiſtoire, m'empêcha de vous en faire part ; je connaiſſais votre répu-

gnance pour tout ce qui avait l'air d'aventures, & c'eſt ce qui me porta à vous cacher les ſiennes.

Les ſoins que cette infortunée prit de moi pendant le trajet qui m'incommoda beaucoup, l'empreſſement & le zele qu'elle me montra depuis, m'attacherent à elle de plus en plus; elle avait reçu plus d'éducation qu'on n'en trouve parmi ſes pareilles; ſa converſation était agréable, ſes expreſſions étaient pleines de feu, je l'écoutais avec plaiſir; les charmes de l'eſprit font facilement oublier l'aviliſſement de l'état: tout eſt réparé quand on plaît & qu'on intéreſſe.

Le jour de votre départ pour Amſterdam je priai Lovvſton de diſſiper l'ennui que me cauſait votre abſence, par le récit de ſes aventures, dont Myladi ne m'avait appris que les faits principaux.

Lovvſton fut charmée d'épancher ſon cœur: le récit des malheurs de l'amour eſt ſouvent le ſeul remede qu'on y trouve: les ſiens me parurent ſi intéreſſants, que je la priai de n'en oublier aucune circonſtance, ce qui nous mena fort avant dans la nuit. Comme je ne voulais pas qu'elle me quittât avant d'avoir fini ſon hiſtoire, je lui dis de ſe mettre au

lit à côté de moi ; cette imprudence a causé tous les malheurs que vous venez de nous retracer.... Mais tirons le rideau sur un tableau funeste que vous ne nous avez déja peint qu'avec des couleurs trop effrayantes : s'il eût dans votre bouche l'expression touchante du repentir, il n'annoncerait dans la mienne que le langage odieux du reproche.

Quand le domestique qui avait soin de vos chevaux alla pour les panser, vous concevez quelle fut sa surprise de ne les point trouver ; il vit que la chaise n'était pas non plus dans la remise : il courut chercher Lacroix, qu'il ne trouva pas aussi ; il monta à ma chambre, à laquelle il frappa inutilement. Il crut que tout le monde était parti & qu'on l'avait abandonné ; il remonta une seconde fois à ma chambre, & s'étant avisé de regarder à travers le trou de la serrure, il vit le cadavre sanglant de la malheureuse Lovvlton étendu sur le plancher. Il appella aussi-tôt tous les voisins, & la porte ayant été enfoncée, on trouva deux femmes baignées dans leur sang ; on connut, à un reste de chaleur que je conservais encore, qu'il y avait quelqu'espérance de me rappeller à la vie : on courut chercher un Chirurgien, qui à la seule inspection de ma

bleſſure, connut qu'elle n'était pas mortelle ; la ſonde, qu'il employa pour s'en aſſurer, me cauſa une douleur qui me fit donner quelques ſignes de vie.

Le Sconot, qui avait ſans doute été averti, vint avec ſes Archers s'emparer de la maiſon : après qu'on eut dreſſé le procès-verbal, & rempli les formalités de la Juſtice, le corps de l'infortunée Lovvſton fut enterré : le pauvre domeſtique fut conduit en priſon, & je fus gardée à vue en attendant que je fuſſe en état d'être interrogée. Tous les voiſins le furent inutilement, aucun ne put découvrir la moindre choſe ſur cette funeſte cataſtrophe. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les chevaux revinrent tous ſeuls, & ramenerent la chaiſe à la maiſon, ſans être conduits par perſonne. La Juſtice ne manqua pas de s'en ſaiſir, & de les confiſquer à ſon profit ; je ne ſais pas même s'ils ne furent pas interrogés, tant les formalités s'obſervent ſcrupuleuſement en ce pays-là.

A peine étais-je en état d'être tranſportée, que je fus moi-même conduite en priſon, où je ſubis pluſieurs interrogatoires, pendant une année que j'y fus détenue, ſans autre ſecours, pour y ſubſiſter, que ceux des perſonnes charitables.

Il y a même apparence que j'avais été oubliée, & j'y serais morte sans doute sans la protection du Ciel qui y conduisit Myladi Tomsbritge.

Elle était venue à la Haye pour une affaire d'importance ; un de ses gens ayant eu dispute dans un billard s'était battu, avait été arrèté par la garde & conduit dans la prison où j'etais : sa maîtresse avait facilement arrangé cette affaire, & elle venait l'en faire sortir.

Un certain air que donne la naissance & que l'on conserve toujours, dans quelqu'état que l'on soit réduit ; une robe en lambeaux, mais que l'on reconnaissait encore pour avoir été d'une étoffe précieuse, me firent remarquer de Myladi parmi la foule des malheureux dont cet affreux séjour était rempli : un enfant que je tenais dans mes bras l'intéressa ; mes traits, quoiqu'effacés par la douleur & la misere, se rappellerent confusement à sa memoire ; mais elle était si éloignée de me croire en cet état, que ce ne fut que par un mouvement de compassion qu'elle s'informa de ce qui me retenait en ce lieu. Le Geolier lui apprit en peu de mots mes malheurs qui l'intéresserent encore davantage : elle me fit prier de venir lui parler ; je la reconnus aussi-tôt. Ah, chere

Myladi, m'écriai-je en me jettant dans ſes bras ! dans quelle ſituation me trouvez-vous ?

Le ſon de ma voix détermina les idées qui s'étaient préſentées à elle ; elle me reconnut alors : ah, chere Amélie, me dit-elle ! en quel état vous vois-je réduite ? quel eſt cet enfant ? C'eſt, lui répondis-je en verſant des larmes de douleur & de tendreſſe, c'eſt le gage d'un hymen malheureux, c'eſt la fille d'un époux injuſte & cruel, mais toujours adoré : c'était Angélique que vous voyez, à qui j'avais donné le jour depuis ſix mois.

Quoique ce mot fût attendu depuis long-temps, au moment qu'Amélie le prononça, un cri de joie & un cri de douleur ſe firent entendre, & ſe confondirent en même temps ; le bonheur de retrouver un pere occupait entiérement le cœur d'Angélique : le malheur de trouver une ſœur dans une amante adorée déſeſpérait le mien ; j'avais pu deſirer qu'elle devînt l'épouſe de mon pere, mais je ne pouvais ſouffrir qu'elle fût ſa fille ; plus le ſacrifice que j'en avais fait m'était précieux, plus il m'était affreux d'y renoncer ſans reſſource & ſans récompenſe : ſans doute que les ſentiments de la généroſité dédommagent des pertes de l'amour.

Amélie, après avoir joint ſes careſſes à celles de ſa fille, continua ainſi :

J'appris à Myladi l'événement funeſte dont l'infortunée Lovvſton avait été la victime, & dont j'éprouvais, depuis ſi long-temps, les ſuites malheureuſes ; mais je ne pus lui en détailler les circonſtances ; votre couteau de chaſſe qui avait été trouvé ſanglant, la dépoſition de votre correſpondant, qui avait aſſuré qu'il vous avait lui-même ramené à la Haye le jour que vous en étiez parti, ne m'avaient point laiſſé de doutes ſur l'auteur de cette cataſtrophe ſanglante. J'avais facilement compris que l'ignorance imprudente, où je vous avais laiſſé ſur le ſexe de Lovvſton, avait cauſé votre fureur jalouſe ; mais je ne reconnaiſſais ni la bonté de votre cœur, ni la fermeté de votre ame, dans la fuite que vous aviez priſe avec Lacroix.

Myladi Tomsbritge ne ſe donna pas de repos qu'elle ne m'eût procuré ma liberté, qu'elle obtint trois jours après ; elle me conduiſit chez elle, où elle me donna tous les ſecours & les attentions de l'amitié la plus tendre.

Mon deſſein était de partir ſur le champ pour aller vous trouver ; mais Myladi crut qu'il ſerait plus prudent de vous écrire auparavant pour vous preu-

ver mon innocence, en cas que vous n'en fussiez pas convaincu ; j'avais d'ailleurs besoin de quelques jours pour rétablir ma santé, qu'une longue souffrance avait altérée.

J'attendis inutilement une réponse de vous ; au bout d'un mois je pris le parti d'écrire à votre homme d'affaires, dont j'avais heureusement retenu le nom : j'en reçus quinze jours après une lettre qui m'apprit que vous étiez venu passer quelques mois dans votre Province pour y vendre les biens que vous y possédiez, & qu'après avoir fini toutes vos affaires, vous veniez d'en partir pour n'y plus revenir ; qu'il ne pouvait pas m'assurer du lieu où vous deviez fixer votre demeure ; mais qu'il imaginait que c'était Paris que vous aviez choisi.

Cette réponse désolante me fit connaître tous mes malheurs & perdre toutes mes espérances ; je vis que vous aviez renoncé à moi sans retour, & je me serais sans doute portée aux extrêmités du désespoir, sans la tendresse que je ressentais pour ma fille, & sans l'amitié de Myladi, qui n'oublia rien pour me consoler ; elle s'offrit même de me conduire à Paris pour y faire toutes les perquisitions nécessaires pour vous retrouver. L'espérance, cette ressource des

malheureux, me fit consentir à tout ce que son amitié demandait de moi : nous demeurâmes encore un mois à la Haye ; & nous partîmes pour Paris ; pendant un an entier que nous y restâmes, toutes nos recherches furent vaines, & ce fut, sans doute, votre changement de nom qui les rendit inutiles.

Nous nous étions logées chez d'honnêtes gens, qui s'étaient eux-mêmes donné beaucoup de soins pour nous aider dans nos recherches ; la générosité de Myladi augmenta leur attachement : elle me proposa de leur laisser Angélique pendant le voyage de quelques mois qu'elle était obligée de faire en Angleterre, où ses affaires exigeaient sa présence, & où elle voulait absolument que je l'accompagnasse, car elle ne pouvait plus se résoudre à me quitter.

J'y consentis à regret, je prévoyais que je ne devais pas revoir sitôt ma chere Angélique ; enfin, je m'y déterminai, & nous partîmes pour Londres, où nous arrivâmes en peu de temps.

Une maladie fort dangereuse, & dont la convalescence fut très longue, fut le premier accident qui s'opposa à notre retour ; à peine fus-je guérie, que Myladi eut la petite vérole, malgré l'ino-

culation qui lui avait été faite dans sa jeunesse, suivant l'usage du pays.

La mort d'un oncle, qui laissait des biens considérables en Irlande, & qui furent peut-être la véritable cause de ses malheurs, fut encore un autre empêchement; la mort de son fils, qui suivit de près celle de son oncle, & enfin l'accusation dont elle fut chargée, ainsi que son frere, d'avoir eu part à une révolte qui se fit en Irlande en faveur du Prétendant.

Les préparatifs que nous faisions ouvertement pour notre voyage de Paris servirent encore à confirmer le prétendu crime dont on l'accusait; elle fut conduite à la Tour de Londres, ainsi que son frere, qui y eut la tête tranchée quelques jours après : tous leurs biens furent confisqués, & l'héritiere du Duc de M....... fut réduite à une pension de 500 liv. sterlings.

Cette chaîne de malheurs se suivit si rapidement, que nous eûmes à peine le temps de les sentir.

Myladi trouva le moyen de me faire savoir qu'on lui permettait d'avoir une femme pour la servir, pourvu que cette malheureuse compagne de son infortune voulût se résoudre à passer sa vie avec elle, & à ne sortir de la prison qu'après

ſa mort ; elle me priait de tacher de lui trouver une perſonne dont l'eſprit & le caractere puſſent adoucir ſa captivité : elle promettait de lui donner tous les ans la moitié de ſa penſion, & de lui laiſſer à ſa mort le peu de bijoux qui lui reſtait.

Elle ajoutait à cette priere, celle d'accepter une bourſe d'environ trois cents guinées qu'elle avait pris ſur elle lorſqu'elle avait été arrêtée, & elle joignait à ce préſent celui de ſes boucles d'oreilles, qu'elle me conjurait de garder pour ma fille, afin, diſait-elle, qu'elle pût ſe ſouvenir d'elle, lorſqu'elle ſerait en âge de les porter.

Je n'eus pas de peine à lui procurer la perſonne qu'elle ſouhaitait; j'allai ſur le champ trouver le Gouverneur de la Tour, à qui je me préſentai pour ſervir Myladi Tomsbritge.

Vous a-t-on inſtruit des conditions qui ſont attachées à la permiſſion que cette Dame a obtenu, me demanda cet Officier ? ſongez-vous que vous vous enfermez peut-être pour le reſte de vos jours ? avez-vous bien réfléchi ? Eh, Monſieur, lui répondis-je avec impatience ! l'amitié doit-elle réfléchir lorſqu'elle eſt conduite par la reconnaiſſance ? Les vifs ſentiments du cœur valent

mieux

mieux que les froids conſeils de la prudence.

Faites-moi promptement ouvrir vos portes, que j'aille pour jamais me jetter dans les bras de Myladi.

On me conduiſit à ſa chambre : quoi, c'eſt vous, chere Amélie.....! Oui, c'eſt moi, tendre amie ! c'eſt moi qui ne ſerai jamais ſéparée de vous, c'eſt moi qui viens vous aimer, vous ſervir, porter vos fers : concevez-vous l'excès de mon bonheur ! Je puis vous donner toute ma vie des preuves de ma tendreſſe & de ma reconnaiſſance.

Ah ! chere Amélie, me dit Myladi en me ſerrant dans ſes bras, la poſſeſſion d'un cœur comme le vôtre dédommage de toutes les pertes de la fortune; il n'y a que vous au monde capable d'un tel ſacrifice.

Quel eſt donc ce grand ſacrifice, lui répondis-je avec effuſion ? Je vous abandonne des jours que je vous dois, que vous avez ſauvé des horreurs de la miſere & de l'ignominie.

C'en eſt trop, chere Amélie, me dit Myladi en verſant avec abondance des larmes de tendreſſe ; c'eſt le comble de la vertu que de rabaiſſer le prix d'un bienfait ſi généreux : portez à l'excès votre bienfaiſance ; mais de grace ne

n'ôtez pas ma reconnaiſſance.... Non, chere amie, lui répondis-je en la ſerrant de nouveau dans mes bras, je ſens que la mienne eſt un bien trop précieux à mon cœur pour vouloir en priver le vôtre ; ne ſongeons plus à nos peines, & que les tendres ſoins de l'amitié nous faſſent oublier, à vous les diſgraces de la fortune, à moi les malheurs de l'amour.

Myladi Tomsbritge avait l'ame forte & le caractere plein d'amenité ; ſon eſprit était plein de vivacité, & ſon cœur était rempli de candeur : ſavante ſans pédanterie, philoſophe ſans auſtérité, naturellement éloquente, la perſuaſion coulait de ſa bouche juſqu'au fond du cœur. Les ames les plus vicieuſes n'auraient eu beſoin que de la voir & de l'entendre pour aimer la vertu ; ſon langage en était l'organe, ſa perſonne en était l'image : pendant dix-huit ans que je vécus avec elle, je ne regrettai pas une ſeule fois la liberté que je lui avais ſacrifiée.

Je vous l'avouerai, avec la franchiſe dont vous m'avez donné l'exemple, mon cher Durval, la douceur d'une vie ſi tranquille m'avait conſolé de tout. Myladi avait eu ſoin chaque année de faire toucher la penſion de ma fille à ces honnêtes gens qui s'en étaient chargés. De-

puis deux ans la femme était morte, & ma fille avait été miſe dans un couvent, où l'on ne négligeait rien pour former ſon eſprit & ſon cœur : je n'ai eu qu'à me louer de l'éducation qu'elle a reçue, & plus encore de l'uſage qu'elle en a fait.

Dès que Myladi eut fermé les yeux, on ne manqua pas de me mettre dehors de la priſon ; mais on ne me permit pas d'emporter l'argent qu'elle avait économiſé & qu'elle me laiſſait : le Gouverneur jugea à propos de le confiſquer. Dans un autre temps j'aurais été peu ſenſible à cet événement ; mais dans la ſituation où j'étais réduite, ce ſecours était mon unique reſſource : je portai inutilement des plaintes à la Cour & aux différentes Chambres du Parlement : mais que faire ſans protection ? je fus obligée de me contenter de quatre cents guinées que l'on me fit accorder comme par grace.

Rien ne me retenait plus en Angleterre : je partis avec cette ſomme pour me rendre à Paris. Dès que j'y fus arrivée, je courus au couvent de ma fille. J'eus lieu d'être contente d'Angélique & des ſoins qu'on avait pris de ſon éducation ; & la bonté de ſon caractere ſe développant chaque jour, ma tendreſſe ne fit qu'augmenter pour elle.

Après avoir paſſé quelques mois à faire ici de vaines recherches, je réſolus d'entreprendre le voyage de M..., dans l'eſpérance d'y apprendre quelques nouvelles qui pourraient m'éclaircir ſur votre ſort. Je menai Angélique avec moi; mais nos peines furent inutiles, & je revins à Paris auſſi incertaine que j'en étais partie. J'y renouvellai mes perquiſitions avec plus de chaleur que je n'avais fait encore, & je les pourſuivis ſans relâche, juſqu'à ce qu'un miſérable à qui j'avais eu la faibleſſe de donner ma confiance, m'ôta la faculté de les continuer, & me réduiſit à l'extrêmité d'où votre généreux fils nous a tirées: ſans lui nous allions ſuccomber ſous le poids de la miſere la plus affreuſe; ſa généroſité bienfaiſante ſera toujours préſente à ma mémoire & chere à mon cœur, qu'il partagera avec vous & avec Angélique. Vous avez pu voir juſqu'ici que les ſentiments de la reconnaiſſance ont eu autant d'empire ſur mon ame que ceux de la nature & de l'amour: eh bien! je puis vous aſſurer qu'elle ne diminuera jamais pour un fils ſi vertueux, car c'eſt ainſi que je veux l'appeller déſormais.

Ce nom ſi cher, lui répondis-je en ſoupirant, faiſait l'objet de tous mes

desirs ; trop heureux de l'obtenir pour prix de ma tendresse & de mon attachement, puisqu'il est interdit à mon amour.

Les expressions touchantes de l'amitié, les vives caresses de la nature, les larmes précieuses du sentiment recommencerent de nouveau ; mon pere, Angélique, sa mere, ma tante & moi, nous ne formions plus qu'un grouppe de personnes entrelassées l'une avec l'autre ; chacun de nous eût voulu ne faire qu'un corps avec les personnes chéries qu'il tenait étroitement serrées dans ses bras : quel spectacle attendrissant ! l'amitié, la reconnaissance & la nature étaient les liens qui nous unissaient pour jamais. Un plus cher encore, mais peut-être moins pur, resserrait les miens : mon pere s'en apperçut sans doute.

Mon fils, me dit-il, vous n'avez pas balancé à me sacrifier la passion légitime que vous aviez alors pour Angélique ; je ne doute point que la raison & les sentiments de l'honneur & de la vertu n'aient autant de pouvoir sur votre cœur que ceux de la tendresse filiale ; fondez, s'il se peut, l'amour, la nature & l'amitié, pour n'en faire qu'un sentiment aussi vif que durable, qui ne manquera pas de faire la satisfaction de vos cœurs, &

le bonheur de vos jours, que vous cherchiez en vain ailleurs que dans les principes de la vertu.

Mon pere pria ſon épouſe de raconter l'hiſtoire de l'infortunée Lovvſton : le récit n'en fut remis qu'au lendemain matin, qu'Amélie nous fit prier de paſſer dans ſa chambre. Voilà, nous dit-elle en nous montrant un cahier, l'hiſtoire que vous êtes curieux d'entendre ; elle eſt de la main de Myladi, qui s'eſt amuſée à l'écrire pendant les derniers temps de ſa priſon, où l'on s'était un peu relâché de la premiere ſévérité, en lui prêtant des livres & les choſes néceſſaires pour écrire.





HISTOIRE

D'HENRIETTE LOWSTON.

HEnriette Lovvſton était de la ville de Wincheſter, dans la Province de Hant, née de parents honnêtes ; elle avait reçu une éducation conforme à ſon état : ſa fortune était de celles que, dans le grand monde, on appelle médiocres ; mais qui ſont plus propres à procurer l'aiſance & la tranquillité, que les grandes richeſſes, qui font preſque toujours naître l'ambition ou la cupidité, ſi funeſte au bonheur de la vie : les premieres années de celles d'Henriette furent paiſibles ; mais l'amour vint en troubler la ſuite.

La phyſionomie d'Henriette réuniſſait tous les charmes de la beauté, ce don de la nature dont notre ſexe fait tant de cas, & qui lui eſt ſouvent ſi funeſte.

Un jour qu'on parlait chez le Comte de M..... des Dames de la Cour, dont la beauté faiſait le plus de bruit, un Gentilhomme des amis du Comte dit que celles qui paſſaient pour être les plus parfaites, & dont la réputation était la

plus étendue & la mieux établie, perdraient bientôt leur gloire, si on les mettait à côté d'une jeune personne qu'il avait vue plusieurs fois à Alton; & pour appuyer ce qu'il avançait, il fit le portrait d'Henriette avec tant d'enthousiasme, qu'il donna envie au jeune Richard, fils du Comte de M....., de voir une personne si accomplie: il ne remit pas plus tard qu'au lendemain à satisfaire la curiosité que le récit du Gentilhomme lui avait fait naître; & sous prétexte d'aller à la Cour, où il n'avait pas paru depuis long-temps, il obtint de son pere la permission de le quitter.

Dès qu'il fut à quelques lieues, il envoya tous ses gens à Londres, où il leur dit qu'il les joindrait bientôt, & il prit la route de.... suivi d'un seul domestique, confident ordinaire de ses amours. Sitôt qu'il y fut arrivé, il s'informa d'Henriette; ses recherches ne furent ni longues, ni difficiles, il n'eut pas de peine à découvrir la demeure d'une personne que sa beauté avait rendue célebre dans toute la Province: il eut bientôt trouvé les moyens de la voir.

Henriette avait depuis peu de temps perdu son pere, & ses habits de deuil, en relevant la beauté de son teint, donnaient un nouvel éclat à ses charmes; le

jeune Comte en fut frappé & ſentit qu'il allait payer cher ſa curioſité : il s'apperçut heureuſement que l'impreſſion qu'il avait faite ſur la belle Henriette ne lui était pas déſavantageuſe ; & cette découverte, en augmentant ſes eſpérances, ne fit qu'accroître ſon amour. De ſon côté Henriette, qui juſqu'alors, ſoit vanité, ſoit indifférence, avait refuſé tous les partis qui s'étaient préſentés, ſentit qu'elle aurait eu moins de répugnance pour eux, s'ils euſſent été faits comme le jeune Richard : elle était ſage & bien élevée ; mais l'innocence & la candeur ne ſont point des ſauvegardes contre l'amour.

Richard, qui s'était fait connaître à quelques perſonnes qui tenaient le premier rang dans la ville, avait ſouvent, dans différentes maiſons, la ſatisfaction de paſſer des après-dînées entieres avec elle ; il ne jettait pas un coup d'œil ſur elle qui ne ſignifiât je vous aime, & Henriette ne ſavait que faire des ſiens, qui lui en auraient dit autant.

Leurs regards & leurs ſoupirs furent long-temps les ſeuls interprêtes de leurs cœurs : malgré les diſpoſitions favorables où le Comte voyait ſa jeune maîtreſſe, il n'avait pas encore oſé lui parler de ſa paſſion : le ſilence & le reſpect ſont le langage du véritable amour.

Enfin, il obtint de la mere d'Henriette la permiſſion d'aller lui faire ſa cour ; je vous laiſſe à penſer s'il en profita : le hazard lui offrit un jour l'occaſion d'apprendre les ſentiments de ſon cœur à celle qui les avait fait naître.

La mere d'Henriette avait été obligée d'aller à un bien de campagne, & de la laiſſer à la ville ; elle lui recommanda en la quittant de bien garder la maiſon, & de ſe bien garder elle-même : Henriette s'acquitta très-bien du premier ſoin, & l'amour ſe chargea de l'autre.

Richard ayant trouvé ſa maîtreſſe ſeule, rompit enfin le ſilence, avec tout l'embarras d'un amant qui craint de déplaire, ou de mal exprimer ce qu'il reſſent trop bien. Après avoir long-temps tourné autour d'elle, après avoir vingt fois commencé & interrompu des phraſes qui ne ſignifiaient rien que ſon trouble.... Je vous adore, lui dit-il en ſe précipitant à ſes genoux : j'ai, juſqu'à préſent, compté mon ſilence au nombre des preuves de mon amour ; mais l'intérêt même de cet amour ſi cher à mon cœur, ſi néceſſaire au bonheur de mes jours, exige enfin que je le rompe.

Mon pere, qui me croit à la Cour, y mettrait ſans doute un obſtacle inſurmontable, s'il venait à l'apprendre, je ſuis le Comte de M....

La déclaration de ſa naiſſance, que Richard avait été contraint de joindre à celle de ſa paſſion, flatta peut-être la vanité d'Henriette ; mais elle n'ajouta rien à ſa tendreſſe.

Que ne me cachiez-vous à jamais cette circonſtance, lui dit-elle en le regardant avec des yeux pleins d'amour ! que ne vous ménagiez-vous la douce ſatisfaction de vous voir aimé pour vous ſeul, & que ne me laiſſiez-vous l'eſpérance de pouvoir un jour être à vous !

N'en doutez pas, reprit vivement le Comte, tous les obſtacles qui ſemblent s'oppoſer à notre union ſeront inutiles ; eſt-il quelques difficultés que mon amour ne puiſſe ſurmonter ? je vous jure de n'être jamais à d'autre qu'à Henriette Lovvſton.

Proteſtations, promeſſes, ſerments, tout fut employé par le Comte pour raſſurer ſa maîtreſſe, & Henriette fut perſuadée : il eſt ſi aiſé de ſéduire un cœur qui court au-devant de la ſéduction !

Enfin, après mille aſſurances de tendreſſe, mille ſerments de s'aimer toujours, l'intérêt même de leur amour les obligea à une ſéparation, qui, pour être indiſpenſable, n'en fut pas moins ſenſible ; Richard retourna chez ſon

pere, ſans eſpérance de l'amenerà ſes deſirs, & cependant ſans vouloir y renoncer.

Il ſavait que depuis long-temps la fille de Mylord S....... lui était deſtinée ; la mort de ce Seigneur n'avait rien changé à ſes diſpoſitions, & la grande jeuneſſe de cette Demoiſelle avait été le ſeul obſtacle qui, juſqu'alors, avait retardé ſon mariage.

Une année ſe paſſa ainſi dans l'incertitude ; Richard, qui faiſait de fréquents voyages à Alton, raſſurait ſa chere Henriette, lui faiſait eſpérer qu'avec le temps il trouverait quelqu'occaſion favorable pour déterminer ſon pere à conſentir à leur union.

Pendant ce temps-là la mere d'Henriette mourut; devenue ſa maîtreſſe, elle ſe livrait au plaiſir de voir ſon amant ſans contrainte, & n'avait fait part à aucun de ſes parents de la paſſion que le Comte avait pour elle : le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes ; celui qui aime à ſe cacher par goût, y eſt bientôt contraint par néceſſité ; c'eſt ce qui arriva à Henriette. Sans guide, ſans appui, ſans expérience, ſéduite par de flatteuſes eſpérances, perſécutée par ſon penchant, autant que par les pourſuites de ſon

ſon amant , elle ſuccomba ſous l'attrait de la volupté trop puiſſante ſur un jeune cœur livré à lui-même : elle crut hâter ſes plaiſirs , & elle ne fit qu'avancer ſes malheurs.

Richard heureux ne devint point volage , mais il devint ſoupçonneux & jaloux, chaque jour il exigeait quelque nouveau ſacrifice. Henriette , tendre & ſoumiſe , croyait ne pouvoir acheter trop cher la tranquillité de ſon amant, qui ne fit qu'abuſer de ſa faibleſſe : lorſqu'elle était ſeule , elle en gémiſſait ; mais trop tard : il vaut mieux préférer la peine de ſe vaincre , à la douleur de pleurer ſes fautes ; le repentir ne nous réconcilie point avec nous-même , encore moins avec la renommée.

Cette paſſion funeſte de Richard le conduiſit dans une affaire dont il aurait eu peine à ſe tirer ſans l'extrême attachement de la tendre Henriette , qui imagina , pour l'en tirer, un ſtratagême que l'amour ſeul était capable d'imaginer & d'exécuter.

Un jour que Richard était dans une aſſemblée où l'on vantait la beauté de ſa maîtreſſe , il crut remarquer un homme qui en faiſait un éloge qui ne pouvait être dicté que par des ſentiments plus vifs que ceux de l'admiration ; cette

idée lui ſuffit pour lui faire regarder ce Monſieur de travers ; il alla même juſqu'à le bruſquer à pluſieurs repriſes : ce Gentilhomme, qui était peu accoutumé à ſouffrir un outrage, répondit à Richard avec la même hauteur ; l'amant d'Henriette, emporté par ſa jalouſie, le traita ſans ménagement ; ceux qui étaient témoins firent tout ce qui dépendit d'eux pour leur faire prendre des ſentiments plus modérés. On ne put s'empêcher de blâmer hautement Richard, qu'on ne connaiſſait point pour le fils du Comte de M. . . . . ; ce manque d'égards pour ſa perſonne l'aigrit encore davantage, & il ſortit de l'aſſemblée pour attendre ſon adverſaire, qui ne tarda pas à le ſuivre, & qui tomba mort du premier coup d'épée que Richard lui porta.

Le combat du Duc de W. . . . . avec Mylord S.... contre Mylord E..... & le Comte de K......, où ces deux derniers avaient ſuccombé, venait de faire réveiller la ſévérité des Loix contre les duels ; ils étaient alors recherchés en Angleterre, & punis plus rigoureuſement que jamais.

Richard prit le parti d'aller ſe cacher à Londres, juſqu'à ce que ſon pere eût obtenu ſa grace ; mais il ne tint pas ap-

paremment ſa fuite aſſez ſecrette, il fut arrêté à dix milles de Londres.

Henriette, qui avait envoyé un domeſtique fidele ſur les pas de Richard pour être aſſûrée de ſa retraite, apprit cette nouvelle avec douleur; elle vit bien que s'il était une fois entre les mains de la Juſtice, tout le crédit de ſon pere aurait bien de la peine à le faire ſortir de cette affaire : voici ce qu'elle imagina pour l'en tirer.

Elle ſavait qu'on devait ramener Richard à Alton, afin d'informer le procès dans le lieu du délit; elle dit au même domeſtique qui avait ſuivi Richard, de conduire une voiture dans l'endroit qu'elle lui indiqua, & lorſqu'il ſerait arrivé à un chemin creux qu'elle lui nomma, de la renverſer, afin d'embarraſſer le paſſage en ce défilé : elle alla, environ deux milles plus avant, au coin d'un bois, où elle ſe déshabilla, ne gardant ſur elle que ſa chemiſe & un ſeul juppon; & s'étant meurtri le viſage & épars les cheveux, elle attendit en cet état que les archers qui conduiſaient Richard paſſaſſent en cet endroit. Dès qu'elle les apperçut, elle ſe mit à jetter des cris lamentables; ils accoururent à elle, & lui demanderent qui l'avait réduite en cet état; elle leur répondit

qu'elle était une marchande de.., qu'elle allait à Londres pour faire quelques emplettes pour ſon commerce ; qu'elle avait ſur elle cinq cents guinées pour cet effet ; qu'un homme, qui s'était joint à elle depuis Odiam, où elle avait dîné, s'était ſaiſi d'elle à l'entrée de ce bois & lui avait volé ſon argent, après l'avoir miſe dans l'état où ils la voyaient ; que pour comble de malheur, elle était enceinte, & qu'elle ne doutait point, aux douleurs qu'elle ſentait, qu'elle ne fût prête d'accoucher.

Elle recommença à pouſſer de nouveaux cris avec plus de force qu'elle n'avait fait ; le Commandant des archers, touché de compaſſion pour ſon état, la fit monter dans la voiture où il était avec le pauvre Richard ; un ſigne qu'elle lui fit retint un cri qu'il allait jetter, & l'empêcha de marquer une ſurpriſe qui l'aurait trahie & les aurait perdus.

Y a-t-il long-temps que ce malheur vous eſt arrivé, demanda le Commandant ? Tout au plus une heure, lui répondit-elle, & je ſuis perſuadée que ſi vous vouliez envoyer quelqu'un de vos gens après ce miſérable, ils ne manqueraient pas de l'attrapper, d'autant plus que je n'étais montée que ſur une mule, avec laquelle il ne ſaurait faire une

grande diligence; ſi vous pouviez me faire recouvrer mon argent, ajouta-t-elle, je vous en abandonnerais volontiers la moitié.

Cette ſomme tenta le Commandant, qui détacha deux hommes de ſa troupe pour courir après le prétendu voleur; il leur dit qu'il les attendrait à tel village qu'il leur nomma, & ils partirent à toutes jambes.

Henriette pouſſait de temps en temps des cris douloureux, & Richard, qu'elle tachait de raſſurer par ſes ſignes & par ſes geſtes, ne ſavait à quoi tout cela devait aboutir.

Enfin, ils arriverent au défilé où le domeſtique d'Henriette les attendait; il avait parfaitement exécuté les ordres de ſa maîtreſſe, & avait barré le chemin de façon qu'il n'était pas poſſible de paſſer.

Les deux archers qui reſtaient avec le Commandant furent contraints de deſcendre de cheval pour aider ce pauvre voiturier à relever ſa charrette; lorſqu'elle les vit bien occupés, elle tira de deſſous ſa juppe un piſtolet, & l'appuyant ſur la poitrine du Commandant: c'eſt fait de ta vie ſi tu prononces une parole, ſi tu fais un mouvement, lui dit-elle avec une fermeté qui l'effraya; la démarche que je fais pour ſauver mon

époux, doit t'apprendre que je ſuis réſolue à tout: choiſis de la mort ou de cette bourſe de cinq cents guinées ; je ſaurai, ajouta-t-elle, te faire encore mieux récompenſer par le Comte de M... qui eſt le pere de ton priſonnier.

Soit crainte, ſoit cupidité, ſoit reſpect pour le nom du Comte, le Commandant conſentit à ſe prêter à l'évaſion de Richard ; mais, ajouta-t-il, je ne ſuis pas ſeul, & comment empêcher mes archers....? N'ayez point d'inquiétude, lui répondit Henriette, mon projet n'eſt pas de vous compromettre, & l'exécution m'eſt facile.

Le Commandant ſe laiſſa perſuader, prit la bourſe, défit les cordes dont Richard était attaché, & en fut lié à ſon tour ; alors Richard & ſa généreuſe amante ſauterent à bas de la voiture, ſe ſaiſirent d'un des archers, qui ne s'attendait à rien ; le domeſtique, qui était un garçon vigoureux, prit l'autre au collet, & l'ayant terraſſé, ils le garroterent auſſi facilement qu'ils avaient fait le Commandant.

Henriette s'entortilla dans le manteau d'un des archers, & monta ſur un de leurs chevaux ; Richard en fit autant, & leur domeſtique les ſuivit ſur un des chevaux de la voiture, après avoir coupé

les jarrets aux autres, crainte qu'il ne prît envie aux archers de les poursuivre. En moins de six heures ils furent tous les trois rendus à Londres, où il leur fut aisé de se cacher, jusqu'à ce que le pere de Richard eût accommodé cette affaire : ainsi l'amour généreux d'Henriette sauva son amant d'un malheur où la férocité du sien l'avait précipité.

Cette action héroïque fit de l'éclat; chacun louait l'esprit & le courage d'Henriette; le pere de Richard lui-même ne put s'empêcher de l'admirer, & sachant qu'un cœur généreux n'est pas vertueux à demi, il résolut de se servir d'elle-même pour ramener son fils au devoir, & le disposer au mariage auquel il était destiné.

Il alla trouver Henriette : je suis, dit-il, le Comte de M......; que mon nom ne vous cause aucun effroi : le pere de Richard sait aimer & respecter la vertu par-tout où il la trouve; j'ai cru la vôtre digne de l'effort que je viens lui demander : le sacrifice est grand, mais il est digne de vous; le bonheur de deux maisons qui tiennent le premier rang dans le Royaume, le mien, le vôtre, & celui de votre amant en dépendent; je ne vous offre point la moitié de ma fortune, ce serait un faible moyen pour

déterminer un cœur comme le vôtre ; il ne peut trouver qu'en lui-même le prix d'un ſi généreux ſacrifice. Si cependant.....

Il n'y a rien, lui répondit Henriette confuſe & tremblante, il n'y a rien dont je ne ſois capable pour mériter l'eſtime dont vous m'honorez, & faire le bonheur de Richard : je vous cacherais en vain combien il m'eſt cher, puiſque je lui ai ſacrifié ma liberté, ma vie & ma réputation. Parlez, quel nouveau ſacrifice peut aſſurer ſon bonheur ? Faut-il encore celui de mon amour.... ? Je l'avais prévu, fille trop adorable, lui dit le Comte en l'embraſſant les larmes aux yeux : vous mériteriez la place que vous abandonnez, ſi elle était le prix de la vertu ; mais un préjugé cruel...... l'intérêt de deux familles....... C'en eſt aſſez, interrompit Henriette, la fortune de mon amant ſuffit pour me déterminer ; c'eſt aimer bien faiblement, que de n'avoir pas la force de ſacrifier ſon bonheur à celui de ce qu'on aime : peut-on en goûter d'autre que le ſien ?

Richard doit bientôt venir, ajouta-t-elle, cachez-vous dans ce cabinet obſcur, & vous ſerez témoin ſi je ſais tenir ma parole.

A l'inſtant on entendit arrêter le ca-

roſſe de Richard ; ſon pere ſe cacha dans le cabinet, & Henriette tacha de le recevoir avec le plus de fermeté qu'il lui fut poſſible ; mais il apperçut ſur ſon viſage moins de tranquillité qu'elle n'en affectait dans ſes diſcours. Il y a de certaines poſitions où l'on ne prend pas l'air que l'on veut. Richard, toujours inquiet & ſoupçonneux, voulut ſavoir d'où venait cette émotion.

Il n'eſt pas étonnant, lui répondit Henriette, que l'effort que je fais ſur mon cœur cauſe quelqu'altération ſur mon viſage.

Je ne crois pas, continua-t-elle, avoir beſoin de vous aſſurer de mon amour ; mais ſi juſqu'à préſent les preuves que je vous en ai données n'avaient pu vous en perſuader, celle-ci pourra vous en convaincre.

Richard ſe jetta aux genoux de ſa maîtreſſe, l'aſſura qu'il n'en voulait point de nouvelles.... Levez-vous & m'écoutez, lui dit-elle avec une fermeté qu'elle s'efforçait d'affecter, & qui lui déchirait le cœur.

La derniere preuve que je puis donc vous donner de mon amour, eſt de le ſacrifier à votre fortune ; je ne veux point être le ſceau de la diviſion entre deux familles que je reſpecte ; je ne ſe-

rai point l'artiſan de votre malheur; votre déſobéiſſance porterait le poignard dans le cœur d'un pere que vous devez adorer : il faut, mon cher Richard, ce mot eſt cruel ! il faut pour jamais renoncer à me voir.

Richard était reſté immobile pendant ce diſcours; mais ſon caractere emporté reprenant le deſſus, les premiers ſoupçons qu'il avait eus revinrent à ſon eſprit, & la jalouſie s'étant emparée de ſon cœur, il accabla la trop généreuſe Henriette de noms affreux, de parjure & de perfide.

Le pere de Richard, qui, du cabinet où il était caché avait écouté avec douleur les outrages de ſon fils, fit un mouvement pour en ſortir; Richard entendit ce bruit, & ne douta point que ce cabinet ne recelât l'heureux amant qui lui était préféré, imaginant qu'on ne l'avait caché en cet endroit que pour le rendre témoin du ſacrifice qu'on lui faiſait : furieux d'avoir ſervi de trophée au triomphe de ſon rival, il court à ce cabinet. Henriette ne s'oppoſe point à cet éclairciſſement qui allait juſtifier ſon innocence; mais l'obſcurité de ce lieu ſervant l'erreur de Richard, il ſe ſaiſit de ſon pere, & lui plonge ſon épée dans le cœur. Un cri plaintif que

le malheureux pere jetta avec le dernier ſoupir, fit accourir Henriette avec de la lumiere : quelle horreur s'empara de Richard, lorſqu'il reconnut la malheureuſe victime de ſa fureur jalouſe ! Un regard d'indignation qu'il jetta ſur l'infortunée Henriette, lui fit connaître qu'il la rendait coupable de ſon crime, & l'obligea de ſe retirer ; mais elle n'eut pas plutôt fait quelques pas pour s'éloigner, qu'elle lui entendit pouſſer un ſoupir douloureux qui la fit revenir malgré ce qu'elle avait à craindre de l'emportement de Richard. O Dieu ! elle trouva ce malheureux expirant ſur le corps de ſon pere.

Les cris qu'elle jetta attirerent ſon domeſtique, qui, ayant appris d'elle le ſujet de cette funeſte cataſtrophe, la força à ſe retirer chez Myladi Tomsbritge, pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de la Juſtice, & Myladi, après avoir appaiſé les premiers accès de ſa douleur, me la confia pour la conduire en France.

*

SUITE
DE L'HISTOIRE
D'ANGÉLIQUE.

APrès que ma mere eut fini l'hiſtoire touchante de Lowſton, mon pere, pénétré du plus profond chagrin, ſe reprocha ſa mort avec le plus vif regret, & nous n'oſâmes pas, par reſpect pour ſa douleur, laiſſer voir tout l'intérêt que nous avions pris au récit des malheurs de cette infortunée, deſtinée à être toujours la victime de l'aveugle jalouſie.

Son état était ſans doute bien digne de compaſſion; mais le mien n'était pas moins à plaindre : celui d'Angélique n'était pas plus heureux. Ma triſteſſe, mes ennuis, ma douleur paſſaient dans ſon ame; ſans ceſſe occupés à nous fuir, nous nous retrouvions toujours : mille circonſtances qu'on ne peut éviter, lorſqu'on habite le même toit, nous raſſemblaient mille fois par jour.

Que de combats inutiles, que de réſolutions ſuperflues, que d'efforts impuiſſants! non, le cœur humain n'eſt pas

pas capable de cet excès de fermeté.

Quelquefois accablé de ma ſituation, n'y pouvant plus tenir, je m'écriais : ô déſeſpoir ! juſte Ciel ! quel crime ai-je donc commis pour me condamner à de ſi cruels déchirements ? Pour avoir connu la pitié, la compaſſion, ces vertus douces & bienfaiſantes, pour prix d'une action vertueuſe, mon cœur éprouve les ſupplices des criminels. Je n'ai jamais recherché que toi, inſenſée & farouche vertu ! oui, je regrette de t'avoir chérie : j'obéis à ta voix ſans mérite ; je t'abhorre maintenant en faiſant tout pour toi.

Je n'avais juſqu'alors été que malheureux, je deſirais d'être coupable ; quelle erreur ! il me ſemblait que ma fermeté n'était qu'une faibleſſe, & l'honneur un préjugé, un vain fantôme qui s'oppoſait à mon bonheur, & que je ſerais heureux dès que j'aurais la force de le vaincre. Dieu ! j'imaginais que je pourrais être tranquille dans le ſein du crime.

Ce fut dans un de ces moments de ténebres de la raiſon que je trouvai Angélique endormie dans un cabinet qui était au bout du jardin : la chaleur qui commençait à ſe faire ſentir, & qui ſans doute l'incommodait pendant ſon ſommeil, lui avait fait prendre une attitude,

qui, en lui procurant de la fraîcheur, était bien avantageuſe à ſes charmes : je les parcourais avidement, lorſqu'Angélique fit un nouveau mouvement; je m'éloignai avec cet effroi qu'inſpire un amour timide, & que redouble une paſſion criminelle. Cependant, avant de ſortir du cabinet, je ne pus m'empêcher de jetter encore un regard ſur Angélique; je m'apperçus qu'elle ne s'était point éveillée, & je revins m'aſſeoir auprès d'elle, ſans autre deſſein que celui de l'admirer à mon aiſe pendant ſon ſommeil; mais la trouvant dans une ſituation encore plus ſéduiſante, l'amour allait triompher : en vain la vertu jettait en ſuccombant ce cri qui réclame contre l'uſurpation des ſens; je n'entendais plus que les deſirs tumultueux qui s'étaient emparés de mon ame : l'éclat des charmes d'Angélique avait éclipſé le flambeau de la raiſon; déja je portais une main avide & tremblante ſur le ſein de ma ſœur; déja des baiſers enflammés faiſaient couler le feu dans mes veines; déja mon cœur enivré..., quand tout-à-coup la mere d'Angélique parut; ſa prudence veillait ſur nous, & ne nous perdait jamais de vue. Où fuir ? où cacher ma honte ? la préſence de mon pere vint encore l'augmenter : grand Dieu !

que la vue d'un pere & d'un ami vertueux eſt terrible pour un fils coupable !

Angélique ouvre enfin les yeux : quelle ſurpriſe de voir ſa mere occupée à réparer le déſordre où mes premieres careſſes l'avaient miſe ; mon pere dans l'abattement , moi dans la confuſion. Que dois-je penſer de ce que je vois , demanda-t-elle en tremblant ? inſtruiſez-moi..... Ah , ma ſœur ! gardez-vous d'apprendre.... Ta ſœur , s'écria Amélie ! .. Ce nom prononcé avec indignation porta en même temps la honte , les remords & le déſeſpoir juſqu'au fond de mon cœur ; je ſortis à l'inſtant en formant les réſolutions les plus funeſtes.

Mon pere , qui connaiſſait l'effet des paſſions violentes , me ſuivit , & me défendit de ſortir du jardin ; il m'y fit faire pluſieurs tours avec lui ſans me parler.

J'aurais voulu que le Ciel eût tombé ſur moi , ou que la terre ſe fût entr'ouverte ſous mes pieds pour m'enſevelir & cacher l'humiliation où j'étais réduit ; je m'attendais à des reproches auſſi cruels qu'ils étaient mérités : je n'oſais lever les yeux ſur mon pere. Quelle fut ma ſurpriſe , quand je lui entendis ouvrir la bouche pour me parler de choſes indifférentes ; il ſavait que le moment du tumulte de l'ame n'eſt pas propre à faire

entendre la voix de la raiſon : après nous être promenés très-long-temps, il me conſeilla avec bonté d'aller me re-poſer.

Je m'enfermai dans ma chambre, où je paſſai la nuit la plus cruelle de ma vie ; la douleur de mon pere m'accablait plus que les reproches les plus outrageants : je ne ſortis pas de mon lit de toute la journée, & j'y fis les plus triſtes réflexions ſur la faibleſſe humaine : qui peut s'aſſurer, me diſais-je, qu'il triomphera toujours de lui-même ? la vie eſt bien courte pour le plaiſir, & bien longue pour la vertu.

Mon pere vint me trouver vers le ſoir, & me dit en m'embraſſant : je me flatte, mon fils, que vous apprendrez avec plaiſir ce que je viens de faire pour vous.

Je quitte à l'inſtant Monſieur le Maréchal de B...., à qui j'ai demandé pour vous une place d'Aide-de-camp ; il a eu la bonté de me l'accorder : il part après demain, il faut vous diſpoſer à le ſuivre; n'ayez point d'inquiétude pour votre équipage, tout ſera prêt pour votre départ.

Après ce peu de mots mon pere attendit ma réponſe ; je ſentais combien la ſéparation qu'il exigeait était cruelle ; mais je voyais combien elle était néceſ-

ſaire : je lui répondis que je n'aurais toute ma vie d'autres volontés que les ſiennes, & il me quitta après m'avoir embraſſé encore une fois.

Tout fut prêt pour le ſurlendemain, & je partis ſans voir Angélique ni ſa mere : nous eûmes joint en peu de temps l'armée qui était en Weſtphalie.

Je n'entrerai point dans les détails de cette campagne ; j'eus trop peu de part aux événements qui arriverent, pour en parler ; les petites circonſtances qui flattent l'amour-propre d'un particulier, ſont très-indifférentes au public.

L'abſence n'eſt pas toujours un remede pour l'amour, elle envenime ſouvent le mal en déchirant la bleſſure ; en vain je cherchais à perdre dans le bruit des armes, dans le tumulte de la guerre, le ſouvenir d'une ſœur trop chere, d'une amante trop infortunée : j'avais beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie, mes efforts impuiſſants, loin d'effacer une ſi douce idée, ne faiſaient que l'y graver davantage ; je le déchirais ſans le dégager.

Je recevais ſouvent des lettres de mon pere ; mais ſa prudente obſtination à ne jamais me nommer Angélique, ne faiſait qu'aigrir mon inquiétude. Je reçus enfin une lettre où il m'en parlait ; un

preſſentiment ſecret m'en avait averti : je la décachetai avec précipitation, & mon cœur, plus prompt que mes yeux, leur indiqua l'article qui la concernait. Au milieu de tout ce que cette lettre contenait, je démêlai facilement ſon nom, & ce fut le premier mot que j'y lus ; mais que ce mouvement de joie trop rapide fut bientôt anéanti !

A la premiere ligne je lus tout mon malheur ; voici ce que mon pere m'écrivait.

» Angélique ſe marie ; l'époux à qui » elle eſt promiſe, eſt le Chevalier de » K...., homme de condition, dont la » fortune eſt conſidérable ; mais, par » une délicateſſe qu'on ne ſaurait blâ- » mer, il exige que la cérémonie du » mariage d'Amélie, contracté en pays » étranger, ſoit ici réitéré ſuivant les » ordonnances : cette formalité eſt, dit- » il, néceſſaire pour conſtater l'état de » ſon épouſe, & celui des enfants » qu'elle peut avoir : vous ſentez que » ce ne peut être qu'aux dépens du vô- » tre. Maintenant qu'Amélie eſt inſ- » truite de la néceſſité de cette forma- » lité, elle me preſſe vivement : tout » le monde me ſollicite, mais vous les » balancez tous dans mon cœur ; je » vous y porte tous les trois : mais que

» vous le déchirez cruellement ! Que
» dois-je faire, mon fils ? je n'entre-
» prendrai rien contre vos intérêts,
» que vous n'ayiez décidé la conduite
» de votre pere.

Angélique ſe marie, m'écriai-je ! l'infidelle ! ſon cœur a pu s'y réſoudre....... Mais quel trait de lumiere vient éclairer le mien ? Ah ! rendons plus de juſtice à ma ſœur, c'eſt à ma tranquillité qu'elle immole ſon repos : oui, c'eſt un ſacrifice de ſon amour ! Eh bien ! chere Angélique, mon cœur ſera digne du tien ; c'était peu juſqu'à préſent de t'avoir ſacrifié ma fortune, ma vie, je t'abandonne mon nom & ma naiſſance : oui, le véritable amour eſt toujours capable de nouveaux ſacrifices ; qui peut lui préférer quelques conſidérations, eſt bien loin de connaître ſon empire, & de reſſentir ſa puiſſance.

J'écrivis à mon pere : » Vos bontés
» pénetrent mon cœur : Angélique lui
» eſt toujours chere ; mais j'écoute
» quelquefois la voix du devoir. « Hélas ! qu'elle aurait eu de peine à ſe faire entendre ſans celle de l'amour. » Je con-
» ſens à ce que l'heureux époux de ma
» ſœur exige ; & s'il m'eſt permis de
» mettre quelque prix à cette marque
» de ma tendre amitié pour elle, c'eſt

» qu'elle ne troublera pas la ſatisfaction
» que j'éprouve, par des remercie-
» ments inutiles.

Cette condition était encore dictée par mon amour ; j'évitais à ma chere Angélique l'embarras extrême où l'auraient jettée des remerciements dont la froideur néceſſaire aurait ſans doute beaucoup coûté à ſon cœur : j'en jugeais par le mien.

Je n'eus pas plutôt achevé ce généreux ſacrifice, que la ſatisfaction que j'en reçus me dédommagea preſque de la perte qu'elle me cauſait.

Le temps, me diſais-je, en rendant la tranquillité à mon cœur, n'en diminuera point la tendreſſe, il ne fera qu'augmenter le bonheur que l'on trouve tôt ou tard en ſuivant toujours la vertu : ce rayon de la Divinité, ce préſent chéri du Ciel peut ſeul nous tenir lieu de tout ; il n'y a qu'elle qui puiſſe nous conſoler des infortunes attachées à l'humanité ; livrons-nous-y donc pour notre propre intérêt, quand nous n'y ſerions pas portés par amour pour elle.

La pureté de ces ſentiments avait rendu le calme à mon ame ; elle avait porté un baume ſalutaire dans mon cœur : mais la cicatrice était encore trop fraîche pour que la moindre égra-

tignure ne pût pas le faire ſaigner de nouveau.

La campagne était finie, & je m'en revenais à Paris ſur mes chevaux ; je n'avais plus que trois journées de chemin, lorſque je rencontrai à P....... un Mouſquetaire qui retournait auſſi à Paris : je me joignis à lui pour achever ma route plus agréablement. Ce jeune homme au premier moment m'avait paru charmant ; mais, au premier coup d'œil, je découvris en lui tous les défauts & toutes les graces qui ſéduiſent ordinairement les femmes, qu'il paraiſſait aimer plus qu'il ne les eſtimait.

Après m'avoir conté, autant par déſœuvrement que par vanité, les différentes intrigues qui l'avaient occupé juſqu'alors, il m'apprit qu'il allait les rompre, ou plutôt les ſuſpendre, pour achever un mariage qui était arrêté depuis quelques mois. La légéreté avec laquelle il me parla de cette union, quoiqu'il me dît beaucoup de bien de ſa prétendue, me fit connaître que cette malheureuſe victime de l'intérêt n'aurait pas à ſe louer de l'yhmen ; je ne pus m'empêcher de la plaindre, & par une ſuite de ce ſentiment de compaſſion, je demandai le nom de cette infortunée : c'eſt, me répondit-il, Mademoiſelle

d'O.... Mademoiſelle d'O... m'écriai-je avec une ſurpriſe mêlée d'indignation ! quoi, l'adorable Angélique ? Ce n'eſt qu'elle, répondit le Mouſquetaire ; d'où vient cet étonnement ? y prendriez-vous quelqu'intérêt ? J'en prends aſſez pour empêcher qu'elle ne tombe entre les mains d'un homme ſi peu fait pour connaître le prix d'un tréſor ſi précieux.-- Et qui êtes-vous donc, pour me parler avec tant de hauteur ? -- Je ſuis ſon ami : renoncez à la main d'Angélique, ou l'un de nous deux ſera contraint de renoncer à la vie. Cela ne ſera pas long à décider, reprit le Mouſquetaire en mettant le piſtolet à la main. Je m'écartai à l'inſtant pour prendre du champ, & je revins ſur lui à toute bride, en lui lâchant mon coup de piſtolet. L'impatience me fit tirer de trop loin, je le manquai. Tirez votre ſecond, me cria-t-il, vous n'étiez pas à portée. -- Ma main mal aſſurée ne fit qu'effleurer la criniere de ſon cheval ; alors il vint à moi, & m'appuya ſon piſtolet ſur la poitrine. Cela eſt juſte, lui dis-je avec fermeté. Il eſt bien plus juſte, me répondit-il, de conſerver des jours qui doivent être ſi précieux à l'adorable Angélique ; l'emportement avec lequel vous m'avez parlé, & le cri de la nature, le trouble avec lequel vous avez com-

battu, eſt le gage certain de l'amour : vous êtes ſon malheureux frere, je ne puis en douter. Que vous ajoutez à mon infortune, généreux Chevalier, lui répondis-je en l'embraſſant ! ma ſœur va vous adorer, puiſque vous êtes vertueux; vous ſerez tous deux heureux autant que vous méritez de l'être : l'infidélité, la légéreté, dont vous faiſiez parade, vous ſont étrangeres, & la vertu vous eſt naturelle : le parjure était dans votre bouche, & la fidélité ſera dans votre cœur; puiſqu'il eſt généreux, il ne ſaurait être perfide.

Mais comment apprendre à Angélique ce que vous venez de faire pour elle & pour moi ? comment payer? .... En m'accordant votre amitié, me répondit le Chevalier; daignez me la promettre, ajouta-t-il en me tendant la main : moi, je vous donne ma parole de n'épouſer Angélique qu'après avoir paſſé un an avec vous; pendant ce temps, ſi je ſuis aſſez heureux pour mériter ſa main, & qu'elle veuille bien recevoir la mienne, je crois que vous ne vous oppoſerez pas à mon bonheur. J'y conſentis d'autant plus volontiers, que je croyais faire celui d'Angélique.

Nous arrivâmes le lendemain chez mon pere, où la ſurpriſe & la joie de

nous voir enſemble furent égales. Mon pere, qui ſe flattait de nous voir bientôt tous heureux, était au comble de la ſatisfaction; mais elle ne dura pas longtemps; le ſort me réſervait pour le dernier, le plus ſenſible & le plus funeſte de tous les malheurs.

Après m'être livré aux tendres careſſes de la nature, je crus devoir ſatisfaire ma reconnaiſſance en racontant l'hiſtoire de notre combat; pour rendre ſans doute le tableau plus frappant, en peignant le moment où le Chevalier m'avait appuyé le piſtolet ſur la poitrine, j'en avais pris un qu'on avait apporté avec nos équipages dans la ſalle où nous étions, & le préſentant ſur la poitrine du Chevalier, ainſi qu'il avait fait: ſa généroſité, dis-je..... Je n'eus pas le temps d'achever, le piſtolet, qui avait été mal remis dans ſon repos, partit, & fit tomber à mes pieds le malheureux Chevalier.... Non, je ne puis me rappeller ce moment affreux de ma vie; cette image funeſte ſe préſente avec tant d'horreur à mon eſprit, qu'elle lui ôte la force de la retracer à vos yeux.

Quelle divinité cruelle nous perſécute, m'écriai-je au comble du déſeſpoir! quelle main inviſible nous conduit aveuglément au crime!

Mon

Mon pere malheureux croit venger ſon honneur & punir une femme perfide, il poignarde une épouſe fidelle, il immole une victime innocente; je ſoulage deux perſonnes infortunées & vertueuſes; la compaſſion & la pitié allumerent en moi une flamme inceſtueuſe; mon cœur échauffé par la reconnaiſſance, veut rendre par un récit fidele la grandeur d'ame d'un ami vertueux; & tandis que mon eſprit emporté veut peindre l'action généreuſe qui conſerva ma vie, ma main coupable termina la ſienne.... O Dieu! j'ignore la profondeur de vos décrets éternels; mais donnez moi plus de force pour ſoutenir des malheurs ſi cruels.

On avait porté l'infortuné Chevalier dans un lit, & les Chirurgiens l'ayant trouvé ſans eſpérance, l'ayant laiſſé entre les mains d'un Confeſſeur, il demanda enſuite à me voir.

Les horreurs de la mort, qui étaient peintes ſur ſon viſage, me glacerent le cœur; pourquoi n'êtes-vous pas venu plutôt, me dit-il d'une voix éteinte? j'ai craint de mourir ſans vous embraſſer... : vous devez être bien perſuadé que je n'impute qu'au malheur..... puiſque mon terme était marqué.... je dois reſpecter la main qui a été choiſie... hélas! je fais plus, je l'aime... Tout le

monde était en larmes ; j'appuyais mon visage sur une main qu'il m'avait tendue, & que j'arrosais de mes pleurs.

Je ne regrette, ajouta-t-il après avoir un peu repris sa respiration, que le bonheur d'Angélique, pour lequel je n'aurais rien oublié, & la consolation de mourir votre frere....

Ce mot me fit naître une pensée qui sembla pouvoir adoucir les derniers moments du malheureux Chevalier, & que le Ciel m'inspira sans doute, puisqu'elle a été la source du bonheur dont je jouis à présent.

Dans l'état affreux où ma main vous a réduit, cher Chevalier, il me paraît encore possible de vous donner cette satisfaction : ô mon frere ! oui, on peut vous donner ce titre, puisqu'il vous est encore précieux ; je suis persuadé qu'Angélique ne s'y refusera pas : son pere & sa mere sont présents, & paraissent, ainsi que moi, desirer l'honneur de vous être attachés : & Monsieur, ajoutai-je en montrant le Confesseur, nous prêtera son ministere. L'Ecclésiastique nous assura qu'il le ferait volontiers, à condition que la cérémonie serait réitérée à l'Eglise, dans le cas où le Chevalier recouvrerait la santé. Tout étant arrangé, on alla chercher Angélique, que l'on

amena mourante ; une pâleur affreuſe couvrait également leurs viſages ; on eût plutôt cru voir deux ombres dont on allait faire les funérailles, que deux jeunes époux qu'on allait unir ; au lieu des chants de l'allégreſſe, on n'entendait que les ſoupirs de la douleur, des larmes au lieu de feſtons & de guirlandes : quel hymen ! les torches funebres de la mort lui ſervaient de flambeaux.

Chacun étouffait de ſon mieux ſes ſanglots, un ſilence profond régnait dans la chambre, le Chevalier fixait ſes regards mourants ſur Angélique, qui était abymée de douleur dans les bras de ſa mere. Le Prêtre jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; en effet, il ne prononça que les mots néceſſaires au Sacrement, & ayant demandé au Chevalier s'il ne prenait pas pour ſon épouſe, &c. cet infortuné recueillit toutes ſes forces pour répondre *oui*, qu'il prononça le plus haut qu'il put : un ſoupir plaintif, qu'il ſembla tirer en ce moment du fond de ſon cœur, fut le dernier de ſa vie.

Tous ceux qui étaient préſents ſe livraient à la plus grande affliction, lorſque l'événement le plus ſurprenant vint la ſuſpendre.

Pour s'aſſurer de l'état du pauvre Chevalier, on avait approché la lumiere,

qu'on avait toujours tenue éloignée de ſon lit, parce qu'elle l'incommodait; alors l'Eccléſiaſtique fixant Angélique & ſa mere, qu'il n'avait pu diſtinguer dans l'obſcurité : eſt-ce bien vous que je revois, s'écria-t-il.....? dois-je en croire mes yeux? Oui, mon pere, répondit Angélique en ſe jettant à ſon cou, avec autant de précipitation que ſa faibleſſe pouvait le lui permettre. Alors Amélie ſe rappellant les traits & le ſon de voix de celui qui parlait, & que tout le monde regardait & écoutait ſans y rien comprendre, elle le reconnut pour celui à qui elle avait confié ſa chere Angélique lorſqu'elle était partie pour l'Angleterre avec Myladi Tomsbritge.

Que cette conſolation était néceſſaire à votre fille, diſait Angélique en continuant d'embraſſer l'Eccléſiaſtique! Oui, ma chere fille, je ſuis en effet votre pere, lui répondit-il, vous pouvez me donner ce nom; ſi votre cœur ne l'accorde par tendreſſe & par reconnaiſſance, la nature & la vérité le confirment : vous êtes ma fille, & non pas celle d'Amélie, comme vous le croyiez : ce myſtere eſt auſſi obſcur pour vous, qu'il eſt ſurprenant pour tout le monde; je vous l'éclaircirai lorſque nous aurons rendu les derniers devoirs au malheureux époux que vous venez de perdre.

Il eſt aiſé de concevoir l'étonnement où ce peu de mots venait de jetter toute l'aſſemblée, le pere d'Angélique l'engagea à paſſer dans une chambre voiſine, & après avoir récité quelques prieres auprès du corps de l'infortuné Chevalier, il donna des ordres pour ſon convoi, après lequel il vint nous rejoindre & nous parla ainſi, en s'adreſſant à Amélie.

Vous vous ſouvenez ſans doute, lui dit-il, que lorſque vous mîtes votre fille entre nos mains, nous en avions une du même âge; le haſard avait permis qu'elle portât le même nom: quelque conformité dans la phyſionomie, ce qui n'eſt pas extraordinaire à cet âge, ajoutait encore à la reſſemblance. Notre fortune étant bornée, nous nous retirâmes dans un village à deux lieues de Paris, pour y vivre avec plus d'aiſance; une colique auſſi prompte que violente nous enleva notre Angélique dans une nuit, ſans que nous ayons pu lui apporter le moindre ſecours: l'attachement que nous avions pour cette aimable enfant nous la fit regretter ſincérement; mais la tendreſſe que nous avions pour la nôtre, nous fit concevoir le deſſein de la faire paſſer pour votre fille. Je ne vis dans ce projet qu'un ſort plus heureux pour elle, & des regrets de moins pour vous. Nous

revînmes à Paris, afin d'être à portée de lui procurer une éducation convenable à ſon nouvel état ; mais la mort de ma femme ayant dérangé notre plan de vie, je fus contraint de la mettre au Couvent. La meilleure partie de notre petite fortune conſiſtait en rentes viageres ſur la tête de ma femme, que je perdis avec elle.

Preſſé par la néceſſité, l'état eccléſiaſtique, auquel j'avais été deſtiné dans ma jeuneſſe, m'offrit une reſſource, & je fus ordonné Prêtre après un an de ſéminaire ; mais m'étant livré à une obéiſſance trop aveugle pour mes ſupérieurs, je me rendis coupable envers le Parlement, & je m'exilai moi-même pour prévenir ſon châtiment. Les eſprits s'étant adoucis, & les affaires s'étant conciliées, je revins faire les fonctions de mon miniſtere à S. E... J'avais, pendant mon exil, regardé le malheur qui m'arrivait comme une punition de ma ſupercherie ; d'un autre côté, la voix de la nature rappellait ſouvent Angélique dans mon cœur : dès que je fus de retour à Paris, je volai au couvent de ma fille, d'où j'appris que vous l'aviez fait ſortir après vous être fait connaître. Depuis ce temps-là, c'eſt en vain que j'ai tout employé pour vous découvrir.

A meſure que le pere d'Angélique parlait, il me ſemblait que mon ſang coulait plus librement dans mes veines; mon cœur ſe trouvait enfin ſoulagé de l'oppreſſion affreuſe qui l'étouffait depuis ſi long-temps, les rayons de l'aimable eſpérance avaient peu-à-peu diſſipé les triſtes impreſſions de la douleur, il ne m'en reſtait plus qu'une douce langueur, plus propre à m'attendrir qu'à m'affliger : la ſatisfaction qu'éprouvait mon ame paſſa bientôt dans celle d'Angélique, je l'ai déja dit, elle était faite pour éprouver tous mes ſentiments.

Nos regards, qui ſe rencontrerent en même temps, nous aſſurerent de la diſpoſition de nos cœurs : notre bonheur devint bientôt général. Le pere d'Angélique retrouvait une fille chérie, le mien rendait ſon cœur tout entier à un fils qu'il idolâtrait : Amélie ſeule perdait une fille adorée; mais les liens de la nature ne pouvaient rien ajouter à ceux de l'amitié & de la tendre reconnaiſſance par leſquels elle lui était attachée; notre félicité n'eut plus d'autres délais à eſſuyer que ceux que la bienſéance exigeait pour la mémoire du malheureux Chevalier.

Le pere d'Angélique conſentit à notre union, & la ſcella lui-même par la cé-

rémonie de ſon miniſtere ; notre bonheur fut celui de tous nos amis. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec delire : il y régnait une confuſion, une joie univerſelle, qui la rendait plus touchante ; le déſordre en faiſait le plus bel ornement.

Amélie, mon pere, celui d'Angélique, ma tante, nous vivons tous dans l'union la plus parfaite, nous oublions nos malheurs dans le ſein de la paix ; & ſi quelquefois je me les rappelle, c'eſt pour me reſſouvenir que je n'ai pas acheté trop cher le bonheur de poſſéder ma chere Angélique.

Fin de la ſixieme & derniere Partie.

